

2 vols

v. scarce



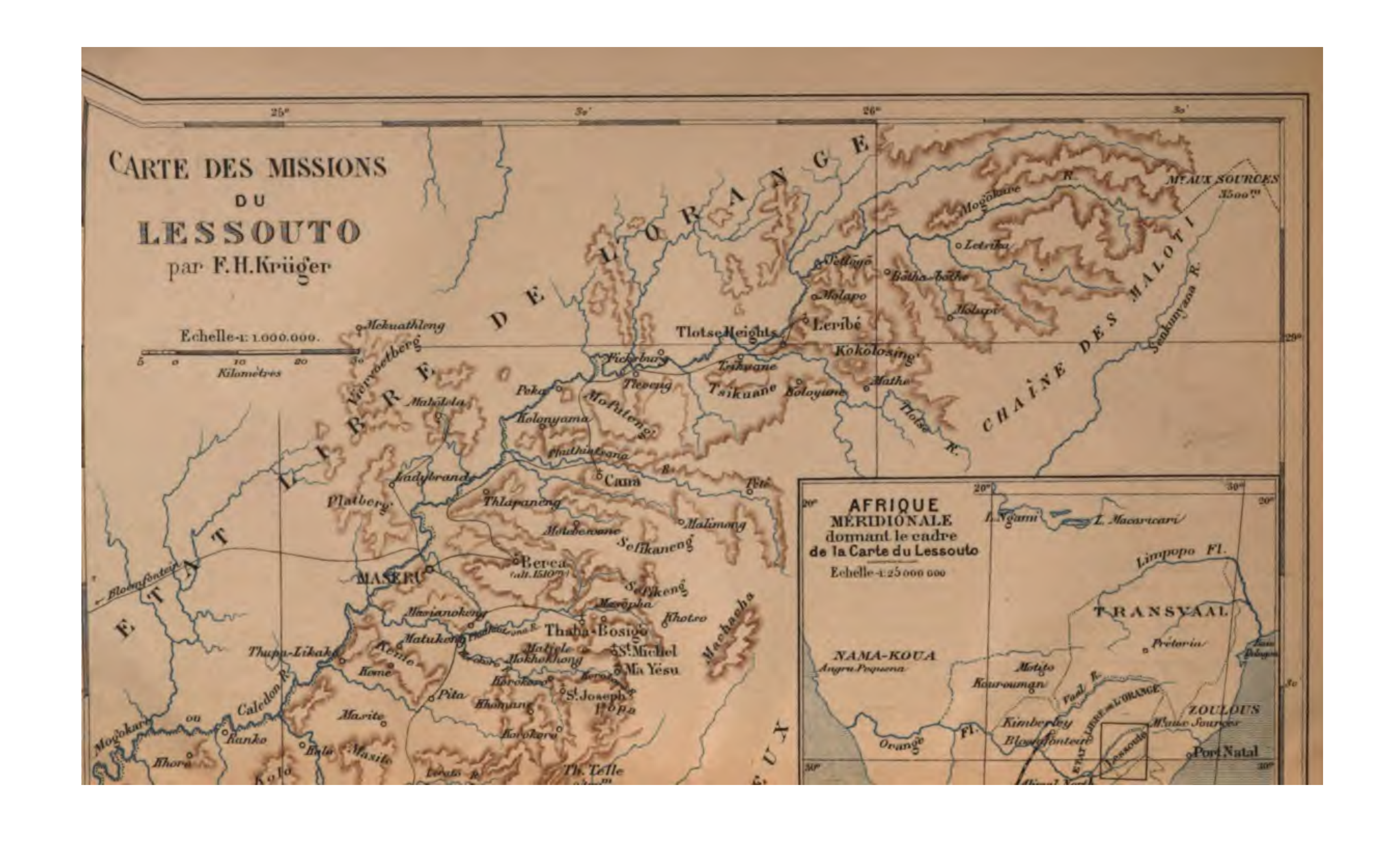
HOOVER INSTITUTION
on War, Revolution, and Peace

FOUNDED BY HERBERT HOOVER, 1919

LA MISSION FRANÇAISE

AU SUD DE L'AFRIQUE

STRASBOURG, TYPOGRAPHIE DE G. FISCHBACH



CARTE DES MISSIONS
DU
LESSOUTO
par F.H.Krüger
Echelle-1: 1.000.000.
Kilomètres
ÉTAT LIBRE DE L'ORANGE
CHAÎNE DES MALOTI
Mt AUX SOURCES 3500m
Leribé
Tlotse Heights
Tsikuane
Cana
Berea
MASERU
Thaba-Bosigo
St. Michel
Ma Yésu
St. Joseph
Ladybrand
Platberg
Thaba-Bosigo
Caledon R.
AFRIQUE MÉRIDIONALE
donnant le cadre de la Carte du Lessouto
Echelle-1:25 000 000
TRANSVAAL
NAMA-KOUA
ZOULOUS
Port Natal
Limpopo Fl.
Orange Fl.
Kimberley
Pretoria

LA MISSION

FRANÇAISE ÉVANGÉLIQUE

AU SUD DE L'AFRIQUE

SON ORIGINE ET SON DÉVELOPPEMENT

JUSQU'A NOS JOURS

PAR

THÉOPHILE JOUSSE

ANCIEN MISSIONNAIRE

VOLUME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

(SOCIÉTÉ ANONYME)

33, RUE DE SEINE, 33

1889

A MES FRÈRES

DE

LA MISSION FRANÇAISE

AU

SUD DE L'AFRIQUE

SOUVENIR

D'UNE CORDIALE ET CONSTANTE AMITIE

INTRODUCTION

Nous ne sommes plus au temps où l'œuvre des missions parmi les païens était considérée comme le produit d'un zèle outré, d'une piété d'imagination. Le monde entier a été sillonné en tous sens par d'intrépides missionnaires et des explorateurs courageux, et les récits qu'ils nous font des peuples au milieu desquels ils ont passé ou vécu sont bien de nature à exciter la pitié de tous ceux qui ont appris à connaître le Christ et les bienfaits qui découlent de ses enseignements. Il n'est plus possible de s'en rapporter aux tableaux que nous ont faits de l'homme de la nature, Bernardin de Saint-Pierre et Jean-Jacques Rousseau ; si l'innocence et le bonheur peuvent encore être trouvés sur la terre, ce n'est pas en pays païen qu'il faut les chercher ; tout, au contraire, semble s'être conjuré pour les en bannir. Qui peut lire sans frémir le récit des mœurs et coutumes des peuplades africaines qui, depuis cinquante ans, ont été visitées tour à tour par des missionnaires ou des voyageurs ? Les scènes de carnage dont ils parlent après en avoir été les témoins oculaires, vous plongent dans l'étonnement et dans une amère tristesse dont l'âme chrétienne ne sort que pour s'écrier : Mon Dieu, jusques à quand ? Nous assistons en ce moment, il est vrai, à un mouvement remarquable

des nations civilisées dont les regards sont tournés vers le grand continent africain. Ce mouvement dont le but est essentiellement commercial et civilisateur a ceci de remarquable, qu'il ne vise pas à la conquête, mais plutôt à un sage protectorat des races indigènes qui, à l'abri d'un pavillon protecteur, pourront se maintenir et se développer dans leur propre pays. Ce n'est certes pas ainsi qu'on a fait dans l'Amérique du Nord et dans l'Afrique australe, où les tribus indigènes ont été vingt fois indignement dépossédées et chassées de leur propre pays par d'indignes représentants d'une race soi-disant chrétienne.

Toutefois, tout en rendant hommage aux élans généreux des nations civilisées en faveur de la race nègre, et tout en nous associant de grand cœur aux efforts qui sont tentés pour les civiliser, nous ne devons pas nous faire illusion et croire que la civilisation européenne telle qu'elle est, puisse faire le moindre bien aux races indigènes de l'Afrique. L'adage si souvent cité: «On ne détruit que ce que l'on remplace», est particulièrement vrai ici. L'Évangile a seul le pouvoir de détruire l'empire des ténèbres en établissant à sa place la lumière qui produit la vie et la paix. On s'abuse étrangement quand on croit que notre civilisation présente des avantages tels aux yeux des nations barbares, qu'il suffit de la leur présenter pour qu'elles l'adoptent aussitôt. Certaines coutumes oui, certaines vues oui encore; mais je ne connais rien de pire que l'adaptation, par un peuple sauvage ou barbare, de coutumes qui n'ont pas été précédées en lui par un changement du cœur. C'est donc à l'Église de Christ, c'est à l'œuvre missionnaire qu'il incombe d'éclairer et d'instruire les tribus sans nombre qui ignorent encore la voie du salut et les vrais principes qui doivent être la base de toute civilisation.

L'entreprise est grande, sans aucun doute, et la tâche à remplir est telle qu'elle pourrait bien décourager les plus

courageux, si l'œuvre déjà accomplie dans le champ de la mission ne donnait de la force même aux plus timides. Mais ces résultats déjà obtenus, qui les connaît, qui les apprécie? Il y a sans doute au sein de nos églises de langue française des frères et des sœurs qui ont suivi avec un véritable intérêt la marche et le développement de nos œuvres missionnaires au sud de l'Afrique, au Sénégal et dans l'Océanie; et leur intérêt en faveur de ces œuvres est d'autant plus grand que la connaissance qu'ils en ont est plus profonde et plus étendue. Mais à côté de ces frères aînés dont la génération diminue et tend à disparaître, que de frères plus jeunes qui, tout en s'intéressant à l'œuvre actuelle des missions, en ignorent la noble origine et les premiers triomphes! Et combien d'autres qui, grâce à une ignorance complète de la nature de leurs devoirs envers les païens à évangéliser, restent indifférents à l'accomplissement de la volonté dernière de notre Maître qui a dit : «Allez et instruisez les nations!» C'est pour contribuer à combler cette lacune, que je désire publier le résultat d'une étude approfondie sur l'origine et le développement de notre œuvre missionnaire en Afrique.

Du reste, il y a là une page de l'histoire du protestantisme de langue française, qui révèle une grande puissance de vitalité. En général, nous parlons beaucoup de la foi de nos pères, de leur courageuse persévérance au milieu de persécutions inouïes. Il y a là sans doute de belles leçons à prendre, et malheur à nous si tant d'exemples de foi héroïque ne portaient pas de fruits. Mais dans ces temps de liberté où nous vivons, nous n'avons à redouter ni les bagnes, ni les bûchers, et la seule manière de nous rendre dignes de tels ancêtres, c'est d'être animés de leur esprit de conquête et de travailler à l'extension du règne de Christ autour de nous et au loin. Or, la fondation d'une mission étrangère à une époque où le protestantisme sortait

à peine de l'état de torpeur dans lequel l'avait jeté des siècles de persécution et de mépris, est un acte de foi digne de la gloire de nos ancêtres. Et, tout en faisant la part de la faiblesse de nos efforts, nous pouvons constater à la gloire de Dieu, que l'esprit des pères s'est retrouvé et se retrouve encore dans les enfants.

Théoph. JOUSSE

Paris, janvier 1889.

LA MISSION FRANÇAISE

AU SUD DE L'AFRIQUE

PREMIÈRE PÉRIODE

RÉVEIL DE L'ESPRIT MISSIONNAIRE EN FRANCE

CHAPITRE PREMIER

Fondation de différentes sociétés de missions; de celles de Paris. — Un premier ouvrier envoyé en Palestine. — Abandon de cette œuvre. — La première maison de missions; son premier directeur; les premiers élèves. — Caractère œcuménique de la Société de Paris. — Les premiers élèves français. — Retraite de M. Galland; il est remplacé par M. Grandpierre. — Prospérité financière. — Programme des études. — Accueil sympathique fait à notre société par les sociétés étrangères. — Réveil de l'esprit missionnaire en France. — Recherche d'un champ de mission; le Dr Philipp. — Décision du Comité à l'égard des missionnaires P. Lemue, J. Bisseux et S. Rolland. — Ils sont envoyés au sud de l'Afrique. — Derniers moments passés en Angleterre. — Leur arrivée au Cap.

La Société des missions évangéliques de Paris fut fondée en 1822. Déjà, à cette époque, la plupart des Églises protestantes de l'Europe et de l'Amérique avaient leur mission en pays étranger. C'est la Société anglaise pour la diffusion des connaissances chrétiennes qui a ouvert cette glorieuse campagne qui ne doit s'achever que lorsque l'Évangile aura été prêché à toutes les nations de la terre.

Sa fondation remonte à 1698 et son premier champ de de travail fut l'Inde, en deçà du Gange. Ce fut aussi là que les premiers missionnaires appartenant à la Société pour la propagation de la foi, allèrent s'établir en 1701. La troisième société de mission, par rang d'âge, est une société danoise, fondée en 1706 ; elle fut puissamment soutenue par les chrétiens de la ville de Halle (Saxe) où, semble-t-il, une piété vivante et active s'était manifestée en faveur de l'extension du règne de Christ sur la terre. Les Danois avaient acheté, en 1616, du radjah de Tanjaour, la ville de Tranquebar, et c'est là qu'au commencement du XVIII[e] siècle, deux missionnaires furent envoyés pour y prêcher la bonne nouvelle du salut. Les Moraves viennent ensuite. Pour ne pas prolonger davantage cette énumération, disons qu'en 1822, époque où notre Société fut fondée, il y avait déjà travaillant en pays païen : neuf sociétés de mission anglaise, trois sociétés de mission américaine, cinq sociétés de mission continentale, ayant déjà fondé 298 stations desservies par 560 missionnaires.

Il importe de dire que, deux ans avant la fondation de la Société des missions de Paris, il existait, à Toulouse, une petite association d'amis chrétiens qui se réunissaient de temps à autre sous le patronage de M. le pasteur Chabrand. Dans ces réunions, on disait ce qu'on savait de l'œuvre des missions et l'on priait pour sa prospérité. Ces amis avaient trouvé ce qui doit former le fond de réunions de ce genre, et si tant de réunions mensuelles ont présenté si peu d'intérêt qu'elles sont tombées après avoir longtemps langui, c'est que l'un ou l'autre de ces deux éléments a fait défaut. Ainsi préparés, ces amis furent au comble de la joie, quand, en 1822, une circulaire venant de Paris leur annonça la fondation, dans cette ville, d'une société de mission chez les peuples non chrétiens. Nous sommes autorisés à croire, par l'accueil que fit la province

à la fondation de cette œuvre nouvelle, que l'amour des missions existait déjà dans plusieurs églises qui semblaient n'attendre qu'un signal pour joindre leurs efforts chrétiens à ceux des frères de la capitale. Ajoutons que l'œuvre naissante était on ne peut mieux représentée par son comité, qui comptait dans son sein tout ce que le protestantisme avait alors de vie et de célébrités.

Les vues de la société nouvelle étaient des plus modestes : elle recueillera des fonds qu'elle enverra à d'autres sociétés de missions, en particulier à celle de Bâle qui, fondée en 1815, avait choisi pour champ de travail, les peuples riverains de la mer Noire et de la mer Caspienne ; elle y comptait déjà trois stations. Ce rôle modeste se fût peut-être prolongé longtemps encore sans une direction toute particulière de la Providence qui poussa le comité à entreprendre une œuvre dont il aurait la direction et dont il assumerait toute la responsabilité. Cette décision fut prise à l'instigation désintéressée de M. Blumhardt, alors directeur de la Société des missions de Bâle. Dans une visite qu'il fit à Paris, il fut mis en rapport avec les directeurs de la société nouvelle, auxquels il fit comprendre qu'une Église dont le passé avait été si glorieux, était digne d'entreprendre elle-même une œuvre de mission en pays païen. C'était en 1824.

La liberté d'action du comité ne demandait qu'à s'exercer ; mais on n'improvise pas une œuvre missionnaire et dans cette heure de transition où la France n'avait ni champ de travail, ni ouvrier prêt à partir, son activité aurait pu facilement s'égarer, son zèle se refroidir si Dieu ne lui eût fourni une occasion de s'exercer. Il y avait alors, à Paris, un pasteur américain nommé Jonas King qui s'offrit pour aller prêcher l'Évangile aux juifs et aux mahométans de la Palestine. Une fois arrivé dans son champ de travail, il devait faire une étude spéciale de l'arabe et revenir en France pour y préparer de jeunes missionnaires français

qui iraient à leur tour en Orient, continuer l'œuvre par lui commencée. Ce premier essai de mission a dû être abandonné. Il régnait alors une telle anarchie en Orient, que la vie des serviteurs de Dieu était continuellement en danger, sans qu'il en résultât aucun bien pour l'œuvre entreprise et poursuivie avec talent et vigueur par Jonas King et plusieurs de ses compatriotes. Aussi, après un séjour d'environ trois années en Palestine, voyons-nous Jonas King revenir en Europe et de là passer en Amérique, sa patrie. Il n'en faudrait pas conclure que les efforts tentés pour porter l'Évangile en Palestine, à cette époque, aient été absolument infructueux; des Bibles et des traités en grand nombre ont été distribués et cette semence a, sans aucun doute, contribué aux succès postérieurs de la mission américaine dans ce pays. On sait que rentré dans sa patrie, Jonas King plaida chaudement la cause des missions en Terre sainte et, comme résultat, l'on vit deux ministres quitter leur patrie pour aller prendre la place de J. King et celle du missionnaire Fisk, qui avait succombé à la tâche. Ainsi se termina cette première tentative faite par le comité des missions de Paris en faveur des juifs et des musulmans de la Palestine; c'est ailleurs qu'il devra porter, plus tard, ses regards, et réaliser d'une manière plus complète le titre qu'il a donné à la société qu'il représente : celui de mission chez les peuples non chrétiens, c'est-à-dire complètement en dehors de toute influence chrétienne.

A l'exemple des autres sociétés de missions, celle de Paris, après s'être organisée, s'établit dans une maison où devaient se préparer les messagers de la bonne nouvelle. Un pasteur de l'église de Berne, M. Galland, fut appelé à en prendre la direction. Les premiers élèves qui y furent admis n'étaient pas Français d'origine; plusieurs appartenaient à la Société de missions de Bâle; ils furent envoyés

à Paris pour profiter des avantages que présente la capitale de la France pour l'acquisition des langues et des sciences nécessaires à leurs travaux. Dans le nombre se trouva un homme qui devait honorer la carrière missionnaire par une piété profonde et un dévouement sans bornes à la cause de son divin Maître, et qui, après avoir été longtemps missionnaire en Abyssinie, est devenu l'évêque protestant de Jérusalem ; j'ai nommé Samuel Gobat. Gützlaff, l'un des pionniers de la mission en Chine, a aussi fait un séjour à la maison des Missions de Paris, de même que le Dr Korck, de la Société des missions de Brême, et M. Albrecht, de Dresde. Enfin, nous trouvons encore sur la liste des élèves missionnaires qui ont séjourné dans notre modeste maison des Missions, les noms de Hildner, Schmidt et celui du fils d'un homme bien connu dans l'histoire de la mission de l'île Maurice, M. Lebrun[1].

Mais le moment approchait où la Société des missions de Paris allait entrer dans une ère nouvelle. Son but ne devait être atteint que si les Églises de France lui fournissaient des ouvriers qu'elle pût préparer elle-même et envoyer ensuite dans un champ que la Providence ne manquerait pas de lui désigner.

Avant d'entrer dans cette phase nouvelle où la maison des missions de Paris s'apprête à recevoir des élèves français, il peut être utile de considérer le caractère de largeur chrétienne qui lui sert de base, comme à toute œuvre missionnaire vraiment digne de ce nom ; nos premiers élèves ont appartenu à des nationalités différentes et à des Églises diverses, mais tout en conservant chacun ses vues particulières, tous se sont sentis frères et par-dessus les barrières les mains se sont rencontrées et les cœurs ont battu à l'unisson.

[1] Ce dernier fit des études complètes sous la direction de M. Grandpierre.

Les soutiens de cette œuvre appartiennent aussi à toutes les dénominations chrétiennes; toutes les branches du protestantisme français sont représentées dans le comité, et tandis que la plupart des Sociétés de missions ont emprunté leur nom à une fraction de l'Église de Christ, la nôtre s'est donné un titre qu'elle tient à honneur de conserver, celui de : Missions Évangéliques.

Avec l'année 1825 commence une ère nouvelle. Les premiers élèves français reçus dans notre établissement sont : Prosper Lemue, L.-J. Moncelet, Élie Charlier, Ferdinand Tendil, Jules Mourgues, J. Bisseux, Samuel Rolland et Frédéric Beuzart. Parmi eux, trois seulement devinrent missionnaires : MM. P. Lemue, J. Bisseux et S. Rolland.

L'impulsion était donnée et tout semblait devoir marcher à la satisfaction générale, quand pour cause de santé M. Galland dut se démettre de ses fonctions de directeur. Les regrets furent alors unanimes. Après un mois de recherches, accompagnées de prières, le choix du comité tomba sur M. J.-H., Grandpierre, de Neuchâtel, qui occupait un poste de pasteur suffragant à Bâle. Pendant le temps qui s'est écoulé entre le départ de M. Galland et l'arrivée de M. Grandpierre, les élèves-missionnaires furent confiés aux soins pieux et éclairés de M. Colani-Née, pasteur à Lemé, dont les deux filles, Mmes Lemue et Daumas, devaient plus tard fournir une longue carrière dans le champ de la mission du sud de l'Afrique. Constatons en passant que l'intérêt pour l'œuvre des missions allait croissant ; le budget qui, en 1824, n'était que de 13,000 fr., avait atteint, en 1825, le chiffre de 26,000 fr.

L'expérience acquise par les nombreuses sociétés de missions actuellement à l'œuvre, a démontré combien peu étaient justes les théories soutenues autrefois par de chauds amis des missions, qui trouvaient qu'on était toujours

assez bien préparé pour aller porter l'Évangile aux païens. Il suffisait, disait-on, qu'on eût une foi solide, une santé robuste pour aller conquérir le monde. De tristes expériences ont surabondamment prouvé qu'on ne peut enseigner aux autres que ce qu'on a appris soi-même et que pour élever des peuples des ténèbres du paganisme à la vie civilisée en passant par le changement du cœur, il faut des hommes solidement préparés par l'étude.

Le latin, le grec et l'hébreu semblaient être un hors-d'œuvre et l'étude de ces langues une perte de temps. Mais le nouveau directeur, M. Grandpierre, avait un programme bien arrêté et voici en quels termes il répondait à ceux qui trouvaient que ce programme était surchargé: «Il y a dans la grammaire des langues anciennes une première philosophie, une logique pratique qui impriment, dans l'esprit de l'étudiant, les premières règles de l'art de penser; ce sont elles qui, plus que toutes les autres études peut-être, développent l'intelligence et l'imagination, forment le goût; elles ouvrent une immense carrière de connaissances, et ne contribuent pas moins à apprendre à écrire, avantage qui n'est pas à dédaigner pour des missionnaires appelés à faire part à l'Europe chrétienne, presque entière, de leurs découvertes, de leurs travaux, de leurs expériences et de leurs succès.... En donnant à nos élèves la connaissance de langues simples, précises, telles que le sont les langues anciennes, nous les mettons en état en arrivant dans une contrée païenne, d'en étudier aussitôt le langage avec facilité. Ils ont des principes fixes auxquels ils savent rapporter les nombreuses anomalies qu'ils rencontrent dans les dialectes à peine formés; ils s'expliquent une foule de locutions et de mots par le génie des langues qu'ils connaissent déjà; ils ont une grammaire générale qui leur sert de point de départ et de fil directeur; en un mot, ils ne sont point embarrassés comme le sont tous ceux

qui n'ont pas reçu une instruction classique.» M. Grandpierre veillait aussi à ce que les sciences naturelles fussent cultivées sous la direction de divers professeurs.

Les vues d'ensemble et de détail exprimées par M. Grandpierre sont parfaitement justes et témoignent d'une grande intelligence pratique. C'est pour avoir ignoré ou méconnu ces principes que tant d'œuvres missionnaires n'ont pas répondu à l'attente de ceux qui les ont fondées ; et jusqu'à la fin il sera bon de se conformer à l'exhortation de l'Apôtre en ajoutant la science à la foi.

Quand on jette un coup d'œil dans les archives qui contiennent les origines de notre société de missions, bien des choses frappent et remplissent d'admiration ; on sent partout un souffle de l'Esprit de Dieu qui crée, qui organise les moyens dont le Seigneur se servira pour faire son œuvre.

On peut dire que son berceau a été entouré de tout ce que l'amour chrétien renferme de plus aimant et de plus sympathique.

A l'étranger, l'accueil le plus chaleureux lui fut largement accordé. On eût dit que les cendres des victimes de la révocation de l'édit de Nantes qui reposaient sur la terre étrangère, s'associaient à la joie de ceux que la persécution avait épargnés dans la mère-patrie, et poussaient ceux qui leur avaient accordé une généreuse hospitalité, à se réjouir de la joie de ces nobles débris. On connaissait notre histoire ; à l'âge héroïque avait succédé une ère de sommeil et de langueur ; on nous croyait encore assoupis quand des signes non équivoques de vitalité chrétienne attirèrent l'attention de l'Europe protestante et lui firent accueillir avec joie nos premiers efforts.

L'Angleterre et l'Allemagne qui nous avaient précédés dans la carrière missionnaire ne dédaignèrent pas de nous tendre une main fraternelle ; les Sociétés de Londres, de

Berlin, de Leipzig, de Kœnigsberg et de Bâle ont entretenu avec notre comité des relations d'une haute intimité chrétienne. Les Sociétés récemment formées de Neuchâtel, de Lausanne et de Genève, bien que liées déjà à la Société de Bâle, nous tendirent aussi la main et nous promirent un concours qui dès lors ne nous a jamais fait défaut.

L'Amérique elle-même s'est émue à la vue de nos efforts pour reprendre notre rang au milieu des Églises militantes issues de la Réformation. Voici une lettre adressée au comité de Paris par le comité d'une société de New-York qui en fait foi :

« La formation d'une société des missions évangéliques à Paris, et l'envoi de M. King comme missionnaire ont produit une grande sensation dans ce pays. La lettre venue d'Angleterre et qui donne cette nouvelle, a été insérée dans plusieurs journaux des États-Unis ; on l'a accompagnée de quelques réflexions sur l'établissement d'une telle société dans Paris, naguère si célèbre par son insouciance pour les choses religieuses.

« Une assemblée extraordinaire ayant été convoquée dans l'église hollandaise, comme la plus grande de la ville et la plus capable de contenir toute la réunion, le temple ne fut pas assez grand, quoiqu'il contînt 4,000 âmes, et beaucoup de personnes placèrent des échelles aux fenêtres, afin de participer à la cérémonie.

« Le secrétaire informa le public de la formation d'une société des missions évangéliques à Paris et de la mission de M. J. King. Cette nouvelle inattendue donna lieu à quelques réflexions qui produisirent sur l'auditoire un grand effet et tous les orateurs témoignèrent la joie que l'établissement de la Société de Paris leur avait causée ; à la fin de la séance, l'on fit une collecte qui produisit entre trois et quatre mille francs. Outre l'intérêt immédiat

qu'a inspiré cette nouvelle, elle a produit la formation d'une société nouvelle de missions. Ainsi l'utilité de la Société de Paris est démontrée non seulement par ses propres efforts, mais encore par l'impulsion qu'elle a donnée à des habitants du Nouveau-Monde.»

Le bon accueil fait à la fondation de notre Société de Paris par les étrangers a été un encouragement pour les fondateurs de cette œuvre; mais il n'aurait pas suffi à sa marche progressive, si un zèle correspondant ne s'était pas manifesté au sein des Églises protestantes de France.

Nous sommes ici en présence d'un phénomène des plus réjouissants. La Société est à peine fondée; les élèves sont encore à l'étude; on ne sait encore rien du champ que nous sommes appelés à défricher et partout l'amour de cette œuvre naissante enflamme tous les cœurs des enfants de Dieu.

Le nombre des sociétés auxiliaires s'accroît rapidement jusque dans les hameaux les plus retirés. Les réunions mensuelles de prières se multiplient; on en compte 11 dans la paroisse de Saint-Jean-de-Marvéjols desservie par M. le pasteur Encontre. Le consistoire de Bordeaux a autorisé des prières mensuelles dans le temple des Chartrons. Une première lettre du comité auxiliaire de cette ville au comité de Paris accompagnait un envoi de 900 fr., premier témoignage positif d'un intérêt réel en faveur des Missions.

A Mens, un comité de dames s'est formé pour collecter les deniers que la foi et le zèle évangéliques destinent à l'œuvre des Missions chez les païens. Ce comité s'occupe de faire lire le bulletin missionnaire et s'efforce de créer de nouvelles sympathies. Nîmes s'est aussi constitué; M. Heimpel-Boissier a fait parvenir à la Société de Paris une subvention qu'accompagnait l'expression de l'intérêt

qu'inspirait la Société et le but excellent qu'elle se propose.

Lemé a également sa Société fondée par les soins de M. le pasteur Colani. Il s'est formé dans le ressort de cette église une association de femmes; cet exemple a été imité dans six autres églises confiées au zèle ardent de M. Colani. Ces différentes associations comptent de 4 à 500 souscripteurs qui se sont engagés à payer un sou par semaine, sans préjudice de dons plus considérables à la convenance de chacun.

Ici, parmi de pauvres montagnards, on ne donnera qu'un liard par mois; mais ailleurs, c'est un franc, un franc cinquante centimes et deux francs par semaine. On faisait une dédicace de temple et l'on voulait que la collecte fût consacrée aux païens, privés non seulement de temples, mais de la connaissance du vrai Dieu. Le vénérable directoire des Églises de la Confession d'Augsbourg siégeant à Strasbourg envoyait au comité de Paris, avec un don en argent, des témoignages d'approbation.

La jeunesse de nos églises est entrée avec ardeur dans le mouvement général en faveur des Missions; les actes de réels sacrifices accomplis par elle nous montrent que dans cette ardeur, il y avait plus qu'un entraînement passager. A Valincourt, ce sont des jeunes gens qui écrivent ce qui suit au comité:

« Nous avons trouvé bon, puisque le Seigneur a daigné nous retirer de la souillure du monde, de faire une quête pour les Missions, le jour de la fête de notre village qui a lieu deux fois par an, afin que ce qui était employé autrefois à la volupté, fût appliqué maintenant à l'avancement du règne du Seigneur. »

C'est là encore qu'on a vu une jeune fille supplier sa mère de vendre ses boucles d'oreilles et d'en consacrer le prix à l'œuvre des Missions. Telle autre a reçu une cer-

taine somme pour aller au théâtre ; elle demande comme une faveur de la consacrer à l'œuvre qui a pour but l'évangélisation du monde.

L'enfance ne restera pas en arrière ; elle aussi contribuera dans la mesure de ses forces à faire prêcher l'Évangile aux païens. Un enfant de douze ans ayant entendu la lecture d'un rapport de la Société, en fut tellement touché, qu'il résolut de donner la somme de deux francs qui composait tout son avoir. Après cela, il se rendit dans un pensionnat de jeunes demoiselles et plaida si chaleureusement la cause des Missions qu'il y recueillit la somme de 6 fr. 50 c., qu'il fut heureux de remettre entre les mains de son cher pasteur.

Dans les montagnes du Dauphiné, au pied des Pyrénées, à Bordeaux et à Sainte-Foy, les enfants des écoles se sont réjouis de porter à leurs instituteurs les légères récompenses dues à leur bonne conduite et de les consacrer à la conversion et au salut de pauvres païens. Les écoles du dimanche sont aussi représentées dans la liste des donateurs ; celle de l'Oratoire à Paris, tenue par M. Monod fils, figure pour une somme de 161 fr. 20 c. dans le rapport de 1828. Nous pourrions en citer bien d'autres, mais il faut abréger.

Encore un trait emprunté au rapport de 1824.

« On a vu dans les premiers jours de la Société, une pauvre veuve, âgée de 77 ans, donner tout son avoir, le fruit de ses longues et pénibles épargnes, en disant : Je le donnerai à la Société des missions de Paris. Je vais mourir, je n'ai point d'enfants, je veux donner cette pite pour propager l'Évangile de mon Sauveur devant qui je vais paraître. »

Il résulte de tout ce qui précède que dès les premières années de sa fondation la Société des missions de Paris s'est vue entourée d'une sympathie réelle et profonde tant

en France qu'à l'étranger. Partout où l'amour des missions pénétrait, on se constituait en société auxiliaire et chaque membre de cette association devenait un collecteur. Et cela avait lieu dans toutes les régions de la France.

«Du Nord au Midi, dit un rapport, les cultivateurs comme les habitants des villes ont apporté leurs offrandes modiques ou considérables avec la même joie et le même zèle. Les vingt-cinq ou trente sociétés auxiliaires existantes en province, vers l'année 1827, entretenaient des rapports suivis avec le comité central de Paris.»

Cette correspondance, publiée chaque année, témoigne de la vivacité et de la profondeur de l'amour chrétien mis au service de la plus grande des causes. Pasteurs et laïques, tous semblaient dire: Cette œuvre est la mienne! Et voilà sans aucun doute ce qui explique le succès immense dont a joui la Société des missions de Paris, dès les premiers jours de sa fondation. On savait, tout à la fois, donner et prier.

A mesure que les élèves de la maison des missions approchaient du terme de leurs études, le comité se demandait, avec sollicitude, quel serait le champ de leur activité. L'essai tenté en Palestine n'avait qu'imparfaitement réussi; du reste les chrétiens d'Amérique semblaient avoir adopté cette contrée comme théâtre de leur activité future.

A cette époque le monde païen était à peine entamé; l'Afrique, très peu connue, s'offrait avec ses immenses déserts. L'Asie était encore plongée dans les ténèbres d'un paganisme plus ou moins grossier; l'Amérique et les îles de l'Océan, si on en excepte les États chrétiens et quelques groupes d'îles, étaient encore soumises au pouvoir du prince des ténèbres. On n'avait donc que l'embarras du choix. Mais le comité voulait avoir du Seigneur lui-même des directions non équivoques de sa volonté. En attendant, on observait la marche des autres sociétés et surtout on priait.

La réponse ne se fit pas longtemps désirer et voici comment. Un membre du comité des missions de Paris était allé à Londres pour ses propres affaires. Pendant son séjour, il fut mis en rapport avec le Dr Philip, le surintendant des missions de la Société de Londres, au sud de l'Afrique; il lui fit part des embarras du comité de Paris. Le Dr Philip fut ravi d'entendre ce qu'il entendait; il était venu en Europe pour plaider la cause des païens, et demander l'abolition de l'esclavage dans la colonie du cap de Bonne-Espérance. N'était-ce pas une réponse à ses prières et à ses désirs? Il donna donc tous les détails désirables sur les Hottentots, les Cafres et les Griquas, et même il vint à Paris, le 23 janvier 1828, pour s'entretenir avec les membres d'une commission spéciale nommée à cet effet.

Quand cette commission se crut suffisamment informée, elle convoqua le comité qui se réunit en séance solennelle, sous la présidence de M. le comte Verhuel, amiral et pair de France. Cet homme vénérable et vénéré, d'origine hollandaise, mais naturalisé Français sous le premier Empire, joignait au courage le plus viril, la foi du petit enfant et le respect le plus absolu des choses de la religion. Chaque fois qu'il prononçait ou entendait prononcer le nom de Jésus-Christ, il se découvrait la tête, comme l'eût fait un mousse en présence de son amiral.

Nommé président de notre Société, il lui porta jusqu'à la fin l'intérêt le plus vif. — Lorsque la mort vint l'enlever à l'affection des soutiens de notre œuvre en 1845, ce furent les élèves de la maison des missions dont je faisais partie, qui eurent l'honneur et le privilège de veiller auprès de sa dépouille. — Ce fut lui qui fut chargé de souhaiter la bienvenue au Dr Philip au commencement de cette mémorable séance du 28 janvier.

Le comité après avoir entendu le rapport de la commission

et obtenu tous les renseignements nécessaires, prit à l'unanimité les résolutions suivantes :

1° D'envoyer des missionnaires dans le sud de l'Afrique ;

2° De les envoyer au nombre de trois, savoir : Prosper Lemue, d'Esqueheries (Aisne), Isaac Bisseux, de Lemé (Aisne) et Samuel Rolland, de Pierrefontaine (Doubs) ;

3° De leur assigner pour premier champ de leurs travaux le district indiqué par le Dr Philip, situé à 25 milles de la ville du Cap, pour y instruire les esclaves hottentots, se réservant de les envoyer plus tard, et lorsqu'ils seront suffisamment préparés, fonder des stations hors des limites de la colonie ;

4° D'entretenir ces missionnaires à ses propres frais, de ne les placer au service d'aucune société étrangère, et de diriger lui-même leurs travaux ;

5° D'accepter avec reconnaissance l'offre de M. le Dr Philip, qui veut bien se charger d'exercer sur eux une surveillance paternelle, et de leur donner les conseils et les directions dont ils auront besoin dans leur nouvelle carrière ;

6° De leur faire faire le voyage du Cap dans la société de M. le Dr Philip dont le départ pour l'Afrique méridionale est fixé au mois de mai prochain.

« Ces résolutions prises, dit le procès-verbal de la séance, « le comité fit appeler les trois élèves auxquels il avait « arrêté de confier cette mission importante et leur a fait « connaître sa détermination. Puis M. le Président les a « engagés à manifester leurs sentiments à cet égard et leur « a demandé de faire connaître au comité s'ils acceptaient « cette vocation avec joie et s'ils étaient disposés à en « remplir tous les devoirs. Tous trois déclarèrent que la « décision qui avait été prise, les remplissait de joie et qu'ils « étaient prêts à aller annoncer le Sauveur aux païens du « sud de l'Afrique. »

Après quelques exhortations et une fervente prière du directeur, les membres du comité, profondément émus, donnèrent le baiser fraternel aux frères Lemue, Bisseux et Rolland. Le résultat de cette séance, la plus importante qui ait eu lieu depuis son origine, fut communiqué sans retard aux comités auxiliaires de la province et de l'étranger.

Les membres du comité de dames se mirent avec zèle à préparer le trousseau des trois missionnaires partants. L'assemblée générale approchait, elle eut lieu au temple des Filles-de-Sainte-Marie et attira un nombre inusité de pasteurs désireux d'apprendre à connaître ces jeunes hommes qui, librement et avec joie, allaient tout quitter pour porter l'Évangile aux païens.

Tous les discours furent empreints d'une saveur chrétienne qui remua profondément les âmes. On était en présence de l'inconnu, un voile épais cachait l'avenir et ces jeunes frères qu'on voyait si calmes et si rayonnants de bonheur, les reverrait-on jamais ?

Trois jours après, ils furent consacrés, puis vint le départ.

Un départ de missionnaires pour la terre étrangère a toujours quelque chose de grandement héroïque. Je ne fais pas allusion seulement à l'héroïsme de ce dévouement qui triomphe de l'amour de la famille et de la patrie : je veux parler de la grandeur de la foi qui fait qu'un homme s'en va au nom du Christ planter l'étendard de la croix sur une terre lointaine où Satan, l'ennemi des âmes, règne en maître ! Le monde n'a pas tort quand il taxe de folie un tel acte d'amour chrétien ! oui, c'est une folie ; c'est la folie sublime de la Croix, plus sage, plus puissante que la sagesse mondaine la plus raisonnable. Assistons donc avec recueillement au départ des trois premiers missionnaires que les Églises de France aient envoyés au sud de l'Afrique.

C'est le 2 mai 1829 que MM. Lemue, Bisseux et Rolland furent consacrés; c'est le 8 du même mois qu'ils quittèrent Paris pour aller rejoindre à Londres le Dr Philip avec qui ils devaient faire le voyage. Aujourd'hui on va de Paris à Londres en dix heures; alors il fallait plusieurs jours, et les moments les plus pénibles pour un missionnaire partant sont bien ceux qui suivent la séparation d'avec les parents et les amis. Il y a comme une détente de l'esprit et de la volonté; la fatigue causée par les émotions vous rend peu propre à lutter contre l'adversaire qui profite de cette heure-là pour essayer d'ébranler dans ses résolutions le serviteur de Dieu. C'est la tentation au désert!

Laissons la parole à l'un de ces frères. Les lignes qui suivent ont été écrites de Calais : «En quittant Paris, où nous laissions nos amis et nos frères et où venaient de se passer des scènes si touchantes, nous avions besoin d'être fortifiés en esprit afin de pouvoir supporter avec joie une séparation qui, dans tout autre cas, aurait été pour nous trop douloureuse. Aussi le Seigneur a daigné se montrer à nous comme notre père et notre protecteur. Le premier jour de notre voyage, nous avons traversé une partie de la France, tout occupés de l'idée que, très probablement, c'était la dernière fois que nous voyions disparaître à nos yeux ce pays chéri. Cependant, malgré l'effet que produisaient sur nous ces réflexions, je pouvais dire au Seigneur avec une constante résignation : «Que ta volonté soit faite, je sais que je ne m'appartiens plus à moi-même, je t'ai fait le sacrifice de mon corps et de mon âme.»

Une déception attendait nos amis en arrivant à Londres: le navire qui devait les emmener au Cap ne pouvait quitter l'Angleterre que deux mois et demi plus tard, c'est-à-dire en juillet. Ce fut une épreuve réelle que de passer deux longs mois en terre étrangère, et presque en vue

de son propre pays. «Depuis que je sais, dit l'un deux, que nous devons rester ici aussi longtemps, je suis poursuivi par un sentiment de tristesse qui m'ôte toute espèce de jouissance; c'est qu'en effet je ne fais rien ici pour Celui qui a tant fait pour moi et je sens qu'il n'y aura de repos et de joie pour mon âme que lorsque je serai au milieu des païens et que je pourrai m'occuper de leur salut.»

Cependant ce contre-temps eut son bon côté: indépendamment du bien qui résulte de notre soumission à la volonté de Dieu, nos frères ont profité de leur séjour à Londres pour se perfectionner dans l'étude de la langue anglaise et apprendre les premiers rudiments de la langue hollandaise en usage au Cap et parmi les esclaves hottentots. De plus, à la maison des missions de Londres, où ils ont séjourné jusqu'au moment de leur départ, ils ont joui de la société de missionnaires revenus en Europe pour cause de santé; c'était une occasion unique qui leur était offerte pour écouter les conseils basés sur l'expérience d'hommes capables qui avaient déjà passé une partie de leur vie dans le champ de la mission, soit aux Indes, soit à Madagascar, soit dans les îles de la Polynésie, quelques-uns même parmi les Hottentots.

Nos amis se sont aussi trouvés à Londres à l'époque des assemblées annuelles de diverses sociétés religieuses de la Grande-Bretagne et ils ont assisté à un grand nombre de ces réunions. A celle de la Société des missions où ils furent présentés à l'assemblée, la joie qu'on a témoignée de les voir et de les entendre est allée jusqu'à l'enthousiasme. Le plus jeune d'entre eux, M. Bisseux, a fait un discours en anglais et a produit la plus vive impression. Un vote extraordinaire de félicitations aux églises de France ayant été proposé, on a vu l'assemblée se lever en masse pour témoigner de sa joie. La collecte faite à l'issue

de cette séance produisit 10,000 fr. Quelques jours après, dans une réunion solennelle d'audience, M. Lemue prit aussi la parole. Ce jour-là, la collecte fut de 62,000 fr. Jamais chose pareille ne s'était encore vue.

Pendant ces semaines, nos trois jeunes missionnaires partants eurent aussi l'occasion de se lier avec M. Charles Bardes, de Genève, depuis lors si connu et si aimé de tous ceux qui ont eu le privilège de le voir de près. Fort jeune à cette époque, quoiqu'il eût achevé déjà ses études dans sa ville natale, il avait passé un certain temps à Paris puis à Londres. C'est à cette rencontre, sans doute, que nous avons dû d'avoir en lui un des plus ardents soutiens de notre œuvre dans la Suisse romande.

Ainsi que nous l'avons constaté, le retard subi par nos jeunes frères les avait tout d'abord très vivement contrariés. Le Dr Philip était entré en pourparler avec un capitaine qui aurait pu abréger de beaucoup ce retard, mais il fut impossible de s'entendre sur le prix du passage qui paraissait exagéré. Ce navire mit à la voile et quelques jours après il faisait naufrage sur les côtes de l'île de Wight. L'équipage et les passagers furent sauvés, mais ils ne retrouvèrent rien de leurs bagages. C'est ainsi que la bonne Providence dont les desseins sont souvent voilés, les fait concourir au plus grand bien de ceux qui s'attendent à elle.

Le moment tant désiré du départ approchait; l'heure solennelle de la séparation allait sonner; le *Charles Kerr*, qui devait emmener nos missionnaires dans un autre hémisphère, avait déjà quitté Londres et jeté l'ancre à l'entrée de la Tamise. Nous devons à M. Frédéric Monod, qui se trouvait alors en Angleterre, des détails fort intéressants sur les derniers moments passés par nos frères sur la terre d'Europe, qu'aucun d'eux ne devait revoir. Nous donnons ici, en l'abrégeant, le récit de M. F. Monod:

«Vendredi 17 juillet. — Je me suis embarqué à 9 heures à bord du bateau à vapeur l'*Albion*, pour Gravesend; j'y ai trouvé tous les missionnaires destinés pour le Cap et un grand nombre d'amis des Missions; ces missionnaires sont: le Dr Philip, sa femme et ses deux filles; William Fyvie et sa femme retournant aux Grandes-Indes où ils ont déjà passé treize ans; John Baillie et Théop. Atkinson, élèves du collège de Hoxton, envoyés au sud de l'Afrique par la Société des Missions de Londres, avec leurs femmes; Théobald Baron von Vurmb et sa femme; Jean Leipold, Gustave Zahn et Daniel Paulus Lukhof, envoyés par la Société de Barmen à la même destination; enfin nos trois chers frères de Paris. J'oubliais de nommer Miss Martin qui va fonder une école à Bethelsdorp et y épouser le fils de feu le vénérable Vanderkamp, et Miss Lindall[1] qui va établir des écoles parmi les Hottentots; en tout vingt chrétiens qui quittent tout ce que l'homme prise le plus sur la terre pour aller, portant leur vie dans leurs mains, étendre au loin le règne de leur Rédempteur; et trente amis des missionnaires réunis pour leur dire un dernier adieu.

« Après avoir tous dîné ensemble à Gravesend, nous nous sommes embarqués de nouveau à six heures pour aller rejoindre le *Charles Kerr*, qui était à l'ancre à six ou sept milles plus loin. Après avoir pris inspection du navire, descendu le bagage dans les cabines et défait leurs malles, tous les missionnaires se sont réunis et ont sanctifié par la lecture de la Parole de Dieu et la prière, leur arrivée sur le navire. Ce petit service a été extrêmement touchant. Le samedi matin 18, nous nous sommes réunis, les trois missionnaires et moi, dans la cabine où j'avais

[1] Miss Lindall est devenue plus tard l'épouse de M. S. Rolland. Elle vit encore; elle a fourni l'une des plus belles carrières missionnaires connues.

couché, et nous avons eu là une heure et demie de lecture de la Parole de Dieu, de prière et de bonnes conversations. J'ai rarement été aussi touché et édifié.

« Enfin, samedi soir à 8 heures, j'ai fait mes derniers adieux; nous avons encore prié, les trois frères et moi; un quart d'heure après, nous nous sommes perdus de vue, pour ne nous revoir peut-être que dans le royaume de notre Maître, où nous nous sommes donnés un rendez-vous assuré. »

Ainsi sont partis pour les rives africaines nos trois pionniers de la Mission française. Jamais serviteurs dévoués n'avaient été entourés de tant d'affection et soutenus par tant de prières: ils l'ont senti et, quelques heures avant de mettre à la voile, ils écrivaient encore au directeur de la maison des Missions: « Oui, le Seigneur est avec nous, Il sera avec nous et nous avec Lui, dès maintenant et à toujours. »

Si nous nous transportons par la pensée à l'époque où les frères Lemue, Rolland et Bisseux ont quitté l'Europe, nous pouvons comprendre toute la sollicitude, pour ne pas dire toute l'anxiété, dont étaient remplis les cœurs de tous ceux qui s'intéressaient à eux. Aussi, quelle ne fut pas leur joie quand, le 15 janvier 1830, on apprit d'Angleterre la bonne nouvelle de leur heureuse arrivée au Cap, le 7 octobre. — Ils avaient été 80 jours sur mer. Le comité de la Société des Missions de Londres ayant reçu une lettre du Dr Philip s'empressa d'en communiquer quelques fragments aux membres du comité de Paris. D'après cette lettre, il paraît qu'après avoir passé la ligne, nos voyageurs avaient été assaillis par un fort vent de tempête. La mer était en fureur. Loin d'en être effrayés, cette scène magnifique était devenue pour eux une source de jouissances.

On eût dit que tous avaient reçu l'assurance que cet

orage passerait sans leur causer le moindre dommage. Quelques jours après, le *Charles Kerr* fit la rencontre d'un pirate qui passa assez près de lui sans l'attaquer. On se demanda quelle pouvait être la cause de cette aménité de la part d'un navire habitué au pillage. On alla jusqu'à croire que le nombre assez considérable de passagers réunis sur le pont, lui avait conseillé la prudence; mais arrivé à la ville du Cap, on apprit que ce pirate, conjointement avec un autre écumeur de mer, observait depuis plusieurs jours un bâtiment qui se trouvait à quelques milles à l'est du *Charles Kerr* et qu'ils étaient sur le point de l'attaquer, lorsqu'un grand vaisseau était venu à son secours. L'Éternel veillait décidément d'une façon toute particulière sur ces chers serviteurs de Dieu.

Le temps passé en mer n'a pas été un temps perdu. Dans leurs rapports avec des missionnaires déjà expérimentés, nos jeunes frères ont appris bien des choses, dont ils ont fait plus tard leur profit. S'ils avaient été tentés de se plaindre d'avoir tout quitté pour la cause des missions, la constance et la fermeté de frères et de sœurs déjà aguerris par un long séjour au milieu des païens, auraient suffi pour leur donner le courage de ne pas regarder en arrière. La communion intime dans laquelle ils ont vécu avec des hommes appartenant à des fragments divers de l'Église de Christ a dû contribuer à développer en eux cet esprit de largeur chrétienne nécessaire partout dans l'œuvre du Seigneur, mais indispensable dans le champ de la mission. Nos jeunes missionnaires, du reste, ont mis à profit ce long séjour en mer, pour continuer à étudier le hollandais.

Laissons maintenant la parole à un de nos jeunes frères qui va nous dire ce qu'il a éprouvé, au moment où, après 80 jours de navigation, le *Charles Kerr* s'est trouvé en vue du cap de Bonne-Espérance: «Le 7, nous décou-

vrîmes le Cap; c'était la première fois que nous revoyions la terre depuis que nous avions quitté l'Europe! La montagne de la Table nous offrit le plus beau spectacle que nous eussions jamais vu et nous remplit d'admiration. Quoique le temps fût très beau, une nuée épaisse enveloppait le sommet de la montagne; le ciel paraissait se confondre avec la terre, et il nous semblait que la Providence couvrait tout ce pays d'une protection particulière. Ce phénomène me rappela la colonne de nuée qui protégeait, pendant le jour, les Israélites dans le désert. En arrivant sur le rivage, nos cœurs s'élevèrent spontanément vers le ciel, pour implorer la bénédiction de Dieu sur nous et sur nos travaux. Plusieurs missionnaires qui nous attendaient au port, nous conduisirent à la maison des missions où demeure le Dr Philip. »

CHAPITRE II

Les réfugiés français au Cap. — Ce que l'Afrique du Sud doit à la France. — Noms des premiers pasteurs du refuge. — L'usage de la langue française est interdit. — Lettre du Comité de Paris aux descendants des réfugiés; elle est lue dans une grande assemblée. — Discours de MM. Lemue et Bisseux. — Émotion produite. — Les réfugiés demandent qu'un missonnaire reste au milieu d'eux; M. Bisseux consent. — M. Lemue et Rolland iront en Cafrerie; séparation. — Une visite d'esclaves convertis aux missionnaires. — Influence de M. Bisseux sur les descendants des réfugiés. — En route pour la Cafrerie. — Rencontre d'une troupe d'éléphants. — Visites de stations. — Hospitalité africaine. — Rencontre d'un esclave français. — La porte de la Cafrerie est fermée; on se tourne vers le pays des Béchuanas.

En quittant la France pour aller porter l'Évangile aux tribus africaines, MM. Lemue, Rolland et Bisseux n'ignoraient pas qu'après la révocation de l'Édit de Nantes, de nombreuses familles protestantes, réfugiées en Hollande, avaient de là émigré dans les environs de la ville du Cap. Mais un siècle et demi s'était écoulé depuis cette époque tristement mémorable, aussi l'étonnement, l'émotion et la joie de nos frères furent au comble quand, peu de temps après leur arrivée, il leur fut donné de voir les descendants de ces fiers huguenots qui, par leur foi et leur résistance à l'inique pouvoir d'un roi, qui n'avait de grand que son orgueil, ont posé les bases de la liberté moderne, bien avant la proclamation des *droits de l'homme.*

L'Afrique est redevable au protestantisme français de deux bienfaits que l'histoire ne saurait passer sous silence: l'établissement d'une colonie de réfugiés au Cap, et celui

d'une mission au Lessouto. Écrire l'histoire de l'un sans parler de l'autre serait plus qu'une faute, ce serait une injustice, car le Cap doit à nos émigrés sa prospérité morale et commerciale : ils ont été les premiers missionnaires de cette contrée et à ce titre ils sont dignes d'occuper une place d'honneur dans les annales de la Mission française au sud de l'Afrique. L'élément religieux apporté par nos compatriotes sur la terre d'exil a été le sel purificateur, la lumière douce et bienfaisante qui éclaire, réchauffe et vivifie ; il a préparé et secondé l'abolition de l'esclavage encore si cher à bien des colons qui habitent l'Afrique australe.

Il n'est pas nécessaire de refaire ici l'histoire glorieuse des Églises protestantes de notre patrie ; nous dirons seulement qu'à cette époque, la Hollande proposa à nos frères persécutés d'aller coloniser le cap de Bonne-Espérance qui était alors en son pouvoir.

La Compagnie des Indes leur offrit le passage gratuit, à la condition d'un séjour de cinq années : on leur donnerait autant de terre qu'ils pourraient en cultiver ; en cas de besoin, on leur fournirait l'attirail nécessaire et même la semence moyennant un remboursement soit en blé, en vin ou autres denrées. Si les colons demandaient leur rapatriement avant les cinq ans révolus, ce devait être à leur frais. La Compagnie des Indes, peu scrupuleuse d'ailleurs en matière de foi, savait pourtant discerner l'avantage qu'elle pouvait tirer d'hommes religieux ; elle avait fait de tristes expériences au Cap et dans plusieurs de ses nombreuses colonies, en y envoyant des gens sans principes religieux ou moraux ; aussi, chaque émigrant, au moment de son embarquement, devait-il présenter au capitaine du navire, le certificat suivant :

« Nous, pasteurs et anciens de l'Église Walonne de Mid-
« delbourg, certifions que N. N. a fait ouverte profession de

« la religion Réformée, a été reçu avec édification au milieu « de nous, fréquentant les saintes assemblées et participant « au sacrement de la sainte Cène du Seigneur.

« Partant, nous prions nos très honorés Frères les con- « ducteurs des autres Églises, de le vouloir reconnoistre « pour membre de l'Église de Jésus-Christ; en foy de quoi « nous avons signé ce témoignage, muny de notre sceau « ordinaire.

« En consistoire ce...

« Signé: Duvelaer, *pasteur*,

« Charles Laoust *ancien*, au nom de tous. »

[1] Quatre-vingt-dix-sept familles acceptèrent l'offre du gouvernement hollandais; on leur concéda de belles vallées et de riches coteaux dans les environs du Cap; la culture de la vigne attira surtout leur attention et l'on sait en quelle estime sont tenus les vins de Constance.

A l'exemple des Puritains qui ont fondé cette grande puissance qu'on appelle les États-Unis d'Amérique, nos compatriotes avaient emporté avec eux la Bible, ce trésor précieux qui leur avait révélé le grand amour de Dieu envers les pécheurs, et qui devait leur servir de boussole dans leur patrie adoptive. Les psaumes mis en vers par Clément Marot ont aussi franchi l'Océan et contribué à l'édification des fidèles.

On a montré à nos jeunes frères l'emplacement où les réfugiés avaient bâti leur premier temple, mais il n'en restait plus aucune trace. Une maison érigée en 1694 subsistait encore en 1830, de même que des chênes plantés par

[1] La liste des réfugiés donnée par le consul de France à M. Lemue est loin d'être complète; nous pourrions y ajouter les noms de personnes que nous avons connues et dont les noms des ancêtres ne figurent pas sur la dite liste.

les premiers arrivants. La tradition a conservé les noms des quatre pasteurs qui ont dirigé successivement cet intéressant troupeau, ce sont : MM. Simon, Daillé, Beck et Camper. Le premier paraît avoir été un homme remarquable par sa piété, son savoir et son zèle. Sa mémoire est restée en vénération dans le canton de Drakenstein, où il a surtout exercé son ministère.

Cette colonie chrétienne, qui ne formait pour ainsi dire qu'une seule famille, prospérait sous le regard du Seigneur. Éloignés d'une patrie qui leur avait refusé le droit de servir Dieu selon leur conscience, les réfugiés se croyaient désormais à l'abri de toute persécution ; scrupuleux dans l'accomplissement de leurs devoirs vis-à-vis du gouvernement hollandais, ils n'avaient d'autre ambition que celle de justifier la confiance qu'on leur avait accordée.

Leur union, leur prospérité, l'usage d'une langue qui leur rappelait leur patrie terrestre ont-ils inspiré des craintes à la Hollande ? Peut-être. L'idée qu'un jour la France pourrait revendiquer des droits sur une terre défrichée par ses nobles enfants a dû hanter le cerveau de quelque habile politique. Quoi qu'il en soit, pendant le pastorat de M. Camper, le gouvernement hollandais rendit une ordonnance par laquelle il défendait de se servir désormais de la langue française pour annoncer la parole de Dieu. On imposa aux réfugiés français des prédicateurs hollandais, et à leur grand regret leur langue maternelle cessa peu à peu d'être parlée.

En agissant ainsi, le gouvernement hollandais a perdu tout titre à notre reconnaissance. Le jour où nos ancêtres fuyaient la patrie pour échapper aux galères du Roy, la Hollande avait ouvert ses portes à ces proscrits ; elle avait fait acte de piété et s'était créé des titres à notre gratitude. En proscrivant la langue parlée par de tels héros, elle s'est rangée au nombre de leurs persécuteurs. Il est certain que

l'Église chrétienne hollandaise qui avait si fraternellement accueilli nos réfugiés, a été étrangère à cet acte de tyrannie digne de Louis XIV et dès lors toute la responsabilité doit être rejetée sur le gouvernement ou plutôt sur la compagnie des Indes, qui alors régnait en maîtresse au Cap; mais on regrette cependant le silence d'une Église sœur de la nôtre; nous ne savons pas qu'elle ait protesté. Notre belle langue a donc cessé d'être en usage parmi les victimes de la révocation de l'Édit de Nantes; mais le sentiment national a survécu; le titre de descendant de réfugié français équivaut à un titre de noblesse et à 200 ans de distance les Joubert, les Duplessis, les de Viliers, les Roux se glorifient d'avoir eu pour ancêtres, des hommes de cette valeur.

Disons-le: la suppression de la langue n'a été que le couronnement d'une suite de tracasseries sans nom dont les réfugiés ont été victimes surtout de la part d'un gouverneur, Van der Steel, dont la conduite à leur égard a été digne des ministres et confesseurs de Louis XIV.

Peu de temps après l'arrivée de nos frères, en Afrique, une réunion solennelle fut convoquée à la Perle, village qui comptait un très grand nombre de réfugiés français. On se réunit dans le temple; le Dr Philip présenta nos jeunes frères à l'assemblée. Ils étaient porteurs d'une lettre d'introduction de notre Comité qui fut lue et écoutée avec un profond recueillement. Nous croyons devoir en transcrire une partie. C'est une page fort intéressante de l'histoire du protestantisme en France, à l'époque du départ des trois premiers pionniers de la mission.

Paris, le 7 mai 1829.

Aux chefs de famille des descendants de réfugiés français, au cap de Bonne-Espérance.

« Messieurs,

« Vous n'avez point, sans doute, oublié la patrie qui a donné le jour à vos ancêtres et le beau nom de France reveille sûrement, encore, dans vos cœurs, de douces, quoique tristes émotions. Cette assurance nous fait attendre de vous que vous voudrez bien accueillir avec affection et bienveillance des fils de votre ancienne patrie.

« Ils quittent pour toujours les rivages de France, comme le firent jadis vos ancêtres, mais dans des circonstances bien différentes. Ces derniers durent s'exiler parce qu'ils ne pouvaient qu'au péril de leur vie servir leur Dieu, selon leur conscience, au milieu d'une patrie qui les persécutait; tandis que les missionnaires français que nous envoyons en Afrique, partent librement et volontairement ; ils ont la joie de quitter leurs frères en possession de la liberté religieuse et civile la plus illimitée, et s'ils consentent à s'exiler, c'est par un principe d'amour pour leur Dieu et leur Sauveur qui les pousse à aller annoncer, sous le ciel de l'Afrique, l'Évangile de la grâce de Jésus-Christ à leurs frères encore païens.

« Vos ancêtres en abandonnant la France, prièrent pour elle; ils demandèrent à Dieu qu'il ne permît pas que son Évangile fût arraché du cœur de ses enfants, mais que la pure lumière de sa parole continuât à briller dans son Église. Les trois missionnaires qui vous remettront cette lettre, vous prouveront que ces prières de vos ancêtres ont été exaucées; car, comment iraient-ils porter la lumière de l'Évangile en Afrique, si cette lumière avait cessé de

briller dans leur patrie?.... Recevez-les donc, Messieurs et chers frères, comme des compatriotes, des amis, des frères qui viennent avec amour auprès de vous; assistez-les dans l'accomplissement de leur glorieuse tâche; facilitez-leur les moyens de parvenir au but de leur désir.

« Une lettre de vous qui nous instruirait de l'état de vos familles, nous causerait la plus vive joie et non seulement à nous, mais à toute la France protestante; car, quoique nous ne vous ayons jamais vus, nous vous aimons et nous prenons le plus vif intérêt à tout ce qui vous concerne. »

Après la lecture de cette lettre, MM. Lemue et Bisseux s'adressèrent à l'assemblée par le moyen d'un interprète; leurs discours, prononcés en anglais, furent traduits sur-le-champ en hollandais. M. Lemue s'exprima ainsi :

« Mes bien-aimés frères,

« Quand deux frères se rencontrent après une longue absence, qu'elles sont tendres et ravissantes les émotions qui remplissent leurs cœurs! Quelle joie n'éprouvent-ils pas à se revoir! Avec quel empressement ne s'informent-ils pas réciproquement de leur bien-être mutuel et avec quel intérêt ne se racontent-ils pas les diverses aventures qui leur sont arrivées pendant leur longue séparation! La rencontre de Jacob et d'Ésaü fut très touchante sous ce rapport. Depuis longtemps, ils ne s'étaient pas vus; mais quand la Providence divine les eut de nouveau réunis, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, s'embrassèrent avec la plus vive affection et mêlèrent ensemble les larmes d'une joie fraternelle.

« Pourrait-il en être autrement de nous? Ne sommes-nous pas des frères qui avons été longtemps séparés les uns des autres? Nos ancêtres sont vos ancêtres, la terre de nos pères est celle des vôtres. Le lien terrestre qui nous unit est des plus étroits; mais il en est un autre encore

plus intime et qui nous est aussi plus cher; c'est le lien qui fait de nous les citoyens de la même patrie céleste; votre Dieu est notre Dieu, votre Sauveur est le nôtre et nous jouissons en commun des bénédictions du même Évangile. Oh! qu'ils seraient réjouis, ces saints hommes qui, pour l'amour de la religion de Jésus, s'exilèrent eux-mêmes de leur chère France et qui, pour se mettre à l'abri des persécutions, cherchèrent en pays étrangers un asile que leur patrie leur refusait! Qu'ils seraient réjouis, s'ils étaient témoins de ce qui se passe dans cette assemblée! »

M. Isaac Bisseux a dit :

« Quelle joie pour moi de me trouver au milieu de vous dans cette circonstance! Depuis le moment de ma consécration au ministère de l'Évangile chez les païens, j'ai toujours fixé mes regards avec attendrissement sur le jour où je vous serais présenté. Plus d'une fois, en traversant l'Océan, mon cœur s'est réjoui, au milieu des ennuis d'un si long voyage, en anticipant sur cet heureux jour. Ce désir, si longtemps nourri au dedans de moi, est maintenant satisfait; et j'ai, dans ce moment, la douce satisfaction d'adresser la parole à ceux que j'ai si longtemps désiré de voir. »

A l'ouïe de ces discours, on vit des vieillards fondre en larmes. Il leur semblait presque impossible que les protestants jouissent de tant de liberté, dans un pays où leurs ancêtres avaient été si cruellement persécutés. Les jours suivants furent employés à faire des visites; tous voulaient voir ces jeunes frères si remplis d'une sainte ardeur pour le service de leur Maître. Partout on leur montrait la grosse Bible de famille où se trouvaient enregistrées les dates de mariages et de naissances. La généalogie était un des sujets principaux qui servaient d'introduction à la con-

versation; de degrés en degrés, ils remontaient à leurs ancêtres et, finalement, ils étaient Français.

L'accueil fait aux missionnaires fut le même partout: à la Perle, à Drakenstein, à Fransch-Hoeck (le coin français); mais un des endroits qui les ont le plus intéressés, c'est la vallée du Charron. — Laissons-leur la parole: «Les habitants de cette vallée descendent presque tous de la même famille; ils se distinguent de tous les autres par certaines coutumes vraiment remarquables. Depuis qu'ils sont établis dans cet endroit, qui est un des plus riches et des plus beaux du pays, ils ont toujours eu à leur tête un vieillard, sans l'avis duquel ils n'entreprennent rien d'important; cet homme est toujours choisi parmi les anciens de l'église, et l'on a pour lui une grande vénération — soit qu'il s'agisse d'une acquisition, d'un mariage ou de quelque autre chose de ce genre, on consulte le vieillard. Nous avons remarqué avec beaucoup de plaisir qu'ils avaient à cœur l'instruction de leurs esclaves. L'ancien dont il a été parlé les réunit tous les dimanches dans la chapelle, pour leur donner une instruction religieuse.»

Encore une citation:

«Depuis que nous sommes ici, il s'est passé peu de jours que nous n'ayons prêché en anglais ou en français. La première fois que nous célébrâmes le service en notre langue à la Perle, la foule était si grande, que la moitié fut obligée de rester hors du temple, faute de place. On n'avait pas prêché en français dans la colonie depuis l'année 1739, cette date était encore présente à la mémoire des réfugiés.»

En 1829, la population de ces quartiers s'élevait à 10,000 âmes, dont 4000 libres ou descendants de réfugiés et 6000 esclaves. L'esclavage a été aboli en 1835, grâce au zèle persévérant du Dr Philip, le Wilberforce de l'Afrique australe. Aujourd'hui, les descendants des réfu-

giés sont répandus un peu partout dans l'Afrique du Sud: leur nombre doit dépasser quinze mille.

Après avoir payé un juste tribut à la mémoire des victimes de la Révocation de l'Édit de Nantes réfugiées en Afrique, reprenons le cours de cette histoire qui nous met en face de nos trois jeunes missionnaires, à placer dans un champ de travail et d'activité.

L'idée première du comité avait été de les diriger vers la Cafrerie. Tel fut aussi, à l'unanimité, l'avis émis par le cercle des amis du Cap. Ce pays, à peine entamé par quelques stations anglaises ou allemandes, était assez grand pour occuper des ouvriers de plusieurs sociétés. Seulement, tous les missionnaires consultés à ce sujet furent d'avis qu'il suffirait de deux hommes zélés pour fonder la nouvelle station.

Dans ce moment même, les descendants des réfugiés de la vallée du Charron, désireux d'avoir un missionnaire pour instruire leurs esclaves, en firent la demande à nos jeunes frères. Ceux-ci virent là une direction d'en haut. L'un d'eux pourra donc se mettre immédiatement à l'œuvre, tandis que les deux autres partiront à la recherche de l'inconnu. Après avoir consulté le docteur Philip, et prié en commun avec sérieux et conviction, on tomba d'accord pour reconnaître que la vocation de rester dans la vallée française devait être adressée à M. J. Bisseux. Celui-ci se soumit à cette décision, bien qu'il dût lui en coûter énormément de se séparer de ses compagnons de voyage.

Le moment du départ approchait; on avait procuré à nos frères Lemue et Rolland le wagon africain indispensable, traîné par douze bœufs et destiné à leur servir de maison pendant le voyage qui devait durer deux mois. Les réfugiés eurent une occasion favorable de montrer aux missionnaires partants leur profond attachement; ils leur

apportèrent des provisions de tout genre. A la réunion d'adieux, qui coïncidait avec la réunion annuelle des missions, 1500 personnes trouvèrent place dans le temple de la Perle. « Ces bons compatriotes, dit M. Lemue, avaient un si grand attachement pour nous, que la plupart fondaient en larmes. Ce jour-là et le jour suivant, ils vinrent tous faire leurs adieux et employèrent tous les arguments possibles pour nous faire rester au milieu d'eux. » « Écrivez-nous, leur disaient-ils encore, et quand vous aurez besoin de quelque chose, nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour vous aider. »

Ces nouveaux amis avaient cru que MM. Rolland et Lemue éprouveraient, au moment de s'éloigner de toute vie civilisée, des regrets et une vive douleur ; grand fut leur étonnement en les voyant partir pleins de courage, de joie même, vers un avenir qui leur semblait redoutable à tous égards. Celui qui était triste, c'était M. Bisseux ; il aurait voulut partager avec ses frères les fatigues et les dangers du voyage et ceux d'un établissement en pays sauvage. Il eut assez de courage et de renoncement à sa volonté propre pour voir partir ses frères bien-aimés et rester au poste qui lui avait été assigné. Il les accompagna jusqu'à Worcester, village situé à huit lieues de sa résidence ; ils ont passé là, ensemble, un dimanche délicieux, employé à s'exhorter mutuellement et à prier les uns pour les autres. La lourde voiture se mit en marche de nouveau ; le missionnaire restant la suivit des yeux jusqu'à ce que la montagne l'eût dérobée à ses regards humectés de larmes !

Nous laisserons nos voyageurs continuer leur route vers la Cafrerie, nous réservant de les suivre plus tard, pas à pas, dans la visite des stations qu'ils rencontreront sur leur passage ; pour le moment, revenons dans la vallée des Français, et voyons à l'œuvre le frère Bisseux, chargé désormais de prêcher l'Évangile aux esclaves hottentots.

Je ne sais si mes lecteurs, jugeant involontairement du fait par les idées du jour, n'auront pas éprouvé une répugnance instinctive à voir les réfugiés français, ces hommes dont les pères ont tant souffert pour la cause de la liberté, disposer de cette marchandise humaine qu'on appelle un « noir ». Mais nous devons nous souvenir qu'à cette époque l'esclavage régnait dans toutes les colonies. A la décharge des colons de l'Afrique australe, j'ajoute aussi que la vie y est presque patriarcale et l'esclave y ressemblait plutôt à ces nombreux serviteurs attachés à la vie errante d'Abraham, qu'aux malheureux qui étaient vendus sur les marchés comme des bêtes de somme, et devaient sous la menace du fouet fournir une certaine somme de travail dans un temps déterminé. Les réfugiés français, en acceptant un ordre de choses établi par le gouvernement hollandais et continué par le gouvernement anglais, y avaient du reste apporté un palliatif qui en ôtait l'amertume : ils considéraient leurs esclaves comme des créatures de Dieu responsables, et à ce titre ils se croyaient obligés de les instruire des vérités du salut. C'était du moins le cas pour les réfugiés de la vallée du Charron.

A l'époque où nos frères missionnaires arrivèrent au sud de l'Afrique, il y avait déjà une petite église d'esclaves convertis ; un jour même cette congrégation manifesta le désir de faire, en corps, une visite aux missionnaires nouvellement arrivés. Voici ce que l'un d'entre eux dit à ce sujet : « Quand tous les princes, les potentats et les grands du monde seraient entrés dans notre chambre, nous n'aurions pas été plus heureux que nous ne l'avons été par la visite de ces bonnes gens. Nous avons passé avec eux une des plus agréables soirées de notre vie. Ils nous disaient qu'ils avaient demandé à Dieu d'envoyer des ouvriers dans sa moisson et que leurs prières étaient exaucées. Nous leur fîmes un grand nombre de questions telles que celles-ci :

Quelle assurance avez-vous que vous êtes chrétiens? — A quels fruits connaît-on que l'on a la foi ? — Plût à Dieu que nos frères de France eussent entendu leurs réponses! Que l'on ne s'imagine pas qu'ils sont plus bornés que les Européens dans leurs facultés intellectuelles ; non, ils raisonnent aussi bien que nous et, de plus, ils sentent mieux que nous les bienfaits du christianisme. »

C'est donc avec un cœur rempli de courage que M. Bisseux mit la main à l'œuvre pour travailler sans relâche au bien de ces pauvres déshérités, dont Jésus est venu pour briser les fers.

Pour le moment, disons un mot de l'influence qu'il exerçait sur les réfugiés français eux-mêmes.

L'accueil fait à lui et à ses compagnons avait été si chaud, qu'il résolut de faire tourner à la gloire de Dieu ces sentiments réciproques d'affection profonde. A peine MM. Lemue et Rolland avaient-ils quitté la vallée française, qu'un comité de dames, à l'instar de ceux établis en France, était en voie de formation. Le but était de faire et de vendre divers ouvrages, au profit de la Société des missions de Paris. Cette association, composée en partie de jeunes filles, devait se réunir tous les premiers lundis du mois. Notre frère fit plus : il entreprit de mettre les chrétiennes de la Perle en rapport avec leurs sœurs de la Picardie, son pays natal, par le moyen de correspondances. On peut donc considérer comme une grande bénédiction l'arrivée des missionnaires français au Cap, et le placement de l'un d'eux dans la belle vallée française.

C'est à Worcester, avons-nous dit, que les frères Rolland et Lemue se séparèrent de leur ami et compagnon d'œuvre, M. Bisseux, les premiers se dirigeant vers la Cafrerie qui semblait devoir être alors leur champ de travail. La distance qui les en séparait était de plus de deux cents lieues en longeant plus ou moins la côte. Les chemins seulement

tracés par les roues de lourds chariots n'étaient pas entretenus, de sorte que la marche en était rendue d'autant plus difficile. Quelquefois, ils avaient à traverser d'immenses déserts privés d'habitants et où l'eau faisait presque complètement défaut. Pour traverser les chaînes de montagnes qui leur barraient le passage, ils devaient se frayer un chemin dans des gorges souvent étroites, difficiles, où les attelages de bœufs ne s'en tiraient qu'avec peine et difficulté. Lès rivières, peu profondes du reste, étaient traversées à gué. Les hyènes, les chacals et les singes étaient souvent les seules créatures vivantes qu'ils rencontraient pendant les étapes de la journée et le repos de la nuit. Un soir, ils eurent la visite d'une troupe d'éléphants qui, après avoir considéré de loin le campement de nos missionnaires, s'éloignèrent sans avoir cherché à leur nuire.

Ce qui rend ce voyage intéressant, ce sont les visites que nos frères firent aux stations missionnaires qui se trouvaient sur leur passage. Il y avait là pour eux une occasion toute trouvée de jouir de l'expérience de leurs devanciers dans l'œuvre des missions. Aussi, les voyons-nous profiter de tous les moments dont ils peuvent disposer, pour s'initier à la pratique d'une œuvre dont la théorie leur est connue. Écoles du jour et du dimanche, services religieux, visites dans les maisons des Hottentots, la culture des terres, aussi bien que les soins accordés au bétail, tout les intéresse, les attire et les porte à en tirer du profit pour eux-mêmes et pour les indigènes qu'ils seront un jour appelés à instruire.

Quand à la fin d'une journée de marche en wagon ou à cheval, ils avaient le bonheur de trouver sur leur route une ferme isolée, ils ne manquaient pas, selon l'usage du pays, de s'y arrêter pour y passer la nuit. L'hospitalité est de rigueur au sud de l'Afrique, mais on n'est pas toujours également bien reçu par les fermiers, dont la position de

fortune laisse souvent à désirer. Nos jeunes frères frappèrent un jour à la porte d'un nommé Dupré, descendant de réfugiés français ; l'accueil fut des plus aimables. Ayant appris qu'ils allaient en Cafrerie pour y prêcher l'Évangile, il leur demanda pourquoi ils allaient si loin s'exposer à des dangers, quand il y avait tant à faire parmi les descendants des réfugiés français. Restez avec nous, leur dit M. Dupré, et pour les y engager il leur offrit un grand local pour servir de lieu de culte. Chez plusieurs de ces colons, nos missionnaires ont trouvé une véritable piété. Les indifférents ne manquaient pourtant pas, surtout parmi les populations d'origine hollandaise, en voici un exemple frappant. Un jour, nos amis virent venir au temple un jeune couple sur lequel on allait implorer la bénédiction nuptiale. C'était pour la première fois que l'épouse entrait dans un temple !

Au soir d'une journée de fatigue, où nos amis avaient beaucoup souffert de la chaleur, ils s'apprêtaient à dételer leur wagon au fond d'une petite vallée avec l'intention d'y passer la nuit. A leur grand étonnement, ils virent un étranger vêtu de peaux de moutons qui, sans plus de cérémonie, se mit en devoir de les aider. Il n'appartenait pas à la race hottentote. Un sentiment de crainte s'était emparé des missionnaires encore peu habitués à de tels incidents de voyage, mais ils ne tardèrent pas à se rassurer en apprenant que cet homme était un esclave envoyé par son maître à la recherche d'un bœuf égaré. Depuis deux jours qu'il avait quitté la maison, il n'avait pris aucune nourriture. Après avoir partagé le souper des serviteurs hottentots, M. Lemue lui adressa la parole en hollandais. Il lui demanda d'abord s'il était né dans les environs de la colonie. Après un moment d'hésitation, il répondit que non. Je suis, dit-il, un Français, je suis né à l'Ile-de-France. — Avez-vous conservé la connaissance du français? lui dit

aussitôt M. Lemue. — Oui, répondit l'étranger. Le dialogue suivant eut lieu :

M. Lemue. Comment êtes-vous venu ici ?

L'esclave. J'étais matelot sur un navire français qui fut pris en mer par une frégate anglaise. Nous étions dix matelots et l'on nous amena au Cap où nous fûmes vendus pour être esclaves ; depuis, je n'ai jamais revu mes camarades.

M. Lemue. Avez-vous un bon maître ? Vous apprend-il à lire la Bible ? Qu'est-ce que la parole de Dieu ?

L'esclave. Mon maître ne s'occupe pas de ces choses ; il ne fait que nous exhorter au travail, du matin au soir.

M. Lemue. Vous savez cependant qu'il y a un Dieu qui a créé ces cieux que vous voyez, ces étoiles qui brillent sur nos têtes et ces montagnes qui nous environnent ?

L'esclave. Je ne sais rien de tout cela ; mon maître ne m'en a jamais parlé.

M. Lemue. Vous ne savez donc pas non plus, que Jésus-Christ est le Sauveur des pécheurs ?

L'esclave. Non.

M. Lemue. Mais vous savez pourtant que vous avez une âme immortelle qui subsistera après cette vie et qui sera heureuse ou malheureuse pour toujours ?

Aux réponses confuses que fit l'esclave à ces dernières questions, M. Lemue crut comprendre qu'il avait quelques idées sur l'âme et sur les châtiments réservés aux méchants après leur mort.

Notre jeune missionnaire saisit cette occasion pour enseigner à ce pauvre esclave tout ce qu'il était possible d'enseigner dans un si court espace de temps, sur Dieu, la création, le péché, le salut par la foi en Jésus-Christ, la prière, etc. Cet infortuné promit de ne jamais oublier l'entretien sérieux et solennel qu'il avait eu avec un serviteur de Dieu, le soir auprès du feu.

L'Éternité dira ce qu'ont produit sur cette âme les vérités qui lui ont été présentées avec foi et prière.

Le Dr Philip, superintendant de la Société des missions de Londres, s'était constitué, nous l'avons vu, protecteur des trois jeunes missionnaires français. Il souhaitait ardemment la réussite de leur entreprise, et n'avait pas oublié le désir exprimé par le comité de Paris et entretenu par eux-mêmes de fonder une œuvre en Cafrerie. C'est même dans ce but qu'il avait entrepris un long et pénible voyage afin de juger par lui-même de l'état des choses. Il ne tarda pas à être convaincu de l'impossibilité pour notre Société d'établir une station dans le pays désigné.

La Cafrerie comptait déjà à cette époque 8 postes missionnaires, dépendant de quatre Sociétés différentes. Sans doute les lieux où l'Évangile n'était pas encore prêché étaient nombreux. Toutefois, il eût répugné à nos frères de fonder une mission, dont le développement fût circonscrit par le voisinage de chrétiens prêchant sans doute le même Évangile, mais appartenant à des sociétés de nationalités différentes.

De plus, l'état politique du pays était incertain. Grâce à l'envahissement des colons, les limites de la Cafrerie avaient été reculées et nombre de chefs qu'on avait dépouillés, erraient, attendant qu'une occasion favorable se présentât pour *reconquérir* leur pays. L'agitation sourde qui régnait alors, détournait de toute pensée sérieuse.

Cette porte étant fermée, les regards du Dr Philip se tournèrent vers le pays des Béchuanas, situé au delà de l'Orange, et du Val, pays immense où les populations, toutes indépendantes, aspiraient plus ou moins à voir s'établir au milieu d'elles des messagers de paix. La Société de Londres y était alors représentée par un homme qu'un ministère de plus de cinquante années devait plus tard rendre célèbre, Moffat, le beau-père de Livingstone. Établi à la

nouvelle Lathakou qui prit le nom de Kuruman, d'un ruisseau qui passe au pied de la station dont il arrosait les jardins, M. Moffat demandait, avec instance de nouveaux ouvriers. Un négociant qui revenait de ces contrées lointaines racontait que, pendant son voyage, des indigènes en grand nombre avaient souvent entouré sa voiture et lui avaient posé les questions suivantes: «Pourquoi M. Moffat, ne vient-il pas vivre avec nous? Pourquoi les blancs ne nous envoient-ils pas de missionnaires?»

Il n'y avait pas à hésiter: pour des hommes courageux et dévoués la voie semblait toute tracée; il fallait répondre à ce qui semblait être un appel du Seigneur. Renonçant aussitôt à l'idée de s'établir en Cafrerie, MM. Lemue et Rolland retournèrent à Bethelsdorp pour y faire les préparatifs d'un long et laborieux voyage.

Nous ne saurions trop admirer les voies de Dieu à l'égard de ces jeunes frères: avant de les lancer au loin parmi des tribus sauvages, il les a conduits au milieu des Hottentots en partie civilisés sous l'influence régénératrice de l'Évangile. La vue des succès obtenus par leurs devanciers à fortifié leur foi. En Cafrerie ils ont vu le gros de la population encore païenne et plongée dans une dégradation telle qu'ils auraient pu se demander si une œuvre de relèvement était possible? Mais la réponse à cette question se trouvait dans l'œuvre déjà faite et dont ils venaient d'être les témoins; les écoles et la tenue des indigènes convertis, l'influence douce et pure que la mission exerce même sur ceux du dehors, tout cela réuni disait hautement que l'Évangile est vraiment la puissance de Dieu en salut à tous ceux qui croient. La vue du mal qu'ils auraient à combattre, loin de diminuer leur zèle pour la cause des missions l'avait au contraire stimulé et enflammé. Voici ce que l'un d'eux écrivait à ce moment: «On ne peut pas se représenter en Europe tout l'intérêt

et toute la compassion qu'inspirent ces peuples... Parce qu'ils sont éloignés de nous on les oublie, on s'accoutume à penser et à vivre comme s'ils n'existaient pas... Nous avons vu des populations entières privées de la connaissance de Dieu, et loin de me sentir réconcilié avec cet état de choses, je ne crains pas de dire que si j'avais mille vies je voudrais pouvoir les consacrer toutes à instruire ces pauvres enfants des ténèbres... J'aurais voulu pouvoir crier à toutes les Églises chrétiennes: Ces peuples périront-ils sans avoir connu Dieu? N'y aura-t-il jamais de communion établie entre le ciel et ce beau pays pour attirer la rosée d'en haut et les bénédictions de l'Évangile sur ses habitants?»

Tels étaient les sentiments qui remplissaient l'âme de nos frères dans ce moment solennel de leur vie. Écoutons maintenant le précieux témoignage que leur rendait le Dr Philip après qu'il se fût séparé d'eux:

«Je suis heureux, écrit-il au comité des missions, de vous apprendre que la conduite qu'ils ont tenue dans la nouvelle position dans laquelle ils se sont trouvés placés, justifie pleinement le choix que vous avez fait d'eux, et garantit pleinement les espérances que vous avez conçues.

«Leur humilité, leur renoncement, leur respect filial pour les instructions du comité, leur esprit d'observation, la crainte qu'ils ont toujours témoignée de faire des dépenses inutiles, et leur talent pour les langues, sont autant de traits favorables de leur caractère auquel je rends témoignage avec joie. Leur talent pour les langues est manifeste; après un séjour de sept mois seulement dans la colonie, ils ont été en état de prêcher, d'une manière intelligible, soit en anglais, soit en hollandais. Ils ont passé près de 14 mois avec moi et j'ai la satisfaction de dire que, non seulement ils ont acquis chaque jour de nouveaux droits

à mon affection, mais que, de plus, ils ont gagné la confiance et l'attachement de tous ceux qui les ont connus, depuis les chefs des familles dans lesquelles ils ont été reçus, jusqu'aux humbles nègres qui ont conduit leur voiture et leurs bœufs à travers les plaines de l'Afrique. »

Tels étaient Lemue et Rolland, les pionniers de la Mission française au sud de l'Afrique, que nous allons suivre avec un nouvel intérêt dans leur marche vers leur futur champ de travail dans le pays des Béchuanas.

CHAPITRE III

Coup d'œil sur l'état religieux des indigènes. — Absence de culte ostensible. Idées religieuses des Hottentots; opinions du Dr Livingstone; celle de M. Casalis. — Le culte aux trépassés. — Il n'y a pas de prêtres; la sacrificature appartient à un membre de la famille. — Dieux tutélaires; dieux nationaux. — Idées sur la maladie et sur la mort. — Comment on enterre les morts; comment on purifie un guerrier qui a tué un ennemi. — Préservatifs contre des dangers divers. — Animaux objets de la vénération des indigènes. — Insuffisance des coutumes païennes pour apaiser la conscience; elles accusent des besoins qu'elles ne peuvent satisfaire.

Avant d'aller plus loin, il peut être bon et utile de jeter un coup d'œil sur l'état religieux des peuplades du sud de l'Afrique, antérieurement à l'arrivée des missionnaires.

Je ne m'arrêterai pas à faire une description de leurs mœurs, bien qu'elles aient un rapport intime avec les idées religieuses d'un peuple; mais ce travail a été fait par un homme compétent, et le livre intitulé *Les Bassoutos* est et restera le livre classique par excellence des mœurs et coutumes des habitants du sud de l'Afrique. M. Casalis a trouvé un pays et un peuple vierges de tout rapport avec le monde civilisé. Doué d'un remarquable esprit d'observation et d'une aptitude peu commune pour l'acquisition des langues étrangères, il a pu, pendant le cours de son long ministère en Afrique, faire une abondante moisson d'observations relatives au sujet qui nous occupe.

Il a aussi traité à fond la question religieuse; il l'a fait de main de maître et de manière à décourager quiconque

serait tenté de refaire à nouveau ce travail. Toutefois, une histoire de la Mission au sud de l'Afrique serait incomplète si elle laissait ignorer à ses lecteurs quelles ont été les croyances des tribus auxquelles nous avons porté l'Évangile du Salut. J'ai pu prendre mon parti de ne pas essayer de refaire, après M. Casalis, le récit des mœurs et coutumes des Africains au milieu desquels nous avons vécu plus de trente années, sachant bien que, dans le cours de cette étude, mille occasions me seraient offertes d'en parler; je ne saurais en faire autant pour ce qui concerne la question religieuse. Du reste, mon vénérable frère et ami est pour moi une autorité en ces matières et je me sens comme soutenu par lui, quand je vois que le résultat de mes observations personnelles sont collaborées par celles d'un tel maître.

Ce qui frappe tout d'abord l'étranger qui pénètre au sein des tribus sud-africaines, c'est de n'y rien trouver qui ressemble à un culte religieux. Pas de temples, pas d'autels, même *au Dieu inconnu*. On n'y trouve pas davantage de traces d'idolâtrie; le fétichisme qui règne sur les côtes occidentales de l'Afrique y est ignoré. On a cru pendant longtemps que les Bushmen, assurément les plus abrutis des indigènes de l'Afrique australe, adoraient leur dieu sous la forme d'un insecte qui bâtit sa cellule sur la tige d'un herbacé; mais des personnes compétentes ont mis en doute cette assertion qui semble ne pas être fondée.

Cette absence de culte ostensible a porté des voyageurs et même des missionnaires à croire que les tribus sud-africaines étaient, dans leur ensemble, athées. Voici ce qu'en dit le Dr Vanderkamp, l'un des pionniers de la Mission en Afrique: « Si par religion nous entendons l'hommage dû à Dieu ou l'action extérieure par laquelle cet hommage est exprimé, je n'ai jamais pu découvrir quoi que ce soit qui ressemble à une religion, ou qui pût me porter à croire

qu'ils eussent une idée quelconque de la divinité.» Et, comme preuve décisive de ce qu'il avance, il ajoute que les Cafres, qu'il a surtout en vue, ne possèdent pas dans leur langue un mot pour exprimer l'idée de Dieu. Le mot *Utiko* dont ils se servent en le modifiant, et qui a passé aujourd'hui dans la littérature religieuse, est emprunté à la langue hottentote.

D'après certains chants que les Hottentots faisaient entendre à une certaine époque de l'année, on serait tenté d'admettre qu'ils croyaient à l'existence d'un Dieu unique et personnel. Ils l'appelaient du doux nom de père et lui reconnaissaient le pouvoir de donner la pluie à ses enfants, en réponse à leurs prières. Celui qu'ils invoquaient ainsi se nommait : Tsui-Goab. D'après la tradition, il fut le premier homme ; souvent en lutte avec un autre chef, il finit par le vaincre, mais le vaincu blessa son adversaire au genou et depuis lors, il porta le nom de Tsui-Goab, ce qui signifie : celui qui boite.

La prière des Hottentots, on le voit, ne s'adressait pas à un dieu en dehors et au-dessus de la nature humaine, mais à un vaillant guerrier déifié par ceux qui avaient connu ou entendu parler de ses exploits.

Le Dr Livingstone, dont le nom a rempli le monde et dont l'amour chrétien a ouvert l'Afrique centrale au christianisme et à la civilisation, a émis des vues sur le sujet, qui diffèrent de celles de la plupart des missionnaires. Il affirme que la généralité des tribus africaines croient à l'existence d'un Dieu et à une vie à venir. Il en donne pour preuve que tous les phénomènes que les indigènes ne peuvent pas expliquer, tels que la création et la mort, etc., sont attribués à la divinité. Ici, comme pour les Hottentots, il reste à définir quelle est cette divinité et il ne faut pas chercher longtemps pour découvrir que celui à qui les Bechuanas, car ce sont eux auxquels Livingstone fait allu-

sion, attribuent le pouvoir de créer et de faire mourir, n'est rien autre qu'un de ces hommes dont le passage ici-bas a été signalé par des exploits qui lui ont valu une place élevée dans le monde des esprits. Aussi bien, le mot employé pour désigner ce personnage impersonnel n'est pas Molimo, mais Morèna, ce qui signifie Seigneur, nom par lequel ils désignent leurs chefs.

D'après M. Casalis, les indigènes du sud de l'Afrique avaient perdu l'idée d'un dieu créateur. Ils n'avaient aucune notion d'une Providence qui gouverne le monde et prend soin de ses habitants. L'idée d'une rémunération basée sur la justice qui accorde, après cette vie, des récompenses aux bons et des châtiments aux méchants, leur était inconnue. La notion de l'éternité a cependant échappé au naufrage des croyances positives comme une épave qui dit à l'homme en passage ici-bas, qu'il y a eu quelque chose avant lui et avant ceux qu'il a connus sur la terre; mais le mot qui désigne l'éternité n'ajoute aucun trait lumineux et n'affirme qu'une chose, à savoir: que les choses auxquelles il s'applique ont une origine inconnue et pourtant ont existé de tout temps.

Plus on étudie tout ce qui a rapport aux croyances religieuses des tribus sud-africaines, plus on se souvient de ce qu'on a lu, vu ou entendu pendant le cours de longues années, plus on est convaincu que la somme totale des idées religieuses, clairement ou vaguement exprimées, se réduit à ceci: le culte aux trépassés. Il serait difficile de déterminer depuis quand les indigènes dont nous nous occupons en sont arrivés là; on peut supposer qu'il fut un temps où ils croyaient eux aussi à l'existence d'un Dieu créateur et père de l'humanité. Si, au lieu d'une tradition souvent brisée et interrompue par des commotions politiques qui les enlevaient des lieux qui les avaient vues naître, on avait une histoire écrite de ces générations qui

se sont succédé sans laisser aucune trace de leur passage ici-bas, on saurait, étape par étape, le chemin parcouru depuis la croyance en un Dieu créateur jusqu'à celle qui a divinisé la nature humaine.

La supposition exprimée plus haut revêt dans mon esprit le caractère d'une certitude quand je glane ici et là des coutumes qui témoignent que les Bassoutos et autres tribus de la même famille, ont été en rapport direct avec les descendants d'Abraham. Ces coutumes, à vrai dire, n'ont plus aucun sens religieux pour eux; elles demeurent toutefois comme des témoins qui affirment que les Bassoutos ont été en relation avec la nation qui représentait dans le monde le principe du Monothéisme.

Enfin, il y a un mot dans leur langue qui me dit ce qu'a dû être autrefois leur croyance; ce mot le voici: *Molimo.* Quelle est sa signification grammaticale? Il signifie: celui qui est en haut. Ce mot contredit et renverse toutes les notions religieuses actuelles des tribus dont nous nous occupons en ce moment. C'est dans les entrailles de la terre que vont les hommes après la mort, ces mêmes hommes auxquels les vivants adressent leurs prières. Au besoin, on les volatilise et sous la forme d'esprits on les fait planer dans les airs; mais c'est bien en bas et non en haut qu'est leur demeure. L'Être ainsi désigné par le mot *Molimo* est donc étranger à la notion religieuse des Bassoutos; il n'était employé qu'au pluriel et désignait les trépassés, comme, par exemple, dans la formule suivante: *Melimo e mécha le re rapelle ho melimo ea Khale.* (Dieux nouveaux, c'est-à-dire nouvellement entrés dans le séjour des morts, priez pour nous les dieux anciens.) Ce nom que nul ne pouvait porter, témoin de croyances évanouies, était là comme une pierre d'attente; et, quand la bonne nouvelle du Salut a été prêchée à ceux qui, depuis des siècles, vivaient dans les ténèbres de l'ombre de la mort, les mis-

sionnaires n'ont pas hésité à donner à Dieu le nom de Molimo qui le désigne si bien: Celui qui est en haut.

Le culte est toujours en rapport avec l'idée qu'on a de celui à qui on l'offre. Aussi, avant d'entrer dans quelques détails sur la nature des rapports qui existent entre les vivants et les morts entrés comme divinités au séjour de l'immortalité, essayons de comprendre ce que les Bassoutos pensent de leurs ancêtres. Ils les croient méchants, rusés, cruels, n'ayant de pouvoir que pour faire le mal. Toutes les misères auxquelles l'homme est assujetti, la maladie et la mort sont envoyées par eux. De là, la nature même du culte qui leur est offert : il faut les apaiser et les conjurer par des sacrifices et les empêcher ainsi de réaliser leur désir qui est de voir grossir au plus vite le nombre de ceux qui arrivent au séjour des morts.

Je crois que les idées des païens se sont bien modifiées depuis l'introduction du christianisme au Lessouto. Ils prêtent à ceux qu'ils invoquent les attributs qui sont le partage du Dieu des chrétiens, surtout sa compassion, ce qui fait que les rapports entre les vivants qui prient, et les morts qui reçoivent les prières, sont plus tendres qu'ils ne l'étaient autrefois.

On ne trouve pas, comme dans les pays où la religion est érigée en système basé sur une révélation vraie ou mensongère, une classe d'hommes dont la mission est d'instruire le peuple et de lui servir d'interprètes auprès de la divinité, à titre de prêtres ou de sacrificateurs. C'est à l'un des membres de la famille qu'échoit la tâche d'offrir la victime et de présenter la requête. Chaque famille est naturellement placée sous la protection tutélaire de ses aïeux.

Mais, à côté de ces dieux protecteurs du foyer, il y a aussi les dieux nationaux qui se recrutent dans la famille des chefs de tribu. Massoupa, le troisième fils de Moshesh,

a offert bien des victimes sur la tombe de son père, pendant la guerre dite du désarmement, afin de se le rendre favorable et d'obtenir par là, la victoire sur ses ennemis. Dans des circonstances semblables, la tombe cesse d'être silencieuse ; la partie intéressée s'adjoint un prophète, lequel, écho du dieu auquel on s'adresse, fait entendre des discours sentencieux, oracles susceptibles d'interprétations bien diverses. J'ai connu, dans la famille du roi Moshesh, plusieurs femmes devenues chrétiennes, qui, au jour de leur ignorance, devaient présider aux sacrifices offerts aux mânes des ancêtres de la famille régnante.

Il y a dans la vie de l'homme des circonstances majeures où se révèlent sa faiblesse et le besoin qu'il a d'un secours extraordinaire. La naissance, le mariage, la maladie et la mort, telles sont quelques-unes des circonstances de la vie où le Mossouto fait intervenir le sacrifice.

Chacun sait que la femme africaine est vendue à celui qui l'épouse ; c'est le père du jeune homme qui est chargé de recueillir, parmi les membres de sa famille, le nombre de bœufs nécessaires à l'achat de sa future belle-fille. Quand le marché a été conclu, et bien avant que la jeune femme soit accompagnée dans sa nouvelle demeure, le contrat est confirmé par le sacrifice d'un bœuf gras, immolé aux mânes des aïeux, par le père de la jeune fille, en présence des parents et amis du jeune homme, qui cimentent ainsi par un repas pris en commun leur alliance familiale.

La maladie offre un vaste champ à la superstition ; en aucun cas, elle n'est considérée comme naturelle ; on y voit toujours l'effet d'un sort jeté sur le malade de la part de personnes intéressées à lui nuire. On la regarde, de plus, comme une impureté ; s'approcher d'un malade, c'est participer à sa souillure. Un jour, j'accompagnais Moshesh dans une visite qu'il faisait à un membre de son conseil, atteint de maladie. Il n'entra pas dans la maison de peur de con-

tracter la souillure attachée au malade ; tout le temps, il resta sur le seuil de la porte. Rien de triste comme la vue d'un malade confié aux soins des docteurs indigènes, véritables charlatans dont l'influence est immense. En dehors des sacrifices faits dans le but d'obtenir la guérison, ils accomplissent une foule de cérémonies plus puériles les unes que les autres. Quelques-uns des remèdes sont destinés à combattre la maladie, mais d'autres ont pour but d'agir sur l'esprit du patient et de le délivrer des mauvais esprits.

Parmi ces moyens superstitieux, il en est un qui consiste à pratiquer sur la figure des scarifications plus ou moins profondes dans lesquelles on fait pénétrer ensuite certaines médecines noires sorties de la corne lustrale du docteur. Cela donne au patient un aspect étrange, j'allais dire diabolique.

Si la maladie est considérée comme une souillure, à bien plus forte raison, la mort. La maison où celle-ci a fait son entrée est souillée ; tous ceux qui ont touché le corps mort sont souillés. Se débarrasser au plus vite de la dépouille inanimée d'un père, d'une mère, d'un enfant, c'est l'unique préoccupation des membres de la famille. A peine le défunt a-t-il rendu le dernier soupir, qu'on lui lie les membres de manière à donner à l'ensemble de son corps, l'aspect d'un ballot. Puis, en toute hâte, on le dépose dans un trou juste assez grand pour le contenir ; ce trou est recouvert ensuite d'une grande pierre plate. On fait alors piétiner le bétail sur cette tombe, et l'on tue un ou plusieurs bœufs en l'honneur des aïeux pour les rendre favorables au nouvel arrivant ; il va sans dire que la chair des victimes est mangée par ceux à qui elle à servi de purification. Autrefois, les Bassoutos enterraient leurs morts dans l'enceinte où couche le bétail ; aujourd'hui, cette coutume tend à disparaître, et en dehors des villages, on aperçoit, à une certaine distance, des élévations de terrain recouvertes de

grosses pierres qui indiquent que ce lieu a été choisi pour cimetière. Quand on fait la levée du corps, on déplace l'entourage de roseaux adhérent à la hutte, pour y passer ; les morts ne sortent pas par la porte par où entrent et sortent les vivants.

En temps de guerre, l'homme qui de sa main a tué un ennemi, est considéré comme souillé et sa souillure doit être purifiée dans le sang. Il faut, pour cela, sacrifier un beau bœuf. Une fois la victime abattue, on lui ouvre le ventre, on pratique un trou dans la partie qui se trouve au-dessus des côtes, et le guerrier vainqueur obtint la purification en passant par ce trou, au milieu des chants sauvages de ses compagnons.

Dans chaque hutte païenne de quelque importance, on voit suspendue, au pilier qui en soutient la voûte, une corne de bœuf d'une certaine grandeur ; c'est la corne qui recèle des spécifiques longtemps préparés à l'avance et qui ont la propriété de guérir, de donner du courage à ceux qui en manquent en leur assurant l'immunité ; placée dans un champ, elle préserve celui-ci de la grêle ; autour d'une maison, elle réduit à néant les mauvaises pensées des visiteurs contre ceux qui l'habitent. Déposée dans le sabot d'une chèvre ou d'un mouton et fichée en terre autour d'un espace destiné à la fondation d'un village, elle en éloignera les maléfices.

La plupart des tribus sud-africaines ont en vénération certains animaux et reptiles dont elles tirent leur nom. Les Bassoutos sont des Bakuènas ou vénérateurs du crocodile ; les Bataungs vénèrent le lion ; les Batlapis, les poissons ; les Batsuèné, le singe ; les Zoulous, le serpent. A l'ouverture d'une assemblée publique, les chefs bassoutos saluent le peuple en disant : « *Lumelang Bakuèna*, salut Bakuèna. » Les gens de distinction, les devins et les docteurs comptent, au nombre des amulettes suspendues à leur cou, des écailles

de crocodiles. D'où viennent ces coutumes chez des peuples qui ont évidemment une origine commune? Je l'ignore. S'il m'était permis d'émettre un avis sur le sujet, je dirais que ces dénominations diverses ont eu pour but de désigner les membres d'une même famille, unis par des intérêts communs; et de même que le coq gaulois est devenu l'insigne de la nation française, ainsi les animaux sus mentionnés ont servi d'insignes pour désigner des branches diverses de la famille humaine sorties d'une même souche. Selon toute probabilité, les Bakuènas ont vécu là où se trouvaient des crocodiles; les Batlapis, là où il y avait des poissons; le Bataungs, dans un pays où abondaient les lions; cette explication est tout à fait conforme aux coutumes des tribus africaines[1].

Il se dégage de la constatation de ces faits, un sentiment de tristesse profonde. En s'éloignant des sentiers de la vérité où Dieu est appelé du doux nom de père, l'homme en est arrivé à rendre à son semblable un hommage qui n'est dû qu'à son créateur. Assez religieux pour ne pas vivre de la vie inconsciente de la brute, le sauvage ne saurait par lui-même remonter le courant qui l'entraîne toujours plus loin de son Dieu. Au lieu de vérité, il se nourrit de mensonge; au lieu de lumière, il marche dans de profondes ténèbres. Et cependant, cet état ne le satisfait pas; sans s'en douter, il poursuit un idéal qu'il demande au sang de victimes et à des ablutions; son âme si peu délicate et souillée par les péchés les plus odieux, aspire pourtant à la pureté. Dites que la puissance de l'habitude entre pour beaucoup dans ces coutumes religieuses; mais le seul fait qu'elles existent, qu'elles s'imposent à

[1] D'après Châteaubriand, cette coutume existait chez les Indiens de l'Amérique du Nord. Dans *Atala*, il est parlé des quatre tribus de l'Aigle, du Castor, du Serpent et de la Tortue.

l'homme souffrant ou angoissé me suffit pour me faire reconnaître que ces ténèbres ont un côté lumineux, ces erreurs, un reste de vérité. J'y vois, j'y trouve la conscience humaine ; elle est égarée par le péché, mais elle demeure, témoin d'un pouvoir suprême. Et quand, à ces coutumes qui répondent à un besoin de l'âme, on substitue quelque chose de meilleur ; quand, au lieu du sang de victimes, on présente à l'âme humaine, fatiguée de ses superstitions, l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, l'âme humaine se retrouve en retrouvant son Dieu.

IIe PÉRIODE

TENTATIVE D'UNE MISSION CHEZ LES BAHAROUTSIS

CHAPITRE IV

Départ de MM. Lemue et Rolland pour le pays des Béchuanas. — Graff Reinet. — Les montagnes neigeuses. — Rencontre de M. Moffat à Philippolis. — Le missionnaire Moffat; ses capacités comme missionnaire. — Ses premiers rapports avec Mosélékatsi; projet de mission chez ce chef. — La station de Kuruman. — Activité de nos missionnaires; leur santé s'altère. — Le besoin d'ouvriers se fait sentir. — M. Rolland part pour le pays des Baharoutsis. — Composition de la caravane. — Rareté de l'eau. — M. Rolland visite plusieurs chefs Barolongs. — Un dimanche chez Tauané. — La caravane est arrêtée par le froid. — Arrivée à Mosika; réception cordiale du chef. — Choix d'un emplacement pour une station. — La guerre éclate chez Mosélékatsi; ajournement des projets missionnaires. — Mauvais état de santé de M. Lemue; il s'améliore. La guerre cesse, nouveau départ pour Mosika.

C'est à Béthelsdorp que nous avons laissé MM. Lemue et Rolland; c'est de là qu'ils devaient se mettre en route pour le pays des Béchuanas, après avoir fait les approvisionnements nécessaires pour un long voyage dans ce qu'on appelait alors l'*Intérieur de l'Afrique*. Ils quittèrent la station sus-nommée le 17 mai 1830 en compagnie de M. Baillie missionnaire de la Société de Londres, qui allait à Kuruman où il devait assister dans leurs travaux, MM. Hamilton et Moffat. La distance de Béthelsdorp à Kuruman est

d'environ 800 kilomètres à vol d'oiseau; ce voyage se faisait ordinairement en 40 jours; nos amis en mirent 68 à cause du piteux état de leurs attelages. Le manque d'herbe réduisit bientôt les pauvres bœufs à brouter la cime des bruyères dont le pays abonde et, telle était leur faiblesse, qu'il fallait les exciter continuellement à brouter; ils se seraient volontiers couchés pour attendre la mort.

Arrivés à Graff-Reinet, alors la ville la plus au nord de la colonie du Cap, nos frères reçurent un chaleureux accueil de M. Murray, pasteur de l'Église réformée hollandaise sous le toit duquel ils passèrent une semaine. Quand ils partirent, on leur procura des attelages frais pour faire l'ascension des montagnes neigeuses dans leur partie la plus élevée. Nos amis mirent dix jours à traverser ces glaciales régions; ils y ont beaucoup souffert du vent et du froid. L'eau était abondante, mais l'herbe très rare. Ici et là, nos voyageurs ont rencontré des fermes dont les habitants étaient pieux, ce qui leur semblait être un privilège de plus en plus grand, à mesure qu'ils s'éloignaient de toute vie civilisée. Partout ils étaient invités à présider le culte de famille et à prêcher le dimanche. Ayant trouvé sur le fleuve Orange du bois en abondance, ils y firent des feux monstres comme pour se dédommager des souffrances qu'ils avaient endurées en traversant les montagnes neigeuses.

Nos voyageurs ayant appris que M. Moffat devait passer à Philippolis, une station de la Société de Londres, résolurent de l'attendre là. Cette rencontre leur causa une vive joie à tous. M. Moffat se rendait à la ville du Cap pour y faire imprimer quelques portions de la parole de Dieu; il comptait y rester un an environ et mit généreusement à la disposition de nos missionnaires son habitation dans sa station de Kuruman. Il les autorisa à jouir largement des provisions de bouche et à récolter les fruits et les légumes

que son jardin offrait en abondance. Il y avait juste deux ans que MM. Lemue et Rolland avaient quitté l'Europe, quand ils arrivèrent à Kuruman; le missionnaire Hamilton les attendait et leur fit un excellent accueil.

L'absence de M. Moffat fut vivement regrettée par nos missionnaires ; M. Hamilton n'ayant jamais appris le séchuana, ne put leur être d'aucun secours pour l'étude de cette langue. Ils eurent pour professeur et pour interprète une femme âgée privée de la vue, mais déjà convertie à la foi chrétienne.

Moffat n'était pas un homme ordinaire ; sans avoir fait d'études régulières, sans même avoir jamais reçu l'imposition des mains, il était parvenu par son savoir faire et ses talents naturels à occuper une place élevée parmi les meilleurs missionnaires du sud de l'Afrique.

Il avait le talent de savoir mettre la main à tout et celui plus rare peut-être de ne pas tout faire lui-même. Quand on vit dans un pays étranger à toute civilisation, on est tenté de tout faire soi-même par la pensée que ce sera mieux fait; c'est une erreur, mieux vaut préparer des ouvriers qui vous feront un jour votre travail d'une manière convenable que d'être condamné soi-même à le faire toujours. L'exemple de Moffat a produit des résultats heureux au sein d'une tribu qui naguère ne comptait pour vivre que sur la chasse, et les sauterelles qui, chaque année, font de terribles ravages.

Les commencements ont été durs; tels des indigènes qui jouissaient avec bonheur des bienfaits apportés par les missionnaires fermaient complètement leur cœur à l'influence de l'Évangile. Il fallait à la semence le temps de germer, et au jour marqué par le Seigneur, ces pauvres déshérités furent touchés et amenés à reconnaître un père, dans le Dieu prêché par les missionnaires. Dès lors l'influence de Moffat se répandit au loin. On entendait parler de

changements survenus dans la manière de penser et de vivre des habitants de Kuruman ; on voulait en connaître la cause en même temps qu'en constater les effets ; et de partout on venait voir ce qui s'était passé par là. L'aménité et la douceur de Moffat lui conciliaient bientôt la confiance des étrangers; il les recevait, les hébergeait et veillait à ce qu'aucun mal ne leur arrivât soit dans la station, soit à leur retour chez eux.

Non loin des rives du Zambèze vivait alors un chef renommé par ses exploits guerriers, il se nommait Mosélékatsi ; il était Zoulou d'origine et sa tribu était connue sous le nom terrifique de Matébélés. Lui aussi avait entendu parler de Moffat et de l'influence bienfaisante qu'il exerçait sur son entourage ; il résolut de s'en assurer et il envoya à Kuruman quelques-uns des hommes les plus haut placés parmi son peuple. En dépit de la longueur et de la difficulté du voyage, les envoyés de Mosélékatsi se mirent en route et arrivèrent sains et saufs à Kuruman.

Moffat ne laissa pas échapper une si belle occasion pour gagner la confiance des envoyés du chef des Matébélés. Il les reçut royalement et quand après plusieurs mois de séjour dans la station, ils parlèrent de s'en retourner chez eux, Moffat résolut de les accompagner jusque dans leur pays. Il avait appris que des ennemis de Mosélékatsi se proposaient de dresser des embûches à ses envoyés et de les tuer en chemin. Le devoir sembla tout tracé au serviteur de Dieu ; il devait, même au péril de sa vie, protéger des hommes qui avaient placé en lui une si grande confiance. Son dévouement ne fut pas perdu ; il produisit sur un homme jusqu'alors altéré de sang et de carnage une influence extraordinaire au point que la parole de l'homme de Dieu exerçait comme une fascination sur ce tyran du désert. Mosélékatsi ne savait comment témoigner à Moffat sa gratitude et son admiration ; celui qu'on aurait cru

incapable d'aucun sentiment tendre, l'entourait des soins les plus affectueux. Et quand Moffat cherchait à se dérober à ses louanges qui lui paraissaient exagérées, Mosélékatsi lui pressait les mains et lui disait : « Mais ces hommes à qui tu as sauvé la vie, ce sont mes yeux et mes oreilles, ce sont d'autres moi-même ! » Tel on voit un lion couché aux pieds de celui qui l'a dompté, tel on voyait Mosélékatsi la terreur des hommes, comme désarmé en présence d'un missionnaire de la Croix.

Ces dispositions si amicales de Mosélékatsi firent naître dans l'esprit de Moffat la pensée de fonder une station dans son pays. N'en avait-il pas lui-même exprimé le désir? Le missionnaire de Kuruman ne se faisait pas d'illusions; mais n'était-il pas autorisé à croire que Dieu ferait concourir au bien de sa cause, une amitié qui pour être personnelle n'en pouvait pas moins être favorable à la fondation d'une œuvre chrétienne? Telle était la conviction de Moffat.

Le changement de climat et de nourriture, un excès dans le travail de la pensée, une trop grande assiduité dans la tâche de chaque jour, apportèrent des troubles très graves dans la santé de nos frères. Vivant isolés dans la maison que leur avait préparée M. Moffat, ils ne recevaient des indigènes que des soins bien insuffisants. Cédant alors aux instances de M. et Mme Baillié, le missionnaire arrivé en même temps qu'eux, ils allèrent s'établir chez eux ; le mieux ne tarda pas à se faire sentir, mais leur état de faiblesse était tel qu'on jugea nécessaire de leur faire entreprendre un voyage de santé à Griqua-Town, l'une des stations missionnaires de la Société de Londres, située à une semaine de marche, au sud de Kuruman.

A l'époque où nous transporte le séjour de MM. Lemue et Rolland à Kuruman, cette station était déjà dans un état florissant. Dans la station même qui comptait environ

1200 habitants, les cultes du dimanche étaient suivis par 400 et 500 auditeurs. Il y avait parmi le peuple une soif très grande des vérités du salut. Citons à l'appui de cette assertion un fragment d'une lettre de M. Lemue : «L'empressement que les Bechuanas mettent à chercher le royaume de Dieu et sa justice, est admirable. Ils prient en général matin et soir et ne manquent pas de se lever au milieu de la nuit pour aller faire leur prière à haute voix derrière quelque buisson. Cette conduite contraste beaucoup avec celle de leurs compatriotes inconvertis qui passent souvent une partie de la nuit à danser. Ainsi, l'on peut entendre ici tout à la fois et les cris de joie du sauvage excité par les passions charnelles et les dialogues touchants d'une âme qui s'entretient avec son Dieu.»

Nous touchons ici à l'une des périodes les plus intéressantes de l'histoire de notre mission au sud de l'Afrique. Jusqu'ici nos ouvriers ont travaillé sous la tutelle de frères aînés; le moment est venu où ils vont travailler seuls sous leur propre responsabilité et dans un champ entièrement nouveau. Les appels qu'on leur adressait de différents côtés étaient aussi pressants que nombreux.

Le comité des missions de Paris eut connaissance en même temps des demandes de missionnaires faites par plusieurs chefs indigènes, et de l'état précaire de la santé de MM. Lemue et Rolland. Aussi crut-il devoir envoyer à M. Bisseux, l'ordre de les rejoindre au delà de Kuruman.

Ce dernier, on s'en souvient, s'était arrêté chez les descendants des réfugiés français qui habitaient la vallée du Charron. Là, il évangélisait surtout les esclaves des colons, et à cette époque plus du tiers de la population noire fréquentait assidûment les cultes du dimanche et une dizaine de convertis désiraient recevoir le baptême et la Sainte-Cène.

Aussi, grande fut la désolation quand ils surent que leur cher pasteur devait les quitter; leurs larmes, leurs sanglots et leurs naïves supplications émurent les colons qui adressèrent une pétition au comité de Paris, sollicitant l'établissement définitif de M. Bisseux dans la colonie. On obtempéra à cette demande et l'avenir a montré que cette mesure répondait à la satisfaction de besoins légitimes et profonds.

Le 27 mai 1831, M. Rolland se mit en route pour Mosika, la capitale des Baharoutsi, située à plus de 300 kilomètres de Kuruman, où M. Lemue devait attendre le retour de son hôte, M. Moffat.

La caravane se composait de 8 wagons et 40 hommes : chasseurs Griquas et négociants anglais stimulés par l'espoir d'avantageux trafics avec les indigènes. Soir et matin le missionnaire célébrait le culte qui devait puissamment contribuer à maintenir la discipline dans le camp. Le dimanche était le jour de repos pour tous et le bétail en profitait pour reprendre de nouvelles forces. Il n'existait aucune trace de chemins; il fallait traverser d'immenses plaines sablonneuses, parfois couvertes d'une herbe haute et coriace, desséchée par les rayons brûlants du soleil. Ici et là, on rencontrait des acacias-girafles d'une hauteur et d'une dimension colossales.

La prudence exige que les voyageurs se tiennent toujours en vue du wagon; l'absence de route et la présence d'animaux féroces en font une loi qu'on n'enfreint jamais en vain. Mais quand on est jeune, qu'on a des chevaux à sa disposition, n'est-ce pas un supplice que de suivre pas à pas dans sa marche lente et pénible ce wagon dont les bœufs haletants ne lui font faire que trois à quatre kilomètres par heure? Et puis, l'heure avance; il faudra bientôt dételer la voiture et on ne peut le faire que là où se trouve de l'eau. En selle donc, à la recherche de ce précieux

liquide! la plaine est vaste mais unie, et n'aperçoit-on pas toujours derrière soi les tentes des wagons?

Un soir, plusieurs hommes furent surpris par la nuit qui tombe comme un voile et vous couvre de ses ombres. On tira un grand nombre de coups de fusil pour leur indiquer la direction du camp, mais ce fut inutile. Ils ne retrouvèrent la caravane que le lendemain au soir. Ils avaient passé la nuit sous un buisson, après avoir attaché près d'eux leurs chevaux.

Dans ces plaines immenses où l'eau est rare, des semaines peuvent se passer sans qu'on voie âme qui vive. Les villages y sont clairsemés et bâtis sur les bords de rivières qui ne sont que des torrents où l'eau coule seulement pendant la saison des pluies; mais elles ont d'immenses trous, tenant lieu de citernes.

En traversant le pays des Barolongs, M. Rolland eut de longs entretiens avec deux de leurs chefs, auxquels il fit part du but de son voyage. Dans son inexpérience, il les invita à se rapprocher de Mosika, où il allait s'établir, afin qu'ils puissent profiter des bienfaits de la prédication chrétienne. Gontsi fut trop poli pour refuser ouvertement. Mais Tauané répondit que c'était chez lui, dans son pays qu'il voulait voir des messagers de paix et il obtint la promesse qu'on lui enverrait deux des jeunes frères qui se préparaient à aller en mission.

C'était un samedi que la caravane était arrivée chez Tauané; le lendemain, M. Rolland demanda qu'on assemblât le peuple pour le service divin. On se réunit dans une vaste enceinte circulaire où les hommes traitent des affaires civiles et politiques et font ces manteaux de peaux d'animaux si appréciés par les Africains. Il y eut environ 600 hommes. Étonné de n'y point voir de femmes, le missionnaire en fit la remarque au chef, qui lui dit: «C'est ici le Khotla où se traitent les affaires du pays, les femmes

n'y sont jamais admises.» Sur l'observation de M. Rolland que les femmes étaient appelées au salut aussi bien que les hommes, un héraut les convoqua; il en vint un certain nombre, mais elles se tinrent à distance, en dehors de l'enceinte.

Deux jours après avoir quitté le village de Tauané, nos voyageurs furent empêchés de continuer leur voyage à cause du froid excessif et de la neige qui tomba pendant toute la matinée. C'était le 6 du mois de juin qui est appelé par les habitants du pays de ce nom étrange: *si été bosiou*, c'est-à-dire ne voyagez pas la nuit. Qui croirait qu'à une telle latitude le froid fût à redouter? C'est pourtant le cas, et plus d'une fois j'ai fait l'expérience que le mois de juin méritait bien le nom qui lui a été donné dans ce pays-là.

Le samedi 11 du mois, la caravane vint dételer ses wagons dans une vallée charmante dans laquelle coule un ruisseau qui fait entendre un doux murmure en tombant de cascade en cascade. La ville de Mosika, le terme et le but du voyage ne se trouvait qu'à quelques centaines de mètres de cet endroit délicieux; on ne pouvait désirer un campement plus agréable.

Après avoir quelque peu secoué la poussière du chemin et fait un petit bout de toilette, le missionnaire et ses compagnons de voyage se rendirent auprès du chef de la tribu des Baharoutsi qui les reçut avec beaucoup de cordialité. Mokatla, c'était son nom, après avoir appris en quelques mots le but de la visite de M. Rolland, vint à lui, lui prit la main qu'il serra avec affection et invita la compagnie à s'asseoir, qui sur un arbre couché par terre, qui sur des cornes de buffles qui formaient des sièges à trois pieds de beaucoup d'originalité. On leur fit servir dans de grands pots, de la bière indigène connue sous le nom de Yoala et chacun de puiser à son tour à l'aide d'une calebasse.

Le dimanche 12 juin, il y eut un premier service au

camp en hollandais pour les hottentots au service de notre frère, et un second en séchuana dans le Khotla de la ville. Hommes et femmes furent convoqués et l'assemblée fut nombreuse et attentive. A l'issue du service, Mokatla prononça ces paroles: « Les choses que vous venez de nous dire sont excellentes; elles réjouissent le cœur; je suis content d'apprendre que mon âme ne mourra jamais et que le fils de Dieu la rendra heureuse après cette vie. »

Le lundi fut employé à la recherche d'un terrain convenable à la fondation d'une station missionnaire. Mokatla désigna une vallée spacieuse qui avait autrefois captivé l'attention de M. Moffat. Rien de mieux ne pouvait être désiré; la seule objection qu'on pouvait faire au choix de cet emplacement était son éloignement du village. On tourna une difficulté qu'on ne pouvait pas résoudre en demandant au chef de se rapprocher de la future station; et comme en Afrique une promesse n'engageait jamais celui qui la fait, Mokatla répondit affirmativement.

M. Rolland, peu au courant des coutumes du pays, parla d'acheter cet endroit. Dans le sud de l'Afrique, le pays appartient au chef qui l'habite. Il en donne l'usufruit à l'étranger qui vient habiter auprès de lui, moyennant un présent qui confirme son droit de suzeraineté; mais jamais il n'aliène ses droits de maître du sol. L'usufruitier peut jouir en paix du terrain qu'il cultive et sur lequel il a bâti, mais il ne peut en disposer pour le vendre et du moment où il quitte le pays, la terre retourne à son possesseur légitime, le chef.

M. Rolland, en donnant à Mokatla cinq ou six livres de grains de verroterie, ne lui paya pas le prix du terrain concédé comme il le pensait; il fit seulement acte de reconnaissance du pouvoir suzerain du chef auprès duquel il venait habiter, rien de plus.

Les souhaits du serviteur de Dieu étaient cependant

accomplis; il ne lui restait plus qu'à retourner à Kuruman pour y chercher son collègue et les instruments et outils nécessaires à la fondation d'une station. Tout lui souriait et pendant son absence, le fils aîné de Mokatla allait lui faire bâtir une cabane à la façon du pays. L'arrivée à Paris de nouvelles si encourageantes y produisit un enthousiasme impossible à décrire.

L'Afrique est la terre par excellence des contrastes et des surprises. Les moindres événements y prennent tout à à coup des proportions grandioses, en raison des conséquences qu'ils peuvent avoir. Dans un pays où règne la force brutale, la diplomatie n'y a que faire. Les événements se préparent et s'accomplissent de la même manière que se forment les orages dans les régions tropicales. A peine avez-vous constaté dans l'espace, la présence de quelques nuages que déjà la foudre gronde et ébranle la terre jusque dans ses fondements. Et puis, comme il ne peut pas toujours tonner et pleuvoir, les nuages se dispersent et le soleil vient de nouveau éclairer et réjouir la terre. Il se lève parfois sur de grands désastres accomplis, mais il n'en continue pas moins sa course dans l'espace, distribuant à la terre et aux fils des hommes les bienfaits de sa lumière et de sa chaleur.

Telle est l'œuvre de Dieu en pays païen. Elle y est exposée a des revers d'une violence telle, qu'à vue humaine on s'attend à un effondrement auquel rien ne saurait résister. Et puis le sang qui a coulé, cesse de couler, les combattants qui se sont entretués déposent les armes, le soleil de l'apaisement se lève pour tous et les choses reprennent peu à peu leur cours habituel. Qui pourrait assister impassible à ces grandes tempêtes, serait un être heureusement doué; mais ce n'est pas quand on est soi-même dans la mêlée qu'on peut regarder d'un œil impassible des événements qui peuvent bouleverser et anéantir nos projets et nos espérances.

Nous avons vu quel avait été le succès de M. Rolland dans son voyage au pays des Baharoutsi. Sur toute la ligne, il avait été favorablement accueilli par les chefs indigènes qu'il avait visités; le champ de la mission se présentait donc sous des aspects tellement favorables, qu'on eût pu sans délai, semblait-il, fonder plusieurs stations missionnaires. Tous les préparatifs en vue d'un établissement à Mosika étaient achevés ou sur le point de l'être; quelques jours ou quelques semaines encore et le wagon missionnaire s'ébranlera de nouveau, porteur d'instruments et d'outils nécessaires à la fondation d'une station. Puis, tout à coup la nouvelle que la guerre a éclaté chez Mosélékatsi se répand avec la rapidité de l'éclair et tombe comme la foudre au milieu des paisibles habitans de Kuruman. Quelques centaines de chasseurs Corannas en quête d'ivoire, ont passé sur le territoire du despote Mosélékatsi; il n'en a pas fallu davantage pour provoquer la colère du grand roi devant qui tout tremble et courbe la tête. Les Corannas sont armés de fusils; mais l'arme blanche en usage chez les Matébélés est autrement redoutable. La victoire ou la mort, telle était la devise de Mosélékatsi; la fuite n'était jamais pratiquée et tous les combattants tombés sur le champ de bataille devaient avoir reçu le coup de mort sur leur poitrine d'ébène.

Nos frères Rolland et Lemue furent donc soumis à une rude épreuve en devant ajourner la réalisation de projets si chers à leurs cœurs.

Une autre épreuve les menaçait. La santé de M. Lemue avait reçu de fortes atteintes; une inflammation chronique de l'estomac le faisait beaucoup souffrir et provoquait des vomissements qui l'épuisaient. Il dût se séparer pour un temps de son cher collègue et se rendre dans la station Wesleyenne de Platberg où des soins médicaux lui furent donnés.

Cette double épreuve produisit une vive sensation à Paris et dans la province et provoqua d'ardentes prières.

Une double délivrance eût lieu à la requête du peuple de Dieu : La santé de M. Lemue s'améliora et les circonstances politiques du pays, permirent à M. Rolland de repartir pour Mosika. Le directeur de la maison des Missions chargé de faire part de ces bonnes nouvelles aux amis de l'œuvre, terminait par ces mots : « Que le Seigueur est bon ! Frères et amis de la France et de l'étranger, répétez-le avec nous : Que le Seigneur est bon ! Oh ! qu'heureux sont ceux qui se confient en lui ; certainement ils ne seront jamais confus ! »

Dans une lettre datée de Kuruman du 15 octobre 1831, M. Lemue écrivait ce qui suit : « Le frère Rolland est parti la semaine dernière pour aller commencer la mission chez les Baharoutsi. Il s'est mis en route, comme un nouveau Jacob avec une partie de notre troupeau ,et deux chars chargés de provisions, de plantes et de semences de toute espèce, pour aller jeter les fondements de la nouvelle colonie. La suite se compose d'un interprête, d'un maçon et de sa femme et de quelques Béchuanas. Grâce au Seigneur, ma santé est beaucoup meilleure ; j'aurais pu même l'accompagner ; mais pour divers motifs, nous avons pensé qu'il serait plus à propos que je restasse ici un mois ou six semaines de plus, avant de le rejoindre ; et comme il doit me renvoyer une des voitures pour prendre les effets qu'il a laissés à Kuruman, j'espère recevoir bientôt de ses nouvelles. »

CHAPITRE V

M. Lemue se joint à une expédition indigène pour explorer le désert le Kalahari. — Composition de l'expédition; le pays à explorer; l'eau y fait défaut. — La caravane arrive sur le bord d'un étang; elle se remet en route; bêtes et gens souffrent de la soif. — Situation critique. — Moyen employé pour se procurer de l'eau; on en puise pendant deux jours. — On renonce à aller de l'avant. — Le Kalahari est peu habité; mœurs de ses habitants. — Second départ de M. Rolland pour Mosika; l'insécurité du pays l'oblige à revenir sur ses pas. — Réunion de missionnaires à Kuruman; on étudie à fond la question de la mission chez les Baharoutsi; elle est ajournée. — Moséièkatsi invite les missionnaires à reprendre leurs travaux. — Arrivée de M. Pellissier. — Témoignage rendu aux missionnaires de Kuruman par MM. Lemue et Rolland. — Départ de MM. Lemue, Rolland et Pellissier pour le pays des Baharoutsi.

Laissons pour un moment le missionnaire Rolland se livrer à la joie de l'heureuse perspective de son prochain établissement à Mosika et rendons compte d'un voyage d'exploration entrepris par M. Lemue dans la direction nord-ouest de Kuruman.

Depuis plusieurs mois, quelques habitants de cette dernière station projetaient de faire un voyage dans le Sahara sud-africain connu sous le nom de Kalahari. Leur but était de se procurer des dents d'éléphants, des plumes d'autruche et des fourrures de chakals et de chats sauvages qui abondent dans le pays. — L'idée vint à M. Lemue de profiter de la circonstance pour tâcher de découvrir de nouvelles terres pour la prédication de l'Évangile. Mais en supputant la somme des difficultés que devait rencontrer un voyage en wagon dans un pays sem-

blable, notre frère renonça à son entreprise; il croyait tenter la Providence en allant à la rencontre de difficultés qui lui apparaissaient alors comme insurmontables. Cependant, quand M. Lemue vit les indigènes sur le point de partir, il fut ému à jalousie et se reprocha de ne pas faire pour son Maître, ce que d'autres allaient faire dans un intérêt purement humain. Il se hâta de faire tous les préparatifs nécessaires et se mit en route. La caravane se composait de 40 personnes environ, de 5 wagons et de quelques Béchuanas montés sur des bœufs et qui devaient leur servir de guides. M. Lemue avait pour compagnon de voyage, outre des membres du troupeau de Kuruman, l'un des missionnaires de cette station, M. Baillie avec lequel il avait déjà voyagé.

Le pays à explorer se compose de plaines immenses, entièrement unies et sablonneuses; les bois n'y font pas défaut et les pluies y sont assez abondantes. Mais grâce à la nature du terrain, les eaux de pluie sont immédiatement absorbées et ce n'est qu'en creusant dans le sable qu'on obtient l'eau dont on a besoin. Ici et là on rencontre de grands étangs d'eaux pluviales où les fauves du pays viennent s'abreuver et où les rares habitants de ce désert viennent puiser leur eau dans des coques d'œufs d'autruches; mais je le répète, ces étangs sont rares et parfois desséchés sous l'action d'un soleil ardent.

Nos voyageurs étaient arrivés après plusieurs jours de marche sur le bord d'un de ces étangs dont j'ai parlé; on s'y reposa, on renouvela sa provision d'eau, on fit bien boire les bœufs et l'on se mit en marche de nouveau, avec la perspective d'arriver le lendemain dans un endroit semblable. La journée se passa et aussi celle du lendemain sans qu'on eut trouvé une goutte d'eau pour se désaltérer. On marcha sans s'arrêter, le jour et la nuit; la souffrance causée par la soif, ajoutée à l'espoir de pouvoir la satis-

faire bientôt poussa tous les membres de la caravane à marcher sans discontinuer. Les guides annoncent qu'on approche du lieu tant désiré ; l'espoir délie les langues, on se parle de nouveau, la souffrance passée sera vite oubliée quand on pourra éteindre ce brasier ardent qui dévore les poitrines.

On approche, on arrive, on cherche à se devancer les uns les autres, mais oh ! malheur, la citerne était vide ; c'est à peine si l'eau tiède qu'elle contient suffira à étancher la soif des hommes composant la caravane et il y a là, 80 bœufs devenus intraitables dévorés qu'ils sont, eux aussi, par une soif ardente. C'était le soir, la nuit fut agitée et quand le soleil se leva pour continuer sa course, nos voyageurs comprirent toute la gravité de leur situation. Ils ne pouvaient aller ni de l'arrière, ni de l'avant : En avant, ils avaient une traite de cinq jours sans eau ; en arrière, il leur faudrait au moins 4 jours pour arriver à Malibeng leur dernier campement. Que faire? On résolut d'un commun accord de creuser une grande fosse dans le sable et chacun se mit courageusement à l'œuvre. Mais le sable était si chaud et si mouvant, qu'il coulait naturellement comme la lave incandescente d'un volcan. A force de persévérance et d'efforts continus, on parvint à creuser une grande fosse de deux mètres de profondeur.

Quelle jouissance ce fut pour nos voyageurs de voir jaillir une eau limpide et pure au fond de cette fosse. M. Lemue ne pouvait en détacher ses regards et en lui-même il disait : «Remplis Seigneur, remplis ces fossés, autrement nous sommes morts et les oiseaux de proie mangeront notre chair dans le désert.» Pendant deux jours consécutifs la caravane fut occupée à puiser de l'eau pour abreuver le bétail.

Il fut décidé qu'on n'irait pas plus loin et qu'on retournerait à Kuruman par le même chemin par lequel on

était venu. Après trois semaines de privations et de fatigues, la caravane arrivait au complet à son point de départ.

Le Kalahari est peu habité; M. Lemue ne croit pas avoir rencontré plus de 200 personnes pendant le cours de leur voyage et cela, dans de petits villages éloignés les uns des autres. On y vit de gibier, de sauterelles et de melons qu'on cultive et qu'on fait sécher au soleil, en petites bandelettes. Partout où on les a rencontrés, ces paisibles habitants du désert se sont montrés généreux à l'égard de la caravane et lui ont fait part du peu qu'ils avaient.

Il y a 57 ans que M. Lemue a fait ce voyage dans le Kalahari; ce désert que le manque d'eau isole du monde entier n'a pas encore vu se réaliser les belles promesses du Ps. 35; cependant un jour nouveau a lui pour lui. Un habitant de ce désert, après avoir trouvé la vérité dans notre ancienne station de Mothito, a été placé comme évangéliste parmi ses compatriotes. Visité tout dernièrement par le missionnaire Wookey, ce dernier y a trouvé un petit troupeau qui se réunit dans un petit temple, et aussi quelques personnes converties.

Le départ de M. Rolland pour le pays des Baharoutsi avait eu lieu, mais notre frère ne put pas parvenir jusqu'au terme de son voyage. La guerre avait bien cessé, mais elle avait suscité un tel amas de passions mauvaises au sein des tribus intéressées, qu'il eut été de la dernière imprudence de tenter de s'établir au sein de la tribu des Baharoutsi. L'affaire avait été plus sérieuse qu'on ne l'avait d'abord pensé. Béreng, un chef de Griquas, confiant dans la supériorité de ses armes, avait osé, avec 300 hommes, attaquer l'invincible Mosélékatsi. Quelques succès apparents semblèrent lui faire accroire que sa petite armée avait triomphé des féroces Matébélés, quand ceux-ci fondirent sur eux

à l'improviste et en firent un horrible carnage. Ce fut après cette terrible rencontre que le frère Rolland crut devoir se mettre en route pour son futur champ de travail. L'ennemi qui avait attaqué ayant été anéanti, on pouvait croire que rien n'était changé dans les dispositions du vainqueur, à l'égard des missionnaires. La prudence eut peut-être tenu un autre langage, mais fatigué d'attendre et résolu de vaincre toutes les difficultés, M. Rolland perdit patience et laissant son compagnon d'œuvre M. Lemue, encore souffrant à Kuruman, il reprit le chemin de Mosika.

C'est dans cette disposition d'esprit qu'il arriva chez Gontsi l'un des chefs de la tribu des Barolongs qu'il avait visité dans son précédent voyage. C'est là qu'il apprit que les choses n'étaient pas comme on l'avait pensé et avant d'aller plus loin, il résolut d'en savoir davantage. Il demanda à Gontsi de lui rendre le service d'envoyer quelques messagers à Mokatla, ce qu'il fit. Quelques jours après un fils et un neveu de Mokatla, suivis de nombreux Béchuanas arrivaient chez Gontsi, à la joie de M. Rolland; il lui semblait déjà revoir d'anciens amis.

Après les avoir félicités de la promptitude avec laquelle ils s'étaient rendus à son appel, il leur demanda l'opinion de Mokatla sur l'état du pays, et s'il y avait quelque danger pour lui et son escorte, à aller s'établir à Mosika. Voici la réponse faite à M. Rolland par les envoyés de Mokatla: «Depuis la dernière affaire que Bereng a eue avec Mosélékatsi, on ne peut avoir aucune confiance en ce dernier; il a depuis fait détruire un grand nombre de villes et il est à craindre qu'avant peu, ne vienne le tour des Baharoutsi eux-mêmes. Mokatla ajoutait que, si le parti du missionnaire était assez fort pour résister à une attaque, il pouvait venir, sinon, il lui conseillait de rentrer à Kuruman.» M. Rolland demanda aux envoyés de Mokatla, ce qui pouvait avoir amené le chef des Matébélés à changer de senti-

ment vis-à-vis des Européens, étrangers à cette guerre? A cela on répondit : « Depuis la défaite des Griquas, Mosélékatsi, gonflé par l'orgueil, dit qu'il n'y a plus que deux rois dans l'univers, l'un pour régner au ciel, l'autre sur la terre et qu'il est, lui, le maître absolu d'ici-bas. De plus, Mosélékatsi ne fait plus aucune différence entre les Européens et les Griquas ; il accuse les premiers d'avoir fourni les armes aux seconds. » M. Rolland apprit en même temps, sous le sceau du secret, qu'une expédition de Matébélés allait être dirigée contre Gontsi, l'un des chefs des Barolongs.

Dans des circonstances semblables, le chemin était tout tracé et notre frère, après avoir donné quelque nourriture aux envoyés de Mokatla pour leur voyage de retour, et aussi quelques présents, se mit en route pour retourner à Kuruman, où il arriva le 16 novembre ; il avait été absent un mois.

Dès le lendemain de son arrivée, une réunion de tous les missionnaires eut lieu dans laquelle il exposa, en toute simplicité, l'état politique de l'intérieur. Après avoir beaucoup prié pour le rétablissement de la paix et examiné en tous sens l'état de la question, il fut décidé que MM. Lemue et Rolland prolongeraient leur séjour à Kuruman ; qu'en attendant que la porte du pays des Baharoutsi fût ouverte de nouveau, ils continueraient à travailler dans le champ de nos frères anglais ; ils se chargeront en particulier de visiter plus souvent l'annexe de la vieille Lithakou et celle des Batlaros, cette dernière située à quelques lieues seulement de Kuruman.

Quinze jours s'étaient à peine écoulés depuis la réunion sus-mentionnée, qu'on vit arriver à Kuruman un chef de Baharoutsi accompagné d'une douzaine de ses compatriotes. Ils étaient envoyés par Mokatla pour informer nos frères d'un heureux changement survenu dans les dispositions

du roi des Matébélés ; ils pouvaient sans crainte pour leur vie se rendre chez Mokatla et y fonder la station projetée.

Bien que ce changement subit, fut une réponse à d'ardentes prières, nos frères osaient à peine y croire. Ils étaient cependant au comble de la joie. Les envoyés de Mokatla leur transmirent verbalement le message de Mosélékatsi à leur chef, qui consiste en ces mots : « J'ai lieu de croire, Mokatla, que, depuis la guerre qui a eu lieu entre moi et Bereng personne n'osera plus venir me visiter ; mais gardez-vous bien de ne rien dire qui puisse effrayer ceux qui en auraient le désir. Faites savoir à Moffat qu'il est toujours mon ami, que je n'ai rien contre les habitants de Kuruman et que quiconque est en relation avec lui, peut venir librement sur mes terres, soit pour y chasser l'éléphant, soit pour s'y fixer ; surtout dites à Moffat, que j'attends sa visite. »

Nos frères demandèrent ensuite aux messagers, comment ils conciliaient ce message de Mosélékatsi, avec ce que Mokatla leur avait dit auparavant. Ils répondirent, que, le chef des Matélébés avait cru d'abord à la complicité des gens de Kuruman et des Européens, mais qu'ensuite il avait reconnu qu'ils étaient étrangers à l'attaque des Griquas.

Dans un changement aussi complet et aussi subit, nos frères reconnurent une intervention directe du Seigneur et pleins de courage ils commencèrent à se préparer, pour répondre à cet appel.

Leur joie fut accrue par l'arrivée à Kuruman de M. Pellissier, le 22 juin 1832, après un voyage prompt et exempt de difficultés : Il n'avait duré que 26 jours, depuis la Baie d'Algoa à Kuruman. La santé de M. Lemue s'était améliorée en sorte que les préparatifs de départ se firent dans des conditions on ne peut plus favorables.

C'est peut-être le moment de transcrire ici, le témoignage

de gratitude rendu par nos frères, aux missionnaires de Kuruman avec lesquels ils avaient séjourné pendant plus d'un an. « Je ne finirais pas, écrit M. Lemue, si je voulais énumérer tous les témoignages d'affection chrétienne que nous avons reçus de M. et Mme Moffat ainsi que des autres missionnaires, durant notre séjour à Kuruman. Qu'il me suffise de dire qu'ils se sont montrés à notre égard comme de vrais frères dans toutes les épreuves où nous nous sommes trouvés, que leur désintéressement a été complet, et qu'ils n'ont pas démenti un seul instant l'opinion favorable que nous avions conçue d'eux. Quand nous avons été aux portes de la mort, tous, et principalement Mme Moffat, nous ont donné les soins qu'un père et une mère prodigueraient à leurs enfants. Toutes les fois que nous avons manqué de quelque chose, ils se sont empressés de subvenir à nos besoins. Et cette conduite ne vous surprendra pas quand vous saurez quels principes les animent. Ils ont compris que tous les chrétiens du monde ne forment qu'une seule et grande famille dont Jésus-Christ est le chef invisible ; ils se réjouissent des efforts que font les autres nations pour porter l'Évangile aux païens ; ils soupirent après l'établissement de ce royaume universel et éternel que le Fils de Dieu a commencé de fonder sur la terre et qu'Il conduira à la perfection dans le ciel. Pour tout ce qu'ils ont fait pour nous, ils n'attendent de nous aucune récompense ; il n'ont jamais voulu recevoir le moindre dédommagement ; ce qu'ils ont fait, ils l'ont fait pour l'amour de Christ et c'est à Lui seul qu'ils regardent. »

Ce fut le 17 février 1832 que MM. Lemue, Rolland avec M. Pellissier leur nouveau collègue partirent de Kuruman, après avoir été recommandés à la grâce de Dieu par les missionnaires de cette station. Les circonstances dans lesquelles nos amis quittaient cet oasis au milieu du désert, ce séjour paisible où l'Évangile accomplissait son

son œuvre de salut et de civilisation, étaient on ne peut plus graves. La tempête s'était calmée, il est vrai, mais il y avait à l'horizon certains nuages qui donnaient à penser. — Mais nos frères, sans se laisser agiter et assombrir par la perspective d'événements dont Dieu après tout tenait le fil dans sa main, déposèrent aux pieds du Seigneur toutes leurs inquiétudes, prêts d'ailleurs à mourir s'il le fallait pour la cause de leur Maître. Quelques jours après le départ, M. Lemue écrivait : « De temps en temps un troupeau d'antilopes attirait notre attention ; nos voitures avançaient lentement à travers ces vastes solitudes et l'on n'entendait souvent, dans le cours d'une journée, d'autre bruit que celui des fouets de nos conducteurs qui retentissaient dans la plaine. Au milieu de ces déserts notre âme se repliait naturellement sur elle-même ; et parce que nous courions plus de dangers, nous comptions aussi bien davantage sur la Providence. »

Après quinze jours d'une marche lente et monotone, nos frères arrivèrent dans un village de Barolongs dont nous avons déjà parlé. La population toute entière vint à leur rencontre pour leur souhaiter la bienvenue. Le chef, Taouana, fut des premiers à venir presser la main des voyageurs; voici le portrait qu'en fait M. Lemue : « La physionomie de cet homme me parut frappante; la proéminence de sa lèvre inférieure, ses yeux enfoncés, son sourire dédaigneux et sa contenance composée avec art, lui donnaient l'air d'un grand homme habitué à méditer les plans les plus profonds. C'est assez là le caractère que lui attribuent les Béchuanas; il passe parmi eux pour être fort rusé; on le dit même capable des plus grands crimes toutes les fois que ses intérêts l'exigent. Il n'était pas rassurant de nous sentir au pouvoir d'un tel homme, et il faut avouer que notre situation était assez gênante, car nous n'ignorions pas qu'il était ennemi déclaré de Mosélékatsi;

on dit même que c'est lui qui avait mis à mort les ambassadeurs de ce chef, envoyés à M. Moffat, quelque temps auparavant. »

Nos frères passèrent là le dimanche et y prêchèrent l'Évangile devant un nombreux auditoire.

Le lendemain ils se mirent en marche de nouveau dans un pays également inhabité, et après plusieurs jours ils aperçurent dans le lointain ce pays des Baharoutsi qu'ils considéraient comme le pays de la promesse. La vue d'une belle chaîne de montagnes entrecoupées de vallées; la rencontre fréquente de ruisseaux qui fertilisaient le sol; la vue des deux sommets aux pieds desquels se trouve Mosika, tout était de nature à impressionner ces nobles enfants de la France qui librement, volontairement venaient s'établir au milieu d'une tribu sauvage, pour lui prêcher l'Évangile du salut.

Au moment où ils vont passer le seuil de cet immense village, écoutons une fois encore ce que l'un de ces frères disait à son Dieu dans le silence de la pensée : « Dieu nous fera-t-il la grâce de mourir à son service dans ces contrées? Pourrons-nous, comme de fidèles serviteurs, lui remettre notre âme en paix, à la fin de notre carrière? Aurons-nous le bonheur de faire goûter à ces peuples la prédication de la croix et d'y former de nouveaux adorateurs à Jésus-Christ » ?

CHAPITRE VI

Accueil fait aux missionnaires par Mokatla et sa tribu. — Étonnement des indigènes. — Premier dimanche chez les Baharoutsi ; tout le monde est invité à consacrer ce jour-là au repos. — M. Rolland préside le culte; il s'efforce de bien faire comprendre le but du ministère évangélique. — Le chef manifeste son contentement. — Assistance accordée par ses sujets. — Les missionnaires demandent à Mosélékatsi la permission de s'établir dans ses domaines. — Sa réponse. — Il ordonne qu'un missionnaire se rende auprès de lui; c'est M. Pellissier qui y ira. — Premières épreuves missionnaires. — Cruauté des indigènes. — Départ de M. Pellissier pour aller chez Mosélékatsi. — Il est accompagné de huit guerriers Matébélés et de deux serviteurs Béchuanas. — Lenteur du voyage. — Arrivée. — M. Pellissier va droit au chef et lui tend la main; étonnement des indigènes. — Portrait de Mosélékatsi; il veut garder M. Pellissier; ce dernier retarde son retour de huit jours. — Message du chef à MM. Rolland et Lemue. — Retour à Mosika. — Plans d'avenir. — On achève la maison missionnaire. — Des guerriers sont envoyés par Mosélékatsi, avec ordre de lui amener les trois missionnaires. — Les conducteurs de wagon se refusent à les accompagner. — Fuite. — Rencontre de M. Moffat au désert. — Message envoyé à Mosélékatsi. — Arrivée du Dr Philip à Kuruman. — Fondation de Mothito. — Les Baharoutsi sont attaqués et dispersés; Mothito sert de refuge.

L'accueil fait aux missionnaires par Mokatla et son peuple fut tout ce qu'on était en droit d'en attendre; il y eut de la simplicité et de la cordialité. Pendant plusieurs jours, les voitures furent entourées de visiteurs qui, avec la naïveté de l'enfance, venaient serrer la main aux missionnaires et admirer les belles choses qu'ils avaient apportées. Chercher à se dérober à ces manifestations parfois un peu bruyantes, eut été un moyen infaillible de s'aliéner les esprits et les cœurs; il était donc plus sage de les sup-

porter et d'en profiter pour faire du bien. Ce à quoi les indigènes regardent, ce n'est ni au savoir, ni au génie de ceux qui viennent à eux pour les instruire, mais à leur bonté, à leur support et à leur patience.

Le lendemain était un dimanche; il s'agissait de bien commencer et d'établir comme règle la suspension de tout travail; le jour du repos devait aussi être consacré à la prédication de l'Évangile. Aussi, dès le matin à 10 heures, vit-on arriver le chef accompagné de sept à huit cents personnes, dans l'endroit choisi la veille, pour y faire le culte. M. Rolland fut chargé du service qui avait pour but principal de bien déterminer l'objet de leur ministère au milieu d'eux, et aussi ce qu'on était en droit d'attendre de ceux au milieu desquels ils venaient vivre.

Le chef fut invité à prendre la parole. Il exprima toute la joie que lui causait la présence des missionnaires au milieu de son peuple. «Sans les missionnaires, a-t-il dit, nous sommes morts; nos ennemis fondront sur nous de tous côtés et nous ne pourrons pas leur résister; si au contraire ils demeurent avec nous, ils nous protégeront comme ils ont protégé Mahura, le chef des Batlapis. Autrefois il était toujours en guerre, mais depuis que Moffat est avec lui, il ne craint plus personne. Ils nous annonceront aussi la Parole de Dieu qui nous apprend que nous vivrons encore après la mort; n'est-ce pas là une bonne nouvelle? Et s'ils demeurent ici, ils feront venir sur nous la pluie.» A ce mot, murmure d'applaudissement; la pluie dans ce pays-là est synonyme de bénédiction.

Ce discours simple et sans artifice démontre ce qu'en général les païens de ces contrées attendent tout d'abord de la présence d'un missionnaire au milieu d'eux, et il ne faut pas s'en étonner. Exposés comme ils le sont à des attaques continuelles de la part d'ennemis aussi cruels qu'ils le sont eux-mêmes, ils accueillent avec joie des

hommes qui, bien que n'ayant aucun pouvoir humain, exercent pourtant comme une espèce de fascination sur ces malheureux enfants du désert. Ne parlent-ils pas au nom d'un Dieu tout-puissant qui règne au ciel et sur la terre! Mokatla sait que Mahura était, comme lui, un chef de toutes parts menacé par ses ennemis; Moffat arrive, il prêche l'Évangile, la paix s'établit là où régnait la discorde et on y mange son pain en sécurité. Voilà le grand argument qui fait que Mokatla veut des missionnaires. Le côté spirituel de la mission, il le saisit moins bien, il n'a pas pour lui le même attrait. Quoi d'extraordinaire? Peut-on apprécier et désirer une chose qu'on connaît si imparfaitement? Il va au plus pressé et Dieu fera le reste.

Le lendemain de bonne heure on vit des Baharoutsi en grand nombre se disperser de différents côtés, armés de petites hachettes; ils allaient couper des branches de buisson épineux pour faire un enclos où coucheront à découvert les bœufs et les vaches des missionnaires.

Nos frères résolurent un peu tardivement d'envoyer des messagers à Mosélékatsi, pour lui demander l'autorisation de s'établir dans ses domaines. Il régnait parmi les Béchuanas qui les avaient accompagnés une certaine crainte; ils savaient qu'un mot de la bouche du tyran suffirait pour les faire mettre tous à mort. Aussi bien l'ignorance des mœurs du pays avait-elle conduit nos frères à commettre une de ces erreurs irrémédiables, qui devait frapper de stérilité leur noble entreprise d'évangéliser les Baharoutsi. Ces derniers étaient soumis à la domination de Mosélékatsi; il pouvait les chasser de son territoire, au besoin les massacrer tous. La coutume exigeait donc qu'avant de s'établir dans le pays dépendant de Mosélékatsi, ce dernier en fut non seulement informé, mais que les missionnaires eux-mêmes lui en eussent demandé la permission. Sans aucun doute Mosélékatsi leur aurait dit:

A tout seigneur tout honneur: fixez-vous d'abord dans la capitale de mon royaume et ensuite nous verrons ce qu'il y aura à faire pour ces Baharoutsi, mes esclaves. C'est pour ne pas avoir agi de la sorte que la mission si favorablement commencée par nos frères, n'a pas réussi; c'est l'influence ouverte ou cachée de Mosélékatsi qui a tout entravé, tout détruit: mais n'anticipons pas et suivons dans leurs travaux de chaque jour nos vaillants pionniers.

Les ambassadeurs étaient envoyés à Mosélékatsi, par nos frères Rolland, Lemue et Pellissier, mais le message verbal était de M. Moffat; lui seul avait une autorité morale suffisante sur le despote pour oser lui parler comme un ami parle à son ami. Le message portant sur ces points principaux:

1° M. Moffat avait ignoré l'attaque des Griquas, sans cela il l'en aurait informé;

2° Les trois ambassadeurs qu'il lui avait envoyé n'étaient pas arrivés jusqu'à lui;

3° Le chef des Griquas s'apprêtait à l'attaquer de nouveau;

4° Dès qu'il le pourrait, il irait le voir;

5° Enfin, il lui recommandait les missionnaires nouvellement arrivés, qui désiraient se fixer chez les Baharoutsi; Mosika n'était qu'une étape, et dès que de nouveaux missionnaires arriveraient, c'est chez lui qu'ils iraient s'établir.

Nos frères se hâtèrent d'envoyer leurs messagers, et pleins de confiance dans la bonté du Seigneur, ils se mirent courageusement à l'œuvre. Il s'agissait tout d'abord de détourner de son cours un ruisseau qui coulait au fond de la vallée; ils en avaient besoin pour arroser les jardins qu'ils avaient l'intention de cultiver. Dans l'espace de huit jours, ce travail fut achevé.

Un jour ils virent arriver dans l'endroit où ils avaient

formé leur campement, huit hommes armés de lances et de boucliers. L'air sauvage de ces guerriers était propre a inspirer la terreur; aucune partie de leur corps n'était couverte; leur vêtement consistait uniquement en quelques petites peaux de chakals attachés à leur taille, et leur parure en quelques plumes d'autruche fixées sur leur tête.

Ces hommes étaient des envoyés de Mosélékatsi.

Nos frères les firent asseoir dans leur tente, très impatients de connaître la teneur de leur message. Ils se bornèrent à dire que leur chef avait été satisfait de leurs présents. Quant à la partie la plus importante de leur message, celle qui regardait la demande d'autorisation pour s'établir chez Mokatla, ils n'y répondirent que d'une manière évasive, ou plutôt ils n'y répondirent pas du tout. La conclusion de leur discours fut que, l'un des missionnaires se rendît incontinent auprès de lui.

L'ordre était péremptoire; l'éluder pouvait entraîner les conséquences les plus graves pour l'avenir de la mission : M. Pellissier se dévoua et se mit en route accompagné des guerriers dont nous avons déjà parlé. Ce voyage offre un intérêt tellement palpitant que nous lui donnerons bientôt une place toute particulière dans notre récit.

Il y avait à peine deux mois que nos frères étaient établis à Mosika, que déjà la somme de leurs épreuves était considérable. «Nous vivons, écrivait l'un d'eux, au milieu d'un peuple qui est, dans toute l'étendue du terme, menteur, traître, barbare, sanguinaire: des Judas, des meurtriers se glissent à notre table, s'asseoient à nos côtés ; et nous nous voyons journellement obligés de les recevoir et de les traiter comme des amis. Il n'y a que quelques jours, que nous avons été révoltés au plus haut degré de la conduite du chef des Baharoutsi, qui, de concert avec un parti de Matébélés et pour gagner leur amitié, a condamné et

fait mettre à mort quatre à six étrangers, sous prétexte qu'ils étaient venus pour espionner le pays. Tout cela s'est fait à notre insu et dans l'espace d'une demi-heure et sans que nous ayons pu intercéder en faveur de ces malheureux... Nous passons par des alternatives de joie et de tristesse. Mais, si d'un côté le Seigneur permet que nous soyons éprouvés, de l'autre, il nous réjouit par le sentiment de sa présence. »

Après avoir détourné de son cours le ruisseau dont nous avons déjà parlé, nos frères entreprirent la construction d'une maison en briques. Cette maison avait 70 pieds de long sur 17 de large; les murs avaient huit pieds de haut. Elle était divisée en cinq pièces, savoir: deux chambres d'études, une salle de réception, une salle à manger, une cuisine et un magasin pour recevoir les provisions. A l'époque ou M. Pellissier allait partir pour chez Mosélékatsi, cette maison était prête à recevoir la charpente, préparée par M. Rolland.

Au point de vue spirituel on en était au temps des petits commencements; on semait dans l'attente d'une abondante moisson. Le service religieux du dimanche se faisait, en attendant mieux, sous un arbre dont l'ombre bienfaisante amoindrissait l'ardeur d'un soleil brûlant. On se proposait de bâtir un local temporaire qui servirait à la fois d'école et de temple. Déjà on voyait dans plus d'un cœur quelque chose qui attestait la préoccupation de sujets religieux; un jeune chef qui gouvernait sur une partie assez considérable de la ville leur donnait beaucoup d'espoir. Avant l'arrivée des missionnaires il portait à son cou un collier d'osselets divinatoires qu'il consultait soit pour connaître la pensée des hommes à son égard, soit pour apprendre la direction prise par du bétail égaré et pour mille autres choses semblables. Un dimanche soir, à l'issue d'une conversation sérieuse que les frères eurent avec lui, il prit cette amu-

lette et la jeta en présence de ses sujets en disant que Dieu seul pouvait révéler l'avenir et les choses cachées. Une autre fois, à la suite d'observations qui lui furent faites, il supprima les danses païennes le dimanche soir. Il observait rigoureusement le jour du Seigneur, et beaucoup de ses sujets en faisaient autant pour lui plaire.

Tout cela n'était pas encore la conversion, mais pouvait y conduire et c'était avec un bonheur indicible que nos frères découvraient ici et là quelques indices de pensées tournées vers le ciel. Dans un tableau absolument noir, le plus petit point blanc s'y distingue à œil nu; tel était pour ces amis accoutumés à voir le mal sous ses apparences les plus grossières, le moindre indice d'un regard tourné vers Dieu.

Venons-en maintenant au voyage de M. Pellissier chez le roi des Matébélés. C'était une entreprise héroïque. Mosélékatsi était un de ces hommes devant qui tout l'entourage était sans cesse dans la crainte, et lui-même ne se sentait jamais en sécurité. D'une part, il redoutait une attaque subite des Zoulous de Natal qui ne lui avaient jamais pardonné de les avoir abandonnés; d'autre part, il craignait, que les sagaies de ses propres guerriers destinées à le protéger ne se tournassent contre lui pour lui transpercer le sein. M. Pellissier avait une âme fortement trempée et une foi en la protection divine telle, qu'il dit adieu à ses frères Lemue et Rolland sans se mettre en souci de ce qui pourrait lui advenir; il se mit en route accompagné de huit guerriers matébélés et de deux serviteurs Béchuanas.

Le voyage aurait dû ne durer que 10 jours, mais une fois arrivé sur le territoire du tyran, la marche fut entravée et rendue fatiguante au suprême degré. Un messager était envoyé dans la capitale et jusqu'à son retour il fallait rester en place et comme cela arrivait plusieurs fois le jour, on

peut juger du retard apporté à la marche déjà si lente du wagon africain. Notre frère n'avait plus aucune liberté d'action; il devait se laisser entièrement conduire par ses Matébélés. Arrivé à une demi-heure de marche de la ville occupée par Mosélékatsi, on fit arrêter le wagon et M. Pellissier dût s'y rendre à pied. Il trouva le chef assis sur un petit siège et entouré d'un double cercle de guerriers. Sans éprouver le moindre sentiment de crainte le serviteur de Dieu s'approcha du roi qui s'était levé, et lui tendit la main, à la façon des blancs. Cette manière de faire parut étrange aux indigènes, habitués à ne se présenter qu'en rampant devant leur chef. M. Pellissier répondit à la confiance par la confiance et il agit pendant tout son séjour à la cour de Mosélékatsi comme s'il eût été l'hôte d'un roi débonnaire et généreux. Voici le portrait qu'en fait M. Pellissier : « Mosélékatsi ne se distingue du reste de ses sujets, que par un air de grande dignité et la sévérité de son visage. C'est un homme jeune encore, d'une taille moyenne, bien fait de corps, ayant le visage plein et le front rond et découvert. L'ambition, le soupçon et une distraction extraordinaire se peignent sur tous ses traits. Du reste, il ne laisse pas que d'avoir une physionomie intéressante et un sourire agréable. Il me fit la réception la plus cordiale et me prodigua toutes les marques d'amitié possibles. Il voulait que je passasse la nuit auprès de lui ; je m'y refusai et, comme il était déjà tard, je lui demandai la permission de me retirer, en lui promettant de m'entretenir longuement avec lui le lendemain au sujet de son désir d'avoir des missionnaires. »

En retournant à son wagon, M. Pellissier éprouva le besoin de bénir Dieu de ce qu'Il avait si bien disposé en sa faveur, le cœur d'un homme, dont la parole faisait trembler toutes les tribus environnantes.

Le lendemain M. Pellissier se hâta de se rendre auprès

du tyran. Ce dernier, après force éloges à l'adresse de M. Moffat et de M. Pellissier lui-même, exprima son ardent désir d'avoir auprès de lui des serviteurs de Dieu pour instruire son peuple. Dans la crainte bien fondée qu'il ne se fît une fausse idée de la nature du ministère évangélique, M. Pellissier s'efforça par toutes sortes de moyens de la lui faire comprendre. Il lui dit aussi que, s'il consentait à venir s'établir auprès de lui, il devrait lui indiquer un endroit assez riche en eau et en bois pour y fonder une station; il devrait, lui, Mosélékatsi s'établir avec son peuple dans un endroit assez rapproché de la station pour qu'on pût de là assister au culte le dimanche et à l'école en semaine.

Toutes ces demandes au lieu de ralentir le chef dans son désir d'avoir des missionnaires, ne parurent que l'exciter davantage. Il sautera de joie le jour où ses désirs seront accomplis! Il est tellement heureux de cette perspective, que la crainte de la voir s'évanouir lui impose la nécessité de retenir auprès de lui M. Pellissier. Ce dernier s'évertue à lui démontrer que pour fonder une station, il faut des outils et que sans outils il ne peut entreprendre aucun des travaux qu'entraîne un établissement missionnaire; rien n'y fait. Les outils on peut les faire venir, ou plutôt, il faut que l'un des missionnaires établis chez les Baharoutsi vienne et demeure avec son collègue M. Pellissier.

A force de persévérance notre frère obtint de pouvoir retourner à Mosika; non pas toutefois le jour même; Mosélékatsi exigea une prolongation de séjour d'une semaine afin de permettre aux serviteurs de M. Pellissier de nettoyer une soixantaine de fusils qu'il avait pris naguère aux Griquas qu'il avait exterminés.

Que penser de l'insistance apportée par Mosélékatsi à posséder auprès de lui un ou plusieurs missionnaires? Était-il sincère dans son désir d'*entendre la Parole de Dieu?*

Voulait-il que son peuple participât au glorieux privilège d'être instruit des vérités du salut?

M. Pellissier ne croyait pas à la sincérité de ce désir si fortement exprimé par Mosélékatsi. Ce dernier avait tellement répandu la terreur de son nom au près et au loin qu'il se croyait sans cesse exposé à des attaques isolées ou combinées de ses ennemis; il croyait, ce que croyait aussi le chef des Baharoutsi, que la présence d'un missionnaire lui attirerait, avec la faveur du ciel, la présence des marchands qui lui apporteraient des armes à feu qui le rendraient invincible. L'instinct de la conservation lui faisait seul ambitionner de posséder auprès de lui un serviteur de Dieu.

Je ne trouverais pas trop à blâmer ce désir si, avec l'ambition de vouloir vivre, il avait permis au missionnaire de répandre la bonne semence de la vie éternelle; mais cela, M. Pellissier n'a pas pu l'obtenir, même une seule fois. Chaque samedi on obtenait la promesse que le peuple serait convoqué le lendemain pour entendre prêcher l'Évangile; puis, le lundi on donnait des raisons pour lesquelles on ne s'était pas réuni. M. Pellissier a cru trouver la raison de ce fait, dans la crainte qu'éprouvait Mosélékatsi d'être surpris par l'ennemi pendant le culte. Mais je crois qu'il faut la chercher ailleurs. De tels hommes ne maintiennent leur position qu'à la condition de ne pas avoir de rivaux: Un roi au ciel et un roi sur la terre telle était l'idée dominante qui remplissait ce cerveau; en un jour de colère après la défaite des Griquas, il avait lancé cette idée-là dans le monde; tout ce qui était de nature à détourner de lui la crainte ou l'amour des hommes, il devait le bannir. Du reste, cette politique est encore suivie par ses successeurs; Lobengoula à la cour duquel M. Coillard a passé un certain temps, à son retour de chez les Banyaï et à la veille de son voyage au Zambèse, a deux missionnaires

depuis plus de 25 ans; mais jusqu'ici ni le chef, ni son peuple n'ont encore assisté à la prédication de l'Évangile dans l'une où l'autre des stations fondées en leur faveur.

Le séjour de M. Pellissier s'étant prolongé au-delà de ce qu'il pensait, à la cour de Mosélékatsi, il craignait que ses frères Lemue et Rolland ne crussent que malheur lui était survenu. Pour ne pas éveiller de soupçon, il s'était abstenu d'écrire. Pour le consoler des huit jours obtenus pour le nettoyage de ses fusils, Mosélékatsi l'engagea à envoyer ce message qu'il dicta lui-même: «Faites dire à vos amis, que vous vivez encore». Et il ajouta: «Si c'est moi qui informe Mokatla que vous vivez encore, ils ne le croiront pas».

A cela M. Pellissier répondit «que lui et ses amis avaient en lui plus de confiance qu'il ne le pensait et qu'ils croiraient tout ce qu'il chargerait ses messagers de leur dire». Quelle sagesse et quelle maturité de jugement!

La veille de son départ, M. Pellissier en informa le chef qui se rendit de très bonne heure à son wagon. «Voici, dit-il au missionnaire, trois hommes; l'un vous apprendra ma langue, les deux autres iront vous montrer l'endroit où je veux que vous veniez vous fixer. Si cet endroit ne vous convient pas, je vous en indiquerai un autre; et, puisque vous m'avez donné plusieurs objets en signe d'amitié, je vous fais à mon tour présent de ces six pièces de bétail.»

M. Pellissier lui répondit que les serviteurs de Dieu ne recherchaient pas les présents, mais qu'en signe d'amitié, il acceptait le sien.

Tel fut le dernier entretien entre Mosélékatsi et M. Pellissier: la confiance réciproque semblait avoir été le dernier résultat de cette entrevue. On pouvait espérer que les désirs de l'un et de l'autre seraient bientôt réalisés: Mosélékatsi aurait à ses côtés des serviteurs de Dieu; les missionnaires répandraient à flots la Parole de vie qui sauve et régénère les peuples.

Aucun de ces désirs ne devait se réaliser.

Mais n'anticipons pas.

M. Pellissier se hâta de rejoindre ses frères à Mosika; la joie du revoir fut immense.

Tout semblait marcher au gré des trois pionniers de la mission. On ne se faisait aucune illusion sur les intentions de Mosélékatsi, mais on avait lieu d'être satisfait de l'ouverture d'une porte qu'on aurait cru pour longtemps encore fermée à la prédication de l'Évangile. Une fois pourvu de missionnaires, le roi des Matébélés n'aura plus de raisons pour être jaloux de son vassal, le roi des Baharoutsi. Qui pourrait douter de l'influence que la présence de missionnaires allait exercer sur l'âme de ce féroce Mosélékatsi. Et lui dompté, lui gagné, lui devenu pacifique comme naguère Africaner cet autre génie malfaisant attiré à Jésus par la prédication de l'Évangile, ne serait-ce pas l'apaisement général du pays, le règne de la paix succédant à celui de sanguinaires rencontres qui semaient la désolation et la mort partout !

Il était donc convenu que MM. Rolland et Pellissier iraient s'établir auprès de Mosélékatsi, et que M. Lemue resterait seul, en attendant du renfort, auprès de Mokatla, le chef des Baharoutsi. En attendant que le moment favorable fût arrivé pour la réalisation des plans formés par nos frères, ils mirent courageusement la main à l'œuvre pour achever la maison missionnaire.

Les choses en étaient là, quand on vit arriver de nouveaux messagers de Mosélékatsi; ils ont reçu l'ordre de lui amener sans délai les trois missionnaires et de ne pas reparaître sans eux devant lui. Dès que la chose fut connue, Mokatla se rendit auprès des serviteurs de Dieu, pour les supplier d'obtempérer à la requête du chef; le moindre retard peut lui être imputé et causer sa mort et la destruction de sa tribu tout entière.

Cet ordre tyrannique tomba comme la foudre sur nos frères, qui, par la foi, avaient compté sur quelque chose de meilleur. Il produisit une confusion générale qu'augmentaient les rapports officieux de gens qui avaient appris d'ici et de là les projets perfides du roi des Matébélés.

Que faire?

Rester, se rendre aux ordres du tyran ou fuir.

Il n'y avait pas d'autres alternatives.

Rester, c'était compromettre l'existence d'une tribu qui avait reçu les messagers de la bonne nouvelle.

Obéir à l'ordre qui leur était intimé semblait être la voie qu'allaient suivre les missionnaires; mais leurs serviteurs affolés par la seule terreur que leur inspire le nom de Mosélékatsi, refusèrent catégoriquement de conduire leurs voitures.

Il ne restait plus qu'une alternative: Fuir! Fuir, et attendre que l'orage soit passé.

Fuir un endroit que l'on a déjà arrosé de ses larmes et abandonner un peuple qui, malgré sa corruption et son endurcissement regardait pourtant à eux comme un enfant à son père; fuir était le parti le plus douloureux auquel nos frères avaient dû se résigner; il leur en aurait moins coûté d'attendre ou de se rendre aux ordres impérieux de Mosélékatsi: mais la voie leur parut toute tracée, et la fuite était le seul moyen de ne pas attirer sur les infortunés Baharoutsi, la colère de leur mortel ennemi.

En hâte on emplit les wagons des objets appartenant à la mission et le cœur brisé on reprit la route du désert qui conduit à Kuruman. Hommes, femmes et enfants avaient assisté en pleurant à ce hâtif départ; un bon nombre des plus attachés à nos frères les accompagnèrent assez loin; et lorsque le dernier d'entre eux les eut quittés, ils sentirent alors toute la gravité des événements survenus et leur douleur fut immense.

Les wagons de nos frères traçaient leur pénible sillon dans le sable du désert quand à deux jours de marche de Lathakou, ils rencontrèrent leur fidèle ami Moffat, qui, informé de leurs malheurs, s'était mis immédiatement en route à leur rencontre. Qu'on juge de ce qu'a dû être cette rencontre! Nos frères accablés sous le poids de leur vive douleur, reçurent ce frère comme un messager céleste envoyé de Dieu pour les consoler.

On détela les voitures et l'on tint conseil. Nous l'avons dit à plusieurs reprises: Moffat exerçait un pouvoir immense sur Mosélékatsi et, comptant sur cette influence, il offrit d'accompagner nos jeunes frères jusqu'à la cour de son royal ami. MM. Lemue, Rolland et Pellissier étaient prêts à retourner sur leurs pas, mais les Béchuanas, les conducteurs de leurs voitures s'y opposèrent avec opiniâtreté. Force fut donc de continuer la route dans la direction de Kuruman. Une fois arrivé dans cet endroit, on envoya des messagers à Mosélékatsi, porteurs du message suivant: « Nous avons vu avec douleur que vous n'aviez aucune confiance dans les missionnaires vos sincères amis. Nous vous avons souvent assuré que nous sommes des hommes de paix et qu'en nous établissant dans vos domaines, nous n'avions d'autres intentions que d'apprendre à vos sujets à connaître et à servir le vrai Dieu, sans intervenir en aucune manière dans les différends politiques et les querelles que vous pouvez avoir avec les nations voisines.

«Désireux de remplir scrupuleusement nos promesses deux d'entre nous se disposaient à se rendre auprès de vous, mais ayant reçu de votre part des ordres qui allaient rompre vos premiers engagements, et, ne comprenant pas la raison d'un tel changement, nous avons pris à regret le parti de nous retirer pour un temps, afin de vous convaincre de notre droiture et de la répugnance que nous avons pour la guerre.

« Nous n'en demeurons pas moins toujours dans les mêmes dispositions à votre égard et nous sommes prêts à nous rendre chez vous, dès que vous nous ferez appeler. Si vous voulez nous donner une preuve que vous avez en nous la même confiance que par le passé, envoyez-nous deux de vos sujets avec qui nous puissions nous entendre sur les conditions auxquelles nous consentirons à aller nous établir au milieu de votre peuple. »

Il s'écoula plusieurs mois avant qu'on eut reçu la réponse à ce message. En fait, Mosélékatsi n'y répondit en aucune façon. Il renvoya les deux messagers et se borna à demander à M. Moffat de se rendre auprès de lui.

Depuis le départ précipité des missionnaires de Mosika, de sanguinaires événements s'étaient accomplis chez Mosélékatsi. Dingaan, fils du trop cruel Chaka, le roi des Zoulous, avait fondu à l'improviste sur le chef des Matébélés et lui avait fait subir des pertes considérables. Rendu furieux par la fuite de ses soldats devant l'ennemi, il en fit mettre à mort un grand nombre et comme pour laver la honte de sa défaite dans des flots de sang, il entreprit la destruction de tribus voisines, les Ouanketsi, les Barolongs, les Bakuenas. La désolation était générale. De partout on fuyait vers le Sud dans la direction de Lathakou et de Kuruman. Ces deux localités étaient elles-mêmes menacées. Les Baharoutsi avaient échappé pour une raison inconnue, à la destruction générale, mais ils avaient, par prudence abandonné leur ville de Mosika. Dans toute l'Afrique australe il n'était plus question que des carnages accomplis par le terrible roi des Matébélés.

C'était en 1832.

Nos frères qui avaient trouvé dans les missionnaires de Kuruman, de véritables amis, avaient obtenu de s'établir en attendant mieux dans la populeuse annexe de Lathakou. Là, ils prêchaient l'Évangile, tenaient l'école de chaque

jour et se livraient avec ardeur à l'étude de la langue séchuana. A mesure qu'ils avançaient dans la connaissance de cette langue, l'étude leur en devenait plus facile. M. Lemue se crut même assez avancé pour pouvoir entreprendre une traduction en séchuana, de l'Évangile selon saint Jean.

Les choses en étaient là quand le Dr Philip, cet ami dévoué de nos missionnaires, visita Lathakou. Il reconnut l'inutilité présente de nouveaux efforts à tenter pour évangéliser les Baharoutsi et comme il était l'intendant général de la Société des missions de Londres, il offrit à nos frères de leur céder l'œuvre de Lathakou. Cette annexe était située à 15 lieues de Kuruman et ne pouvait être visitée que rarement par les missionnaires de cette station. De plus Mahoura, le chef de la tribu des Batlapis, résidant à Lathakou désirait avoir un missionnaire auprès de lui. L'offre du Dr Philip fut donc acceptée avec gratitude. Seulement, Lathakou laissait beaucoup à désirer pour la fondation d'une station missionnaire; l'eau y était rare et parfois très mauvaise.

A trois lieues de là, dans la direction de Kuruman, se trouvait un endroit appelé Motito par les indigènes, qui possédait de magnifiques fontaines et plusieurs vallées propres à la culture des céréales. Cet endroit fut concédé par Mahoura aux missionnaires français; il promit lui-même de venir s'y établir avec son peuple, ce qu'il ne fit jamais; mais il y envoya un certain nombre de familles qui se groupèrent autour des messagers de paix. De là, on continuait à visiter Lathakou.

Depuis quelque temps on était sans nouvelles de l'intérieur, quand on apprit tout à coup l'affligeante nouvelle que la tribu tout entière des Baharoutsi errait dans les déserts et succombait sous le poids d'une impitoyable détresse. Aussitôt que la triste nouvelle fut parvenue aux oreilles de

nos frères, ils s'empressèrent de demander à un chef chrétien de Griquas, de recueillir sur ses terres les restes d'une tribu autrefois puissante. Après en avoir obtenu la promesse deux d'entre eux MM. Lemue et Rolland prirent le chemin du désert dans le but de réunir et de soulager tant d'infortunes. Ce n'est qu'après huit jours de marche qu'ils rencontrèrent ces malheureux sous la conduite de Moiloe et de Mokatla. Dès qu'on eut reconnu les voitures des missionnaires, la foule se précipita à leur rencontre. Des cris douloureux se faisaient entendre, poussés par des mères dont les seins taris par la souffrance et la faim soulevaient avec peine des enfants succombant de faiblesse. Nos frères s'étaient munis de provisions et en particulier de viande de boucherie; mais un bœuf chaque jour pour 800 personnes, c'était bien peu de chose !

Il fallait gagner du temps et se hâter de prendre une décision; des deux chefs l'un, Moiloe est prêt à suivre les missionnaires; l'autre Mokatla fit des objections. Le premier l'emportait et déjà la caravane se mettait en route pour Motito, quand la rencontre d'un parti de Griquas qui avaient l'intention d'attaquer de nouveau Mosélékatsi, contribua à détourner ces malheureux qu'animait l'amour de la vengeance. Le cœur rempli de tristesse et d'appréhension, les missionnaires s'étaient remis en marche pour leur station, quand de côtés divers, ils virent des hommes, des femmes et des enfants se diriger vers eux. Ils étaient 50 environ. Ils avaient pris la détermination de suivre en cachette les missionnaires et de s'établir auprès d'eux, sachant disaient-ils, «que tant que ces derniers auraient une bouchée de pain, ils la partageraient avec eux.»

C'est ainsi que, dès son origine, la station de Motito a servi de refuge aux malheureux Baharoutsi que la crainte de mourir de faim ralliait auprès de nos missionnaires. Que n'ont-ils tous suivi cet exemple !

IIIe PÉRIODE

LA MISSION AU LESSOUTO

CHAPITRE VII

MM. Arbousset et Casalis destinés à l'Algérie sont envoyés au sud de l'Afrique; ils sont accompagnés par Mlle Éléonore Colani, fiancée à M. P. Lemue. — La traversée dure trois mois et demi; danger de naufrage. — Au Cap on leur fait un bon accueil. — Ils apprennent là le désastre de la mission du Nord. — Mariage de M. Lemue à Béthelsdorf. — La mission de la femme en terre païenne. — M. et Mme Lemue quittent la colonie, accompagnés de MM. Casalis, Arbousset et Gossellin; leur objectif est Motito. — Singulière rencontre à Philippolis. — Un chasseur leur parle de Moshesh; ce dernier désire avoir des missionnaires; les trois nouveaux venus s'apprêtent à partir pour le Lessouto; M. et Mme Lemue continuent leur route. — M. Pellissier fonde la station de Béthulie; le chef Lepui consent à le suivre. — De Philippolis à Thaba-Bossiou. — Moshesh envoie deux de ses fils à la rencontre des missionnaires; une voiture se brise dans le Calédon. — Erreur commise par Burckhardt et Grundeman; les missionnaires français ont bien été les pionniers de la mission au Lessouto.

Nos lecteurs se souviennent sans doute des appels chaleureux adressés au Comité par les frères Rolland et Lemue. Des portes s'ouvraient devant eux pour la prédication de l'Évangile et dans l'ardeur de leur zèle ils voyaient déjà cinq ou six stations fondées en faveur de tribus qui semblaient être prêtes à recevoir des messagers de paix. C'est en réponse à ces pressants appels que M. Pel-

lissier fut envoyé seul, au secours des frères déjà à l'œuvre. Il y avait alors à la maison des missions, deux jeunes gens qui se préparaient en vue d'une mission à fonder en Algérie, devenue depuis peu, colonie française. Ils s'étaient mis avec ardeur à l'étude de l'arabe et du Coran. La perspective de travailler dans un champ aussi rapproché de la France leur souriait beaucoup, de même qu'aux membres de leurs familles. L'instance avec laquelle les frères Rolland et Lemue demandaient des ouvriers, détermina le comité à leur envoyer MM. Casalis et Arbousset destinés d'abord à aller en Algérie. Ces jeunes frères éprouvèrent quelque peine à renoncer au champ de travail qu'ils se croyaient appelés à cultiver; mais c'est le propre des ouvriers fidèles d'être prêts à aller partout où le Seigneur paraît les envoyer.

Ils ne devaient pas partir seuls; un artisan sorti du sein du catholicisme, M. Gossellin devait les accompagner. De plus Mlle Éléonore Colani, l'une des filles du fidèle pasteur de Lemé, le Félix Næf du Nord, étant fiancée au missionnaire Lemue, devait partir avec eux.

C'est le 1er novembre 1832 que ces nouveaux ouvriers du Seigneur quittèrent Paris, pour aller s'embarquer à Londres, à bord du *Test*, navire à voiles de 240 tonneaux seulement. Avant de quitter l'Europe, ils eurent encore la joie de lire des lettres reçues d'Afrique, qui leur annonçaient la fondation d'une station à Mosika; l'œuvre était donc fondée et elle n'attendait pour se développer que l'arrivée du renfort promis et impatiemment attendu.

La traversée fut longue et pénible; elle ne dura pas moins de trois mois et demi, pendant lesquels le navire a été exposé à de grands dangers. Dans la baie de Biscaye nos voyageurs essuyèrent une redoutable tempête qui faillit les engloutir tous. L'un d'eux écrivait plus tard: « Les vagues qui se promenaient sur le pont sans interruption

détruisirent en quelques minutes la plus grande partie des garde-fous, enlevèrent une chaloupe, renversèrent des caisses pleines de chaînes et enfoncèrent des barriques d'eau. Saccades, soubresauts, chutes subites, il n'est sorte de mouvements qui ne fussent imprimés au vaisseau. Deux matelots entraînés vers l'abîme, ne durent leur salut qu'à une cheville de bois qui se trouva providentiellement entre leurs jambes au moment où ils allaient disparaître pour toujours. »

Peu après nos frères repassaient ensemble dans leur souvenir les scènes terribles de la nuit du 21 au 22 novembre. Gossellin prit la parole et dans un langage qui lui était propre il dit : « Mes chers amis, j'ai bien cru que nous ne verrions pas cette matinée ; mais, grâces à Dieu, cette pensée ne m'a pas effrayé. J'ai dit à mes frères de Paris en les quittant, que je partais sans savoir si j'aborderais au port du Cap ou au port de l'Éternité ; je ne le sais pas encore, mais quoi qu'il arrive, le Seigneur est notre Père. »

Après avoir salué avec joie la vue de cette immense montagne au pied de laquelle se trouve la ville du Cap, le *Test* faillit se briser sur des rochers que cachaient aux yeux des marins, une brume épaisse. Un courant irrésistible poussait le navire vers ces rochers où tant de matelots avaient déjà ou devaient plus tard trouver la mort. Quelques minutes encore et le *Test* échouait sur ces récifs formidables où des vagues furieuses l'eussent bientôt mis en pièces. Dieu veillait sur ses enfants qui ignoraient complètement le danger qui les menaçait et de sa main paternelle il dispersa les brouillards. Trois ancres furent jetées à la mer pour arrêter dans sa marche le navire qui courait à sa perte. Le capitaine du port informé par des signaux de l'état de détresse du *Test* vint promptement à son secours et grâce à des mesures énergiques, il parvint à sortir ce navire du mauvais pas où il était.

L'accueil fait à nos missionnaires par le Dr Philip, fut le même que celui fait à leurs prédécesseurs. Ils descendirent chez le Docteur lui-même dont la maison était assez vaste pour recevoir des familles missionnaires en passage à la ville du Cap.

Après avoir donné à nos voyageurs le temps de se refaire un peu des fatigues d'une si longue traversée, le Dr Philip leur fit part des tristes nouvelles concernant la mission chez les Baharoutsi. Il arrivait lui-même d'un long voyage dans l'intérieur; il leur raconta donc en détail les tristes événements dont les conséquences avaient amené l'abandon de Mosika et la fondation de Motito.

Ces tristes nouvelles produisirent d'abord sur nos frères de douloureuses impressions. Cela se conçoit. Les dernières nouvelles reçues d'Afrique étaient pleines d'encouragements; la perspective d'entrer prochainement à l'œuvre dans un champ tout trouvé leur avait joyeusement souri. Toutefois ce baptême de feu ne produisit en eux que de la tristesse et pas de découragement. Bien plus, leur zèle apostolique semblait s'accroître en raison des dangers qui s'accumulaient sur leurs pas. Il faut les entendre. Après avoir posé ces questions: « Que va devenir l'Œuvre des missions françaises dans ce pays? Qu'allons-nous entreprendre? » le missionnaire Arbousset répondit sans hésiter: « Il faut opposer une digue au torrent dévastateur qui ravage ces contrées, se rendre chez le chef des Matébélés et commencer entre la vie et la mort, par une première mission chez lui. » Et M. Casalis: « Il faut sans différer travailler à la conversion de Mosélékatsi lui-même. »

Cette détermination, si elle eût été prise par nos jeunes amis seuls, n'aurait pas manqué d'être taxée de témérité; mais elle avait été sagement mûrie dans un conseil présidé par l'honorable Dr Philip, et se trouvait en harmonie avec les sentiments exprimés par lettre par les frères Rolland,

Lemue et Pellissier. Aux yeux du monde ce n'était rien moins que de la folie, mais la foi en jugeait autrement. Un fait demeurait acquis : Nos ouvriers étaient prêts à donner leur vie pour la grande cause de l'évangélisation des païens. Avec de tels hommes, animés d'une telle foi, et remplis d'un si grand amour pour leur Maître, la Société des Missions de Paris était bien outillée pour entreprendre une mission n'importe où ; la bénédiction du Seigneur leur était acquise et assurée.

Rien ne retenant au Cap nos jeunes missionnaires, ils prirent passage sur un voilier qui les conduisit dans l'espace d'une semaine à Port-Élizabeth. C'est de là que partent les voyageurs qui se rendent dans l'intérieur. Il y a bien du Cap un chemin par terre, mais comme il traverse un immense désert presque entièrement privé d'eau, on préfère contourner les deux caps qui se trouvent aux deux pointes extrêmes de l'Afrique et atterrer à la baie d'Algoa au fond de laquelle se trouve Port-Élizabeth. Cette ville doit avoir aujourd'hui une quarantaine de mille habitants, mais à l'époque dont nous retraçons l'histoire, il n'y avait qu'une trentaine de maisons, la plupart appartenant à des commerçants dans les magasins desquels on trouvait tout ce qui était nécessaire pour de grands voyages dans l'intérieur.

Ajoutons que la traversée du Cap à Port-Elizabeth s'était effectuée dans la compagnie d'un missionnaire de la Société de Londres, M. Kitchingman qui revenait avec sa fille dans sa station de Béthelsdorp. La société d'une jeune fille missionnaire fut on ne peut plus agréable à Mlle Colani, pendant une traversée courte sans doute, mais en général rendue difficile par des courants sous-marins qui contrarient la marche du navire et lui font souvent courir de grands dangers.

M. Lemue se trouva sur la plage à l'arrivée du *Mexicain*

à bord duquel sa fiancée et ses compagnons de voyage avaient fait la traversée du Cap à Port-Élizabeth. On peut se représenter la joie causée par une telle rencontre, sur une terre étrangère et à 3000 lieues de la patrie ! Le frère Lemue qui avait été aux prises avec les difficultés et les dangers de la vie missionnaire, apparaissait aux nouveaux venus comme ceint d'une auréole; ils se sentirent attirés vers lui et dès lors leur attachement les uns pour les autres n'a jamais subi d'atteinte.

Après les formalités d'usage, le mariage de M. Prosper Lemue et de Mlle Éléonore Colani eut lieu dans le temple de Béthelsdorp en présence d'une congrégation attentive et sympathique de Hottentots.

J'ai en vain cherché dans les lettres et rapports de cette époque, un récit quelconque d'une cérémonie qui, à mes yeux, était le point de départ d'une phase nouvelle dans l'histoire de la mission française au sud de l'Afrique, je veux dire l'apparition de l'élément féminin dans l'œuvre. M. E. Casalis avait dit dans une lettre au Comité: « Je laisse à M. Lemue le soin de vous raconter toutes les circonstances relatives à son mariage» et je ne doute pas que ce frère ne l'ait fait. Mais comment expliquer que ce mariage n'ait pas eu l'honneur de la publicité qu'il méritait? Le mariage ôterait-il au missionnaire de son prestige? Et l'idée qui prévaut encore chez beaucoup de chrétiens d'aujourd'hui, à savoir, qu'un missionnaire doit avoir ses états de service avant de songer à se marier, hantait-elle déjà nos directeurs à l'origine? Cela peut être. Cette idée peut se soutenir en une certaine mesure, surtout quand il s'agit d'explorer un champ de mission encore inconnu. On épargne à une jeune femme bien des fatigues, des privations et des souffrances. Mais dès qu'il s'agit d'une œuvre stable à fonder, la présence d'une femme y est absolument nécessaire, et obliger un missionnaire à lutter seul contre

les difficultés de son entreprise, c'est le condamner à lutter contre des obstacles qui dépassent la mesure de ses forces.

Pour juger sainement de la chose, il ne faut pas considérer le mariage comme une faveur accordée à un ouvrier qui a fait ses preuves; il faut se placer sur un autre terrain et dire: Dans un champ de mission, il y a une œuvre qui ne peut être faite que par l'homme, et une autre qui ne peut être faite que par la femme. L'homme seul, tient éloigné de sa maison la femme indigène, la femme l'attire. Quelle direction un homme pourra-t-il donner dans un pays où la décense nécessite l'adoption du vêtement européen? Que de petites industries à créer qui sont entièrement du domaine de la femme? Je ne dis rien de cette influence salutaire exercée dans sa maison par la présence d'une femme vraiment chrétienne.

L'homme réduit à voir à tout, à présider même aux travaux les plus vulgaires de la vie, se diminue en s'absorbant dans une infinité de détails qui ne sont pas de son ressort.

Un missionnaire qui supporte seul le poids du jour, seul les épreuves d'un douloureux ministère, seul les luttes pour sa propre existence et celle de son œuvre, peut commander le respect et l'admiration; mais il porte un fardeau qui dépasse la mesure de ses forces et son œuvre doit nécessairement en souffrir.

Et les missionnaires Romains soumis à la loi arbitraire du célibat, comment font-ils?

Ils ont tellement bien senti la nécessité de la femme dans l'œuvre missionnaire, que partout où ils le peuvent, ils sont accompagnés ou suivis de près par des sœurs de charité. Mais cela même ne répond pas à l'idéal de la vie missionnaire; ce qu'il faut à nos frères nègres c'est l'exemple de la vie de famille; c'est la femme chrétienne

qui soigne son mari, élève ses enfants, fait l'école, visite les malades, monte à cheval avec son mari pour aller évangéliser dans les villages. Je puis affirmer sans crainte d'être démenti, que le succès de la mission au Lessouto est dû, après Dieu, à l'influence religieuse et sociale de ces femmes vaillantes dont la vie a été si noblement et si courageusement attachée à celle de leurs époux.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul; en mission moins que nulle part ailleurs.

En quittant les rivages de l'Océan pour s'enfoncer dans l'intérieur des terres, nos jeunes frères accompagnés de M. Lemue, ne savaient guère où ils allaient. Comme Abraham, ils marchaient par la foi, sans savoir exactement quel serait le terme de leur voyage. Ils avaient bien exprimé le désir d'attaquer le lion dans sa tannière et de s'établir chez celui qui troublait le pays tout entier, chez Mosélékatsi même; mais il fallait encore que la chose fut possible; on ne va pas s'établir dans un pays où règne encore la guerre. Le serviteur de Dieu doit être toujours prêt à donner sa vie, mais encore faut-il ne pas la sacrifier d'une manière qui ne serve ni à la gloire de Dieu, ni à l'avancement de son règne. En attendant, l'objectif était Motito la station récemment fondée par MM. Lemue, Rolland et Pellissier. Ce dernier devait être invité à s'établir non loin de Philippolis au milieu de Béchuanas.

Le moment où nous sommes arrivés est l'un des plus intéressants de l'histoire de la mission française au sud de l'Afrique; nous allons pour la première fois entendre parler d'un pays et d'un peuple inconnus et dont les noms ne figuraient sur aucun atlas et dans aucune des géographies les plus au courant des découvertes modernes. On se sent ici tellement en présence d'une direction providentielle, qu'on a peur d'altérer ou d'amoindrir le récit d'événements qui devaient avoir, pour la société des missions de Paris,

les conséquences les plus heureuses. Les faits que nous allons raconter, l'ont été maintes fois déjà; ils sont peut-être connus de beaucoup de nos lecteurs, mais ils occupent une telle place dans l'histoire de notre mission qu'il est impossible de les passer sous silence.

Un chasseur mulâtre de Philippolis avait pris l'habitude d'aller chaque année avec nombre de ses amis chasser les fauves abondants qui règnaient en maîtres dans de vastes plaines ondulées situées à l'est-nord-est du village qu'il habitait. Comme la chasse durait des mois entiers, on y allait en wagon à bœufs; on faisait sécher au soleil des quantités de viande de zèbre, d'élan et autres gazelles qui abondaient alors dans le pays. Les peaux soigneusement conservées étaient recherchées les unes pour la confection de pantalons, les autres pour faire des sacs à blé ou de fortes lanières qu'on attachait au bout de longs fouets pour exciter les bœufs à la marche; d'autres enfin, soigneusement assouplies et cousues ensemble, servaient de couvertures ou de tapis.

Un jour, notre Nemrod ayant nom Adam Krots s'aventura plus loin que d'habitude et rencontra des indigènes avec lesquels il entra en relation. Ces derniers firent part de leur rencontre à leur chef qui manifesta le désir de voir ces étrangers. Adam Krots se rendit à son invitation. Il prit avec lui, pour lui servir d'interprète un homme du pays qu'il avait autrefois recueilli dans sa ferme. Son guide le conduisit sur une montagne aplatie au sommet et qui sert de contrefort à une chaîne de montagnes qui court du sud-ouest au nord-est. C'est là que résidait le chef qui l'avait fait demander, qu'il nomma « le chef de la montagne », mais dont le vrai nom était Moshesh, fils de Mokhatchane!

Moshesh, roi des Bassoutos, lui fit part de malheurs sans nombre qui avaient fondu sur sa tribu et l'avaient conduit

à deux doigts de sa perte. Aux attaques sans cesse renouvelées des Zoulous, des Mantatis et des Matébélés, avaient succédé celles des Korannas qui armés de fusils opéraient périodiquement des razzias au sein de sa tribu. Une partie de celle-ci n'y pouvant tenir avait cherché dans l'émigration un soulagement à ses infortunes, tandis que nombre de Bassoutos provoqués par la faim étaient devenus anthropophages. Moshesh demanda à son hôte s'il ne connaissait pas un moyen de pacifier son malheureux pays et de lui procurer quelque repos.

Adam Krots pensa aux missionnaires; ils se souvint des bénédictions apportées par l'Évangile aux habitants de Kuruman, de Philippolis et de Griqua-Town. Cherchant alors à détourner les pensées du « chef de la montagne » de tout secours qui pourrait lui venir de la possession d'armes à feu, il lui affirma que la délivrance ne pouvait lui venir que du Ciel et il l'engagea à faire des démarches pour se procurer des messagers de la bonne nouvelle.

La perspective de posséder de tels hommes sourit à Moshesh et avant le départ d'Adam Krots, il lui fit promettre de déposer sa demande auprès du missionnaire de Philippolis.

En Afrique, à cette époque surtout, les affaires du genre de celle qui nous occupe ne pouvaient se faire du jour au lendemain. Adam Krots pouvait s'être acquitté de son message, sans que pour cela il lui ait été possible de répondre à la demande de Moshesh. Cette idée vint à l'esprit du chef: « Peut-être qu'Adam Krots est trop pauvre pour me procurer un missionnaire? » Que faire alors? Résolu à mettre un terme aux souffrances de son peuple et confiant dans la parole du chasseur, il rassemble deux cents bœufs qu'il lui envoya sous la conduite de plusieurs de ses sujets. Ces bœufs et leurs conducteurs tombèrent entre les

mains de Korannas maraudeurs qui s'emparèrent de ce butin; les envoyés de Moshesh trop peu nombreux pour opposer de la résistance reprirent le chemin de la montagne heureux d'avoir échappé à la mort.

Les choses en étaient là quand les frères Casalis, Arbousset et Gossellin arrivèrent à Philippolis, en route pour l'intérieur.

Adam Krots se souvint alors de la promesse faite au « chef de la montagne » et fit part à nos jeunes frères de son désir d'avoir auprès de lui des serviteurs de Dieu; il s'offrit même de les accompagner dans le cas où ils consentiraient à se rendre à Thaba-Bossiou, la résidence de Moshesh.

L'état de trouble dans lequel se trouvait encore le pays situé au nord de Lathakou, ne permettait guère à nos frères de se bercer d'illusions quant à leur établissement actuel chez les Baharoutsi ou chez Mosélékatsi; ils trouvèrent donc tout naturel de se rendre à la demande de Moshesh.

Des historiens qui n'ont pas connu personnellement Moshesh, ont jugé sévèrement son désir d'avoir des missionnaires; ils l'ont attribué à son ambition et à l'espoir qu'il avait de tirer avantage de la présence des blancs dans son pays pour agrandir son pouvoir et humilier ses ennemis. L'homme qui, jeune encore avait émis cette maxime : La paix c'est ma sœur, et plus tard : L'abondance se trouve dans la paix, cet homme avait horreur du sang versé sur les champs de bataille et ce n'est que justice de lui accorder que son désir d'avoir des missionnaires était dû à l'espoir qu'il avait de voir luire sur son peuple opprimé et malheureux, des jours meilleurs. C'eût été trop exiger de lui que d'attendre qu'il se fît une idée juste de l'enseignement des missionnaires; il souffrait, son peuple souffrait : c'en était assez pour accepter la perspective qu'Adam Krots avait fait

briller à ses yeux, celle de voir régner la paix là où régnait en permanence la guerre et la désolation.

Avant d'accompagner MM. Arbousset, Casalis et Gossellin dans leur voyage au pays de Moshesh, arrêtons-nous quelques instants au confluent de l'Orange et du Calédon et assistons à la fondation d'une station qui devait prendre en peu de temps un développement considérable.

Un pas seulement en arrière.

Après la dispersion des Baharoutsi, nous avons laissé MM. Rolland, Lemue et Pellissier à Motito. La porte vers le Nord étant momentanément fermée et le champ de Motito trop restreint pour y occuper trois ouvriers, on se décida, ainsi que nous l'avons déjà dit en passant, à détacher le frère Pellissier de l'œuvre dans le Nord et à l'établir auprès des Batlapis, tribu appartenant à la famille des Béchuanas. Cette tribu avait subi le contre-coup des invasions soudaines des Mantatis et s'était réfugiée dans les environs de Philippolis. Il s'agissait de les grouper en un lieu convenable et plus propre à les élever dans l'échelle de la civilisation. A Philippolis, les mulâtres les tenaient en profond mépris et leur voisinage constituait un obstacle réel à leur relèvement moral et religieux. Le tout était de trouver un endroit convenable où l'eau et la terre labourable fussent assez abondantes pour y fonder une œuvre qui eût de l'avenir.

Celui-là même qui ouvrait aux frères Casalis, Arbousset et Gossellin un champ immense, préparait du même coup au frère Pellissier un emplacement propre à recevoir la tribu que déjà il portait sur son cœur.

Non loin de l'endroit où le Calédon vient se jeter dans l'Orange, la Société des Missions de Londres avait fondé une station en faveur de ces pauvres enfants du désert, connus sous le nom de Bushmen. On avait essayé de les fixer au sol en leur apprenant à le cultiver; mais habitués

depuis des générations à ne vivre que de chasse et de rapine, tous les efforts tentés par des hommes de foi n'ont abouti à rien. La Société des Missions de Londres ayant décidé l'abandon de ce poste, elle offrit à M. Pellissier de s'y établir avec sa jeune compagne qu'il avait épousée récemment à Graff-Reinet. Les quelques bâtiments qui s'y trouvaient étaient dans un état complet de délabrement et exigeaient, pour être rendus temporairement habitables, de très grandes réparations.

Par sa situation géographique, la nouvelle station qui portait le nom de Calédon, mais qui fut changé plus tard en celui de Béthulie, était admirablement située; elle se trouvait à peu près sur la route qui conduit de la colonie du Cap à Motito et de la même colonie au futur champ de travail des frères Casalis et Arbousset : on ne pouvait désirer un endroit plus convenable. Le voisinage de hautes collines donnait naissance à des vallées fertiles où l'eau jaillissait de partout abondante et pure.

En prenant possession de la station dont nous venons de parler, M. Pellissier y trouva une cinquantaine de Bushmen, dont la présence lui causa les plus grands ennuis; ils lui volèrent la nuit, en plusieurs fois, une soixantaine de moutons. Aussi notre frère ne prit-il aucun repos jusqu'à ce qu'il eut réussi à attirer près de lui un chef de Batlapis, dont le pouvoir s'exerçait sur environ deux mille sujets. — Ce fut pour notre frère un beau jour que celui où il vit s'ébranler et se mettre en marche le chef Lepui, accompagné de la plus grande partie de son clan. Dans le Nord, à Kuruman par exemple, les Batlapis se bâtissent des huttes spacieuses et bien aérées; étrangers comme ils se sentaient l'être à Philippolis, les sujets de Lepui avaient pris des Korannas la manière de bâtir les leurs. La carcasse se compose tout bonnement de bambous flexibles, fixés les uns aux autres par des lanières et dont les extrémités

entrent dans la terre. La charpente, formant un tout, se transporte à dos de bœuf; une fois fixée en terre, on la recouvre de nattes de joncs; l'ouverture par laquelle on entre n'a pas plus de 60 à 80 centimètres de hauteur. Ce fut un spectacle nouveau et amusant pour notre frère de voir arriver ces maisons ambulantes et de les voir se fixer comme par enchantement en terre, formant un rond parfait, dont l'intérieur était destiné à recevoir le bétail pendant la nuit.

C'est vers la fin du mois d'avril 1833, c'est-à-dire au commencement de l'hiver, que M. Pellissier s'établit dans sa station, que désormais nous appellerons Béthulie. Il se mit courageusement à l'œuvre, embrassant tout à la fois les travaux matériels et ceux de l'œuvre missionnaire proprement dite. Canaliser l'eau des fontaines, distribuer des champs et des jardins, les faire entourer d'un mur fait de mottes sèches pour les mettre à l'abri du bétail; tout ce travail marchait de pair avec l'école, qui comptait déjà plus de 80 enfants, et la prédication du dimanche, à laquelle assistaient plus de 300 auditeurs. M. Pellissier prêchait une fois en hollandais et une autre fois en séchuana. Obligé de se servir des locaux qu'il avait trouvés là et qui servaient naguère à l'instruction des Bushmen, il s'y trouvait très à l'étroit, et bien des personnes, grandes et petites, trouvaient là un prétexte pour rester à la maison. L'ignorance de ces pauvres gens était extrême; elle égalait celle des tribus de l'intérieur, bien que pourtant ils eussent séjourné quelque temps dans le voisinage de Philippolis.

Laissons notre frère et sa courageuse compagne continuer l'œuvre qu'ils viennent de fonder et revenons à Philippolis, où nous avons laissé MM. Casalis, Arbousset et Gossellin, faisant leurs préparatifs pour se rendre auprès du chef de la montagne.

Ne connaissant pas la nature du pays qu'ils allaient par-

courir, les frères résolurent de ne prendre qu'un seul wagon et le strict nécessaire pour un voyage de quelques mois. Leurs préparatifs furent bientôt achevés, mais ceux d'Adam Krots se faisaient avec une lenteur qui faillit impatienter nos jeunes frères. Il faut avoir vécu longtemps en Afrique pour savoir ce que c'est réellement que la préparation d'un wagon en vue d'un long voyage, quand ce wagon surtout appartient à un indigène, qu'il le tient de cinquième ou sixième main, que tout branle, que tout craque, depuis la tente jusqu'aux bandes des roues, qui menacent à chaque instant de s'élancer dans l'espace. Il y a pour ce genre de préparatifs un objet d'un prix incalculable qui remplace le fer et la fonte et que rien ne saurait remplacer : c'est le Rimepi, c'est-à-dire une sorte de lanière de peau de bœuf, de chèvre ou d'élan, bien assouplie, et dont on se sert à chaque instant pour consolider ce qui branle et fortifier les parties faibles. Nos frères qui avaient des wagons neufs et à qui l'expérience manquait encore, ne pouvaient pas entrer dans cette multitude de détails qui absorbaient l'esprit et les moments de leur futur guide. Et puis, en Afrique, le temps ne se mesure pas à la mesure des Européens, toujours pressés, toujours haletants.

Avoir du temps et beaucoup de temps devant soi, c'est la suprême jouissance des noirs habitants de l'Afrique. Du reste, quand il s'agit d'un voyage au désert, on sera privé de tout ce qu'on aura oublié avant de partir.

Ajoutons qu'Adam Krots, en vrai patriarche, ne voyageait jamais seul, et dans cette circonstance il emmena avec lui toute une bande d'individus grands et petits qui devaient prendre soin du bétail, seller les chevaux, porter les fusils de leurs patrons, et qui comptaient surtout faire bonne chère pendant le voyage. Un certain nombre d'entr'eux étaient montés sur des bœufs, d'autres sur des chevaux ; tous étaient armés de fusils à pierre.

C'est le 5 du mois de juin que MM. Casalis, Arbousset et Gossellin se mirent en marche pour le pays des Bassoutos. La distance qu'ils avaient à parcourir pour arriver chez « le chef de la montagne » était d'une centaine de lieues environ; mais l'absence de route tracée, la recherche de gués convenables pour traverser les rivières leur faisait perdre bien du temps. La chasse était l'occupation favorite des mulâtres chargés de pourvoir aux nécessités de la caravane; on chassait à cheval. L'un des chasseurs s'efforçait de diriger des troupeaux de gazelles et de gnous dans une certaine direction où se trouvait un compère, qui, au passage de ces élégants animaux, les visait et faisait feu. Si le chasseur avait été assez heureux pour tuer une gazelle, on lui ouvrait le ventre pour la débarrasser de ses entrailles et on la mettait en croupe sur le cheval d'un des cavaliers. Si, au contraire, on avait tué un zèbre ou un gnou, un chasseur allait à cheval chercher un des wagons, dans lequel on déposait cette délicieuse venaison.

Ce voyage n'offrait aucun danger de la part des rares et paisibles habitants du désert à parcourir; les lions auraient eu à faire à bonne partie s'ils s'étaient attaqués directement à une caravane aussi nombreuse et aussi bien armée. Du reste, c'est la faim qui rend le lion redoutable aux voyageurs et leur table était journellement trop bien servie pour qu'ils s'avisassent de tenter la fortune. Nos frères n'étaient pourtant pas sans appréhension. Il y avait à cette époque des bandes peu nombreuses, mais bien armées de Korannas qui répandaient partout la terreur et la mort. Montés sur des coursiers encore inconnus à beaucoup d'habitants du pays, ils fondaient à l'improviste sur des villages dont ils enlevaient le bétail; c'était là toute leur ambition. Partout où nos frères passaient, les indigènes saisis de crainte fuyaient à leur approche; on les prenait d'abord pour des Korannas. Leur cordialité dissi-

pait bien vite toutes leurs craintes et on les voyait, femmes et enfants, s'approcher en toute confiance des wagons. A Thaba-Ntsou le chef du village ne fut rassuré qu'après les avoir vu lever le camp et se mettre en route.

En suivant pas à pas nos voyageurs d'après un journal tenu jour après jour par M. Arbousset, on ne peut, quand on connaît le pays, s'empêcher de constater bien des erreurs sur les noms donnés aux montagnes et aux rivières et sur l'écoulement des cours d'eau. La chose est inévitable, surtout quand on ne connaît pas ou qu'imparfaitement la langue du pays. Cela nous dit hautement la réserve avec laquelle nous devons accepter les résultats des découvertes modernes faites par les voyageurs qui sillonnent en tous sens l'Afrique centrale. Il serait intéressant de comparer dans 50 ans ce qu'on nous donne aujourd'hui pour des résultats acquis à la science géographique, avec ce que sera alors le résultat final d'une science qui embrasse tant de pays et de peuples divers.

A mesure que nos voyageurs avançaient dans leur marche, l'horizon semblait s'étendre devant eux. Des hauteurs qui dominent le Calédon, un affluent de l'Orange, ils pouvaient contempler dans sa beauté cette belle chaîne de montagnes qui sous des noms divers s'étend de la Cafrerie aux frontières du Mozambique et semble être placée là comme une barrière qui sépare des tribus de même couleur, mais de langues et de mœurs différentes. Le coup d'œil en était ravissant.

J'ai passé bien des fois auprès d'un pic isolé, d'une grande élévation et entouré de hautes collines aux sommets aplatis. Ce pic, s'appelle le pic de la délibération. La tradition dit que nos frères, incertains sur la route à prendre, tinrent conseil et décidèrent de se rendre immédiatement chez Moshesh, au lieu de visiter un village de Mantatis qui ne se trouvait qu'à un jour et demi de marche de cet endroit.

Moshesh ayant appris par un message de la part des frères que des missionnaires se rendaient chez lui, il leur envoya deux de ses fils dont l'un Letsié, le chef actuel de la tribu des Bassoutos, est bien connu. Il était là, quand on traversa le Calédon; il fut témoin des efforts de tous, animaux et créatures humaines, pour sortir de cette rivière sablonneuse et encaissée, ces maisons roulantes qu'il voyait pour la première fois. Un timon d'une voiture s'était cassé dans la lutte, et le wagon de nos frères était resté encaissé dans le sable au milieu de la rivière où il resta jusqu'à ce qu'un attelage frais vint l'en sortir. Le lendemain de ce jour fut consacré à réparer les avaries causées par cette laborieuse traversée.

Il y avait déjà quatre jours que Letsié était avec nos voyageurs, lorsqu'il leur annonça qu'il allait les quitter. On lui en demanda la cause et il dit: «Je crains les remontrances de mon père.» Et pourquoi? Il répondit: «En m'envoyant à votre rencontre, il y a quatre jours, mon père m'a dit: «Amène-moi ces hommes sains et saufs; sinon je te rends responsable de tout le mal qui leur arrivera. Et voilà qu'une des voitures est cassée.»

Letsié pouvait avoir alors environ 22 ans.

Avant de mettre les missionnaires français en rapport avec Moshesh, il importe de signaler une erreur d'une importance majeure que nous trouvons dans «Les Missions évangéliques de Burckhardt et Grundeman». Dans le volume sur l'Afrique, à la page 284, nous lisons ce qui suit: «La Société des Missions de Berlin avait dès longtemps formé le projet d'évangéliser les Bassoutos; mais retenue par la crainte que les Boers ne fussent un obstacle à son travail, elle se laissa devancer par la Société des Missions de Paris.»

On pourrait croire ici qu'il s'agit de notre mission au Lessouto, mais cela n'est pas. L'erreur est manifeste. A l'époque où MM. Casalis et Arbousset pénétrèrent dans le

pays de Moshesh, ce dernier aussi bien que son pays n'étaient connus que de quelques chasseurs et de Korannas maraudeurs. Les Boers avaient à peine traversé le fleuve Orange; ce n'est qu'après l'affranchissement des esclaves qui eut lieu en 1835 qu'on les vit fuir la colonie du Cap où les nègres étaient devenus leurs égaux. Ce n'est qu'en 1834 que pour la première fois l'on vit en Afrique des frères missionnaires appartenant à la Société de Berlin; ils exercèrent leur ministère à Beaufort, puis à Zoar, station située à une quarantaine de lieues à l'est de la ville du Cap. Cette dernière station, fondée en 1816 par une Société de missions de la ville du Cap, avait été desservie par un missionnaire du nom de Joubert. Cette société ne pouvant se procurer les fonds nécessaires au maintien de son œuvre s'était dissoute et avait cédé son champ de travail à la Société de Berlin. La Société de Berlin avait déjà un champ de mission dans le pays des Korannas, dirigé par M. Vouras. C'était tout.

Je crois avoir trouvé la source de l'erreur commise; elle m'est fournie par les lignes qui suivent celles que j'ai citées et que je transcris : « Cependant l'un des membres les plus fidèles de cette association (la Société de Berlin) le général Gerlach, ne cessait de tourner ses regards du côté du Lessouto et, peu à peu, on en vint à l'idée de fonder une station chez les Swazis, au nord du Pongolo, dans les montagnes du Dragon. C'est dans ce but que, le 1er décembre 1859, les missionnaires Merensky et Grützner partirent de Natal pour Hocho, forteresse du roi des Swazis; mais ils durent s'estimer heureux de revenir sains et saufs de cette expédition. Le magistrat de la ville de Leydenburg leur avait déjà déconseillé cette tentative, les engageant à se diriger plutôt vers les contrées habitées par les *Bassoutos du Nord* appelés Bapelis et c'est ainsi que cette Société trouva le champ de travail qu'elle désirait. »

On le voit, il n'est pas question ici de Bassoutos sujets de Moshesh, mais de Bapelis auxquels on donne à tort ce nom-là. Confrontez les dates : C'est en 1833 que MM. Casalis, Arbousset et Gossellin arrivaient au Lessouto le pays de Moshesh; ce n'est qu'en 1859 que MM. Mérensky et Grützner s'établirent dans le Transval au sein de la tribu des Bapelis, qu'ils appelèrent des *Bassoutos*.

Il faut rendre l'honneur à qui l'honneur appartient; ce n'est que justice.

CHAPITRE VIII

MM. Casalis, Arbousset et Gossellin en vue de Thaba-Bossiou; l'un d'eux prend le devant à cheval. — Moshesh le reçoit avec cordialité. — Le chef lui présente son harem. — Arrivée des wagons. — Un repas offert à Moshesh; il passe la soirée au camp. — Biographie de Moshesh. — Fondation de la station de Morija. — M. Casalis retourne à Philippolis chercher le gros du bagage laissé là en dépôt; premiers travaux d'installation. — Préparatifs de voyage. — Arrivée à Morija d'une escouade de jeunes Bassoutos envoyés par Moshesh. — L'aide missionnaire Gossellin. — Départ de M. Casalis. — Incidents de voyage. — Ce qu'est une femme dans une station. — Étude de la langue. — Moshesh excellent pédagogue. — Comment les missionnaires se préparent en vue du dimanche. — Moshesh à Morija.

Après avoir quitté les bords du Calédon, les missionnaires vinrent coucher près d'un ruisseau fortement encaissé, qui se change en une impétueuse rivière pendant les grandes pluies de l'été. Ses bords étaient couverts de saules de rivière; quelques-uns, courbés par le poids des ans, s'étendaient d'une rive à l'autre et pouvaient servir de pont quand le torrent cessait d'être guéable. Cette rivière fut baptisée du nom de « La Saule », mais les indigènes ont continué à l'appeler « La Phutsiatsana », sans doute à cause des chamois qui ont dû abonder dans la contrée. De ce campement nos voyageurs pouvaient parfaitement distinguer la montagne de Moshesh, dont ils n'étaient plus éloignés, à vol d'oiseau que 2 à 3 kilomètres. Au-dessus de ce plateau dominait la chaîne des Maloutis, dont Machacha, l'un des points les plus élevés, offrait à la vue un spectacle vraiment imposant. Il tardait à nos frères d'arriver enfin

au terme de leur voyage ; mais bien qu'ils fussent aussi rapprochés qu'ils l'étaient, grâces aux ravins profonds qui leur barraient le passage, ils durent faire un grand détour et n'arrivèrent que le soir au pied du plateau habité par Moshesh.

Le plus jeune d'entre eux, M. Casalis, gagné sans doute par l'impatience, avait pris sa monture, et à travers champs et ravins s'était frayé un passage qui l'avait conduit à l'un des étroits défilés qui conduisent à la résidence des Bassoutos. Laissons-le nous raconter lui-même son arrivée à Thaba-Bossiou.

« Les Bassoutos nous ont reçus comme des bienfaiteurs. Moshesh n'a rien négligé pour nous montrer la joie que lui causait notre arrivée. Je n'oublierai jamais avec quel enthousiasme les habitants de Thaba-Bossiou m'accueillirent le 28 juin. J'avais devancé les voitures, afin d'aller saluer Moshesh au nom de mes frères. Lorsque je fus parvenu à un kilomètre de la montagne sur laquelle la ville est située, j'aperçus une foule immense qui des bords escarpés de la montagne cherchait à découvrir l'étranger dans la plaine. Mon cœur tressaillit à la pensée que ces sauvages allaient entendre, pour la première fois le nom du Sauveur ; je sentis l'immense responsabilité qui pesait sur nous, et je rendis grâces à Dieu de ce qu'il avait préparé la voie devant ses serviteurs.

Une forte décharge de fusils[1] réveilla bientôt mon attention ; j'avais atteint le pied du plateau et il était temps de descendre de cheval pour gravir les rochers qui me séparaient encore du roi des Bassoutos. Depuis ce moment, les décharges se succédèrent sans interruption au milieu des acclamations de la foule ; mais aussitôt que je fus arrivé

[1] Ces fusils, on l'apprit plus tard, avaient été pris à des Korannas maraudeurs, défaits par Moshesh.

près des premières huttes, il se fit un profond silence et quelques indigènes s'avancèrent pour me conduire vers Moshesh. Je le trouvais assis sur une natte, au milieu de ses conseillers. Il me tendit la main d'un air affectueux et m'invita à prendre place à son côté. Un de ses serviteurs m'apporta un pot de bière et quelques bâtons de cannes à sucre. Moshesh me remercia d'avoir franchi de si grandes distances, dans le but de venir instruire son peuple. Je tâchai de lui faire comprendre que Dieu seul nous avait inspiré cette résolution. Il ajouta : Si vous consentez à demeurer avec moi, vous m'apprendrez à connaître votre Dieu ; mon pays est à votre disposition ; bâtissez, cultivez comme vous le jugerez à propos ; je veux rassembler tous mes sujets et m'établir auprès de vous. Lorsque vous serez un peu reposé, nous partirons ensemble pour aller chercher un emplacement convenable. »

« Cela dit, Moshesh se lève, me place à sa droite et me conduit vers sa hutte ; le peuple nous suit à vingt pas de distance ; un héraut récite à haute voix les louanges du fils de Mokhatchane. Arrivé près de sa demeure royale, le chef fait appeler tout le sérail et me présente à chacune de ses femmes. J'en vis une trentaine, outre la reine légitime, qui jouit de grands privilèges et demeure à part dans une hutte particulière. Cette cérémonie termina la visite ; les voitures de mes frères étant arrivées auprès de la montagne, je demandai la permission de rejoindre mes amis. »

Telle fut la première entrevue de Moshesh avec l'un des représentants de la Société des Missions de Paris.

C'était le 28 juin 1833.

Dès que les voitures furent dételées et la tente dressée, Moshesh se rendit au campement pour faire la connaissance de MM. Arbousset et Gossellin, qu'il n'avait pas encore vus.

Cette première visite fut entièrement de cérémonie. En

Afrique, l'étiquette ne permet pas qu'on s'occupe d'affaires sérieuses dans une première entrevue.

Les jours qui suivirent furent un sujet d'étonnement pour nos missionnaires, peut-être insuffisamment préparés pour résister au froid d'un pays montagneux. Il neigea pendant plusieurs jours de suite. Ils ignoraient alors, ce qu'ils apprirent plus tard, que Thaba-Bossiou se trouvait à une altitude de 2000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

L'accueil si bienveillant de Moshesh porta nos frères à l'inviter à partager un de leurs repas. Il fallait, dans cette circonstance, mettre de côté tout ce que nous appelons cérémonie dans un pays civilisé, et ne compter que sur la cordialité qui devait réunir, non pas autour d'une même table, mais autour d'un même pot, les représentants de deux races différentes. Le seul plat qui composait ce modeste repas consistait en un ragoût de mouton auquel on avait mêlé de la citrouille; pour breuvage, on servit du café assez léger, pour permettre d'en prendre plusieurs tasses pendant le repas.

C'est à l'issue de ce repas que nos frères crurent devoir exposer à Moshesh le but de leur venue dans son pays. Ce fut pour eux un moment à la fois sérieux et solennel.

Le chef avait auprès de lui quelques-uns des hommes les plus importants de sa tribu; Adam Krots fut invité à assister à la conférence. Ce fut lui qui, le premier, prit la parole. Il rappela les circonstances qui l'avaient conduit auprès du chef de la montagne, la promesse qu'il lui avait faite de présenter sa requête aux missionnaires de Philippolis, dans le but de lui procurer des messagers de paix; il termina, en disant à Moshesh : « Voilà les hommes que je vous ai promis. »

La parole revenait naturellement à Moshesh, qui remercia Adam Krots de ce qu'il avait rempli sa promesse, et les missionnaires qui avaient répondu à son appel. Le moment

était venu d'expliquer à Moshesh le but pour lequel ils avaient franchi de si grandes distances. Ils avaient été touchés par le récit que leur en avait fait Adam Krots, de la situation malheureuse des Bassoutos ; l'ignorance et le péché sont le plus souvent la cause de nos malheurs. A tous les maux qui affligent Moshesh et son peuple, il y a un remède puissant et efficace, à savoir la connaissance du vrai Dieu et père de notre Seigneur Jésus-Christ. « Nous sommes, dirent-ils, les messagers d'un Dieu de paix dont la protection et l'amour nous étaient assurés et qui voulait bénir et protéger les Bassoutos aussi. Si Moshesh et ses gens consentaient à se placer avec nous sous les soins et les directions de ce Dieu, nous avions la plus parfaite assurance qu'Il se chargerait de faire cesser les incursions de leurs ennemis et de créer dans le pays un nouvel ordre de croyances et de mœurs qui produiraient la tranquillité, l'ordre, l'abondance. »

« Pour prouver à nos nouveaux amis la fermeté de nos convictions à cet égard et la pureté de nos intentions, nous offrions de nous établir au milieu d'eux d'une manière définitive, de partager leur sort quel qu'il pût être. »

Abordant après cela le côté matériel de l'œuvre, nos frères dirent à Moshesh que, voulant pourvoir entièrement eux-mêmes à leur entretien, il leur fallait un endroit où ils pourraient bâtir des maisons, ensemencer des terres selon leurs idées et leurs habitudes, etc.

Voici en résumé quelle fut la réponse de Moshesh : « Mon cœur est blanc de joie, vos paroles sont à la fois grandes et douces. Il me suffit de voir vos vêtements, vos armes, les maisons roulantes dans lesquelles vous voyagez, pour comprendre combien vous avez d'intelligence et de force. Vous voyez nos désolations. Ce pays était autrefois plein d'habitants. Des guerres l'ont dévasté. Des multitudes ont péri. D'autres se sont réfugiées dans des contrées étran-

gères. Je suis resté presque seul sur ce roc. On m'a dit que vous pouviez nous aider, vous me promettez de le faire, c'est tout ce que je veux savoir. Restez au milieu de nous. Vous nous instruirez, vous ferez tout ce que vous voudrez. Le pays est à votre disposition; nous allons le parcourir ensemble et vous choisirez l'endroit qui vous conviendra le mieux. »

Les conseillers du chef exprimèrent leur assentiment à tout ce qu'il avait dit.

Après quelques jours d'attente, on se mit en campagne dans la direction sud-sud-ouest de Thaba-Bossiou. Le choix des missionnaires s'arrêta tout d'abord sur un endroit qui semblait convenir parfaitement à la fondation d'une station; il était situé environ à 8 lieues de Thaba-Bossiou et s'appelait Makhoarane. On poussa plus loin, jusqu'à Boléka, mais aucun endroit n'offrant les mêmes avantages que celui sur lequel le choix s'était d'abord fixé, on revint à Makhoarane.

L'eau y était abondante et pure et le bois de chauffage n'y était pas rare. L'exposition ne laissait rien à désirer. Qu'on se représente une vallée ondulée d'une capacité de plusieurs kilomètres carrés, entourée de hautes collines qui, séparées les unes des autres, donnaient naissance à de nouvelles vallées richement arrosées et propres à l'agriculture. En face, à une certaine distance, un plateau isolé d'environ 300 mètres, couvert de riches pâturages, dont les abords difficiles pouvaient la convertir en forteresse en temps de guerre. Tout autour des terres d'une grande richesse pour la culture des grains. Au fond de cette vallée coulait un ruisseau alimenté par les nombreuses sources qui s'échappaient de la montagne. L'emplacement choisi pour la station était adossé à un immense plateau protecteur, séparé, quoique faisant partie de la chaîne des Maloutis. L'exposition au nord-nord-est assurait une abondance

de chaleur suffisante pour la culture des céréales et des arbres fruitiers. Tel était Makhoarana, dont le nom fut changé en celui de Morija : «L'Éternel y pourvoira.»

C'était le 9 juillet 1833.

Avant d'aller plus loin il me semble important d'apprendre à bien connaître Moshesh, cet homme dont le nom s'associe si étroitement à la fondation et au développement de l'œuvre fondée en Afrique, par la Société des Missions évangéliques de Paris. Qui ne l'a connu, qui n'en a pas entendu parler, au sein des Églises qui ont contribué à l'entretien de cette mission. Comme tout homme dont le passage ici-bas a été signalé par de grandes œuvres, Moshesh a eu des admirateurs enthousiastes et des détracteurs acharnés; mais nul n'a pu le connaître sans l'aimer; et l'on peut dire que sa mort a eu pour sa tribu les conséquences les plus déplorables: elle en a souffert et elle souffrira longtemps encore de la perte de celui qui, malgré les grandes lacunes de son administration, avait su l'amener pourtant, à un tel état de prospérité.

Moshesh naquit vers l'an 1785 à Boutabouté, plateau détaché, mais dépendant de la grande chaîne des Maloutis. Son père Mokhatchane, par des raisons qui nous sont inconnues, abandonna pour un temps sa forteresse naturelle pour aller s'établir sur les bords de la Tlotse, petite rivière très encaissée quoique peu profonde, dont les eaux coulent avec lenteur et se jettent dans le Calédon. Les Bassoutos jouissaient alors d'une prospérité dont les vieillards conservent un vif souvenir; l'agriculture et d'immenses troupeaux suffisaient amplement aux besoins de la tribu. Selon la coutume du pays qui veut que les fils de chefs ne se distinguent en rien des jeunes gens de leur âge, Moshesh prenait soin des troupeaux de son père. A l'âge de quatorze ans environ, il passa par le rite de la circoncision. Cette coutume, qui accuse d'anciens rapports

avec les descendants d'Abraham, occupe une place essentielle dans la vie des adolescents. Elle a dégénéré sans doute; mais telle qu'elle se pratique aujourd'hui, on peut y reconnaître encore des traces de son ancien caractère religieux. Elle marque l'entrée d'un jeune homme dans le monde, le commencement de la vie publique. Ces fêtes d'initiation qui viennent briser la monotonie de la vie sauvage duraient autrefois des mois entiers, pendant lesquels les novices étaient soumis à des épreuves physiques si pénibles qu'elles entraînaient quelquefois la mort. Dans ce cas les initiateurs se rendent chez les parents du jeune homme qui a succombé; ils tiennent dans leurs mains un vase vide, qu'ils élèvent à la hauteur de leur visage et qu'ils laissent tomber; ce langage est compris. Quand il s'agit d'un fils de chef, on réunit tous les jeunes gens de son âge pour être circoncis en même temps, et dès lors ils lui sont attachés à la vie et à la mort.

Il y avait au nombre des compagnons de Moshesh un jeune homme qui semblait devoir succomber aux épreuves de la circoncision; il y résista néanmoins, et il devint l'un des soutiens les plus puissants de son jeune chef. Son nom est Makoaniana; plus tard, devenu chrétien, il prit celui de Josué. L'histoire de ce temps-là nous transporte aux jours d'Abimélek; souvent il suffirait de changer les noms, tant les faits qui s'accomplissent sont identiques. Querelles entre bergers de tribus différentes au sujet de fontaines ou de pâturages, vols réciproques de troupeaux, tel est le fond de l'histoire de ces peuples primitifs. Du reste, c'est par de tels exploits que l'homme se fait connaître et s'élève au-dessus du vulgaire; c'est ainsi seulement qu'il peut aspirer à gouverner ses semblables et à s'entendre louer dans des chants nationaux.

Moshesh appartenait par sa naissance à la branche aînée de la famille régnante; mais la branche cadette était digne-

ment représentée par un vieillard du nom de Motloumi, qui a laissé une grande réputation de sagesse. Moshesh était appelé à relever sa maison, et, il faut le reconnaître, ni l'ambition, ni l'intelligence, ni le courage ne lui ont fait défaut. Motloumi avait beaucoup voyagé pour apprendre à connaître les hommes. Plusieurs de ses maximes ont été conservées et elles exercèrent sans doute une grande influence sur le caractère du futur roi des Bassoutos. Ce vieillard, prévoyant déjà ce que deviendrait le fils de Mokhatchane, lui disait : « Mon fils, tu seras probablement appelé à gouverner les hommes; apprends à les connaître. » Telle a été la grande étude de Moshesh et tel fut le secret de sa puissance. Le Nestor de la tribu disait encore : « J'aime mieux être entouré d'enfants que de grandes personnes; ils sont moins méchants. » Moshesh à son tour a toujours montré pour l'enfance un amour singulier. Enfin, Motloumi avait coutume de dire à ses sujets enclins au pillage : « Mes enfants, mieux vaut battre son blé qu'aiguiser son javelot. » Qui ne reconnaît dans ce sage le précurseur de celui qui a dit plus tard avec tant de vérité : « La paix, c'est ma sœur. »

Mais Moshesh ne devait pas encore profiter de toutes les sages leçons de Motloumi; il était jeune, il avait à se faire une réputation, et dès lors il devait, à l'exemple de ses devanciers, prendre la sagaie et le bouclier et enlever du bétail aux tribus voisines. Makoaniana, son fidèle compagnon, l'aida puissamment, et, en peu de temps, ils avaient acquis par leurs exploits une grande réputation de bravoure et de nombreux troupeaux. Moshesh avait dit à Makoaniana : « Tu es mon bras droit », et ce dernier justifiait la confiance de son jeune maître en se battant comme un lion.

A cette époque de sa vie, Moshesh s'était déjà fait un programme politique; le voici : « Rendons-nous d'abord

redoutables par nos exploits; plus tard, nous parlerons de paix et de clémence. Dans les querelles d'autrui, mettons-nous toujours du côté du plus fort. Pour devenir riche en troupeaux et en hommes, on ne peut éviter de se faire de nombreux ennemis; mais ils ne rugissent pas toujours. Motloumi croyait qu'il vaut mieux implorer un ennemi que le combattre; nous le ferons au besoin. Enfin le soin des pauvres et des veuves est chose sacrée parmi nous; nous ne le négligerons pas. » Voilà bien, quant au fond, quelle a été la politique de Moshesh pendant sa longue existence; il l'a sans doute modifiée selon les circonstances; le christianisme n'a pas été sans y déposer aussi son empreinte; mais en étudiant la vie de cet homme, on reconnaît partout les traces des principes énoncés plus haut.

Pendant que Moshesh croissait en richesse et en crédit au milieu de son peuple, des événements politiques très graves s'accomplissaient sur le versant oriental des Montagnes Bleues, dans le pays des Cafres et des Zoulous. Chaka régnait en maître absolu sur des tribus aguerries; son joug de fer, devenu insupportable, poussa à la révolte plusieurs de ses vassaux. Incapable de lutter avec chance de succès, l'un d'eux prit la fuite, emmenant quelques milliers de guerriers. Le farouche Mataoane a pris la direction du Lessouto; sur son passage il rencontre Pakalita, chef de Fingous, qui, à son approche, abandonne son village et fuit devant un ennemi qu'il sait implacable. Dans sa fuite, Pakalita rencontre à son tour une tribu de Mantatis, qui tiraient leur nom de celui d'une reine qui les gouvernait alors. A l'approche des Fingous, les Mantatis effrayés abandonnent aussi leurs villes et vont s'établir non loin du pays des Bassoutos. Ces trois ennemis, qui devaient tour à tour se mesurer avec Moshesh, imprimèrent tout à coup un notable changement à sa politique. Au lieu de continuer à se quereller avec ses voisins, il

s'efforça de se les attacher pour résister, de concert avec eux, au torrent dévastateur qui menaçait leur existence commune. Moshesh avait depuis peu abandonné Lechuaneng, village où résidait son père, pour fonder une ville avec l'élite de la jeunesse du pays. Boutabouté fut choisi par lui pour résidence; c'est là qu'il était né, c'est là qu'il devait grandir aux yeux de son peuple, lui devenir indispensable et laisser dans l'ombre les représentants de la branche rivale. Mokhtachane, son père, se retirait peu à peu des affaires, ou plutôt les rênes du pouvoir s'échappaient insensiblement de ses mains pour tomber dans celles de son fils. C'est la coutume du pays; le courant des affaires se dirige naturellement vers le fils aîné, et le père ne reste auprès de son fils que comme l'ombre d'un pouvoir qui n'est plus. Le christianisme, qui apprend aux hommes à respecter leurs parents, et aux sujets à être soumis aux puissances établies, devait apporter sous le règne de Moshesh de grands, de notables changements. Pour le moment, le fils de Mokhatchane était l'homme de la situation; seul par son âge, par son courage et la maturité de son jugement, il pouvait faire face à l'orage qui allait fondre sur son pays.

Pakalita et ses hordes guerrières approchaient. Fidèle à sa politique de traiter avec l'ennemi plutôt que d'avoir à le combattre, Moshesh essaya de se mettre en rapport avec le chef des Fingous; il lui fit demander quelques sacs de millet, et en échange lui envoya deux beaux bœufs. Pakalita fut sensible à un tel procédé et des échanges en nature allaient avoir lieu entre les sujets des deux chefs, lorsque Motaoane fit son apparition dans le pays. Tout fuyait devant lui; Pakalita lui-même fut battu et mis en déroute; il se dirigea du côté du nord-ouest dans le pays des Lighoyas, où il acheva l'œuvre de destruction commencée par les Mantatis. — Moshesh se tourna dès lors du côté

de Mataoane, du chef des Zoulous. Pour se le rendre favorable, il lui envoie un présent de dix bœufs; ses messagers rencontrent des troupes armées de Zoulous qui vont attaquer le village de Letoulou; on leur prend les dix bœufs et on leur dit: «Allez informer votre maître qu'il sera attaqué cette nuit même. L'attaque eut lieu en effet; Boutabouté fut pris et Moshesh perdit plusieurs milliers de têtes de bétail. Cependant peu de ses gens furent tués.

A partir de cette époque, la tribu des Bassoutos fut incessamment attaquée tantôt par un ennemi, tantôt par un autre. Le siége de Boutabouté par Sekonyela, fils aîné de la reine Mantatis, est resté gravé dans la mémoire des Bassoutos comme l'un des événements les plus mémorables de leur histoire. Ce chef, une fois déjà défait par Moshesh, avait établi ses bataillons au pied du plateau de Boutabouté; c'était à cette époque de l'année où les Bassoutos commencent à cueillir le roseau sucré dont ils sont si friands. Dans la plaine, les champs de millet étalaient aux regards une abondante moisson. Quelques semaines encore et les provisions de l'année seraient recueillies et mises en lieu sûr. La présence de l'ennemi inspira de vives craintes aux Bassoutos. Moshesh envoya un bœuf à Sekonyela avec ce message: «Battons-nous pour nos troupeaux, mais épargnons nos champs de millet.» Le chef Mantatis ne tint aucun compte de la requête; il voulait réduire les Bassoutos par la famine; les champs furent ravagés au milieu de combats journaliers. Les Bassoutos conduisaient leurs troupeaux dans la plaine pour les abreuver et les faire paître; mais toujours une partie du bétail qui descendait de la montagne tombait entre les mains des ennemis; le reste, ne prenant qu'une nourriture insuffisante, dépérissait chaque jour, de sorte que la famine devint excessive à Boutabouté. Les animaux immondes, les vieux cuirs, tout ce qui était de nature à tromper la faim et à prolonger

l'existence fut avidement dévoré par les assiégés. Les sources d'eau étaient souillées chaque jour par les Mantatis. L'épuisement des Bassoutos était grand, et si la lutte se fût prolongée, Moshesh et sa tribu eussent été les victimes d'un ennemi implacable et cruel. Fatigué d'une lutte qui menaçait de lui devenir fatale, Moshesh appela à son secours des Matébélés gouvernés par un chef du nom de Sépéka; mais avant de faire usage de ce secours, il crut devoir avertir ses ennemis: «Fuyez, leur dit-il un jour, ou cette nuit je vous fais dévorer par les Matébélés.» Sekonyela ne tint aucun compte de cet avertissement généreux, et cette même nuit il fut battu et mis en fuite.

Tant de luttes incessantes avaient affaibli les Bassoutos; bon nombre de petits chefs s'étaient détachés de Moshesh pour aller chercher ailleurs des moyens d'existence. Ce doit être à cette époque que Sébétoané est allé s'établir avec ses gens sur les rives du Zambèze, ou le Dr Livingstone l'a rencontré dans ses voyages. On les désignait sous le nom de Makololos, mais c'étaient de vrais Bassoutos qui comptent encore dans le pays de Moshesh plus d'un membre de leurs familles[1].

Un nouvel ennemi vint se joindre à ceux qui travaillaient à la ruine des Bassoutos, et celui-ci surgissait du sein même du pays. La famine avait poussé aux derniers excès une partie de ces malheureuses peuplades. Des hordes armées parcouraient la contrée, en proie aux horreurs de

[1] Après la mort de Sébétoane, ses successeurs se conduisirent méchamment à l'égard des indigènes qui avaient accepté le pouvoir d'étrangers qui s'étaient montrés bons et équitables à leur égard; et dans un jour de colère ils les firent tous périr; les femmes seules furent épargnées. La langue sessouto qui prévalait alors a été conservée comme la langue diplomatique. Il est à peine besoin d'ajouter que c'est dans cette région du Zambèze que la société des Missions de Paris a fondé récemment un nouveau champ de travail.

de la faim. Ne trouvant plus de quoi subsister, ces hommes en vinrent à se nourrir de chair humaine. On les appelait Malimos. Ce qui avait été à l'origine une ressource désespérée devint un goût. Ces cannibales finirent par être assez nombreux pour occuper plusieurs cantons du pays, et leurs expéditions jetaient l'épouvante dans tous les cœurs. Ils allaient à la chasse aux hommes, leur tendant des pièges sur les chemins pendant la nuit. Les malheureux qui tombaient entre les mains des Malimos étaient étranglés après avoir eu la tête rasée et avoir été purifiés, et leurs membres encore palpitants étaient jetés dans d'immenses pots ou chaudières, selon les besoins de la bande affamée [1]. C'est à Moshesh que revient l'honneur d'avoir mis un terme au cannibalisme sans détruire les cannibales, ce que beaucoup de ses fidèles sujets eussent désiré ; il prit même leur défense et prouva à son peuple que de tels êtres avaient été assez malheureux et assez punis de leur égarement. L'affaire se termina par un de ces mots heureux que Moshesh avait toujours à sa disposition et qui coupent court à tout débat : « Les anthropophages sont des sépulcres vivants, dit-il ; on ne se met pas en campagne contre des sépulcres. » Il y a dans nos églises du Lessouto des chrétiens qui ont failli être dévorés par les Malimos, et des Malimos convertis qui servent fidèlement le Seigneur.

Boutabouté, par sa position géographique, n'offrait plus assez de sécurité aux Bassoutos. Le voisinage des Mantatis

[1] Le cannibalisme dans le Lessouto ayant été amené par la nécessité, les femmes se nourrissaient de chair humaine aussi bien que les hommes. Là, au contraire, où le cannibalisme est un acte religieux, la femme est exclue de ces horribles festins. Chez les Malimos, les sentiments de la paternité l'emportaient sur leurs appétits grossiers, et l'on ne connaît pas d'exemple de Malimos ayant dévoré le fruit de leurs entrailles ; tandis que chez les peuples de la mer du Sud c'était un acte religieux et méritoire.

fixés non loin de là, à Mérabeng; la proximité du col qui servait de passage aux envahisseurs venant de l'est, enfin, le voisinage des cannibales, qui enlevaient peu à peu l'élite de la jeunesse : tout cela réuni décida Moshesh à quitter le lieu de sa naissance, pour aller s'établir sur ce plateau devenu célèbre sous le nom de Thaba-Bossiou ou montagne de la nuit. Pendant le trajet, qui dura deux ou trois jours, Phété, le grand-père de Moshesh, tomba entre les mains des cannibales et fut dévoré par eux.

Le territoire de Thaba-Bossiou, quoique compris dans le pays appartenant aux Bassoutos, était occupé alors, les vallées du moins, par un chef de la tribu des Baputis qui portait le nom de Nonné. Moshesh voulant vivre en bonne intelligence avec lui, alla s'établir sur le plateau qui est devenu sa résidence jusqu'à sa mort. Ce plateau, situé au pied de la chaîne des Maloutis, à laquelle il semble servir de base, bien qu'il en soit détaché, a la forme d'un pentagone; sa hauteur varie de cinq à six cents pieds; sa circonférence est d'une lieue environ. Un couronnement de rochers abruptes d'une soixantaine de pieds de haut en fait une forteresse naturelle, dans laquelle on ne peut parvenir que par quelques passages faciles à défendre. Afin de ne pas troubler Nonné et sa tribu, Moshesh avait l'intention d'aller s'établir l'année suivante à Kémé, autre forteresse située à quelques lieues de là : et il recommanda à ses gens de respecter les moissons des sujets de Nonné. Mais il avait auprès de lui un frère beaucoup moins scrupuleux, qui, enfreignant ses ordres, moissonna les champs des Baputis. Moshesh avait dit : « Qu'on achète du blé aux habitants de ce pays. » Son frère lui fit répondre : « A ce compte-là les riches seuls pourraient se rassasier, et tout le monde a faim. » Du reste, Nonné était de trop dans le pays, et Moshesh finit par se mettre du côté de son frère pour l'en expulser.

C'était la raison d'Etat, et l'on sait où elle peut conduire. Cependant cette expulsion n'eut pas lieu sans résistance. Il y eut même un complot formé pour ôter la vie à Moshesh ; ce complot fut découvert et deux de ses auteurs furent précipités du haut des rochers qui forment le couronnement de la montagne. Longtemps après cette exécution, le souvenir en était toujours présent à la pensée de celui qui l'avait commandée. Moshesh ne passait jamais auprès de cette roche Tarpéïenne sans éprouver comme un remords de conscience. C'est que, dès l'époque de cette exécution, le chef des Bassoutos éprouvait déjà une répugnance très grande pour toute effusion de sang humain, et cette horreur du sang devait s'accroître d'année en année. Moshesh l'a poussée jusqu'au point de compromettre, dans certaines occasions, les intérêts généraux de son peuple, soit en laissant impunis des désordres qui troublaient le pays, soit en ne résistant pas avec assez de vigueur aux empiétements de ses ennemis. Sa conduite lui était d'ailleurs dictée non par la peur, mais par de vrais sentiments d'humanité. Il savait que la cruauté peut devenir un besoin quand on s'y abandonne; n'avait-il pas l'exemple de ses redoutables voisins, les Zoulous, dont les chefs répandaient le sang comme de l'eau? Moshesh fut humain; il le fut même avant que l'Évangile lui eût dit qu'il fallait aimer son prochain et reconnaître encore son prochain dans son ennemi.

Les Bassoutos ne trouvèrent pas à Thaba-Bossiou le repos dont ils espéraient y jouir; Mataoane avait établi ses hordes guerrières à Senioutong, sur les rives du Mohokare ou Calédon, à trois lieues seulement de la capitale du Lessouto. Ce chef, qui nous est déjà connu par quelques-uns de ses exploits, s'était rendu redoutable aux autres chefs de la contrée, qu'un trop grand esprit d'indépendance, joint à une jalousie réciproque, empêchaient de s'unir pour combattre l'ennemi commun. Moshesh fit des

efforts pour vivre en paix avec cet incommode voisin ; il lui envoyait des présents, soit en bétail, soit en ornements de cuivre; mais Mataoane était insatiable, il ne disait jamais : c'est assez. Cependant Moshesh gagnait du temps, et c'est ce dont il avait besoin pour se préparer à une lutte inévitable. Une femme du chef zoulou vint un jour à Thaba-Bossiou; elle y fut reçue avec beaucoup d'amabilité par Moshesh, qui lui mit au cou un collier de cuivre et aux bras des bracelets du même métal. Il lui offrit aussi une certaine pommade rouge dont les femmes du pays font grand cas, et dont elles se servent pour s'oindre le corps. Lorsqu'elle fut sur le point de repartir, le roi des Bassoutos lui présenta une génisse et lui dit : « Tes enfants boiront de son lait, et de la crême tu te feras cette pommade, dont les princesses ont la coutume de s'oindre la chevelure, les mains et les pieds. »

Cependant Mataoane n'était pas homme à laisser longtemps inactifs des guerriers accoutumés au pillage ; il rêvait la conquête du pays et la possession du bétail qu'il renfermait. Pour arriver à ce but, il envoya ses invincibles soldats, sous la conduite de Moselane, attaquer Moshesh ; ce dernier, informé par des espions des plans de son adversaire, réunit en toute hâte tous les guerriers de sa tribu. Dans une harangue courte, mais chaleureuse, il les exhorte à faire leur devoir : que chacun aiguise sa sagaie, prépare son bouclier, et gardons les issues de la montagne. Chaque Mossouto a revêtu ses brodequins de peau de veau et sa légère cuirasse de cuivre, qui étincelle au soleil. Sur leurs épaules flotte un léger manteau de peau de panthère, et sur leur tête un bouquet de plumes. Leur main gauche a saisi le petit bouclier carré de peau de bœuf durcie, une massue et un long bambou orné de plumes d'autruche enroulées ; dans la main droite, chaque guerrier porte plusieurs javelots qui, lancés avec adresse et vigueur, iront

porter la mort dans les rangs ennemis. La nuit se passa en préparatifs; on trouvait que l'ennemi tardait à paraître; on brûlait de se mesurer avec ces puissants adversaires. Les voilà : ils débouchent par l'étroite vallée de Thoupakoubou; ce sont des hommes forts et robustes; ils n'ont pour tout costume que des bandes de peau non épilée, qui leur descendent autour des reins. Un bourrelet de peau de loutre protège leur haut front d'ébène; leur tête est ornée de plumes de grue; ils tiennent dans leur main gauche un grand bouclier ovale qui protège tout leur corps; leur main droite est armée d'une seule sagaie, courte mais forte. Moselane a disposé ses troupes en trois colonnes, qui attaqueront la montagne par trois côtés à la fois. Mais déjà Moshesh, à la tête de vaillants guerriers, a volé à la rencontre des Zoulous; il a pris ses mesures pour résister sur tous les points. Les Bassoutos ont leur bétail derrière eux, comme pour défier l'ennemi. Ils ne sont plus qu'à trente pas de distance les uns des autres; les javelots se croisent dans l'air et retombent pour semer la mort dans les rangs. Rapide comme l'éclair, un Zoulou s'élance au milieu des Bassoutos, leur enlève un bouclier qu'il jette en l'air et s'écrie: « Qu'est-ce que cela? » et de son propre bouclier il renverse un Mossouto. Tant d'audace pouvait arrêter l'ardeur guerrière des Bassoutos; mais Moshesh se précipite sur le Zoulou, dont il brise le bouclier d'un coup de massue, et de sa lance il lui fait mordre la poussière. Ses guerriers suivent l'exemple de leur chef, et sur toute la ligne l'ennemi est mis en déroute.

Le plus fort de la lutte a eu lieu dans l'endroit même où fut fondée, quelques années plus tard, la station de Thaba-Bossiou. Le nombre des morts a dû être considérable, si j'en juge par la quantité d'ossements humains qu'on trouve dès qu'on creuse la terre à une légère profondeur.

Moshesh a été attaqué maintes fois par les Zoulous de

Mataoane et par les Matébélés de Mosélékatsi, sous la conduite de Ntlela; ces derniers sont revenus cinq fois à la charge, à une époque où ils étaient la terreur de la contrée; Moshesh leur a toujours résisté avec avantage. Lorsqu'un étranger allait visiter autrefois le vieux chef de la montagne, il y a deux choses qu'il ne manquait jamais de leur montrer, savoir : la maison autrefois habitée par la reine Mamohato, la mère de Letsie, et qu'il faisait entretenir avec le plus grand soin; puis le chemin escarpé où les troupes de Mosélékatsi avaient été culbutées sous une pluie de javelots et de rochers.

On raconte qu'un jour Moshesh, emporté par sa fougue guerrière, se trouva tout à coup séparé de ses soldats; il est bientôt cerné par l'ennemi, et il n'a auprès de lui qu'un petit nombre de braves, décidés, il est vrai, à mourir pour leur roi, mais qui ne pourront le sauver. Ses féroces ennemis contemplent avec une joie frénétique le noble adversaire que leurs javelots atteindront bientôt. Ils frappent sur leurs boucliers et font entendre d'horribles sifflements, signal précurseur de la victoire. Plein d'empire sur lui-même, Moshesh s'assied et ordonne à ses fidèles compagnons d'en faire autant; puis, après un court moment de silence, il se lève et leur dit: « Suivez-moi; on ne tue pas ainsi les rois! » Et s'avançant vers les guerriers qui l'entourent: « Écartez-vous, leur crie-t-il; faites place. » Sans s'en rendre compte, et comme frappé de son audace et de la majesté de son aspect, l'ennemi ouvre ses rangs et le laisse passer.

Mais si Moshesh était brave dans les combats, il savait, après la lutte, se montrer bon et généreux, même envers des ennemis qui avaient envahi son pays et qui menaçaient de le détruire. En voici un exemple entre plusieurs. Les Matébélés de Mosélékatsi, après une semaine de furieuses attaques, toujours repoussées, avaient levé leur camp et

s'apprêtaient à retourner dans leur pays, lorsqu'un guerrier mossouto, conduisant quelques bêtes grasses, s'arrête devant la première colonne et fait entendre ce message : « Moshesh vous salue. Supposant que c'est la faim qui vous a amenés dans son pays, il vous envoie ce bétail pour que vous le mangiez en chemin. » Le fils de Mokhatchane, comme le fils de David, savait que le présent apaise la fureur ; il ne fut pas trompé dans son attente : depuis lors la paix a toujours régné entre les deux peuples.

Voici encore un fait analogue qui s'est passé quelques années après l'arrivée des missionnaires français au Lessouto. Harcelé par son vieil ennemi Sekonyela, qui commettait des déprédations incessantes, Moshesh se vit, quoique à regret, dans la nécessité de châtier ce misérable, qui prenait sa longanimité pour de la peur. Mérabeng, vaste plateau qui servait de résidence aux Mantatis, fut cerné de toutes parts et pris d'assaut ; la défaite fut complète et Sekonyela se réfugia dans une caverne où il eût été facile de le faire prisonnier ou de lui ôter la vie. Moshesh l'épargna, lui offrit la paix et l'invita à lui envoyer un représentant pour en régler les conditions. L'orgueil du vaincu ne put se plier à accepter la position qu'un ennemi magnanime lui faisait. Plutôt que d'être l'objet de la générosité de Moshesh, Sekonyela quitta le pays et vécut comme étranger sur le territoire anglais. En vain Moshesh lui a vingt fois fait dire qu'il pouvait retourner sur sa montagne ; plutôt que de s'y résoudre, il a préféré être témoin du démembrement de sa tribu.

Vainqueur des Mantatis, des Zoulous et des Matébélés, Moshesh vit apparaître cet ennemi dont nous avons déjà parlé, les Korannas. L'arme à feu dont ils faisaient usage, inconnue d'abord aux Bassoutos, les remplissait d'une terreur superstitieuse. Il faut les entendre en faire la description. Ils apercevaient, disaient-ils, dans le lointain quelque

peu de fumée s'échappant brusquement d'un bâton creux, ils entendaient ensuite une détonation et à leur côté ils voyaient tomber un homme qu'aucune main visible n'avait frappé. Il y avait là pour eux quelque chose qui tenait de la magie. Mais l'instinct de la conservation l'emporta sur la terreur et les Korannas, plusieurs fois châtiés, cessèrent d'exercer leurs déprédations dans le Lessouto.

Tel était Moshesh, tel était l'état de son pays quand MM. Arbousset, Casalis et Gossellin arrivèrent dans ces lieux, naguère encore entièrement soumis à la puissance du prince des ténèbres.

A mesure que nous avancerons dans l'histoire de notre Mission, nous ferons plus ample connaissance avec notre héros ; il nous suffit pour le moment de savoir ce qu'il avait été jusqu'à l'époque où sont arrivés chez lui les messagers de la bonne nouvelle.

Moshesh voulait que les missionnaires s'établissent de suite à Morija ; ce désir naissait de la crainte qu'il avait de la perdre. Eux ne demandaient pas mieux, mais la chose leur semblait rien moins que facile à exécuter. On s'en souvient, nos frères, incertains quant à l'issue de leur voyage au pays de Moshesh, avaient laissé un de leurs wagons et leurs outils à Philippolis. Ils n'avaient pris avec eux que le juste nécessaire pour un voyage de quelques mois. Pouvaient-ils songer à s'établir avant d'avoir été chercher le wagon resté à Philippolis?

D'autre part, le pays où ils allaient s'établir était inhabité; les bêtes féroces y abondaient; était-il prudent, était-il sage, en perspective d'attaques de la part des Korannas, de se fixer à Morija, avant que Moshesh y fût venu lui-même avec son peuple? Cette double question fut résolue de la de la manière suivante : MM. Gossellin et Arbousset resteront à Morija pendant que M. Casalis ira à Philippolis chercher le wagon qui y était resté ; et Moshesh enverra

son fils aîné Letsie et ses compagnons d'âge à Morija, en attendant qu'il y vienne lui-même. Dès que Moshesh eut été informé de la décision des frères, il se leva et avec émotion il prononça les paroles suivantes : « Maintenant, je crois qu'il y a un Dieu, car une grande bénédiction est tombée sur moi. Je ne croyais pas que ce fut sérieusement que vous voulussiez rester au milieu de mon peuple. » « Ces paroles, dit M. Arbousset, nous ont fait un bien indicible; quel encouragement pour nous dans ces deux ou trois mots. »

Quelques instants après, le frère Arbousset se retirait derrière un arbre pour y consacrer à Dieu ce lieu par la prière; et puis, s'approchant de Moshesh, il lui saisit la main et d'une voix émue il lui dit : « Molimo o molemo, Dieu est bon. » « Oui, répondit le chef: Dieu est bon certainement. Dès le lendemain, nos trois vaillants pionniers, demeurés seuls depuis le départ de Moshesh, faisaient le partage des provisions de bouche qui leur restaient, et M. Casalis s'apprêtait à se mettre en route pour un long et dangereux voyage.

Comme le wagon dans lequel M. Casalis devait faire le voyage était la maison dans laquelle ils couchaient tous, on se mit en mesure de bâtir en hâte un logis provisoire où les frères restants pourraient s'abriter et dormir. Pour cela, on se rendit à la forêt, armés de haches et de scies; au grand désappointement des frères, il se trouvait que le bois le meilleur était tortueux et peu propre à faire un travail tant soit peu recommandable. Mais comme on n'avait pas le choix, il fallut s'exécuter et faire flèche de tout bois, comme dit le proverbe. Frère Gossellin, maçon de son métier, n'était qu'à demi-satisfait d'une cabane à la fois si petite et si peu gracieuse ; il faisait taire ses scrupules en disant, qu'après tout, ce n'était que « du provisoire »

Avant de quitter ses amis, M. Casalis eut la joie de voir arriver à Morija une escouade de jeunes gens de 18 à

20 ans, commandés par Molapo, le second des fils de Moshesh. Il pouvait donc sans inquiétude se mettre en route pour Philippolis.

MM. Casalis et Arbousset ont beaucoup écrit, et leurs écrits les ont fait connaître aux amis de l'œuvre des Missions ; il n'en est pas de même de l'aide-missionnaire Gossellin ; il nous semble juste de faire connaître un peu l'homme associé désormais aux travaux des pionniers de la Mission au Lessouto.

L'homme qui avait répondu à une personne qui lui disait que sa cabine à bord du *Test* était petite : Elle n'est pas si petite que le Seigneur Jésus n'y puisse entrer, cet homme, dis-je, dont la modestie égalait la foi, mérite d'être connu. Et qui mieux que M. Casalis, peut en quelques mots nous le faire connaître ? Écoutons-le donc : « Gossellin, notre doyen d'âge, était la force et la bonne humeur personnifiées. Il avait tâté de la vie par son côté le plus dur et s'était, comme on dit, frotté aux hommes. Une forte dose d'esprit gaulois le mettait à l'abri de tout regret et de tout abattement. En fait de nourriture, de logement et de lit, tout lui était bon. Par une espèce de prédestination, il savait, comme les sauvages, manger beaucoup lorsqu'il y avait de quoi, et jeûner un ou deux jours sans perdre de son entrain. Il avait à sa disposition un fonds inépuisable de règles et de maximes humoristiques qui lui permettaient d'avoir toujours le dernier mot au milieu des difficultés et des déconvenues les plus agaçantes. Le caractère y était pour beaucoup, mais la vigueur et l'inébranlable confiance qui caractérisaient sa vie morale et religieuse, étaient surtout le fruit de la plus parfaite simplicité avec laquelle il avait reçu les enseignements et les promesses de l'Évangile. Il n'admettait pas que l'on pût jamais se sentir malheureux lorsqu'on croyait avoir été sauvé par Jésus-Christ. »

Cet homme peu instruit, mais d'une foi vivante, a toujours su mériter la confiance et l'amitié de tous les missionnaires qui l'ont suivi dans la carrière des Missions; tous, jusqu'à la fin, l'ont entouré du plus grand respect, et pour le lui témoigner d'une manière effective, ils l'ont admis à siéger dans leur conférence annuelle.

Nous dirons peu de chose du voyage de M. Casalis à Philippolis; nous ne saurions cependant, sans le regretter, passer sous silence quelques incidents de ce voyage. En traversant le Calédon, sa voiture a failli verser et tomber sur sa tête pendant qu'il la soutenait avec une perche du côté où elle penchait. C'était en remontant la berge rapide et inégale de cet affluent de l'Orange. Ses gens l'ont cru écrasé. Deux jours après, non loin des rives de ce même Calédon, M. Casalis fut fort inquiété par la présence des bêtes féroces. C'était pendant la nuit; son conducteur fut tellement effrayé qu'il vint se réfugier dans la voiture de son maître; un des meilleurs bœufs de l'attelage fut dévoré par ces terribles animaux.

Un autre jour, c'est un ravin profond qui lui barre le passage; on cherche, mais en vain, une autre issue. La voiture descend, mais les bœufs, déjà fatigués, ne peuvent la remonter. On les dételle pour leur donner le temps de reprendre des forces, et chacun de se remettre à l'œuvre pour pratiquer un chemin, qui avec ses doigts, qui avec des cailloux; tous les outils dont on aurait eu besoin étaient restés à Morija. Enfin, après une heure et demie de travail, on attela de nouveau, et, Dieu aidant, la voiture fut tirée de ce mauvais pas.

Un danger autrement grand les attendait au sortir de ce ravin. Des indigènes avaient, selon la coutume du pays, incendié les prairies; en un instant, la voiture se vit environnée d'un cercle de feu; reculer était impossible, on était acculé au ravin; il ne restait d'autre moyen de passer

que de s'élancer au travers des flammes. Armés de bâtons, serviteurs et maître se mirent en train d'amoindrir l'intensité des flammes, et la voiture put ainsi traverser sans accident cette mer de feu.

Le Seigneur avait ménagé à notre voyageur une rencontre qui lui fit du bien. Pendant le repos de midi, un wagon de Griquas vint à passer. Les conducteurs vinrent saluer le missionnaire et continuèrent leur voyage. Un jeune homme, dont l'extérieur modeste avait frappé les regards de M. Casalis, resta après les autres. On voyait qu'il avait quelque chose à lui dire, mais sa timidité l'en empêchait. Parvenant à la surmonter, il s'approcha de la voiture de M. Casalis, et alors eut lieu la conversation suivante : « L'œuvre que vous entreprenez dans ce pays, Monsieur, est certainement la plus belle et la plus glorieuse que Dieu puisse confier à ses créatures. — Oui, sans doute, et je me réjouis de voir que vous sachiez l'apprécier. Avez-vous éprouvé vous-même les heureux effets de l'Évangile? — Le Seigneur m'a fait comprendre que je devais par-dessus tout chercher le salut de mon âme, et j'espère l'avoir trouvé. — Parce que vous l'avez trouvé en Jésus. — J'allai le dire ; Jésus est ma seule espérance ; il a expié tous mes péchés par sa mort. »

Au récit de cet entretien, M. Casalis ajoute les réflexions suivantes : « O quelle douce rencontre! comme j'étais délicieusement ému en parlant à ce frère! Il faut habiter dans des contrées païennes, au milieu d'un peuple sans Dieu et sans espérance, pour apprécier à leur juste valeur les avantages de la communion fraternelle! »

M. Casalis profita de son voyage à Philippolis pour se procurer une multitude de choses nécessaires à la fondation d'une colonie. On lui donna des semences de légumes, des sarments de vigne, de jeunes plants de pêchers, d'abricotiers, de figuiers, de pommiers, de coignassiers, etc., etc.

Pour des prix insignifiants il se procura un troupeau de génisses, des moutons et des brebis; de plus, une belle jument poulinière et quelques chevaux. Il n'oublia pas de prendre un peu de froment et des pommes de terre.

Pendant l'absence de M. Casalis les frères Arbousset et Gossellin n'étaient pas restés inactifs; ils avaient amélioré leur case qui comptait trois compartiments. M. Arbousset avait un talent tout particulier, celui de se faire aider dans des travaux pour lesquels il n'avait lui-même que très peu d'aptitude. C'est ainsi qu'il avait obtenu des jeunes gens envoyés à Morija par Moshesh de l'aider dans une multitude de travaux qui nécessitaient peu de génie, il est vrai, mais beaucoup de force musculaire. Laissons M. Arbousset nous raconter lui-même comment il s'y prenait pour obtenir d'eux quelque travail. « Les quelques jeunes gens que Moshesh a laissés en garnison à Morija pendant l'absence de M. Casalis, m'ont donné beaucoup de satisfaction. Quoique fils du roi ou ses proches parents, ils se sont soumis à toutes sortes de travaux et, tout en ayant l'air de ne chercher qu'à les amuser, je me suis fait rendre par eux plus d'un petit service. Tantôt accompagné de deux ou trois d'entre eux, j'allais à la montagne à la recherche d'un grès à aiguiser; tantôt nous montions à la fontaine et là, je les mettais à couper du bois, à le sortir de la forêt, puis à le dégrossir; une autre fois, ils m'aidaient à élever un parc en pierre pour renfermer notre bétail. En un mot, depuis le plus petit jusqu'à l'héritier de la couronne, tous ont pris leur part dans les corvées communes et, chaque fois, ils se sont retirés contents. De temps en temps je leur accordais quelque petite faveur; c'en était une par exemple que d'entrer le soir dans leur hutte et de les exercer un moment à lire et à chanter. Pour tout dire enfin, nous nous sommes trouvés si heureux avec eux, que nous avons supporté assez facilement l'isolement où nous avons été

pendant près de deux mois, le frère Gossellin et moi, en l'absence de M. Casalis. »

La tâche des pionniers en pays sauvage est des plus grande et des plus variée. Nous avons déjà vu les frères Gossellin, Arbousset et Casalis occupés du matin au soir à des travaux de premier établissement. Si au moins ils avaient eu quelqu'un pour prendre soin de leur ménage? Il n'y avait dans le village indigène que des hommes; que pouvait-on raisonnablement obtenir de jeunes gens qui ne pensaient qu'à boire, manger, danser, danser surtout et dormir. On avait bien essayé de s'en attacher quelques-uns, mais pouvait-on bien compter sur eux? Lorsqu'ils étaient chargés, par exemple, de faire ou d'entretenir le feu qui cuisait la nourriture des missionnaires, si par malheur les bruits de la danse parvenaient jusqu'à eux, on les voyait tout quitter et aller se joindre à leurs camarades. Nos frères devaient donc s'occuper à tour de rôle des soins du ménage; ils devaient moudre leur farine, pétrir la pâte et cuire leur pain. Le soin de leur toilette ne les occupait guère; ils s'étaient procuré des vêtements de peaux bien assouplies, assez fortes pour résister à de forts travaux, mais quand ces vêtements avaient été mouillés par la pluie, ils devenaient d'une raideur qui rendait pénible les mouvements des bras et des jambes. De linge de corps, on ne pouvait s'en passer; toutes les semaines, on se rendait à la fontaine pour laver sa chemise et ses mouchoirs de poche. Le dimanche seulement on se vêtait d'habits européens. Que de temps perdu, que de souffrances inutiles! Quelle belle tâche une sœur chrétienne aurait eu à remplir dans ces circonstances! Son esprit pratique lui aurait fait faire un choix de choses nécessaires à la vie de chaque jour. En rentrant au foyer, fatigués outre mesure, ils auraient trouvé avec la nourriture nécessaire au renouvellement de leurs forces, un visage sympathique et

doux qui avec les aliments aurait suffi pour retremper l'âme et le corps! Que de souffrances inutiles!

L'étude de la langue était pour les frères le sujet de grandes préoccupations. Ils souffraient de la triste nécessité de se servir d'interprètes ignorants qui ne connaissaient bien ni le hollandais ni le sessouto. On essayait bien de se servir de l'idiome parlé à Kuruman et qui comptait déjà quelques livres élémentaires; mais à cette époque-là aucune des langues parlées au sud de l'Afrique n'avait sa grammaire et c'était à tâtons que les frères cheminaient dans un sentier non encore parcouru, que plus tard eux et leurs successeurs devaient rendre resplendissant de lumière. C'était donc mot à mot qu'ils devaient conquérir cette langue dont la grammaire riche et variée était encore à découvrir et à fixer. Moshesh était assurément un meilleur maître de langue qu'un interprète dont le mauvais vouloir égalait l'ignorance et la mauvaise foi. Assis le soir, auprès du feu, en plein air il faisait des efforts pour enseigner sa langue à ses nouveaux amis. Après avoir saisi un charbon ardent, il secoue la main en signe de douleur et dit : kià ichesa, je me brûle; et aussitôt de demander comment la même chose s'exprimait ka sekhoa, parmi les blancs. Il attise le feu et continue : kià besa, j'allume le feu.

Après quatorze mois de séjour au milieu des Bassoutos, les frères se sentirent le courage de mettre de côté leur infidèle interprète et de tenter de parler aux indigènes dans la langue du pays. Leurs soirées étaient employées à la composition de petits discours sur des sujets historiques de la Bible, dont on essayait de tirer quelques leçons pratiques. Le samedi les frères se soumettaient mutuellement le travail de la semaine, autant dans le but de l'améliorer que de profiter des progrès acquis. Ce travail sérieux était accompli dans un esprit de prière qui en assurait le succès. Ils ne se faisaient du reste aucune illusion sur la valeur

de leurs premiers essais; ils en connaissaient en partie les défectuosités, mais leur persévérance devait triompher de toutes les difficultés.

Nous avons sous les yeux quelques-unes des productions de ce temps-là. On sent que les auteurs ont mis à profit un essai de vocabulaire tenté par M. Lemue. On croyait alors que le sessouto parlé par les Bassoutos et le séchuana parlé à Motito avaient une construction grammaticale commune, ce qui n'est pas le cas; toutefois, comme les Bassoutos sont de fins linguistes, ils n'avaient pas de peine à comprendre ce que disaient ou ce que voulaient dire leurs Baruti ou missionnaires.

Le culte avait lieu le dimanche matin; et l'école du dimanche qui se composait de chants et d'une leçon de lecture, dans l'après-midi; le service durait en moyenne une demi-heure. Le nombre des auditeurs variait de 60 à 90. C'était le temps des petits commencements. Ce qui était pour nos frères un sujet d'encouragement, c'était de voir leurs auditeurs se réunir à l'issue du service dans le but de repasser, dans leur mémoire, le discours qu'ils avaient entendu. C'était pour les missionnaires une occasion excellente de dissiper tout mal entendu et d'enfoncer le clou dans ces mémoires vierges, mais indisciplinées. Cette habitude s'est conservée dans la plupart des stations missionnaires et il en résulte beaucoup de bien. En guise de cloche, on se servait pour appeler au culte d'une poële sur laquelle on frappait à coups redoublés avec un bâton.

Moshesh quittera-t-il sa montagne pour se fixer à Morija? Telle était la grande question qui préoccupait vivement les frères. Ils le désiraient pour la prospérité de l'œuvre commencée; ils étaient encouragés dans ce désir par les promesses de Moshesh lui-même. Et cependant ils pressentaient que les circonstances du pays y mettraient obstacle. Ainsi que nous l'avons dit déjà, la montagne de

Thaba-Bossiou était un refuge en temps de guerre; il y avait trop peu de temps que Moshesh et sa tribu avaient été comme les jouets d'ennemis rapaces, et il n'avait dû son salut et celui de sa tribu qu'à la forte position stratégique de sa montagne. Pressé de se prononcer, Moshesh disait: «Mon désir est de m'établir auprès de vous, mais les Korannas me menacent encore d'une nouvelle attaque. Si je descends de la montagne avant de leur avoir donné une leçon dont ils ne puissent plus perdre le souvenir, ils m'inquièteront sans cesse. De plus, mes sujets ne sentent pas comme ils le devraient la valeur de vos instructions, et il leur faudra du temps pour les déterminer à me suivre. Ne soyez pas trop pressés; en attendant, pour vous montrer la sincérité de mes intentions, je vais vous envoyer tous mes enfants et une partie des habitants de Thaba-Bossiou.»

Cependant les frères crurent un moment avoir vaincu la résistance de Moshesh; après avoir envoyé à Morija ses enfants, comme il l'avait promis, il y vint lui-même. Le plan de la ville fut tracé, l'emplacement pour l'habitation du roi désigné; le peuple arrivait en foule; des huttes s'élevaient de toutes parts. Les hommes coupaient des bambous et des lattes et les pliaient en cintre; les femmes apportaient sur leur tête les roseaux et la paille qui doivent servir à recouvrir cette charpente africaine, et les jeunes gens font les tresses de jonc destinées à consolider cet ouvrage. Chaque demeure sera entourée d'un enclos en roseaux. Le frère Arbousset, en transmettant au comité cette bonne nouvelle, s'écriait: «C'est un triomphe, messieurs, véritablement un triomphe. Ainsi Dieu couronne la foi de ses serviteurs.» Et M. Casalis: «Vous le dirai-je, messieurs? l'arrivée de Moshesh a presque été pour moi un sujet de tentation. En voyant notre maison entourée d'hommes, de femmes et d'enfants qui venaient avec leurs petits ménages et leurs troupeaux se fixer auprès de nous,

j'ai commencé à réfléchir d'une manière toute nouvelle à la charge dont le Seigneur m'a revêtu, les difficultés m'en ont paru plus grandes que jamais. Ces âmes, comment sont-elles disposées? La plupart n'ont qu'une faible idée du but pour lequel nous les appelons dans cette station. Nos prédications n'ont pour elles aucun attrait réel; peut-être s'attendent-elles à trouver ici des avantages temporels, des nouveautés chimériques. Et lorsque la première illusion sera passée, comment les retenir? »

Une fois rassurés sur les intentions de Moshesh, les frères crurent devoir songer à bâtir un presbytère relativement confortable; le plan en fut fait et la première pierre posée.

L'illusion dura-t-elle longtemps? Il ne semble pas. En venant avec une partie de son peuple à Morija, Moshesh avait fait une démonstration en faveur des missionnaires. Depuis des mois sans doute il engageait tels de ses sujets à se rendre à Morija, mais personne ne bougeait. Un beau jour il annonce qu'il ira lui-même et qu'il y conduira son fils aîné Letsié; il y va en effet et chacun est prêt à le suivre. Cette politique eut pour résultat la fondation vraie d'un village indigène, Morija devint la ville de l'héritier présomptif du pouvoir; avant il n'y avait que des jeunes gens non mariés, après on y vit des familles entières, et ces jeunes gens eux-mêmes ne tardèrent pas à prendre femme, ce qui augmenta de beaucoup la population de Morija.

Il devint de plus en plus clair aux frères Casalis, Arbousset et Gossellin que le chef, pour des causes politiques, ne quitterait pas sa montagne. Thaba-Bossiou allait devenir une annexe de Morija, en attendant qu'une station missionnaire y fût fondée; on pouvait le prévoir à l'avance, mais on eut préféré voir Moshesh et son peuple s'établir à Morija.

L'accueil fait par les habitants de Thaba-Bassiou aux messagers de la bonne nouvelle ne laissait du reste rien

à désirer; écoutons le récit que nous fait M. Arbousset d'une de ses visites au roi Moshesh.

C'est au mois de juin, c'est-à-dire dans le mois le plus froid de l'année. En arrivant, le missionnaire fut reçu au milieu d'un cercle nombreux de Bassoutos, rangés autour d'un feu, en plein air et occupés à faire des tresses de joncs. «Très bien», leur dit-il en les abordant; très bien fut leur réponse. Le chef, présent, ajouta avec un air de satisfaction que les missionnaires n'aimaient pas les gens paresseux, à quoi le missionnaire ajouta, pour confirmer la parole du chef, que les paresseux ne recueillaient, ni beaucoup de blé, ni beaucoup de citrouilles.

Après cette introduction un peu familière, Moshesh ramena la conversation sur un sujet sérieux. — « C'est demain dimanche, dit-il; vous venez pour nous instruire; j'aime à prier Jéhovah. »

Le lendemain, de bonne heure, il avait revêtu ses vêtements européens. Avant l'heure du culte, il désira que le missionnaire lui lut en particulier sa composition qui roulait sur Jean III, 1 à 7. Il accéda à son désir, puis à l'issue du service il se mit à le répéter d'une manière fort intéressante à ses sujets. Il y avait environ 400 personnes au service du matin.

Le lundi, M. Arbousset retournait à Morija, étonné de tout ce qu'il avait entendu de Moshesh, dont l'intelligence et la merveilleuse mémoire l'avaient surtout frappé.

CHAPITRE IX

La station de Motito ne répond pas à l'attente des missionnaires; M. Rolland se sépare de M. Lemue et se rapproche du Lessouto. — La traversée du Waal; dangers courus; il arrive à Béthulie. — Fondation de Beerséba. — État de l'œuvre. — La première conférence missionnaire. — Fondation de Thaba-Bossiou. — Mariage de M. E. Casalis. — La femme chrétienne; son influence sur la femme païenne. — Arrivée de nouveaux missionnaires. — Voyage d'exploration. — Fondation de la station de Mékuatling par M. Daumas. — Travaux de première installation. — Accueil sympathique des Ligoyas. — M. Daumas va à la rencontre de sa fiancée Mlle Élisa Colani. — Son retour. — L'amour de l'instruction se développe au Lessouto; les écoles progressent. — Pénurie de livres; demande d'un imprimeur. — Triomphes de l'Évangile. — La polygamie.

La station de Motito, fondée en partie pour servir de refuge aux tribus démembrées par le féroce Mosélékatsi, n'avait pas répondu à l'attente des missionnaires. Une soixantaine de familles seulement appartenant à des tribus diverses étaient venues s'établir non loin de la station. On avait espéré que Mahoura, le grand chef des Batlapis, viendrait s'établir auprès des missionnaires, mais il ne tint pas sa parole. Plusieurs fois, certains de ses sujets sont allés prendre du bétail jusque chez Mosélékatsi, ce qui fit craindre de terribles représailles; un jour, le missionnaire de Motito et sa femme durent prendre la fuite et se réfugier à Kuruman. Et, chose étrange, en même temps que ce tyran du désert répandait partout la terreur, il ne cessait de demander des missionnaires à celui qu'il appelait son ami, M. Moffat. Il fit dire un jour que la maison mission-

naire de Mosika menaçait ruine, et que MM. Lemue et Rolland devaient y retourner. — La chose ne parut pas possible à nos frères. — Ces derniers, déçus dans leur attente de voir s'accroître graduellement la station de Motito, fatigués de l'état d'incertitude dans lequel les tenait l'état du pays et convaincus que le champ qu'ils cultivaient à deux, n'offrait pas un aliment suffisant à leur activité et à celle de leurs femmes, résolurent de se séparer et de chercher un nouveau champ de travail.

On songea tout naturellement à se rapprocher des frères déjà à l'œuvre chez Moshesh et ailleurs; nous verrons plus tard qu'en cela encore ils furent dirigés par le souverain Maître de la mission.

Ce fut le 5 février 1835 que la séparation eut lieu: M. Lemue resta à Motito et son ami et compagnon d'œuvre, Rolland, prit la route de Béthulie. Ce voyage, en temps ordinaire, n'aurait dû ne durer que quinze à vingt jours; il dura près de deux mois, et notre frère et sa famille furent exposés à de grands dangers.

Quand il arriva avec sa femme sur le fleuve Jaune (le Waal), il y avait 12 pieds d'eau et un courant très rapide; on attendit pendant trois semaines que la rivière fut guéable. Quand l'eau fut réduite à 4 pieds de profondeur, on entreprit la traversée. M. Rolland loua pour la circonstance une douzaine de Bushmen; on fit passer d'abord un petit troupeau de moutons. La voiture contenant les bagages traversa elle aussi sans encombre. Les Bushmen nageaient en dessous du courant, à côté des bœufs, qu'ils excitaient de leur mieux, pour les empêcher de s'arrêter ou d'aller avec le courant. La rivière, dans cet endroit, avait au delà de 100 mètres de largeur. La voiture où était M. Rolland, sa femme et sa petite fille, entra à son tour dans le lit de la rivière. Après avoir marché quelque peu, une roue vint heurter contre la racine d'un arbre et la voiture s'arrêta

tout court. Les bœufs s'entremêlèrent et la lutte dans l'eau devint terrible. M. Rolland confia d'abord sa fille, âgée d'un an, à un nageur, qui alla la déposer sur la rive opposée ; on en fit autant de la mère. Ce ne fut qu'après trois heures de lutte incessante que la voiture fut tirée de ce mauvais pas.

Ce fut le 27 mars que M. Rolland et sa famille arrivèrent à Béthulie, où les attendait l'accueil le plus cordial sous le toit hospitalier du frère Pellissier et de sa compagne. La joie fut grande de part et d'autre.

Après avoir accordé ce qui était dû à l'amitié et au repos nécessité par les grandes fatigues du voyage, les frères Rolland et Pellissier se mirent en campagne pour chercher un emplacement convenable pour une station. Ce dernier avait entendu parler d'un endroit où il y avait sept fontaines ; des Boers, à une époque où l'herbe était rare dans la colonie, avaient traversé l'Orange et s'y étaient établis avec leurs troupeaux pendant dix-huit mois. — Quand les frères s'y rendirent, l'endroit était inoccupé : ils en prirent possession au nom de la Société des Missions évangéliques de Paris. Le nom de Beerséba fut donné à cet établissement, qui réunissait toutes les conditions désirables pour la fondation d'une station : eau abondante, pâturages excellents, terres labourables, etc. Beerséba se trouvait à distance égale entre Béthulie et Morija. Le Calédon, dont les bords profonds et encaissés étaient couverts d'une riche végétation, coulait à six minutes de l'endroit choisi pour le site de la station.

De là, les frères se rendirent dans un village de Barolongs, situé à quelques lieues de Béthulie ; le chef nommé Mooï, à la tête de 90 familles, promit de venir se fixer à Beerséba dès que seraient achevées les cérémonies de la circoncision. Un petit chef du même village offrit de se rendre immédiatement avec M. Rolland, à condition qu'on

lui prêtât un wagon pour transporter ses bagages, ce qui fut accordé. Le 9 du mois d'avril 1835 cette petite caravane à laquelle s'était joint la femme de Mooï, ses enfants et huit autres personnes de sa suite, se mit donc en route et Beerséba put être ajouté aux quatre stations déjà existantes.

En prenant possession de Beerséba au nom de la Société des Missions de Paris, M. Rolland avait cru que le pays n'avait pas de maître; peu après il apprit que le pouvoir de Moshesh s'étendait jusque-là et même plus loin. Le chef de la montagne lui fit dire qu'il était très heureux de le voir s'établir dans ses états et qu'il pourrait peut-être l'informer à temps des mauvais projets des Cafres et des Korannas à son égard.

Jusqu'ici nous n'avons rien dit de l'œuvre spirituelle qui s'accomplissait dans chacune des stations déjà fondées et en fait, il y avait peu de chose à dire. C'était encore le temps du défrichement et des semailles; cependant, n'eut été l'insécurité générale qui régnait alors au sein des tribus situées au nord du fleuve Orange, on aurait eu raison d'être satisfait de la marche de l'œuvre. C'est ce que peut démontrer un coup d'œil rapide jeté sur nos différents champs de travail.

En 1835, époque à laquelle nous sommes parvenus, la station fondée par M. J. Bisseux dans la vallée du Charron, non loin de la ville du Cap, comptait déjà quinze membres de l'Église. A Motito, dix personnes ont été baptisées. La prière du soir était suivie par une quinzaine de personnes, et le culte du dimanche n'en comptait pas moins de cent.

Au Lessouto, il n'y a rien encore; on sème, et l'on attend avec foi l'heure du Seigneur; mais l'attente ne fut pas longue et dans son journal du 9 janvier 1836, M. Arbousset écrivait ce qui suit :

« Aujourd'hui, pour la première fois, j'ai entendu un Mossouto prier à haute voix, en son particulier. J'en croyais à peine mes oreilles. J'ai couru à la fenêtre où j'ai trouvé le frère Gossellin qui écoutait aussi. C'est Sékésé, l'un des bergers de la maison, m'a-t-il dit, il prie, prosterné derrière le parc des bœufs.

« A Béthulie, l'œuvre faisait des progrès sensibles. Trois personnes converties avaient été baptisées et reçues à la sainte cène; quinze autres néophytes étaient à l'épreuve et suivaient un cours d'instruction religieuse. L'école était dans un état prospère. La population s'était considérablement accrue.

« Qu'elle est belle la station du frère Pellissier, écrivait M. Arbousset à des amis de France! En vérité, j'ai peine à revenir de mon admiration : c'est un vrai champ d'espérance. Deux à trois milliers d'âmes qui, il n'y a qu'un an encore, erraient sans pasteurs, malheureux restes de tribus dispersées! Réunies aujourd'hui sous la conduite de plusieurs petits chefs, dépendant à leur tour d'un chef supérieur, qui est lui-même bon, docile, peu ambitieux et pas tyran; elles sont journellement nourries et repues de la Parole de Dieu! A Béthulie, mon esprit se repose et se délasse; je me plais à voir l'industrie, la propreté, l'ordre et la police naissante des Batlapis, leur assiduité croissante au service religieux, leurs progrès sensibles dans le christianisme et la civilisation.

« Béthulie, écrivait en même temps M. Casalis, marche admirablement. École, culte, bâtisses tout prospère. Le civil de la station n'est pas moins bien soigné. Les Batlapis ont eu jusqu'à ce jour la réputation d'être de fins voleurs et des fainéants incorrigibles. Eh bien! il y a aujourd'hui à Béthulie une justice sévère exercée par les natifs eux-mêmes; tout délinquant est saisi, lié de cordes et amené escorté de quatre hommes pour être employé aux travaux matériels de la station. »

Nous ne disons rien de Beerséba trop récemment fondé pour qu'on ait à signaler quoi que ce soit au point de vue religieux; l'œuvre en était encore à ses tout petits commencements; c'était encore le temps des semailles.

L'année 1835 se terminait donc sous un aspect encourageant; bien des événements heureux s'étaient accomplis pendant son cours; qu'il nous suffise d'en mentionner quelques-uns et que nous plaçons ici comme des jalons sur la route qu'il nous reste encore à parcourir.

Notons d'abord l'abolition de l'esclavage qui donnait la liberté à 40,000 esclaves répandus dans la colonie du Cap de Bonne-Espérance; de plus, c'est le 3 juillet de cette année-là qu'eut lieu, à Béthulie, la première conférence des missionnaires français, à laquelle prirent part les missionnaires de Béthulie, de Morija et de Beerséba.

Dans cette conférence on décida de séparer l'un des missionnaires qui avait concouru à la fondation de Morija et de le placer à Thaba-Bossiou auprès du roi Moshesh. Les frères avaient renoncé à l'espoir de le voir descendre de sa forteresse pour s'établir auprès d'eux dans la plaine. L'un ou l'autre allait bien de temps à autre à Thaba-Bossiou pour y prêcher l'Évangile; mais on commençait à le trouver agressif, et le parti qui tenait avant tout à maintenir les coutumes des ancêtres aurait bien pu, si on eut tardé d'avantage, ne pas accueillir le messager de la bonne nouvelle. Moshesh lui-même qui connaissait son peuple et les exigences de la doctrine nouvelle, désirait avoir auprès de lui l'un ou l'autre des missionnaires; il pressentait déjà que la lutte entre un passé si peu riche en souvenirs et si dénué d'éléments moraux capables de lui assurer une longue durée, et un avenir riche en promesses qui embrassaient la vie présente et la vie à venir, allait commencer. Représentant des idées nouvelles qu'il saluait avec joie, comme l'aurore de jours meilleurs que

ceux qu'il avait traversés, il avait besoin d'être aidé et secouru dans la lutte qu'il soutenait déjà avec ses conseillers. Si, nouveau Constantin, il eut embrassé la foi nouvelle en un rédempteur, il aurait pu entraîner tout son peuple et s'éviter de bien tristes expériences; mais en politique habile il comptait sur le temps pour rapprocher l'élément nouveau de l'élément ancien. Connaissant assez les exigences de l'Évangile il saura quand le missionnaire sera auprès de lui, en expliquer les préceptes, en amoindrir les côtés aigus et s'efforcera de le rendre raisonnable; son savoir et son habileté lui furent en piéges et le tinrent longtemps éloigné de la vraie piété.

M. Eug. Casalis s'offrit pour aller fonder la station de Thaba-Bossiou. Ce ne fut pas sans effort et sans éprouver une douleur profonde que des frères habitués depuis des années à lutter et à se réjouir ensemble parvinrent à se séparer. Il faut lire dans «Mes souvenirs» de M. Casalis quelques-unes de ces scènes vraiment touchantes qui eurent lieu à cette occasion. Mais la voix du devoir s'était fait entendre et dès lors toute question personnelle devait céder.

A la fondation de la station de Thaba-Bossiou se rattache un événement d'une grande importance dans la vie de M. Casalis; c'est celui de son mariage au Cap, le 13 avril 1836. Il épousa une amie de Mme Rolland, Mlle Sara Dyke, personne d'une piété solide et d'une éducation distinguée. M. Gossellin, l'intrépide aide-missionnaire, prépara une demeure convenable à M. et Mme Casalis et quand elle fut achevée ils en prirent possession.

L'arrivée d'une femme à Thaba-Bossiou est une date dans l'histoire de la Mission. L'abaissement moral est assurément aussi grand chez les hommes que chez les femmes; mais ces dernières, par le fait de leur complet assujettissement au sexe le plus fort devaient échapper à l'influence même

extérieure du christianisme. L'Évangile apporté par des hommes, semblait ne s'adresser qu'aux hommes. Avait-on jamais vu des femmes prendre un intérêt quelconque aux affaires, partage exclusif des hommes ? La femme chrétienne arrive et tout change : comme femme, comme épouse et comme mère elle est une prédication vivante destinée à changer les vues des païens sur un sexe qu'on s'était habitué à mépriser et auquel on ne reconnaissait que des devoirs sans compensation. Cette femme à la peau blanche était aimée et respectée de son époux; comme son mari, elle savait lire et écrire; elle priait avec lui, et, comme lui, elle se sentait appelée à parler de l'amour de Dieu aux pécheurs. Les repas, ô prodige! étaient pris en commun, et, chose non moins étonnante, l'être le plus faible était l'objet d'attentions et d'égards de la part de celui que les Bassoutos considéraient comme ayant sur elle une autorité sans contrôle. Ce n'est pas avec des gens non mariés qu'on crée la famille; la famille chrétienne ne se démontre pas, elle se montre sous ses différents aspects, assignant à chacun sa tâche dans la vie de chaque jour.

Quand la femme païenne est appelée par la conversion à servir Dieu, elle a donc, si le missionnaire est marié, un idéal devant elle; l'exemple qu'elle a devant les yeux confirme les renseignements de la Parole divine sur les devoirs de la femme à l'égard de son mari. Les douleurs et les devoirs de la maternité créent entre la femme noire et la femme blanche des liens qui engendrent la confiance et cimentent l'amitié. Heureux, mille fois heureux l'homme, le missionnaire, à qui Dieu a donné une vaillante compagne pour l'aider dans son œuvre de relèvement et de salut! Heureuse, mille fois heureuse l'Église qui, à sa formation en terre païenne, a eu pour l'assister dans son triple développement religieux, moral et civilisateur, une de ces femmes d'élite dont l'intelligence et le sens pratique éga-

lent la piété ! Moshesh, en parlant d'une de ces héroïnes de la foi, disait : « Elle n'a pas écrit de livres, mais elle nous a laissé une vie à imiter. »

Le 2 mai 1835, MM. Daumas et Lauga, le premier, missionnaire, le second, aide-missionnaire, quittaient la ville de Londres à destination du sud de l'Afrique. Un peu plus de trois mois après, ils arrivaient au cap de Bonne-Espérance. Le 3 juillet de la même année, la première conférence qui s'était tenue à Béthulie avait décidé du placement de ces frères. M. Lauga fut destiné à devenir le compagnon d'œuvre de M. Pellissier. Quant à M. Daumas, il fut appelé à accompagner M. Arbousset dans un voyage d'exploration au nord du pays des Bassoutos, une région totalement inconnue ; ce voyage avait été décidé par la même conférence. On se mit en marche le 2 mars 1836.

Une relation très complète et détaillée en a été faite par M. Arbousset. Ce livre, le premier qui ait été publié sur les tribus vivant non loin des montagnes Bleues, est d'un intérêt palpitant d'un bout à l'autre. On pourrait peut-être lui reprocher des longueurs ; mais que retrancher dans un ouvrage où tout est nouveau, où tout vous captive et vous intéresse. Il serait à désirer que cet ouvrage fût quelque peu revu et imprimé de nouveau. Il renferme une richesse d'informations qui parle hautement en faveur de l'esprit d'observation de M. Arbousset.

Il n'entre pas dans le plan de mon travail de donner plus de détails sur le voyage d'exploration accompli par MM. Arbousset et Daumas et qui a duré deux mois deux jours ; je ne saurais cependant passer sous silence quelques-uns des résultats positifs de cette entreprise.

Constatons d'abord un fait d'une grande importance géographique : ce sont ces messieurs qui ont découvert les sources des grandes rivières de l'Afrique australe, et le nom de Mont-aux-Sources, donné par eux à la montagne

d'où s'échappent ces grands cours d'eau, l'Orange, le Waal, le Tugela, etc., a été consacré par la science. La Société de géographie de Paris a reproduit dans son bulletin l'abrégé de la relation de voyage publiée dans le Journal des Missions. Cet article était accompagné d'une carte du pays parcouru par nos explorateurs; le secrétaire de la Société de géographie, M. Noirot, demanda à notre comité l'autorisation de faire lithographier 500 exemplaires de ces cartes pour le compte de la Société de géographie, demande qui lui fut gracieusement accordée.

Dans son assemblée générale du 7 avril, la Société de géographie de Paris accorda à MM. Arbousset et Daumas une mention honorable pour leur découverte des sources des grands fleuves sud-africains. Voici en quels termes s'exprime le rapport: «...Plusieurs des missionnaires français dans l'Afrique australe possèdent des connaissances philologiques étendues; ils se sont occupés des moyens de former un système grammatical et de réunir dans un vocabulaire les mots de la langue des peuples qu'ils instruisent. De quelle importance ne sera donc pas le livre que publiera la Société des Missions évangéliques de Paris, d'après les matériaux que lui auront fourni ses ouvriers travaillant en Afrique à convertir des peuples sauvages à la foi chrétienne et à la civilisation. Mais à l'intérêt général que doit naturellement exciter ce livre se joindra pour nous, Français, celui de le voir écrit dans notre langue; ce sera le premier que des voyageurs, nos compatriotes, auront donné sur cette partie intérieure de l'Afrique et qui sera entièrement le résultat de leurs observations et de leurs travaux. Ces jeunes Français ont été formés à Paris pour la belle carrière qu'ils parcourent avec tant de zèle et de dévouement. On ne peut que les féliciter de ce qu'ils ont déjà fait pour la géographie, et votre société, dont le but est de concourir, suivant ses moyens, aux progrès de cette science,

verra qu'ils ont ajouté à la somme de nos connaissances sur l'Afrique australe; elle espère que la Providence, qui veille sur eux au milieu des pays barbares, où ils se sont volontairement exilés par le plus noble et le plus louable des motifs, les protégera dans les nouvelles entreprises qu'ils formeront.»

Dans le cours de ce voyage, nos explorateurs ont rencontré dans les montagnes des tribus qui naguère étaient plongées dans le cannibalisme. Les unes appartenaient à la famille des Béchuanas, d'autres à celle des Zoulous; ces derniers étaient de beaucoup plus redoutables que les premiers.

Après avoir suffisamment exploré les montagnes et les vallées comprises entre les 27e et 28e degrés de longitude et les 28e et 29e de latitude, nos explorateurs se dirigèrent vers le Nord, pour remplir la seconde partie de leur programme, savoir, la recherche d'une tribu connue sous le nom de Ligoyas, dont on avait entendu parler, comme étant animée de dispositions pacifiques et favorables à l'Évangile. Le pays à parcourir était plus ou moins habité par la tribu des Mantatis, originaire de la Natalie; ce n'était donc pas le désert; toutefois l'absence de route carrossable rendait pénible la marche de leur voiture. Après un jour de marche, ils arrivèrent dans un village de Ligoyas, dont le chef se nommait Rasebatane, c'est-à-dire le père d'une bête fauve. Ce chef, l'un des plus puissants du pays, ayant été informé par les missionnaires du but de leur voyage, en fut ravi et il les pria d'écrire à leurs amis d'Europe pour qu'on lui envoyât «un blanc pour l'instruire lui et ses sujets dans la crainte de Dieu».

En continuant leur route vers le Nord-est, MM. Arbousset et Daumas rencontrèrent de nouveaux villages de Ligoyas, dont les habitants fuyaient d'abord à leur approche; rassurés par des démonstrations d'amitié, ils ne tardaient

pas à se rapprocher de la voiture missionnaire. Nos frères furent accueillis avec cordialité par ces enfants du désert qui avaient été l'objet de leurs recherches. Makuana en particulier, chef principal des Ligoyas, sembla comprendre et apprécier leurs intentions.

Après avoir achevé leur voyage et rendu compte de leurs succès à leurs collègues, il fut décidé que nos explorateurs iraient choisir eux-mêmes un emplacement propre à la fondation d'une station missionnaire en faveur des Ligoyas. L'endroit qui leur parut réunir les conditions nécessaires à un établissement de ce genre se nommait Mékuatling, du nom d'une montagne crayeuse située à peu de distance, et c'est là qu'ils plantèrent leur tente.

Le pays dont les missionnaires allaient prendre possession pour l'évangéliser, était devenu depuis un certain nombre d'années un refuge pour de malheureuses tribus devenues la proie des Korannas et des Matébélés. Un parti de ces derniers ayant été battu par les habitants du pays, crut bien faire en s'établissant au milieu d'eux et ne tardèrent pas à s'y multiplier. Il y avait donc dans ce quartier-là une population mélangée de Cafres, de Barolongs, de Bakaotas, Bassoutos d'origine, enfin de Ligoyas, considérés comme les maîtres du pays.

Le lendemain de leur arrivée à Mekuatling eut lieu une grande assemblée, composée des représentants des tribus déjà mentionnées et soumises à des chefs divers, au nombre de quatorze. Laissons M. Daumas nous raconter lui-même cette première entrevue : « Après nous être entretenus avec les chefs présents et nous être assurés de leurs bonnes dispositions, nous sommes montés sur le devant de la voiture, qui nous a servi de chaire, et le frère Arbousset me tenant lieu d'interprète, j'ai annoncé à la nombreuse assemblée qui nous entourait le bon Évangile du Christ et fait connaître le but de notre voyage. Pendant mon dis-

cours, j'ai été plusieurs fois interrompu par un remercîment général. Cette scène avait quelque chose de bien touchant pour nous. Je me sentais attendri chaque fois que j'entendais ces pauvres sauvages me témoigner leur reconnaissance de ce que j'avais eu le désir de venir me fixer au milieu d'eux pour les instruire. Après le service on a voulu savoir mon nom; satisfaction fut donnée à ce légitime désir. Frère Arbousset, après avoir pris par écrit les noms des chefs présents, leur annonça que, dès maintenant, j'étais leur missionnaire. »

Le grand chef des Ligoyas, Makuana, celui qui avait fait un si bon accueil à nos explorateurs, n'était pas à cette première entrevue, sa résidence se trouvant plus au Nord; les frères jugèrent convenable de l'informer de leur arrivée dans son pays, et lui firent exprimer le désir qu'ils avaient de le voir. Plusieurs chefs s'offrirent à porter ce message à Makuana; pendant ce temps on se mit à la recherche d'une fontaine dont l'eau fut assez abondante pour répondre aux besoins d'une station missionnaire; cette fontaine fut trouvée dans un endroit charmant situé non loin du campement missionnaire. Un des indigènes du pays, qui accompagnait M. Daumas, lui vanta beaucoup cette source jaillissante qui ne tarissait jamais. Il ajouta: «Ce pays est bon: Voyez-vous là-bas cette fumée qui monte? Il y a là un homme qui fait souvent tomber la pluie. » M. Daumas chercha à lui faire comprendre que c'est Dieu seul qui donne la pluie; mais il a soutenu de toutes ses forces que c'était bien cet homme-là qui la faisait, et pas un autre.

Une fois fixé sur le choix du site sur lequel devait être fondée la nouvelle station, M. Arbousset quitta son ami pour retourner à Morija. Sur l'invitation d'un frère wesleyen, il se rendit à Mpoukani, où il passa le dimanche et fit les services religieux. La Société des missions wesleyennes comptait alors depuis quelques années, trois ou

quatre stations missionnaires sur la rive droite du Calédon ; depuis lors elles ont été abandonnées, mais tout le temps qu'a duré le ministère des frères méthodistes dans le pays, leurs relations avec les missionnaires français ont été d'une grande cordialité.

Après le départ de M. Arbousset, M. Daumas fit atteler son wagon et, accompagné de quelques indigènes, se rendit sur les bords du Calédon pour y couper des saules de rivière pour la construction de sa maison d'habitation. C'était le 31 décembre de l'année 1836 ! Cette date, dans une pareille solitude, prêtait au recueillement et à la prière. Assis à l'ombre épaisse d'un saule, notre frère repassa dans son esprit les événements de l'année qui allait finir ; il se rappela, avec un mélange de joie et de tristesse, les circonstances dans lesquelles il s'était trouvé. En faisant le compte de ses voies, il reconnut avec humiliation que souvent il avait offensé son divin Maître ; mais avec quel sentiment de gratitude ne put-il pas constater la fidélité de son Dieu, qui l'avait béni et protégé jusqu'à ce jour ! Plein de reconnaissance et d'amour, il prit sa Bible et, avec David, il s'écria : « Mon âme bénis l'Éternel ! »

Une fois le bois nécessaire coupé et chargé dans la voiture, notre frère reprit le chemin de ce qu'il pouvait appeler désormais sa station.

En arrivant au village, M. Daumas eut la joie de voir tout le monde venir à sa rencontre pour le saluer ; la joie qui était peinte sur tous les visages disait hautement combien ces pauvres gens étaient heureux de revoir leur missionnaire.

On se souvient sans doute qu'un message avait été envoyé à Makuana, le chef suprême des Ligoyas, pour l'avertir de l'arrivée des missionnaires dans son pays. Le 3 du mois de janvier de l'année 1837, ce chef, escorté par une suite nombreuse, arrivait à Mékuatling. Il tint le

langage suivant à M. Daumas : « Lorsque vous passâtes dans mon village au mois de mai dernier et que je reçus de vous l'assurance que l'un de vous avait le désir de m'instruire ainsi que mon peuple, je me dis : Les blancs peuvent mentir aussi bien que nous, et je ne vous crus point, surtout quand je vous vis partir sitôt après. Mais aujourd'hui mon cœur pense autrement. Ce pays est à moi ; laissez-moi repartir pour aller moissonner mon blé et chercher mes femmes et mes enfants ; ce lieu-ci est bon, je veux m'y établir avec mes gens. »

Un vieillard de la suite de Makuana ajouta : « Pourquoi ne suis-je plus jeune ! Je deviendrais le berger du missionnaire. »

Makuana se trouva à Mékuatling un dimanche. La veille, on avait envoyé des hérauts dans tous les villages environnants pour annoncer que le lendemain était le grand jour (tsatsi lé léholou) et que chacun devait se rendre auprès du missionnaire pour entendre parler des choses concernant la vie à venir. Au temps convenu, on agita une petite cloche, et tout le monde se rassembla autour de la voiture. La petite maison, qu'un chef avait prêtée au missionnaire en attendant mieux, eut été de beaucoup trop petite pour abriter les nombreux auditeurs accourus à l'appel du serviteur de Dieu. M. Arbousset étant venu visiter son ancien ami, ce fut lui qui se chargea de la prédication du matin, en sessouto, langue connue de tous. Dans l'après-midi, ce fut au tour de M. Daumas, qui prêcha à l'aide d'un interprète. Grande fut l'attention de ce nombreux auditoire ; on eut dit que les malheurs qui avaient fondu sur eux les avaient préparés à recevoir le message de paix et de pardon qui leur était gratuitement offert.

Notre jeune frère, M. Daumas, ne perdait pas son temps ; une maison temporaire était en voie de construction ; pen-

dant que des indigènes y travaillaient, il traçait les limites d'un parc pour le bétail ; vingt ouvriers y travaillaient sans relâche ; on achevait en même temps un bassin pour recueillir l'eau de la fontaine ; à l'aide d'un petit canal, cette eau était conduite jusque devant la maison et devait servir plus tard à l'irrigation du jardin ; le 7 janvier 1837 une partie de la maison était couverte ; il était temps, car la saison des pluies avait commencé.

Après avoir achevé les travaux manuels de première nécessité et tracé les limites d'un champ qu'on devait labourer pendant son absence, M. Daumas s'apprêta à quitter Mékuatling, pour aller à la rencontre de sa fiancée, Mlle Élisa Colani, une sœur de Mme Lemue. Elle avait quitté l'Europe le 4 mai 1836 en compagnie de cinq autres personnes aussi destinées à notre mission sud africaine. C'étaient : M. Hagenbach destiné à devenir le compagnon d'œuvre de M. Daumas à titre d'artisan missionnaire ; — M. Loyer destiné à Motito au même titre que M. Hagenbach ; — M. Mæder, architecte, sachant manier également le crayon, la truelle et le rabot était destiné à seconder M. Rolland à Beerséba ; — Mlle Touzaa, fiancée à M. Lauga aide-missionnaire déjà à l'œuvre à Béthulie ; — Mlle Delatte envoyée à Beerséba pour aider Mme Rolland dans la direction d'une salle d'asile ; — et enfin Mlle Élisa Colani. Disons-le d'emblée : les deux aides-missionnaires destinés à Motito et à Mékuatling n'ont pas répondu à l'attente du comité et peu après leur arrivée en Afrique, ils ont cessé tout rapport avec notre Société. Mlle Delatte est devenue plus tard la compagne de M. Mæder et a fourni une longue et utile carrière dans le champ de la mission. Mais n'anticipons pas sur la marche des événements.

En quittant sa station de Mékuatling, le missionnaire Daumas comptait bien y rentrer bientôt accompagné de sa femme ; des circonstances indépendantes de sa volonté l'en

tinrent éloigné pendant un an; il fut appelé à remplacer M. Rolland qu'un voyage devenu nécessaire avait conduit dans la colonie. Cette absence aurait pu nuire au succès d'une œuvre à peine commencée; mais les indigènes qui n'ont aucune notion du temps, ont pris leur mal en patience et se sont résignés à cet état de choses. Du reste, de Beerséba, notre frère avait des rapports assez fréquents avec les habitants de Mékuatling, et dans une tournée qu'y fit M. Arbousset il eut soin de dire aux habitants de l'endroit que leur missionnaire ne les avait pas oubliés et qu'il reviendrait bientôt au milieu d'eux.

La rentrée définitive de M. Daumas à Mékuatling fut de beaucoup moins pénible qu'on ne s'y était attendu. On pouvait craindre que les impressions premières si favorables au missionnaire ne fussent disparues ou amoindries; il n'en fut rien; son absence ne fit qu'accroître leur désir de le posséder au milieu d'eux. Dès que les indigènes eurent aperçu sa voiture, ils accoururent de toute part pour le saluer: leur joie était grande et démonstrative. La vue d'une jeune femme blanche qui venait vivre au milieu d'eux pour les instruire, les frappait d'étonnement et les comblait de bonheur. «Nous voici, dirent-ils à leur missionnaire, vous n'avez qu'à nous commander et nous vous obéirons.» Cette offre de services était trop cordiale pour qu'on n'en profitât pas; en un rien de temps de nombreux ouvriers furent à l'œuvre. On nettoya la fontaine et le canal fait l'année précédente et que les pluies avaient comblé; d'autres se chargèrent de nettoyer le réservoir. Des femmes en grand nombre crépissaient avec leurs mains la maison de roseaux bâtie l'année précédente. Les plus forts roulaient de la montagne les pierres destinées à une maison d'habitation plus convenable que celle qu'on possédait déjà. Cette activité déployée par tous était d'un bon augure pour l'avenir. On raconte qu'un petit chef,

travaillant à la construction de la chapelle, avait l'habitude d'arrêter les passants pour les faire travailler. Un jour qu'il était fort appliqué à sa besogne on vint lui dire que quelqu'un le demandait à la maison pour une affaire assez importante. « Oh, dit-il, maintenant que je suis occupé à la maison de Dieu, je ne puis m'en éloigner. »

L'œuvre du Seigneur au Lessouto suivait une marche lente, mais progressive ; ce n'était pas encore l'époque des grands réveils. A mesure que les indigènes apprenaient à mieux connaître les missionnaires, leur confiance en eux allait croissant. L'amour de l'instruction progressait aussi, et les écoles, quoique dépourvues du matériel nécessaire, étaient prospères. Celle de Beerséba se distinguait entre toutes. La chapelle provisoire qui servait aussi d'école était devenue de beaucoup trop petite. Il fallait séparer les grands d'avec les petits, ces derniers étant littéralement étouffés par les autres. Pour mettre fin à tout commentaire, M. Rolland fixa en travers de la porte un bâton à la hauteur d'un mètre 30 centimètres et tout élève pouvant passer sans se baisser sous ce bâton placé horizontalement devait faire partie de la classe enfantine. Il s'en trouva 86 ; mais le nombre total des écoliers s'élevait ce jour-là à 240. Ajoutez à ce nombre-là les élèves de l'école tenue par M. Rolland lui-même et vous aurez un total de 350 personnes tant grandes que petites qui chaque jour apprenaient à lire la Parole de Dieu.

Comme les livres de lecture étaient insuffisants M. Rolland déchirait ceux qu'il avait et en donnait une feuille à chacun ; après l'avoir étudiée il fallait la rapporter et on en recevait une autre à sa place. Cet état de choses ne pouvait pas durer, aussi les missionnaires réunis en conférence, en 1838, crurent-ils devoir adresser un appel pressant au comité ; il leur fallait dans le plus bref délai possible un imprimeur capable de satisfaire les besoins de

ce peuple que dévorait l'amour de l'instruction. Harcelés du matin au soir par leurs élèves qui ne pouvaient comprendre comment, après les avoir tant pressés d'apprendre à lire, on n'avait pas de livres à leur donner, les frères, pour calmer leur impatience, leur copiaient à la main des portions de l'Évangile. Dans l'attente de l'imprimeur demandé avec beaucoup d'instance, M. Mæder fut envoyé à la ville du Cap pour surveiller l'impression des Évangiles de Marc et de Jean et la réimpression des livres et tableaux d'école dont la série était épuisée.

Tant d'efforts pour répandre la connaissance du vrai Dieu et du Seigneur Jésus-Christ, n'étaient pas sans résultats; le nombre des auditeurs au culte du dimanche allait croissant; des candidats au baptême se groupaient autour des missionnaires et des admissions dans l'église par le baptême donnaient aux travaux des serviteurs de Dieu quelque chose de tangible qui frappait d'étonnement les païens eux-mêmes. Parmi les nouveaux convertis de Beerséba se trouvaient quatre polygames qui, pour preuve de la sincérité de leur foi, durent renvoyer chez leurs parents leurs concubines auxquelles ils reconnurent le droit de se marier. Ce triomphe de la foi chrétienne sur des mœurs sanctionnées par des siècles de ténèbres, jetèrent l'épouvante dans plus d'un cœur et l'on vit des polygames fuir la station dans la crainte d'être pris eux-mêmes dans les filets de l'Évangile.

La polygamie est à la base de l'organisation sociale de toutes les tribus africaines, mais à des degrés divers. Le Coran a limité à quatre le nombre de femmes qu'un homme peut posséder; chez les Béchuanas du sud de l'Afrique, ce nombre dépasse rarement trois; chez les Zoulous, où tous les hommes sont soldats et ne peuvent se marier qu'après avoir achevé leur service militaire, c'est le chef qui distribue les femmes à ses guerriers; toutes sont cen-

sées lui appartenir. Au Lessouto, la polygamie s'est beaucoup développée sous le règne de Moshesh ; ce développement peut être attribué à son grand amour de la paix. Dans son harem, il avait des femmes appartenant à toutes les tribus avec lesquelles il était en relation d'amitié ; recevoir ou donner en mariage de jeunes princesses de sang royal, c'était contracter des alliances qui lui assuraient des relations pacifiques.

On s'est demandé si la polygamie n'était pas le résultat du nombre prépondérant des femmes sur les hommes. Dans un pays où tout le monde se marie, comment expliquer la polygamie, si ce n'est par l'accroissement supérieur d'un sexe sur l'autre. Cependant, les missionnaires, dont l'opinion nous est connue sur ce sujet, sont d'accord pour affirmer que les chiffres se balancent de part et d'autre, et si le nombre des femmes dépasse celui des hommes, cela est dû à ces guerres périodiques qui depuis soixante ans et plus ont moissonné un grand nombre d'hommes, de jeunes surtout. Une ère de paix prolongée aurait vite rétabli l'équilibre entre les deux sexes.

La polygamie est assurément l'un des obstacles le plus grand que le christianisme ait rencontré et rencontre encore en terre païenne ; c'est l'ennemi le plus fort contre lequel il a à lutter. De son triomphe ou de sa défaite dépend l'avenir des Églises en terre étrangère.

Des hommes éminents par leur piété et leur savoir, en Europe, se sont demandés s'il n'eut pas été préférable de tourner l'obstacle au lieu de le combattre, et de tolérer la polygamie chez les polygames qui le seraient déjà à l'époque de leur conversion, mais d'être inflexibles pour les monogames qui voudraient devenir polygames. En un mot, ils eussent préféré l'abolition de la polygamie par voie d'extinction.

Cette méthode est assurément la plus commode et celle qui

eût évité le plus d'ennuis aux missionnaires. Reste à savoir si elle est la meilleure, ce que je ne crois pas; si elle est la plus juste, ce qui est fort douteux; c'est une de ces théories que l'expérience repousse comme incompatible avec la pureté des enseignements évangéliques qui attaquent le mal dans sa racine : la tolérer, c'est la perpétuer. La polygamie, c'est la négation de la famille, c'est, sous un autre nom, l'esclavage de la femme. Aussi toutes les sociétés de Missions travaillant au sud de l'Afrique ont-elles été unanimes à poser comme principe d'admission dans l'Église la règle suivante : « Que l'homme soit mari d'une seule femme. » C'était rétablir sur sa véritable base une institution divine que l'ignorance, la passion ou la dureté de cœur avaient renversée; c'était rendre à la femme la place qu'elle avait perdue au foyer domestique. Quand le Sauveur a été appelé à poser comme de nouveau les bases du mariage, il l'a fait dans les termes de l'institution primitive : c'était passer condamnation sur tout ce qui s'était fait en opposition avec la loi de Dieu.

Les missionnaires ne pouvaient pas placer plus bas que ne l'indique la Bible l'idéal du mariage chrétien.

Les païens eux-mêmes reconnaissent que la polygamie est un état anormal; ils ne comptent au nombre de leurs enfants légitimes que ceux qui sont issus d'un premier mariage, et nul d'entre eux ne voudrait être surpris par la mort dans la hutte d'une concubine.

Nous ne pouvons passer sous silence la tentative du Dr Colenso, que chacun connaît. Cet évêque anglican et schismatique prit à cœur de remettre en honneur à Natal une coutume due à l'initiative d'un petit-fils de Caïn, la polygamie. Ajoutons que cet exemple, quoique venu de haut, n'a eu que peu d'imitateurs : la monogamie est et restera la condition *sine qua non* de l'admission des païens dans l'Église.

CHAPITRE X

Départ de M. et Mme Pfrimmer pour l'Afrique australe. — Ils vont fortifier la mission du Nord. — Incidents de voyage. — Leur arrivée à Béthulie; leur passage au Lessouto. — Souffrances inouïes du missionnaire durant son voyage. — Son arrivée à Mamousa. — Ce qu'était Mamousa. — Moshueu et son frère. — On cherche un lieu propre à la fondation d'une station. — Le camp est attaqué par un lion; le lendemain aussi et le troisième jour de même; l'animal est tué. — Friedau, nom donné à la station. — Une visite de M. Lemue. — M. Pfrimmer retourne au Lessouto pour chercher le reste de ses bagages. — Accueil des Korannas à son arrivée. — La station prospère. — Désappointement d'un marchand d'eau-de-vie. — M. Pfrimmer est contraint d'abandonner son champ de travail. — Friedau est abandonné. — La paix favorise l'œuvre au Lessouto; elle s'étend et se consolide. — Un point noir à l'horizon. — M. Dyke. — On demande de nouveaux ouvriers. — Opposition soulevée par la conversion de deux femmes de Moshesh. — Une assemblée nationale. — Conduite équivoque de Moshesh. — Menace de mort contre un chrétien. — Les habitants de Mékuatling tourmentés par leurs voisins. — Quelques fruits de la foi. — Un émule du bon Samaritain. — Quelques femmes souffrent pour leur foi.

Le commencement de l'année 1840 fut témoin du départ de M. et de Mme Pfrimmer comme missionnaires et de M. Bouchaud comme aide. L'un et l'autre étaient destinés à aller fortifier la station de Motito, située à vingt jours de marche en wagon à bœufs, au nord du pays des Bassoutos. Cette station, on s'en rappelle, était située sur la limite du grand désert, le Kalahari, et se trouvait par là aux avant-postes de la civilisation. Le champ commis aux soins de MM. Lemue et Lauga était immense et dépassait la mesure de leurs forces; il fallait y pourvoir sans délai, et c'est dans ce but que les ouvriers précités s'embarquèrent

pour le sud de l'Afrique, où ils arrivèrent dans le courant de mai 1840.

Time is money. Cet adage américain ne s'applique nullement au sud de l'Afrique. Le missionnaire Coillard écrivait un jour cette phrase, qui caractérise la valeur du temps dans le noir continent : « En Europe, on compte par jour, au Lessouto par mois (par lune), au Zambèse par saison, c'est-à-dire par année. » Arrivés à Port-Elizabeth le 3 juin, M. et Mme Pfrimmer n'en repartirent que deux mois après, ayant dû faire construire les voitures qui devaient les transporter à leur destination. Leur voyage par terre fut long ; il dura deux mois et ne fut pas sans péril, comme on en jugera par les passages suivants que nous empruntons au journal de M. Pfrimmer : « Nous étions à peu près arrivés à la moitié de la montagne de l'Oudberg, montagne extrêmement escarpée, où la route peu frayée se trouve parsemée de rochers qui occasionnent des secousses fréquentes et terribles, quand ma voiture, par l'inattention de mon conducteur, s'arrêta contre un rocher où les roues de devant se fixèrent. L'arrière-train se trouvait, d'un côté, enfoncé dans un ravin et de l'autre élevé sur des pierres, et dans cette position nous ne pouvions ni avancer ni reculer, malgré les cris et les coups de fouet appliqués aux bœufs par les conducteurs. Voyant que tous nos efforts étaient inutiles, je fis dételer les bœufs dans le dessein de faire rétrograder la voiture en poussant aux roues. A notre droite s'élevaient des rochers à pic qui bornaient la route étroite, tandis qu'à notre gauche s'ouvrait un précipice de de 150 à 200 pieds; mais aucun n'avait le pressentiment de ce qui devait arriver dans quelques minutes.

« Ma chère femme, qui était remontée dans la voiture, attendit paisiblement que celle-ci fût dégagée, tandis que moi, joignant mes efforts à ceux de mes gens, je les aidais à faire reculer le wagon. Ce ne fut pas sans peine ; mais

dès que les roues furent dégagées, la voiture se précipita avec une extrême vitesse sur la pente rapide du chemin et ne s'arrêta qu'à deux cents pas environ, où elle rencontra celle de M. Bouchaud. Le choc des deux voitures fut terrible; cependant rien ne fut brisé. Ma femme sortit comme d'un rêve à l'ouïe des dangers qu'elle venait de courir sans s'en douter. »

Autre incident de voyage.

« Après avoir quitté Colesberg, ville située non loin du fleuve Orange et la dernière de la colonie du Cap, nous dûmes, la rivière étant gonflée par les eaux pluviales, demeurer dix jours sur le rivage aride et sablonneux de cette grande rivière. Ses deux bords étaient couverts de nombreux wagons; nous n'en comptâmes pas moins de douze sur la rive gauche, non compris les nôtres, et dix autres sur la rive opposée. Plusieurs de ceux dont nous partagions l'ennui observaient depuis trente jours, matin et soir, l'état de la rivière, attendant avec impatience le moment où elle serait guéable. Quelquefois l'espoir de la veille s'évanouissait le matin par l'annonce d'une nouvelle crue qu'indiquait l'eau troublée du grand fleuve africain. Enfin, le 7 octobre, un des wagons de la rive droite hasarda le passage et fut suivi par un autre ; le même soir, Bouchaud traversait aussi, et le lendemain, quoique l'eau fut encore assez élevée, puisqu'elle atteignait jusqu'à moitié hauteur de nos malles, nous entrâmes dans le lit de cette redoutable rivière et la passâmes heureusement. Seulement bien des objets furent mouillés et gâtés. »

Quelques heures après, la caravane était cordialement reçue à Béthulie, sous le toit hospitalier de M. et Mme Pellissier. Nos voyageurs en avaient besoin; tant de fatigues, tant d'émotions avaient donné la fièvre à M. Pfrimmer et sa femme fut atteinte de vives douleurs rhumatismales.

M. Pfrimmer, doué d'une énergie peu commune, avait

constamment en vue le terme de son voyage ; aussi, en traversant les stations missionnaires françaises, ne fit-il qu'une mince part à l'amitié, à la douceur de vivre dans la communion fraternelle, chose si rare en Afrique, où l'isolement est si grand. Ce n'est pas que notre frère y fut insensible, au contraire ; sa nature en apparence dure était douée d'une exquise sensibilité ; mais ce qui dominait semble-t-il dans cette nature tout imprégnée de foi et d'énergie, c'était l'idée du devoir. J'ai entendu de sa bouche même le récit des difficultés inimaginables dont son voyage de Béthulie à Mamousa dans le Transwaal avait été rempli ; je viens de relire sa lettre au comité, où difficultés et dangers de toutes sortes sont relatés en détail ; eh bien ! je suis porté à croire que peu de missionnaires ont autant souffert que lui par le fait des intempéries de la saison et de la malveillance des hommes. Pour être juste, je dois ajouter que son inexpérience dans l'art de voyager en Afrique a été la cause de presque toutes ses infortunes ; dans l'ardeur de sa foi, il a voulu triompher de difficultés devant lesquelles on s'incline ordinairement. Dans un pays où les chemins n'étaient pas tracés, où les rivières n'ont pas de ponts, où les moindres ruisseaux se changent en torrents, il a voulu voyager en dépit de pluies incessantes qui pendant des semaines entières ont rendu chemins, torrents et rivières impraticables. Rendons-lui ce témoignage, que, dans toutes ses détresses, sa foi n'a jamais été ébranlée ; et dans les difficultés les plus grandes il n'a jamais été au-dessous des circonstances par sa patience et sa ferme confiance en l'Éternel. Et, quand le secours lui était accordé, quelle joie, quelle reconnaissance envers son Père céleste !

L'objectif de son voyage était Mamousa, localité située à peu près sur la même latitude que Motito, mais beaucoup plus à l'Est. Les habitants du pays étaient assez mé-

langés, mais ceux qui dominaient alors étaient des Korannas. Le chef Moshueu et son frère Andries, plus huit autres personnes, étaient des chrétiens; ils avaient été en rapport avec la station de Kuruman et considéraient M. Moffat comme leur père en la foi. A la fondation de Motito, ce petit troupeau fut confié aux soins de M. Lemue, qui le visitait annuellement une ou deux fois. Dans l'intervalle, le culte et l'école étaient confiés au chef et à son frère Andries. La distance de Motito à Mamousa était de cinq jours de marche en voiture à bœufs; il fallait traverser un immense désert où l'eau était très rare, mais où abondaient les lions. Après la destruction de Mosika, de nombreux indigènes fuyant devant Mosélékatsi s'étaient établis sur les rives du Hart, un torrent qui cesse de couler en hiver, mais qui conserve en été beaucoup d'eau dans d'immenses trous qui font office de citernes. C'est pour ces populations que M. Lemue avait demandé du secours et qu'on lui avait accordé M. Pfrimmer.

La difficulté était de trouver un endroit pourvu d'une fontaine assez abondante pour pouvoir y fonder une station permanente. On la chercha au nord de Mamousa, on alla même jusqu'à Mosika, cette station fondée naguère par MM. Rolland et Lemue, et qui pendant un temps nous avait donné de si belles espérances. Les missionnaires du Kuruman auraient bien voulu nous voir reprendre cette œuvre, mais le souvenir des cruautés exercées par Mosélékatsi sur les Baharoutsi et sur les Barolongs était encore trop présent à la mémoire de tous pour qu'on songeât à s'y établir de nouveau.

Le 2 juillet 1840, Moshueu et M. Pfrimmer rentraient à Mamousa sans avoir trouvé ce qu'ils désiraient. Le 15 du même mois on était en marche de nouveau et pour le même but. On traversa des plaines immenses, quelquefois entrecoupées de forêts de mimosa-girafle, mais presque en-

tièrement privées d'eau. Le 19, nos voyageurs établirent leur camp du soir près d'un bois, non loin d'un ravin dont l'eau était à moitié desséchée. A peine s'étaient-ils livrés au repos que la voix d'un lion se fit entendre. Ses rugissements étaient si forts que la terreur se répandit aussitôt parmi les attelages de bœufs. Tout le monde fut bientôt sur pied ; on alluma le feu, on chargea les fusils, et chacun de faire la garde autour des bœufs. Le lion, profitant de l'obscurité de la nuit, fit le tour du camp, et par ses rugissements répétés, finit par mettre le désordre dans le troupeau. Son stratagème ayant réussi, il saisit sa proie pendant qu'une fusillade nourrie cherchait à l'effrayer. Il s'éloigna après avoir tué un bœuf, mais à chaque instant il revenait et emportait de quoi se rassasier. Dès que le jour parut, on se rendit à l'endroit où le bœuf avait succombé, mais non sans se défendre, aux attaques d'un ennemi plus fort que lui. A côté de son cadavre on trouva une grande poignée de poils qu'il avait arraché à la crinière de son cruel adversaire.

Le reste des bœufs s'était enfui bien loin, et ce ne fut que le soir de ce jour-là qu'on put les ramener au camp. On l'entoura d'une haie de mimosa à épines et on attacha solidement les bœufs aux roues des wagons. A peine la nuit arrivée, le roi du désert recommença sa tactique de la veille, et il fit si bien que ses rugissements répétés et croissants affolèrent les bœufs, qui, brisant leurs courroies, s'échappèrent en beuglant. Quelques minutes après, le lion avait fait son coup ; il tenait dans ses griffes un autre bœuf, dont il se régala toute la nuit durant.

C'était plus qu'on en pouvait supporter, aussi dès le matin nos voyageurs se mirent en marche à sa recherche. A leur approche, il chercha à fuir de côté et d'autre, mais cerné de toutes parts, il tomba au troisième coup de fusil. C'était une femelle ; la peau fut donnée au chef et la graisse servit à graisser les roues des voitures.

Lorsque le royal ennemi eut été dépecé et chargé dans le wagon de Moshueu, on se remit en marche, à la recherche d'une fontaine. Vers deux heures de l'après-midi on arrivait à une vallée étroite, au fond de laquelle coulait un ruisseau à l'eau claire et limpide. A pied, on remonta le cours de ce ruisseau, et après deux heures de marche on arriva à sa source, située à l'extrémité d'une vallée acculée à un plateau élevé qui s'étendait à perte de vue. Cet endroit fut choisi pour devenir l'emplacement de la station qu'on se proposait de fonder ; il reçut de M. Pfrimmer le nom de Friedau, c'est-à-dire, Vallée de la paix.

Ce pays avait été habité autrefois par des Barolongs de la tribu de Moroke; ils l'avaient quitté à l'époque où Mosélékatsi répandait autour de lui la terreur et la mort, et ils étaient allés s'établir à Thaba-Ntshou, où ils se trouvent encore aujourd'hui; l'émigration a dû avoir lieu vers 1833 ou 1834.

A l'époque où M. Pfrimmer prit possession de ce pays, il n'était occupé que par les lions, les hyènes et de nombreux troupeaux de gnous, de zèbres, d'antilopes d'une grande variété, des chacals et des autruches.

M. Pfrimmer crut devoir rester à Friedau pour s'y construire une habitation temporaire, tandis que Moshueu retournait a Mamousa, où était restée la femme du missionnaire pendant ce dernier voyage. Des trois hommes qui étaient restés avec M. Pfrimmer, un seul pouvait l'aider ; le second était malade et le troisième gardait les bœufs, que les lions chassaient presque toutes les nuits. L'ouvrage n'avançait donc que lentement. Cependant, le 10 du mois d'août le bois nécessaire était coupé et sur place, et déjà il avait planté quelques pieux, quand un wagon parut à l'horizon. C'était Mme Pfrimmer elle-même qui, sans crainte des dangers du voyage, s'était fait conduire à Friedau dans un wagon de Korannas.

Peu de temps après cette installation si précaire, sous tous les rapports, M. Lemue vint visiter les solitaires de la Vallée de la paix. Son wagon était chargé de provisions de toutes sortes, qui furent accueillies avec joie et gratitude. Il ne put rester que cinq jours à Friedau; mais ce court séjour fut pour M. Pfrimmer un grand encouragement. Quelques mois après, de nouvelles provisions furent encore envoyées de Motito, et, comme les premières, elles furent les bien-venues, attendu qu'elles répondaient à des besoins de première nécessité.

Toutefois, le séjour de M. et Mme Pfrimmer ne pouvait pas se prolonger à Friedau; ils manquaient de tout. Ils avaient dû quitter la plus grande partie de leur bagage à Mekuatling et ailleurs, à cause des torrents de pluie; le temps était venu pour eux d'aller les chercher et de renouveler leurs provisions. La maison provisoire préparée par notre frère, sans être achevée, pouvait néanmoins servir d'abri aux objets qu'il ne désirait pas emporter. Le 6 octobre on se mit donc en route pour le Lessouto. Vers midi, on fit la rencontre de trois lions, qui dévoraient dans un ravin le reste de quelque gibier. On leur tira deux coups de fusil qui les effrayèrent si peu, qu'au lieu de fuir, ils restèrent quelque temps à regarder les voyageurs. La prudence les mit cependant en mouvement, mais à chaque instant ils s'arrêtaient comme pour défier ces importuns qui les avaient dérangés dans leur repas familial.

Le voyage de M. Pfrimmer au Lessouto se fit au milieu de difficultés sans pareilles, mais plus tard son retour à Friedau fut salué par des transports de joie, et lui-même constata avec bonheur les progrès accomplis pendant son absence. Le nombre des huttes, qui en octobre n'était que de cinq, s'élevait, grâce à Moshueu et ses gens, à peu près à soixante. Tout était dans le meilleur ordre; le désert était devenu un jardin. Là même où naguère les lions

chassaient les bœufs du missionnaire, s'élevait un joli village et des bœufs sans nombre paissaient tout autour. Les lions n'avaient cédé la place qu'à regret, et quoiqu'on en eut déjà tué onze, on les entendait encore de temps à autre pendant le silence de la nuit. A la vue du rapide changement opéré à Friedau, le missionnaire ému écrivait : « Que d'actions de grâces n'avons-nous pas à rendre au Père des miséricordes, de ce qu'après nous avoir ramenés sains et saufs au milieu de notre troupeau, il nous avait préparé un si grand sujet de joie. Que de motifs ne trouvons-nous pas, dès le premier coup d'œil, de nous employer tout entiers à procurer le salut et la vie au peuple que Dieu nous a confié ! »

L'école fermée pendant les jours de première installation fut ouverte de nouveau ; elle était suivie par cinquante élèves, enfants et adultes. Le nombre des jeunes gens ayant appris à lire sous les soins d'Andries, le frère de Moshueu, s'élevait à vingt. La langue des Korannas, comme celle des Hottentots et des Namaquois, est composée de mots émaillés de claquements nasaux d'une variété si grande qu'il est presque impossible de les rendre par des caractères imprimés. Le frère Krönlein, missionnaire de la Société rhénane, l'a tenté pour l'usage de leur mission dans le pays des Namaquois ; je ne suis pas en mesure de juger jusqu'à quel point il a réussi. En général, les Korannas parlent un hollandais mitigé et adouci ; à Friedau on se servait de la littérature à l'usage des Béchuanas de Kuruman et de Motito. Les coutumes païennes ayant été bannies de la station par Moshueu et son frère, l'œuvre du Seigneur se faisait dans le silence des cœurs. Un jour, un fermier hollandais, espèce de marchand ambulant, vint à Friedau ; avec de nombreux objets propres à l'usage des Korannas, il avait dans son wagon une barrique d'eau-de-vie, qu'il comptait débiter à ses clients. Il en fut

pour ses frais et, à son grand étonnement, il trouva, une fois dans sa vie, des Korannas qui ne buvaient pas.

Le manque d'ouvriers était une épreuve pour le missionnaire. Le Koranna, habitué à vivre de chasse, trouvait dur de s'astreindre à un travail continu. L'amour du gain suffisait à peine pour lui faire secouer sa paresse. Il s'en trouva qui, mus par des motifs plus nobles, se prêtèrent à donner un coup de main au serviteur de Dieu ; mais cela ne suffisait pas, et tout le gros du travail reposait sur lui. La hutte du Koranna se compose de cerceaux liés ensemble, auxquels on donne la forme d'un bol renversé ; le sommet et les côtés sont couverts de nattes assujetties par des courroies. Quand on émigre, ce qui arrive assez souvent, on roule les nattes, et la charpente toute d'une pièce est mise sur le dos d'un bœuf. Le travail est bientôt fait. Quoi d'étonnant si ces enfants du désert trouvent que les Européens se donnent beaucoup de peine pour se construire des maisons en briques ou en pierres. Ajoutons qu'après un temps, un progrès sensible s'était opéré et, plus d'une fois, le missionnaire a dû renvoyer des ouvriers devenus trop nombreux.

Un jour, on était allé sur les bords du Waal pour y couper du bois pour la charpente d'une maison d'habitation. M. Pfrimmer avait chargé sur son épaule une poutre dont l'un de ses gens tenait l'autre bout. Celui-ci la laissa tomber sans rien dire ; le bois tomba sur plusieurs autres qui le renvoyèrent en l'air. Par un contre-coup la poutre frappa le menton du missionnaire et le terrassa. Il était presque évanoui ; il crut un moment que la mâchoire était brisée. Il y porta la main et la retira rouge de sang. Après s'être lavé dans la rivière, il constata l'existence d'une large blessure sous le menton ; trois dents étaient cassées et le bout de la langue était déchiré par une horrible morsure qu'il s'était faite. Pendant une

semaine, ce frère ne put avaler que des liquides et la brèche faite dans son ratelier supérieur l'a longtemps bien gêné.

L'œuvre si courageusement entreprise et poursuivie par M. Pfrimmer suivait donc une marche progressive; les progrès spirituels étaient lents, mais continus. Le frère Lemue croyait le moment arrivé où les Korannas du Hart allaient embrasser en masse l'Évangile, ayant à leur tête deux hommes intelligents et pieux, Moshueu et Andries. Une épreuve écrasante, qui fondit sur le fidèle et consciencieux missionnaire, l'obligea à quitter ce champ de travail qu'il chérissait, qu'il avait arrosé de ses sueurs, de ses larmes et de son sang. Il quitta ce troupeau tant aimé, laissant entrevoir l'espoir d'un retour prochain. Ce départ portait un coup mortel à la station de Friedau. Quand nous parlerons de nouveau de Moshueu et de son peuple, c'est à Mamousa que nous les retrouverons. Friedau aura cessé d'exister.

Nous avons tenu à donner tout d'un trait le récit de la trop courte carrière du missionnaire Pfrimmer; il nous faut revenir en arrière et considérer de près le développement général de l'œuvre dans nos différentes stations.

Béthulie et Beerséba avaient eu à souffrir d'attaques successives de la part des Cafres et des Korannas du sud. Sous l'influence de la peur, de petits chefs et leurs sujets avaient abandonné leurs missionnaires et cherché au loin une sécurité plus grande. Si cet état de choses eut duré plus longtemps, l'avenir de l'œuvre eut été compromis dans les stations du bas Calédon. Grâce à Dieu, les attaques cessèrent et l'œuvre reprit sa marche ordinaire. Ce n'est pas que les ennemis politiques aient cessé d'agiter et de préoccuper les missionnaires de ces stations-là; leurs voisins, les Griquois, convoitaient leur territoire et, sans l'intervention du gouvernement anglais, les habitants de

Béthulie auraient dû céder la place à ces ambitieux voisins.

Du côté du Lessouto, un nuage noir, quoique petit encore, se montrait à l'horizon et ne manquait pas d'inspirer des craintes aux missionnaires de Moshesh. Les Bœrs, vainqueurs des Zoulous dont ils avaient tiré vengeance, avaient traversé les montagnes du Dragon, qui séparent la Natalie du Lessouto, et s'étaient emparés d'une partie du pays situé au nord du Calédon. Ils étaient une menace pour tous : leur politique tendait à déposséder les chefs indigènes et à les remplacer par des créatures à leur dévotion. Mais l'heure des conflits n'était pas encore arrivée, et les missionnaires, tout à leur œuvre, profitaient de ce temps favorable pour travailler sans relâche à l'œuvre de leur Maître.

L'année 1840 fut l'une des années les plus riches en espérances, qu'on ait eues jusqu'alors. Le nombre des chrétiens allait croissant, les catéchumènes se comptaient par centaines, les écoles étaient bondées d'enfants et d'adultes; les ouvriers ne pouvaient suffire à la grandeur de leur tâche. Parmi les convertis de Morija se trouvait Molapo, second fils de Moshesh, sur qui reposaient alors de grandes espérances. A Beerséba on avait pour la seconde fois fait une collecte annuelle qui avait rapporté 1000 fr. Le missionnaire de cette station avait fondé une annexe au Kousberg au milieu d'une intéressante population. La paix dont on jouissait alors ramenait au pays de nombreux indigènes qui s'en étaient éloignés dans les jours mauvais; tous ou presque tous venaient s'établir auprès des missionnaires. Un jeune homme de 22 ans, M. Dyke, beau-frère de M. Casalis, s'était établi à Thaba-Bossiou et travaillait à l'œuvre missionnaire à titre de catéchiste. Sa piété et son zèle étaient utilement employés soit dans l'école, soit dans l'évangélisation. Le sessouto était devenu facile à

tous et M. Casalis pouvait dire alors qu'il le parlait avec autant de facilité que le français. Dans des circonstances aussi favorables on ne demandait qu'une chose : du renfort; et chaque lettre qui parvenait au comité portait ce cri, devenu presque un cri de détresse tant il était intense et constant : Des ouvriers !

Si d'un côté les appels étaient nombreux et pressants, une opposition sourde semblait n'attendre qu'une occasion pour se manifester. La conversion de deux femmes de Moshesh et celle de Mokonyana, son général et intrépide guerrier, fournit aux mécontents l'occasion attendue. Pendant une courte tournée d'évangélisation que fit en famille, dans les environs de Thaba-Bossiou, le missionnaire Casalis, Moshesh convoqua les chefs demeurés étrangers au christianisme. Abraham seul, un des premiers conseillers du roi, était présent. Il alla s'asseoir plein de confiance auprès du chef, place que lui donnait son rang dans la tribu. D'immenses pots de bière indigène avaient été préparés par ordre du chef et circulaient parmi les assistants à l'ouverture de la séance. Moshesh prit la parole en ces termes : « Mes enfants sont tombés dans le christianisme, deux de mes femmes y sont tombées aussi, que puis-je faire? Je sens que je chancelle moi-même et que bientôt je puis y tomber à mon tour. Plût à Dieu que cette religion fut un breuvage ! je vous le ferais avaler à tous; mais nous avons manqué de missionnaires. Vous ne savez encore rien et vous me retenez, sachant bien que mon corps vous appartient et qu'un chef est le serviteur de son peuple. Je vous annonce que Masékonyana et Mamosebetsi m'ont quitté. Elles ne sont plus mes femmes de la même manière que par le passé; cependant leur demeure est encore sous ma direction. Lorsque la saison des semailles viendra, vous vous assemblerez comme de coutume, pour cultiver les champs que je leur ai assignés. » Un des assistants inter-

rompt brusquement le chef. « Non, il n'en sera pas ainsi! nous ne connaissons qu'une mort qui puisse séparer des femmes de leurs maris, c'est la mort qui fait descendre au tombeau. Quelle est cette mort nouvelle inventée par les blancs qui nous enlève nos femmes, tandis qu'elles sont encore vigoureuses et jeunes? Nous n'en voulons pas! Moshesh, déclare-toi franchement. »

Les têtes étaient échauffées par la boisson. Un des habitants de Thaba-Bossiou demande à haute voix la mort d'Abraham Ramaseatsane. « C'est lui, s'écria-t-il, qui, abusant de la confiance de son chef, a osé l'un des premiers se déclarer pour une religion nouvelle. » L'assemblée en masse se tourna vers l'humble témoin de Jésus-Christ qui, sans être aucunement troublé, tenait en main une portion des Écritures dont il repassait les promesses en son cœur. Un sifflement sinistre retentit, les boucliers agités avec violence produisent ce roulement funèbre qui est pour les Bassoutos le signal du combat. Une voix se fait entendre à travers tout ce bruit : « J'ai un assez beau troupeau, il sera la récompense de quiconque percera le sein du premier audacieux qu'on trouvera lisant le livre des chrétiens aux femmes insensées qui se sont séparées de mon chef. » Lorsque l'assemblée se fut dispersée, Moshesh prit à l'écart ses principaux vassaux et leur dit : « Malgré tout le bruit qu'on vient de faire, sachez qu'il est inutile de s'opposer à la Parole de Dieu et que, tôt ou tard, elle triomphera. »

La position équivoque prise par Moshesh dans cette circonstance fut nuisible à la cause de l'Évangile et, pendant un moment, l'opposition fut vive dans les villages environnants la station de Thaba-Bossiou. On répandait le bruit que l'Évangile avait été *jugé* et *condamné* dans une grande assemblée, et il n'en fallait pas davantage pour éloigner du culte des personnes peu portées naturellement à y assister.

Comment concilier la conduite d'ordinaire si bienveillante de Moshesh, avec celle si équivoque qu'il a tenue dans cette circonstance? Voici l'apologie qu'il en a faite, sans y être forcé, à M. Casalis : « Le peuple que je gouverne est grossier, ami du bruit, il s'est laissé aller à des paroles violentes qui ne tiraient pas à conséquence. Des scènes pareilles à celle qui vient de se passer se reproduisent à presque toutes nos assemblées; c'est l'habitude du pays. On sait que tout cela n'aboutit à rien aussi longtemps que le chef n'y prend pas part. Les Bassoutos considèrent cette liberté de parole comme un de leurs privilèges; ils m'eussent soupçonné de vouloir le leur ravir, si je leur eusse imposé silence. Quant à la bière que je leur ai donnée, c'est encore un de ces usages pernicieux que l'Évangile fera cesser. Mon peuple sait que je ne bois jamais de liqueurs fermentées, mais il exige que je lui en donne. J'ai ordonné à mes gens de cultiver les champs de Masékonyana et de Mamosébetsi, parce que ce sont des femmes de distinction et qu'il est juste qu'on prenne soin d'elles. Mais cet ordre, je ne l'ai pas donné comme étant encore leur mari; à ce sujet, vous savez ce que nous avons réglé vous et moi et je n'annulerai pas ce que j'ai signé. Il est vrai que j'ai dit que l'idée que ces personnes pussent se remarier me blesse, mais cela je le dis encore sans vouloir cependant rien empêcher de ce que la Parole de Dieu permet. Nous sommes encore dans les ténèbres sur bien des points, mais je prie Dieu de m'éclairer et de me convertir; j'espère qu'Il aura pitié de moi et que tout ira bien. Pour le présent, jugez-moi selon mes actes et non sur ce qu'on peut dire chez moi. »

A côté de ce point noir, de cette tristesse passagère transcrivons ici quelques lignes écrites par M. Casalis aux membres du comité : « Qu'il m'est doux de ramener vos pensées à la source de toutes mes joies dans ce pays-ci, je

veux dire le petit troupeau de rachetés que le Seigneur a daigné me confier. Il s'élève déjà à 25 membres, quoique le nombre des baptisés ne soit encore que de dix. Animés du zèle le plus pur et d'une foi vivante, ces fidèles se font un bonheur de me seconder de tout leur pouvoir. » Quelques-uns de ces chrétiens de la première heure vivent encore et sont demeurés fidèles; ce sont des âmes fortement trempées; plusieurs autres ont été vaincus par le monde et se sont détournés de la foi; d'autres sont morts en paix après une carrière chrétienne plus ou moins longue.

Le frère Daumas avait eu sa bonne part des tribulations causées par le déplacement de tribus remuantes qui, après avoir été elles-mêmes victimes de l'agression de tribus supérieures en force, voulaient opprimer à leur tour. De ce nombre, mentionnons les Barolongs, tributaires de Moshesh, établis à Thaba-Ntshou, puis ces Korannas, que nous retrouvons partout, et qui semblent être pour l'Afrique australe ce qu'étaient les descendants d'Ismaël dans un autre hémisphère : Ils avaient le pied levé contre tous et tous contre eux. Le Mossouto est, de sa nature, pacifique et endurant; mais il a la conscience de ce qui est juste et la tyrannie l'exaspère. Un jour, un Morolong introduisit son bétail dans le champ de sorgho d'un Mossouto, action dont la signification n'est pas douteuse; elle équivaut à une prise de possession. Le Mossouto chassa le bétail de cet intrus, qui allait, en un moment, détruire tout le fruit d'un long travail. Le Morolong prit son fusil et se disposait à tirer sur le Mossouto, quand celui-ci, indigné et hors de lui-même, s'en servit comme d'une massue pour tuer son coupable ennemi.

Faut-il parler encore des Griquois, qui menaçaient de devenir pour nos stations naissantes de véritables fléaux ? Des efforts avaient été faits pour les fixer au sol et en faire

des hommes laborieux. Des stations avaient été fondées en leur faveur; bon nombre avaient fait profession de croire à l'Évangile; mais leurs péchés dominants, la paresse, l'amour des boissons et du pillage les avaient rendus redoutables aux tribus qui ne demandaient qu'à vivre en paix et à jouir des bienfaits de la religion chrétienne. La plupart d'entre eux ont du sang blanc dans les veines, ce qui les rend arrogants et cruels vis-à-vis de leurs frères, de couleur plus foncée. Ce sont les plus grands mendiants que la terre ait portés, et plus d'un missionnaire a eu à souffrir de leurs importunités et de leur insolence. Le troupeau naissant de Mékuatling avait donc à souffrir de l'ambition des Barolongs qui voulaient lui prendre son pays et de l'astuce des Griquois et des Korannas, dont la vie nomade et démoralisante exerçait une influence fâcheuse sur ce petit peuple, qui ne demandait qu'à croître et à se développer sans demander rien à personne. Mais ici, comme ailleurs, le bien se trouvait à côté du mal, la joie à côté de la tristesse.

On peut dire du païen en général, qu'il est sans affection naturelle, en dehors des liens de la parenté, et qu'il a les pieds légers pour répandre le sang. Le christianisme en pénétrant dans un cœur y fait naître la charité et l'amour du prochain. Citons quelques traits qui démontrent sa puissance chez ces pauvres Africains naguère ignorants et cruels. Une rencontre à main armée ayant eu lieu entre les Korannas et les Matébélés, les membres de l'Eglise de Mékuatling, devançant en cela la Croix rouge de Genève, ne se donnèrent pas de repos jusqu'à ce qu'ils eussent su au juste le nombre des blessés et qu'ils les eussent amenés dans la station, où ils leur donnèrent les soins les plus touchants. L'un d'eux prit même un des blessés dans sa propre maison, et il ne lui permit de quitter son toit que lorsqu'il parut complètement rétabli.

Un événement déplorable s'était passé à quelque distance de la station. Des indigènes avaient assommé un des leurs pour une petite dette, et le traînaient pour le jeter dans une fosse. Agosi, chrétien de Mékuatling, surprit accidentellement les meurtriers au moment où ils allaient consommer leur crime. Malheureux, s'écria-t-il, que faites-vous? Étonnés, les coupables s'arrêtent, plusieurs même se retirent. Agosi descend de cheval, s'approche de la victime, et voit qu'il lui reste encore un souffle de vie. Mais déjà le soleil se couche, une nuit froide et pluvieuse se prépare; l'émule du bon Samaritain va trouver les assassins, se fait rendre le manteau de l'infortuné, l'en revêt et le transporte dans une grotte voisine. Obligé de retourner auprès de sa famille, il s'assied un instant devant le pauvre agonisant, et lui dit: « Mon ami, tu ne peux pas me parler, mais j'espère que tu peux encore m'entendre. Oh! écoute mon conseil. Prépare-toi à la mort, Dieu t'appellera probablement bientôt en sa présence. Prie-le d'avoir pitié de toi pour l'amour de Jésus-Christ et pardonne à tes meurtriers. » Ces pieuses exhortations sont suivies d'une ardente prière, puis Agosi se retire avec regret. Dès le lendemain, au point du jour, il se trouvait dans la grotte de nouveau; il n'y trouva plus qu'un cadavre, auquel il rendit les derniers devoirs.

Dans l'œuvre de Dieu on ne peut s'attendre à des succès, sans que l'ennemi suscite des entraves; il est jaloux de voir se réaliser la parole du Maître: « S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi! » A Motito, sept personnes avaient été reçues dans l'Église depuis peu; une huitième devait être du nombre de ces néophytes, mais au moment décisif, elle recula et demanda l'ajournement de son baptême. Cette décision était le résultat d'une suite de mauvais traitements de la part de son mari et de sa famille. Son état était digne de pitié; elle soupirait après

le baptême chrétien, mais le souvenir des coups et des blessures dont son corps était couvert, l'effrayait et la paralysait.

La femme d'un petit chef fut aussi exposée à de cruels traitements. Son mari, pour l'empêcher d'assister aux réunions, s'avisa un jour de couper en mille pièces ses vêtements; il espérait aussi par là la contraindre à reprendre le costume national. Elle lui répondit avec douceur : « Quand même vous déchireriez dix de mes jupons l'un après l'autre, vous ne me feriez pas renoncer à ma foi et à mes espérances ! » Un dimanche, le missionnaire fut informé que cette femme ne pouvait pas venir au temple, parce que son mari lui avait enlevé tous ses vêtements.

Les âmes arrachées au paganisme par la prédication de l'Évangile, sont appelées à jouir de grands privilèges; mais on ne passe pas des ténèbres à la lumière sans de grands renoncements. Ce ne sont pas seulement des idées religieuses qui sont en jeu; c'est tout un état social à changer, à renouveler. Il est beau sans doute d'affronter la mort et de subir le martyre par amour pour le Sauveur; mais il est un autre martyre non moins beau qui s'accomplit dans l'ombre et qui souvent n'a que Dieu pour témoin. C'est celui de ces femmes croyantes que leur foi oblige à des sacrifices constants et qui sont appelées à confesser leur Maître en remontant un courant qui menace toujours de les entraîner. Honneur et respect à ces multitudes de femmes africaines qui, relevées de leur abaissement par la foi au Sauveur, se sont chargées de leurs croix et, au milieu d'un état social corrompu, se sont efforcées de réaliser l'idéal chrétien. Honneur à ces Marthe et à ces Marie qui ont frayé au prix de leurs larmes et de leurs ardentes prières, quelquefois de leur sang, le chemin nouveau *des droits de la femme,* où tant d'autres les ont suivies depuis. De servantes

que vous étiez, vous avez aspiré à devenir la compagne de l'homme, selon la volonté de votre Créateur. Sans sortir de la place qui vous est assignée, vous avez protesté contre une tyrannie sanctionnée par des siècles de durée, *et de choses irresponsables* que vous étiez, n'ayant que des devoirs sans droits reconnus, vous avez par la foi et votre courage chrétien, revendiqué vos droits et atténué cette asservissante tutelle qui vous assimilait à l'enfant. Honneur à vous, et gloire à Dieu!

IVe PÉRIODE

DÉVELOPPEMENT ET EXTENSION DE L'ŒUVRE

CHAPITRE XI

Besoin d'expansion, conséquence de la paix. — Deux stations nouvelles sont fondées ; Béthesda et Bérée. — Opinion de MM. Schrumpf et Maitin sur l'œuvre accomplie par leurs prédécesseurs. — M. Gossellin est placé à Béthesda. — Discours de Moshesh à la fondation de Bérée. — M. Ludorf, imprimeur. — Son activité. — Cette époque est l'âge d'or de la mission. — Un meurtre pour cause de sorcellerie. — Le cas est jugé dans un pitso. — La sorcellerie est condamnée par Moshesh. — Discours remarquable prononcé à cette occasion.

L'introduction du christianisme dans le pays des Bassoutos avait eu pour résultat heureux d'y établir la paix, de concentrer le pouvoir suprême entre les mains d'un chef capable et sérieux, de faire cesser du même coup, les incursions de Korannas, qui de temps à autre venaient inquiéter les Bassoutos et leur enlever leur bétail. La dernière attaque avait eu lieu non loin de Thaba-Bossiou et avait été repoussée ; Mopeli, un frère de Moshesh, y avait perdu un doigt de la main, enlevé par une balle de fusil. Jusqu'à l'arrivée des missionnaires, une très grande partie de la tribu se trouvait concentrée sur le plateau où Moshesh avait établi sa demeure ; le bétail descendait chaque jour de la montagne pour paître dans

de riches plaines, les hommes et les femmes descendaient aussi pour labourer leurs champs; mais les enfants restaient sur ce plateau pour éviter la surprise des maraudeurs et la dent des hyènes qui s'étaient considérablement accrues pendant les guerres. Les antilopes, les gnous et les autruches paissaient en liberté dans de vastes pâturages; le lion lui-même n'y était inquiété que lorsqu'il avait causé quelque dommage aux habitants du pays. Avec la paix, un besoin général d'expansion se manifesta au sein de la tribu peu habituée aux inconvénients qui résultent de grandes agglomérations d'hommes; les chefs principaux quittèrent le centre du pays et se répandirent en tous sens sans s'éloigner toutefois d'une manière sensible de la capitale et de la chaîne de montagnes qui s'étend d'un bout à l'autre du Lessouto et qui, tout en leur offrant l'avantage de précieux pâturages, pouvait au besoin leur servir de refuge. C'est pour répondre aux besoins de ces populations que deux stations nouvelles furent fondées, l'une Béthesda, au sud-ouest de Morija, l'autre Bérée, au nord de Thaba-Bossiou; la première fut confiée à M. Schrumpf, la seconde à M. Maitin. Un imprimeur, M. Ludorf, prit résidence à Beerséba.

Les impressions de ces ouvriers à leur arrivée dans le pays, méritent d'être conservées. Voici ce qu'écrivait au Comité M. Schrumpf: « Et d'abord je dois vous dire combien nos cœurs ont été réjouis à la vue de tout ce que le Seigneur a fait par le moyen de ses serviteurs à Bossiou et à Morija. On sent véritablement que c'est là l'œuvre de Dieu et non pas celle de l'homme. Des pécheurs y ont réellement passé de la mort à la vie et glorifient leur Dieu sauveur par la sainteté de leurs pensées, par la profondeur et la noblesse de leurs sentiments, de même que par la pureté de leur vie. Ce qui vous plaît, c'est ce petit peuple à la face ouverte qui arrive, qui vous serre cordia-

lement la main, qui enfin se réunit avec un profond recueillement dans son temple, pour y entendre la bonne nouvelle que vous venez lui annoncer. A côté d'un vieux guerrier à la mine grave comme Josué, vous voyez un Abraham, à l'air toujours souriant, et un (Moshe) Moïse dont les traits caractéristiques trahissent déjà à eux seuls le profond sérieux de son cœur chrétien. Aussi, en entendant parler ces hommes, en les voyant agir, vous vous dites à vous-mêmes, qu'au moins, en lisant les rapports missionnaires en Europe, vous ne vous êtes pas fait d'illusions sur la puissance de cette grâce divine qui opère véritablement de grandes choses dans tous les lieux du monde ».

Et M. Maitin : « Oh ! si les chrétiens de France pouvaient contempler de leurs yeux ce que le Seigneur a fait par le moyen des missionnaires qu'ils ont envoyés dans ce pays, quelles actions de grâces ne feraient-ils pas monter vers le trône de leur Père céleste et quel saint zèle ne s'emparerait pas de leur cœur à la vue d'une œuvre si visiblement bénie de Dieu!...»

L'endroit choisi pour la station de Béthesda se trouve au pied de hautes montagnes escarpées et sur les bords d'une charmante petite rivière qui roule ses eaux limpides sur des cailloux arrondis. Contrairement à la généralité des cours d'eau dans ce pays-là, la Maphutseng n'est pas encaissée du tout, et du sommet des collines environnantes on la voit serpenter au milieu d'une riante verdure qui la fait ressembler à une écharpe argentée. Tel enfant de l'Helvétie a trouvé que l'aspect des montagnes qui surplombent cette intéressante vallée peut être comparé à quelques-uns des sites de son beau pays.

Depuis quatre ans environ, Moshesh avait placé dans cet endroit un chef de nationalité étrangère, mais soumis à son autorité : son nom était Morosi. Il avait à plusieurs reprises

manifesté l'intention d'avoir un missionnaire, et c'est pour répondre à son désir que la conférence lui avait accordé M. Schrumpf. MM. Arbousset et Casalis furent chargés de son installation; Moshesh y était représenté par quelques-uns de ses conseillers. Le wagon missionnaire fut dételé auprès d'un rocher solitaire et là, sous la voûte du ciel, on consacra par des prières en français et en sessouto ce nouveau lieu de culte et d'adoration, après quoi les frères de Morija et de Thaba-Bossiou reprirent le chemin de leurs stations respectives.

Grande apparut la solitude au jeune missionnaire et à sa compagne; ils n'avaient autour d'eux qu'une jeune fille indigène de 12 ans, qui devait tenir un enfant nouveau-né. Le frère Gossellin, presque un vieux de la vieille, était bien là pour aider à fonder cette station nouvelle, la quatrième à son avoir; mais ce frère avait abusé de ses forces à Morija, et pour le moment il était réduit à marcher en s'appuyant sur un bâton. M. Schrumpf lui-même était souffrant; la pluie aidant, les premiers jours passés à Béthesda furent loin d'être gais. Néanmoins on se mit courageusement à l'œuvre et l'on eut bientôt achevé une cabane destinée à recevoir la famille missionnaire, en attendant mieux. On entreprit ensuite la construction d'une petite église et d'une maison d'habitation. Un chrétien de Morija, nommé Matthias, frère de Morosi, vint s'établir avec sa famille dans la station; il fut bientôt suivi par quelques autres qui offrirent spontanément leurs services au missionnaire.

Le stage de rigueur que M. Schrumpf avait fait auprès de ses aînés, lui avait permis d'acquérir une certaine connaissance de la langue du pays, en sorte qu'il put dès son arrivée à Béthesda parler sans le secours d'un interprète. Ce fut un jour bien solennel pour lui que ce dimanche où, pour la première fois, il fut appelé à prêcher l'Évangile à

de pauvres païens. L'auditoire n'était pas nombreux, mais il était très attentif. Le concours de frère Gossellin lui fut bien précieux, et l'on peut considérer comme un privilège immense pour le frère Schrumpf, d'avoir eu pour l'aider dans les travaux matériels et pour la prédication de l'Évangile un homme de foi et de cœur de cette trempe-là.

De l'emplacement d'une station dépend son avenir. Il est certaines conditions sans lesquelles l'endroit le plus agréable ne convient pas pour un établissement missionnaire. Pour des peuples pasteurs et adonnés à l'agriculture, il faut en abondance de l'eau pour les hommes et les animaux, de bons pâturages et des terres labourables. Sekalabata, le premier endroit choisi pour y fonder la station de Bérée, avait en abondance des terres propres à l'agriculture et de bons pâturages, mais l'eau y était insuffisante. On avait visité la fontaine une première fois pendant la saison des pluies ; elle roulait un volume d'eau suffisant pour un établissement missionnaire ; quelques mois plus tard la même source était presque tarie. Il fallut donc renoncer à ce premier endroit et en chercher un autre. On le trouva au fond d'une riante vallée adossée à un immense plateau recouvert de splendides pâturages et dont l'extrémité aboutit à la rivière Calédon. Trois fontaines qu'on pouvait facilement réunir et qui sortaient d'une gorge étroite et profonde pouvaient suffire à l'arrosement du jardin de la station. A un kilomètre environ se trouvait un village, dont le chef, Khoabane, était un homme marquant dans la tribu.

Le chef Moshesh prit un intérêt très grand à la fondation de cette nouvelle station et il voulut bien se joindre à MM. Casalis et Arbousset pour l'installation de M. Maitin. Des courriers à cheval furent envoyés dans les environs pour avertir les chefs et les engager à se rendre à cette touchante cérémonie. Lorsqu'ils furent réunis sur l'emplace-

ment même où devait être bâtie la maison missionnaire, Moshesh les fit asseoir et, se plaçant au milieu d'eux, il leur dit : « Depuis longtemps vous me voyez passer et repasser avec les missionnaires dans les coins où il y a des sources. Vous vous êtes sans doute demandé : Que fait notre chef, que va-t-il voir dans ces coins-là ? Est-ce qu'il a lié parenté avec les fontaines ? Je cherchais un endroit où je pusse placer un médecin pour vous guérir. » Désignant ensuite M. Maitin, il ajouta : « Ce médecin, le voici. » « Il vous dira que vous êtes tous atteints d'une maladie mortelle et que la Parole de Dieu peut seule vous sauver. » Puis, s'adressant à chaque chef en particulier, il distribua des louanges aux uns, des reproches aux autres et les exhorta tous à se rendre avec leurs sujets dans la maison de prières qui allait s'élever bientôt dans cet endroit.

Un petit chef, dont le village se trouve très rapproché de la station, prononça ensuite ces paroles : « Comment pourrions-nous ne pas recevoir la parole du Sauveur ? »

Ici, comme à Béthesda, un discours de circonstance fut prononcé par frère Casalis et la prière par M. Arbousset. Le missionnaire de Thaba-Bossiou s'offrit obligeamment de venir aider son nouveau collègue dans l'œuvre du Seigneur ; le bois et le roseau se trouvant déjà sur les lieux, il suffira de quelques semaines de travail pour préparer une petite maison et un lieu de culte temporaires. Un jeune homme, que sa piété et ses talents devaient plus tard rendre célèbre, Esaïa Seele, fils de Khoabane, vint s'établir auprès de M. Maitin ; il avait été converti par le ministère de M. Casalis et baptisé à la dernière fête de Noël. C'est ainsi que le Seigneur adoucissait pour de nouveaux messagers les premières rigueurs d'une grande solitude en pays païen.

Pendant la période des petits commencements, nos missionnaires ont été obligés d'avoir recours à des imprimeurs du Cap pour subvenir aux nécessités urgentes de la Mis-

sion ; l'arrivée à Beerséba de M. Ludorf mit fin à un état de choses onéreux pour la Société et qui ne répondait nullement aux besoins du moment. Un cantique de circonstance, composé pour la réception dans l'Église de 36 nouveaux candidats à Beerséba et tiré à 400 exemplaires, eut son entier écoulement en un jour. Un recueil de 40 cantiques à l'usage des Batlapis de Béthulie et de Motito fut composé et mis en circulation. Un journal mensuel, intitulé *le Prédicateur de la Bonne Nouvelle,* fut fondé et tiré à 400 exemplaires. Successivement on imprima un traité ayant pour titre : *Paroles d'exhortation pour engager le lecteur à penser à son âme ;* puis le chapitre onzième de l'Épître aux Hébreux, un recueil de 20 cantiques à l'usage des Bassoutos, un abécédaire, des feuilles volantes à l'usage des écoles, etc., etc. C'est dire que l'imprimerie de Beerséba n'était pas inactive ; au grand étonnement des indigènes, elle répandait dans ces lieux autrefois ténébreux des flots de lumière et de vie. Cette époque peut être considérée comme l'âge d'or de la Mission. Plus tard, on sera mieux outillé, on possédera toute une littérature religieuse, les écoles seront mieux organisées, le programme des études plus élevé ; mais on aura perdu de la naïveté de l'enfance, on n'aura plus la même absolue confiance dans les serviteurs de Dieu, on sera plus raisonneur, on calculera davantage avant de se donner à Dieu, on aura devant les yeux le spectacle d'hommes qui auront renié la foi, qui seront retournés au monde et qui, pour justifier leur conduite aux yeux de leurs compatriotes étonnés, leur diront : « Nous sortons de là, nous n'y avons rien trouvé. »

A peu près à la même époque, un meurtre horrible fut accompli à Thaba-Bossiou dans la ville même de Moshesh. Une femme maladive, à demi-folle, habitant naguère non loin du fleuve Orange, s'était réfugiée auprès du roi des Bassoutos. Elle avait la manie de se faire passer pour sor-

cière et la crainte d'avoir à souffrir de ses maléfices avait porté tout le monde à lui donner tout ce qu'elle demandait. En plusieurs circonstances, elle avait prononcé de ces paroles que les Bassoutos appellent des malédictions et qu'ils redoutent comme la mort. Un frère de Moshesh, resté païen, Mogalé, avait résolu de se défaire de cette prétendue sorcière. C'était un dimanche matin; un temps splendide invitait au recueillement et à la prière. Moshesh, suivi d'un grand nombre de ses sujets, était descendu de sa montagne pour assister au culte divin. A l'issue de la prédication, le chef avait pris sa place habituelle à la table de M. Casalis. Il paraissait triste et rêveur; il ne parlait qu'aux enfants assis à la même table que lui, ce qui lui arrivait communément quand il éprouvait quelque embarras. Tout à coup, il lève les yeux sur son missionnaire et lui dit: «Je fais de vains efforts pour manger; un meurtre s'est commis dans ma ville».

M. Casalis: «Un meurtre!... Que dites-vous? Moshesh: «Je viens d'apprendre qu'une étrangère à laquelle j'ai donné l'hospitalité, a été tuée, pendant que nous étions au service.» M. Casalis: «Vous voulez dire battue, tout au plus blessée?... Moshesh: «Non, tuée; elle est réellement morte!» M. Casalis: «Allez donc bien vite voir ce qu'il en est, peut-être la malheureuse respire-t-elle encore.»

Le départ de Moshesh alarma la congrégation, qui attendait, assise autour de la chapelle, l'heure du second service. On interroge la personne qui avait apporté cette triste nouvelle; on apprend que la pauvre Mamotépané a péri sous les coups de trois femmes du chef, poussées par Mogalé. On dit cependant que ce dernier ne voulait que la chasser et non user de violence à son égard. La chose est possible et les malédictions professées par la malheureuse contre celles qui l'éconduisaient, a pu les exaspérer et les porter à la tuer. Voici comment la chose s'était passée:

La cloche venait de sonner et les fidèles avaient pris leur place dans la maison de Dieu. Trois femmes de Moshesh saisissent la pauvre aliénée et lui disent : « Viens, nous allons te mettre sur ton chemin qui conduit au pays de ta famille. » La pauvre femme résiste avec opiniâtreté et veut se réfugier dans une hutte. On la menace ; recourant alors à ses armes ordinaires, elle jette un regard furieux sur ses persécutrices et leur dit : « Écoutez, femmes de Moshesh, vous nourrissez chacune un enfant ; ces enfants mourront cette année et vous serez pour toujours stériles. » Elle n'a pas plus tôt proféré ces mots, que ses ennemies égarées par la rage ont lancé contre elles d'énormes pierres dont une seule eut suffi pour l'écraser.

Un meurtre, dans un pays comme celui des Zoulous ou des Cafres où la vie de l'homme n'est comptée pour rien, eut été bien vite oublié ; il n'en fut pas ainsi dans le pays de Moshesh où la vie de l'homme, celle de la femme surtout est considérée comme sacrée ! Chose étrange ! la femme Mossouto n'est rien moins qu'une servante ; mais le fait que c'est par elle que le monde se maintient et se renouvelle, lui assure une espèce d'irresponsabilité parmi ses semblables. « Mosali ga a na molatou » est un adage connu de tous et qui veut dire : La femme n'a point de fautes, c'est-à-dire que la responsabilité de ses actes retombe sur son mari si elle mariée, sur ses parents si elle ne l'est pas.

Moshesh crut devoir frapper un grand coup contre la sorcellerie ; il le fit dans une grande assemblée convoquée à cet effet à Thaba-Bossiou. Cette assemblée dépeint si bien la période à laquelle nous sommes parvenus, qu'on nous pardonnera de reproduire, en les abrégeant, quelques-uns des discours qui furent prononcés dans cette circonstance :

MOSHESH

« Ne soyez point surpris. La question qui nous occupe n'est pas nouvelle. Je ne me suis pas toujours appelé Moshesh; dans ma première enfance, je reçus le nom de Lepoko (dispute), parce que j'étais né dans un moment où l'on se battait dans la ville de mon père, au sujet d'une personne accusée de sorcellerie. Vous dites que je suis votre roi; eh bien! c'est la première fois que les vautours mangent quelqu'un chez moi[1]. Dites vous-mêmes les sujets dont je vous entretiens communément. Je vous parle de troupeaux. Je vous en montre et je dis: Ce troupeau m'a coûté une blessure. Je vous en montre un autre et je dis: Celui-là m'a coûté un frère. Je n'ai jamais tué ailleurs que sur un champ de bataille. Cette montagne est remplie de mes tombeaux, des tombeaux de mes femmes et de mes enfants. Avez-vous jamais appris que les tombeaux aient causé la mort de quelqu'un? Quand la maladie m'a enlevé un enfant, suis-je allé consulter un devin pour apprendre de lui qui avait ensorcelé ma famille? Vous dites qu'il y a des devins qui savent découvrir les sorciers; les devins vous trompent. Feignez d'être malades et montrez-leur un beau présent, vous verrez qu'ils n'hésiteront pas à vous désigner l'auteur de votre maladie, quand même vous vous portez très bien. Nous revenons de la chasse; n'avez-vous pas trouvé le désert jonché d'ossements d'antilopes? Ces antilopes, qui les a ensorcelées qu'elles soient mortes ainsi? On nous le dit sans cesse, un homme a été sacrifié pour nous; si un homme a été sacrifié pour nous, qu'est-il besoin d'autres sacrifices. Nous sommes des vases d'argile;

[1] C'est-à-dire, c'est la première fois qu'un meurtre se commet chez moi. Dans ce pays, les personnes mortes violemment ou de faim sont rarement enterrées et deviennent la proie des oiseaux carnassiers.

voyez, il est facile de briser un de ces vases; eh bien, c'est ainsi que Dieu nous brise. Comment l'homme aurait-il le droit de tuer ce qu'il n'a pas su faire? Écoutez-moi bien aujourd'hui. Que jamais personne n'ait l'audace de venir me dire: J'ai été ensorcelé. Que ce mot ne soit plus prononcé en ma présence! Le sorcier, c'est celui qui fait une blessure à son frère et qui le tue. Liez-moi, mes seigneurs; c'est chez moi que le mal s'est commis; c'est moi qui ai péché, liez-moi. Setlopo m'a tué, Mogale et Mating m'ont tué. J'étais allé où l'on apprend à prier le vrai Dieu, et c'est pendant mon absence que le meurtre s'est accompli. Voici trente têtes de bétail que je donne aux parents de la défunte. Cependant une créature humaine est au-dessus de tout prix et ce bétail ne doit être considéré que comme une compensation. Chez les blancs, le meurtrier est mis à mort, mais cette loi nous effraye encore et pour le présent il nous faut faire selon notre coutume.

SETLOPO

Tu as bien parlé, fils de Mokhatchane; c'est nous qui avons mal fait; nous n'avons pas su garder le troupeau confié à notre garde. Tu étais absent ainsi que Ratsiou. Nous ne saurions nier le crime, c'est sur nous que retombe la faute. Nous n'avons rien à dire, c'est à toi de prononcer. Punis-nous si tu le juges bon, fais comme tu fais toujours; le peuple se confie en ta sagesse.

RAMASÉATSANÉ (Abraham)

Vous avez raison, mes seigneurs. Moi aussi, je suis un sujet de Moshesh; j'ai été recueilli par lui. Je vins chez lui, lorsque je n'avais pas encore de barbe; aujourd'hui, j'en ai, et même quelques cheveux gris. Je connais

Moshesh; il vient de vous dire la vérité. Ce n'est pas la première fois qu'il nie l'existence de la sorcellerie, et la sagesse qu'il a sur ce point, il ne la doit à aucun de nous. Il dit qu'il n'y a pas de sortilèges; non, il n'y en a pas du tout, du tout, du tout. Croyez-moi, mes seigneurs, Dieu seul fait vivre et fait mourir. Rapoto, nous te regardons toi et tes frères; nous vous regardons aussi, vous les maîtres de la personne qui a été tuée. Vous venez venger sa cause; mais pourquoi gardez-vous le silence? Parlons du premier cœur qui a voué cette femme à la mort. Cessons de considérer Moshesh comme le coupable, alors même que le meurtre a été commis chez lui. Ce meurtre n'a-t-il pas été commencé ailleurs? Dites, maîtres de Mamotépané, que vous avait fait votre sœur? Pourquoi l'avez-vous chassée et l'avez-vous forcée à venir ici? Nous a-t-elle trouvés occupés à parler de sorcellerie? Non! ce mot menteur, c'est chez vous d'abord qu'il a été prononcé. J'entends qu'on parle de payer une amende. On dit que Mamotépané a été tuée par des femmes? Ces femmes, où sont-elles? Les coupables doivent venir trembler devant l'assemblée du peuple et être livrées à la censure de tous.

KHOABANÉ

Mes amis, il n'y a que Moshesh qui parle de moi; vous, vous ne me nommez jamais. Si j'approuve la conduite de Moshesh, vous allez dire que je me suis donné à lui et que j'ai renié le sang de mes pères. N'est-ce pas que vous pensez que les vautours ont établi leur demeure chez moi et qu'on n'entend dans ma ville que le battement de leurs ailes? Moshesh, quant à toi, tu es un honnête meurtrier. Certes, tu aurais pu attendre que nous te demandions compte de ta conduite; au lieu de cela tu dis aux maîtres de la personne tuée : Me voici, liez-moi. Il n'existe pas de

sorcellerie ; un homme qui passe pour sorcier ne doit pas être tué, mais il faut éviter sa société. Que la personne qui le voit venir à elle le repousse en disant : Va porter ta magie ailleurs ! Le malheureux se lassera bientôt d'errer dans les champs comme une bête féroce, la solitude le corrigera ; s'il a eu de funestes desseins, il y renoncera. Quand on tue le méchant, il meurt sans avoir éprouvé de douleur. Ramaséatsané, j'aime tes paroles ; mais pourquoi as-tu dit que les femmes devaient venir ici pour trembler ? En sommes-nous encore à chercher les coupables ? Ton avis serait bon s'il s'agissait de les découvrir, car alors les consciences troublées se déclareraient par leur effroi.

MOSHESH

Non ! non ! Khoabané !..... Ramaséatsané a raison ; tout coupable mérite qu'on le juge publiquement.....

RAPOTO

Je parle au nom de mes frères. Nous sommes, comme vous l'avez dit, les maîtres, c'est-à-dire les parents de Mamotépané ; nous venons pleurer sur elle. Mais que dirai-je ? La première faute a été commise par nous. Nous avons eu peur de notre sœur ; et c'est nous qui lui avons donné le désert pour demeure. Pardonnez-nous mes seigneurs.

RAMALITSE

Rapoto, toute la faute doit retomber sur toi. Mamotépané était veuve, et tu lui as enlevé le bétail que son mari lui avait laissé. Cela lui a tourné la tête et l'a portée à aller acheter un sortilège pour nous le jeter dessus. Il en est de

la sorcellerie comme d'un charme qu'une femme négligée donne à son mari pour s'en faire aimer; si la drogue ne ramène pas l'amour elle produit la mort.

MOSHESH

Tais-toi, tais-toi! Tu n'as rien compris! Ah! quel homme sans oreilles!... Quoi, tu parles encore de charmes comme s'il en existait? Tu veux me persuader que Mamotépané était véritablement une sorcière. — Pourquoi renouvelles-tu nos vieilles querelles au sujet du bétail? Celui dont tu te nourris présentement t'a-t-il été donné par ton frère? Mes seigneurs, l'affaire est terminée; renonçons à nos erreurs et que désormais on ne parle plus de sorciers ni de devins.

Ainsi se termina cette affaire. On peut trouver étrange la manière dont elle a été jugée et trouver aussi que les coupables en ont été quittes à bon marché. Pour juger sainement de la question, il faut se souvenir qu'au pays de Moshesh il n'y avait point de prison; fallait-il condamner à mort les trois coupables? A cela Moshesh aurait répondu : Ces trois morts auraient été inutiles, puisqu'elles n'auraient pas pu ressusciter Mamotépané; donc il faut les laisser vivre et payer une amende à la partie lésée. Les femmes de Moshesh sont les coupables, mais ainsi que nous l'avons dit, elles ne sont pas responsables; c'est l'époux de ces femmes qui l'est et c'est lui qui doit payer pour le mal commis dans son village et par *ses propres enfants*. Car la femme, quel que soit son âge, est considérée comme un enfant et comprise dans le nombre de ceux que possède un chef de maison.

CHAPITRE XII

Une triple consécration au temple de l'oratoire. — Départ de MM. Keck, Lautré et de Mlle Sahn; suivis de ceux de MM. Cochet et Frédoux. — Conférence de Mékuatling; placement des nouveaux arrivés. — Revue de nos différentes stations : la vallée du Charron. — Ses développements sont lents. — Les possesseurs d'esclaves sont peu favorables à l'œuvre. — Affranchissement des esclaves. — Construction d'une chapelle à Wellington. — Motito. — Difficulté de l'œuvre aggravée par la conduite du chef. — Annexes. — Morokhoeng. — Mœurs et coutumes de ses habitants. — Mamousa; sa prospérité. — Secours accordé à M. Lemue par l'arrivée à Motito de M. et Mme Lauga. — Une double épreuve. — M. Cochet destiné aux Korannas, les abandonne et se rend au Lessouto. — Béthulie. — Question territoriale soulevée par les Griquas; Accusation portée contre M. Pellissier à leur instigation. — L'innocence de M. Pellissier est reconnue par les missionnaires et par tout le peuple. — Adam Kock fils empêche les gens de Béthulie d'aller au temple. — Le calomniateur est jugé et condamné. — Les Bœrs; leur tactique pour s'emparer du pays; intervention du gouvernement anglais. — M. Pellissier confie à la tombe un quatrième enfant. — Érection d'un temple.

Le 13 novembre de l'année 1844 eut lieu dans le temple de l'Oratoire de Paris une triple consécration en vue de la mission au sud de l'Afrique. Les récipiendaires étaient MM. D. Keck, de Strasbourg; L. Cochet, de Montbrehain; et J. Frédoux, des Bérangers près Sainte-Foy. Le premier de ces frères s'embarqua avec sa compagne le 14 décembre de la même année; ils étaient accompagnés de Mlle Sahn qui allait rejoindre son fiancé, M. Ludorf; et du Dr J. P. Lautré. Jusqu'ici les missionnaires avaient été les seules personnes qui s'étaient occupées de médecine d'une façon intelligente; le moment approchait où ils auraient le pré-

cieux concours d'un médecin, si utile surtout dans des cas graves.

En pays païen l'art de la médecine occupe une bien grande place ; de soi-disant médecins y exercent une très grande influence sur des populations peu éclairées et prêtes à tout pour échapper à la souffrance. Le don de guérir est héréditaire ; l'expérience acquise est le seul guide du médecin. La magie y entre pour beaucoup. On rencontre quelques spécialistes ; mais en général leur savoir est peu étendu. On préfère les étrangers aux habitants du pays. Tous les remèdes, ou presque tous, sont ou des laxatifs ou des vomitifs. Ils ne font pas assez attention à la quantité des doses, aussi les cas de mort causés par leurs remèdes sont-ils fréquents. Il est donc de la dernière importance que le missionnaire acquière quelques notions de médecine avant de quitter l'Europe ; c'est là un moyen de gagner la confiance des indigènes, de leur faire un grand bien et de sauver bien des vies. Heureux sont-ils pourtant de se reposer sur un homme ayant fait de la médecine une étude spéciale.

Le 9 juin 1845 ce fut le tour de MM. Cochet et Frédoux de dire un dernier adieu à leur chère patrie. Ces amis eurent le voyage le plus long et le plus désagréable qu'on puisse imaginer ; il dura plus de cent jours sur mer.

La conférence des missionnaires, qui se réunit le 7 mai 1846 à Mékuatling, fut assurément l'une des plus importantes qui ait eu lieu depuis l'origine de la mission. Il s'agissait du placement de trois nouveaux ouvriers et du déplacement de MM. Lemue et Lauga, missionnaires à Motito, appelés l'un et l'autre à fonder une école normale indigène pour la mission du Lessouto. Le moment semblait venu de préparer des évangélistes et des maîtres d'école ; les missionnaires, pour répondre aux exigences du moment, s'étaient servis pour l'évangélisation et les écoles, d'hommes

intelligents et pieux, mais dont les connaissances étaient peu étendues. Cet état de choses devait prendre fin. M. Lemue avait refusé d'abord, mais il céda ensuite aux vives instances de ses frères, qui avaient reconnu en lui les dons nécessaires pour une telle œuvre. Cependant, attaché comme il l'était à celle qu'il avait fondée à Motito et dans les environs, il demanda et on lui accorda quinze mois pour préparer les frères destinés à le remplacer, l'un à Motito, l'autre à Mamousa. M. Frédoux sera chargé de Motito et de ses annexes; M. Cochet ira continuer à Mamousa l'œuvre si bien commencée à Friedau par M. Pfrimmer parmi les Korannas de Moshueu. M. Keck fut désigné par la conférence pour devenir le missionnaire de Molapo, le second fils de Moshesh, converti à Morija, et qui devait quitter cette station, dévolue à son frère aîné Letsié; le pays où il devait se fixer étant contesté par Sékonyéla, le chef des Mantatis, il fut résolu, qu'en attendant, M. Keck s'établirait à Thaba-Bossiou, où il étudierait la langue du pays et se rendrait utile à M. Casalis. Enfin, le Dr Lautré choisit, pour y habiter, la résidence de Moshesh, d'où il visiterait alternativement tous nos établissements missionnaires.

Dans cette même conférence, M. Dyke présenta à ses frères réunis un projet de carte générale du pays, qui fut accepté; la topographie y était d'une grande exactitude de même que la désignation des cours d'eau, grands et petits.

Après avoir assisté au placement des missionnaires, récemment arrivés, et à l'installation de quelques-uns d'entre eux, nous éprouvons le besoin de visiter de nouveau chacune de nos stations et d'y étudier l'œuvre qui s'y fait. En suivant par rang d'ancienneté, nous devons commencer par:

Wagen-makers-Valley (La vallée du Charron).

Missionnaire : M. Isaac Bisseux.

Cette station, on s'en souvient, avait été fondée en 1829 pour les esclaves au service des colons. Cette œuvre, d'une importance capitale, puisqu'elle avait pour objectif non seulement des êtres dégradés par le paganisme, mais encore privés de leur liberté, s'est développée beaucoup plus lentement que parmi les Bassoutos. L'Évangile eut à lutter non seulement contre la tendance naturelle du cœur humain rusé et malin, mais aussi contre le mauvais vouloir des maîtres. Point de ces coups de filet, qui, d'un coup, introduisent dans l'Église 20, 40, 60 nouveau-nés de la foi ; c'est par deux, par six, rarement plus, que nous comptons le nombre des admis à la Cène du Seigneur. Toutefois l'Évangile opérait à la façon du levain dans la pâte ; il préparait l'émancipation des hommes de couleur. L'édit d'émancipation porte la date du 1er décembre 1835 ; à partir de ce moment l'esclave ne pouvait plus être vendu ; mais pour la plus légère faute il comparaissait devant un magistrat qui lui faisait donner la bastonnade, comme dans les jours où florissait cette diabolique institution, qu'on appelle l'esclavage. Ce n'est que le 1er décembre de l'année 1839 que les chaînes des esclaves sont réellement tombées au Cap de Bonne-Espérance et dans toutes les colonies anglaises. Ce jour-là, fut un jour d'actions de grâces pour ces malheureux. Le lendemain, ceux qui avaient été bien traités par leurs maîtres, se rendirent volontairement à leur travail, qui devait désormais être salarié ; quant aux maîtres qui avaient été injustes et inhumains, ceux-là furent impitoyablement délaissés. Plus d'un fut obligé de supplier des êtres méprisables à ses yeux

et que naguère encore il faisait marcher à l'aide d'un nerf de bœuf ; mais le travail exigeait des bras et, à toute force, il fallait s'en procurer.

Peu après l'émancipation des esclaves, une épidémie de petite-vérole éclata dans la colonie et fit de nombreuses victimes, surtout au Cap, où l'on mourait au taux de 20 personnes par jour. La chapelle de M. Bisseux se ressentit de ce fléau ; on craignait, et non sans raison, de se trouver en grand nombre dans un même local, de sorte que l'auditoire de la vallée du Charron fut considérablement réduit. Néanmoins 3 candidats au baptême furent baptisés. A peu près à la même époque, M. Bisseux crut devoir intéresser ses enfants en la foi, à l'avancement du règne de Dieu dans le monde. Il n'avait dans son troupeau d'esclaves affranchis que des gens qui gagnaient péniblement leur vie ; par un concours de circonstances locales, la nourriture était plus chère que d'habitude ; néanmoins la collecte produisit 550 fr ; elle était assez forte pour encourager et réjouir le pasteur de ces humbles, de ces méprisés du monde, qui avaient appris à connaître et à aimer le Sauveur. On demandait un jour à l'un d'eux : — Pourquoi veux-tu être baptisé ? — Parce que j'aime le Seigneur Jésus et que je veux faire ce qu'Il me commande. Telle fut sa réponse.

Partout où règne l'esclavage, le mariage n'est qu'une cohabitation qui dure autant que le maître y consent, mais qui prend fin dès que son intérêt ou tel autre motif intervient. L'œuvre chrétienne accomplie par M. Bisseux l'amena à régulariser de nombreux mariages illicites.

L'école n'avait pas non plus cet élan, cet entrain que nous trouvons dans telle de nos stations au Lessouto ; cela se comprend ; car, si tel grand philosophe du siècle dernier trouvait inutile qu'on apprît à lire aux fils de ses fermiers, on peut bien supposer que les colons aimaient mieux voir

les enfants travailler dans les champs que de passer leur temps dans une école. Néanmoins l'école a toujours été l'objet d'un soin consciencieux de la part de M. Bisseux, et, à l'époque où nous sommes graduellement arrivés, en 1842, le nombre des écoliers s'élevait à environ 70. L'école était tenue alors par le fils aîné du missionnaire.

L'épreuve vint s'abattre sur l'humble presbytère de la vallée du Charron ; le frère Bisseux eut à la fois trois enfants dangereusement malades ; l'une d'elles, âgée de 19 mois, mourut, les deux autres se rétablirent. La sympathie manifestée dans cette circonstance douloureuse par les chrétiens de cette église, contribua puissamment à faire supporter à la famille missionnaire cette épreuve cruelle.

La vallée du Charron avait une annexe nommée Wellington ; le missionnaire y réunissait son troupeau dans une maison particulière, ce qui n'était pas du goût de tous ; la nécessité d'un lieu de culte s'y faisait donc sentir toujours davantage. M. Bisseux s'adressa au comité, qui, à son tour, lança un appel qui produisit 2500 fr. Le terrain avait été généreusement donné par un habitant du pays ; les six ou sept mille francs nécessaires à la construction d'une chapelle furent trouvés, et à la grande joie de tous, la dédicace en fut faite. L'éclat de cette fête fut rehaussée par la présence de M. Arbousset, qu'un voyage de santé avait conduit au Cap, et par celle de deux fils de Moshesh, chrétiens, d'un frère et d'un oncle du roi des Bassoutos. Ces chefs prirent alternativement la parole et ils le firent d'une manière fort intéressante pour tous.

La chapelle bâtie, on se demanda s'il ne serait pas préférable de faire de Wellington la station principale ; cette localité était plus centrale que la vallée du Charron. Le comité ayant consenti à la chose, M. Bisseux vint s'y établir ; c'est donc sous ce nouveau nom de Wellington donné à cette localité par sir Georges Napier, que nous désigne-

rons désormais la station de M. Bisseux. Il ne cessa pas toutefois de visiter fréquemment sa chère vallée du Charron.

M. Daumas disait un jour : « Je suis heureux quand je vois un chrétien indigène mourir dans la paix du Sauveur ; je me dis : Le voilà à l'abri de toute chute, de toute défection. » Cette joie, quel missionnaire ne l'a éprouvée en assistant à des morts triomphantes ! Une ancienne esclave de la vallée du Charron avait pour maître un homme dur et cruel ; la piété de l'humble servante du Seigneur semblait l'irriter et le rendre plus méchant encore. La douceur de l'une semblait provoquer la colère de l'autre. Pour comble de malheur, cette pauvre femme fut donnée en mariage à un homme adonné à la boisson et qui la maltraitait aussi. Devenue malade d'une maladie qui la faisait beaucoup souffrir, elle endura tout avec calme, et c'est avec joie qu'elle échangea ce monde où la souffrance avait été son partage pour le monde où la souffrance n'est plus.

En 1847 il y avait eu dans l'église :

43 baptêmes d'adultes ;
38 baptêmes d'enfants ;
145 mariages.

Motito (fondée en 1832).

Missionnaire . . . M. Prosper Lemue.
Aide-missionnaire . . M. Lauga.
A partir de 1847 . . M. J. Frédoux.

Motito et Wellington se trouvent aux deux extrémités de notre champ de travail dont le Lessouto est le centre. Fondée, on s'en souvient, par MM. Rolland et Lemue, en faveur de tribus béchuanases écrasées par Mosélékatsi, elle n'avait d'abord, grâce à son isolement, répondu qu'en

partie à notre attente. Cependant, la bonne semence si fidèlement semée dans les cœurs, avait fini par germer; et là comme ailleurs le Seigneur s'était choisi un petit peuple de franche volonté. La population appartenait à des tribus différentes, parlant toutes la même langue, mais habitant des villages séparés les uns des autres par des distances assez considérables; un seul se trouvait dans la station même. Les premières admissions dans l'Église datent de 1834. Comme toujours, le réveil des âmes amena la persécution; Mahoura, le chef de la tribu, maltraita sans sujet le chrétien Henrik, qu'il blessa dangereusement à la tête. Cinq néophytes eurent à souffrir plus ou moins de la part de leurs chefs respectifs ou des membres de leurs familles. Mahoura était un homme qui voulait se servir de la mission pour donner du prestige à son nom; mais il était jaloux de l'influence exercée par les missionnaires, et vingt fois il fut sur le point d'anéantir leur œuvre, soit à Motito même, soit à Mamousa. C'était un tyran sans grandeur ni bravoure.

Le frère Lemue, demeuré seul avec sa compagne après le départ de M. et Mme Rolland, aurait senti tout le poids d'un grand isolement si les travaux d'évangéliste, de maître d'école et de maçon lui eussent laissé le temps de s'ennuyer. L'un et l'autre avaient plus d'ouvrage qu'ils n'en pouvaient faire, et cela suffisait pour écarter tout ennui. Mais si l'ennui était inconnu à Motito, on savait ce que c'était que la tristesse.

L'Église peu nombreuse était tombée dans la langueur spirituelle. On jouissait d'une grande paix; Mosélékatsi ne faisait plus parler de lui, Mahoura non plus. Cette sécurité produisit une somnolence qui serait devenue funeste au petit troupeau, si de temps à autre son attention n'eut été tenue en éveil par quelques nouvelles conversions. La station de Motito avait trois annexes : Mamousa, Morokhoeng et

Linokaneng. La première était à cinq jours de marche de la station proprement dite, la seconde à trois, la troisième à deux. Morokhoeng se trouve dans le désert même du Kalahari, dans un pays plat et sablonneux et impropre à l'agriculture. La richesse du pays consiste en immenses troupeaux de bœufs, qu'on abreuve une fois par jour, en tirant de puits creusés dans le lit d'un torrent desséché toute l'eau nécessaire. Au milieu du jour, les bergers s'assemblent, descendent dans les puits, puisent l'eau et la font passer à ceux qui, formant la chaîne, se trouvent au-dessus d'eux. Les puits sont nombreux et le bétail se compte par dizaines de milliers. Le peuple se nourrit de melons d'eau séchés au soleil, de sauterelles et de laitage. La ville est populeuse ; ses habitants passent pour les hommes les mieux faits et les guerriers les plus courageux du pays. Les femmes de Morokhoeng sont aussi élégantes dans leurs formes et dans leurs parures que les hommes sont bien faits. Mais leur vanité est aussi très grande et elles passent une partie de leur temps à se parer d'ornements de verroteries. Une fois, un missionnaire eut la curiosité de compter les colliers et les bracelets dont était parée la reine du pays; il ne s'en trouva pas moins de 213 de toutes grandeurs.

Les habitants de Morokhoeng se rattachent à la famille des Barolongs et sont en rapports intimes avec une partie de la population de Motito. Ils participent aux défauts de cette tribu : aimables et polis vis-à-vis des serviteurs de Dieu, ils considèrent comme de peu de valeur le message d'amour qui leur est apporté.

Il n'en est pas de même de l'annexe de Mamousa. Depuis le départ de M. Pfrimmer, Moshueu et son petit peuple ont continué à marcher dans le chemin de la piété. Moins privilégiés que d'autres qui avaient le secours quotidien d'un missionnaire, ces amis ont appris à ne compter que sur

Dieu et le secours de son Saint-Esprit. Dans une visite que leur fit M. Lemue, il eut la joie de baptiser neuf Korannas; dans une visite subséquente on le conduisit dans une chapelle construite en pieux et en roseaux. Cette bâtisse, d'un style tout primitif, pouvait contenir deux cents personnes. Dans l'après-midi, une réunion de nouveaux catéchumènes fut convoquée et les examens commencèrent. Ils se trouvait que toutes les personnes savaient lire, à l'exception de trois déjà avancées en âge.

Vint le dimanche; on vit arriver de toutes parts les habitants des villages voisins. Le matin, de bonne heure, les fidèles s'étaient réunis pour implorer la bénédiction d'en haut sur les exercices du jour; au service suivant, les candidats et leurs familles, au nombre de vingt, furent baptisés; la Sainte-Cène fut célébrée dans l'après-midi et le soir; la journée se termina par un court service dirigé par Andries, qui fit une intéressante homélie sur le Psaume 23.

Un bushmen, un de ces malheureux dont la race tend à disparaître, poursuivie qu'elle a été par les blancs et par les noirs, était assis et des larmes silencieuses coulaient le long de ses joues. « Quel est le sujet de ta douleur? » lui demanda quelqu'un. Il répondit : « Mon cœur n'éprouve aucune souffrance, mais je désire me donner à Jésus. »

En 1846 il y avait à Mamousa :

58 communiants,
25 candidats au baptême,
90 écoliers,
200 à 300 auditeurs.

Le champ missionnaire confié aux soins de M. Lemue, sans être très intéressant au point de vue religieux, n'en demandait pas moins des soins que son étendue ne lui permettait pas de lui accorder; aussi depuis longtemps déjà

M. Lemue demandait qu'on lui envoyât un aide-missionnaire; un M. Loyer avait quitté la France à destination de Motito; il n'alla pas plus loin que le Cap, et pour des raisons qui nous sont inconnues, il prit la route de l'île Maurice. Le besoin de secours devenait de plus en plus pressant; une grave maladie que fit Mme Lemue et qui nécessitait un voyage de santé, obligea M. et Mme Lauga à quitter Béthulie, où ils étaient si utilement employés, pour venir en aide à un frère en détresse. M. Lemue écrivait à la date du 28 décembre 1838 : «Le jour que notre cher frère Lauga et sa compagne sont arrivés à Motito, bien des maux ont été oubliés et de sincères actions de grâces sont montées vers le ciel.»

L'année 1840 fut une année d'épreuves pour les missionnaires de Motito; M. et Mme Lauga perdirent une enfant, âgée seulement de treize mois, qui était pour eux une source de joie. Peu de semaines après, M. et Mme Lemue perdaient à leur tour leur fils unique, l'image de la douceur, de la tendresse et de la patience dans sa longue et douloureuse agonie. Leurs tombes ombragées de magnifiques seringas attendent dans le silence du désert l'heure où le triomphateur leur dira: Ouvrez-vous!

Ainsi que nous l'avons dit, la dernière conférence avait destiné le missionnaire Cochet à remplacer M. Pfrimmer auprès de Moshueu et de son peuple revenus à Mamousa. Ce dernier endroit venait justement de subir une transformation qui ne permettait plus de songer à la réalisation de ce projet. Mahoura, déjà connu par ses nombreuses tracasseries, venait de s'établir avec une partie de sa tribu à Mamousa même. Il avait abattu une antique forêt de mimosas, la gloire du pays, et s'était emparé des meilleurs pâturages. Le pacifique Moshueu eut à faire une fois de plus la douloureuse expérience que :

La loi du plus fort est toujours la meilleure.

Où donc ira-t-il se réfugier cet homme de Dieu, ce chef intègre et bon? Retournera-t-il à Friedau si riche pour lui en souvenirs agréables? Il l'eut pu si M. Cochet eut consenti à l'y suivre. Mais ce dernier avait d'autres vues; au lieu de consentir à être le missionnaire d'un petit clan sous la domination de Moshueu, il aspirait à devenir le missionnaire de la tribu des Korannas tout entière. Il prêta l'oreille à un chef ambitieux établi sur les bords de la Tikoe et vint s'établir auprès de lui. De là, M. Cochet se proposait de visiter souvent les Korannas de Moshueu. Au lieu de gens affamés des vérités évangéliques, le missionnaire ne rencontra qu'une indifférence inouïe chez les Korannas de la Tikoe; ils quittèrent bientôt le pays et M. Cochet, découragé, ne songea plus qu'à se rapprocher du Lessouto.

Les Korannas de Moshueu en éprouvèrent un vif chagrin; et comme le chef Mahoura ne tarda pas à quitter lui-même Mamousa, cette dernière localité resta attachée comme annexe à la station de Motito.

Béthulie (fondée en 1833).

Missionnaire . . . J.-P. Pellissier.

La dernière fois que nous avons parlé de cette station, nous l'avons laissée en proie aux tristes émotions causées par l'invasion des Cafres; on s'attendait à de nouvelles attaques. Grâces à Dieu elles n'ont pas eu lieu et les conséquences de la première n'ont pas été aussi funestes qu'on l'avait craint. La population de Béthulie a continué à s'accroître en dépit de tout ce qui pouvait s'y opposer. Il y avait bien encore en 1839, époque à laquelle nous sommes arrivés, quelque point noir à l'horizon; c'était les Griquas de Philippolis. Le chef d'alors, Adam Kock,

était un homme pieux; désireux de se bien conduire vis-à-vis des Batlapis de Béthulie, il avait demandé, prévoyant une mort prochaine, que les frontières entre les deux pays fussent bien déterminées; il craignait qu'après sa mort, ses fils, ambitieux et turbulents, ne vinssent troubler une tribu amie. Un mémoire fut écrit et déposé entre les mains d'Adam Kock et de M. Pellissier. Ce qui avait été prévu arriva. Deux fils d'Adam Kock lui succédèrent. L'aîné fut d'abord reconnu comme chef par la majorité de la population; mais le cadet, par la ruse et la violence, parvint à supplanter son frère aîné. Là ne se borna pas son ambition; il résolut d'étendre ses frontières en englobant Béthulie, Beerséba et une partie du territoire de Moshesh.

Ces déclarations causèrent de vives alarmes dans le pays; Lepui était disposé à quitter Béthulie plutôt que de se soumettre aux Griquas; mais il ne quitterait pas avant d'avoir résisté par la force. Il fut décidé que la conférence écrirait à Adam Kock fils pour lui rappeler nos droits sur Béthulie. Malgré les difficultés sans nombre contre lesquelles le missionnaire Pellissier avait à lutter, l'œuvre prospérait; à l'église comme à l'école elle allait progressant chaque jour et l'avenir, quoique chargé de nuages, souriait au serviteur de Dieu. Mais le grand adversaire, jaloux des conquêtes remportées par l'Évangile, résolut d'y mettre un terme en soulevant contre le missionnaire une accusation qui devait, si elle eut été vraie, lui enlever toute considération et ruiner son œuvre.

Entrons dans quelques détails. Il y avait au nombre des chrétiens de Béthulie un nommé Corasi, dont l'ambition était bien connue de tous. Adam Kock fils résolut de s'en servir pour détruire l'œuvre de cette station. Poussé par la plus irrésistible des passions le traître Corasi, à qui M. Pellissier témoignait une affection sans défiance, cou-

vrait des plus noires calomnies le ministère, la conduite, le caractère de son bienfaiteur; et il parvint, aidé des Griquas, à séduire le chef Lepui, sa famille, jusqu'aux membres de l'église, la partie la plus influente de la population et dès lors on voulut le forcer à s'éloigner. Cet être méprisable employa les moyens les plus infâmes pour supplanter le missionnaire, car il n'avait pas d'autre but; et bien que personne ne put croire à ces odieuses calomnies, la station était dans le trouble, le missionnaire en danger, l'œuvre compromise. C'est dans ces circonstances que la conférence s'assembla, non pour s'assurer de l'innocence de M. Pellissier, dont elle était à l'avance bien assurée, mais pour pleurer avec lui, le consoler par sa sympathie et porter remède à des maux aussi graves. Afin d'ôter aux ennemis de M. Pellissier tout prétexte d'une partialité quelconque, elle s'adjoignit deux chrétiens respectables pour examiner avec eux ce triste état de choses. Il ne fut pas difficile de découvrir la perfidie de Corasi dans les preuves même de sa justification et l'on ne dut s'étonner que de l'impudence presque sans exemple de sa conduite et de ses paroles. La conférence fut d'avis que M. Pellissier ne reculât pas devant la violente et malicieuse opposition de ses ennemis; elle voulut que le missionnaire se mit noblement au-dessus des attaques de ses vils détracteurs et vainquit leur plus dure résistance par une inébranlable fermeté mêlée de douceur.

M. Pellissier n'était pas encore au bout de ses épreuves. Quand les indigènes, convaincus de l'innocence de leur missionnaire, eurent commencé à reprendre le chemin du temple et de l'école, Adam Kock fils ordonna à Lepui, qui malgré son opposition apparente, s'était lâchement soumis au chef de Griquas, reçut de ce dernier l'ordre d'empêcher ses sujets d'aller à l'église et à l'école. Adam Kock espérait par là lasser la patience du mission-

naire et l'obliger à partir ; il lui promettait de lui envoyer un missionnaire, dès que M. Pellissier serait parti. La majorité de la population s'opposa à un acte aussi arbitraire ; mais le dimanche, les avenues furent si bien gardées que dix personnes seulement purent assister au culte. Le second dimanche, les mesures avaient été tellement bien prises, que personne ne put arriver jusqu'au sanctuaire. M. Pellissier se vit dans la nécessité de fermer la chapelle, jusqu'à ce que la crise fut passée.

Notre frère ne fut pas sans éprouver un vif sentiment de gratitude, en voyant que, cinquante mulâtres qui habitaient la station, continuèrent à se rendre régulièrement auprès de lui, pour se faire instruire dans la voie du salut.

Vers la fin de décembre, tandis que les esprits commençaient à se fatiguer de cet état de désordre, le Dr Philip écrivit une lettre à Adam Kock, dans laquelle il l'invitait sérieusement à rétablir l'ordre à Béthulie. Ce dernier fit appeler Lepui à Philippolis et lui retira les ordres qu'il lui avait donnés. De retour sur la station, le chef des Batlapis vint s'humilier devant son missionnaire et lui confesser ses torts, l'assurant qu'il avait été trompé par Corasi, qu'il ne croyait rien de tout ce dont on l'avait accusé, qu'il désirait de tout son cœur vivre en paix avec lui, etc. M. Pellisier exigea le renvoi de la station de l'infâme Corasi et il ne consentit à rouvrir la chapelle, qu'après la réalisation de ce désir. Lepui aurait voulu le conserver et il insista pour cela auprès de son missionnaire ; mais ayant consulté la volonté de son peuple, il céda devant la volonté ferme et déterminée de M. Pellissier. La chapelle était restait fermée pendant près de trois mois. Le dimanche suivant, elle était bondée d'auditeurs.

L'épreuve de M. Pellissier, dont nous venons de retracer les péripéties, sont de celles qui vont directement au cœur, et qui le déchirent en y faisant naître la défiance.

Le Seigneur lui a fait trouver dans la sympathie de ses collègues et la communion de frère Gossellin, momentanément établi avec lui, de grandes douceurs. L'orage, passé, le fondateur de la station put reprendre avec un nouveau courage son œuvre d'amour et de renoncement; Dieu seul sait la somme de secrète amertume déposée dans ce cœur tout entier à son Maître et à son œuvre; nous en retrouverons des traces jusqu'à la fin de sa carrière terrestre.

Corasi, le malheureux qui pendant 9 mois avait causé tant de peine à son missionnaire, allait quitter la station; couvert de honte et de confusion et tourmenté par le remords, il se rendit la veille de son départ chez M. Pellissier pour implorer son pardon. Voici ses propres paroles: « Je suis à la veille de mon départ. Mon âme est troublée le jour et la nuit à la pensée du mal que je vous ai fait. Je ne puis pas quitter cet endroit avant d'avoir obtenu votre pardon. » A toutes les questions, ayant pour but de savoir quels motifs l'avaient guidé dans son infâme conduite, il répondait: « Monsieur, je vous en prie, ne me navrez pas le cœur; que tout ce que j'ai fait soit enseveli dans le fleuve de l'oubli. Je ne veux accuser personne; pardonnez-moi. »

Après le départ de Corasi, dont le nom dans le pays était devenu synonyme de traître, on eut dit que l'atmosphère spirituelle de Béthulie s'était purifiée. Beaucoup de gens qui avaient vécu dans la station pendant des années sans fréquenter le culte, y firent leur apparition. L'amour de l'instruction apparut de nouveau. Le dimanche, au service du matin, il y avait 500 auditeurs, c'est-à-dire le double de ce que la chapelle pouvait raisonnablement contenir. Bien avant que la cloche ait sonné, ils étaient déjà tous réunis, offrant un contraste frappant. Ici des personnes proprement habillées et tenant dans leurs mains leurs livres de dévotion; là, des natifs encore vêtus du costume indi-

gène. Le christianisme et le paganisme, la civilisation et la barbarie se touchant, se heurtant et se confondant pour un moment, dans le culte rendu à l'Éternel.

Ajoutons que les membres de l'église de Béthulie, dont la conduite avait laissé à désirer dans l'affaire Corasi, avaient été mis sous la discipline de l'Église et y restèrent pendant près d'un an. Ce n'est qu'après avoir exprimé les regrets de cœurs repentants qu'ils furent réadmis dans l'église. Le jour de leur réception fut solennel. On n'avait jamais entendu Lepui s'exprimer avec plus de sentiment. Il se lamentait sur son aveuglement et ses erreurs passées, et formait des vœux pour l'amélioration de sa conduite. Un autre disait : « Un loup s'est glissé au milieu de nous et nous l'avons pris pour une brebis. Pendant qu'il nous cachait sa férocité sous le masque d'une douceur affectée, il examinait en lui-même comment nous deviendrions sa proie, après être tombés dans ses pièges. Réjouissons-nous de ce qu'il est sorti du milieu de nous et de ce que, par la bonté du Seigneur, nous sommes encore réunis. Dorénavant, soyons sur nos gardes. Veillons à ce qu'aucun de nous ne soit un Judas. »

Les Griquas de Philippolis avaient été déçus dans leur attente ; ils avaient cru lasser la patience de M. Pellissier, l'obliger à quitter le pays et à se soumettre les Batlapis après son départ. L'innocence de M. Pellissier, reconnue et proclamée, le coupable humilié et repentant, condamné à quitter les lieux, le troupeau tout entier rentré dans l'ordre, tout cela constituait une défaite pour les Griquas. Battu de ce côté, ils se rabattent d'un autre. Il y avait alors sur les bords de l'Orange, des fermiers hollandais nomades, vivant sous la tente et se transportant d'un endroit à un autre selon les besoins de leurs nombreux troupeaux de moutons, de bœufs et de chevaux. Adam Kock ne crut pouvoir faire rien de mieux que de s'emparer de fontaines et de pâturages,

occupés par les habitants de Béthulie et de les louer à ces fermiers. Les Batlapis irrités voulaient les repousser par la force ; M. Pellissier s'y opposa. Cependant il fallait agir. En nous établissant à Béthulie, la Société des missions de Londres, qui nous y avait précédés, nous avait cédé tous ses droits ; Lepui lui-même et son peuple n'étaient que nos locataires. Laisser agir les Griquas, c'était se résigner à une émigration à courte échéance ; fort de son droit, M. Pellissier écrivit au magistrat anglais résidant à Colesberg, pour lui faire part de ses ennuis. M. Rawstorne appela à comparaître devant lui les parties intéressées ; M. Pellissier et Lepui furent exacts à l'appel, mais Adam Kock se fit représenter par quelques conseillers. Ces derniers prétendirent ignorer les choses dont on les accusait. Le préfet renvoya l'un deux porter une lettre à son chef, qui cette fois se hâta de venir. Ruses, mensonges, tout fut mis en jeu par les Griquas pour échapper à un jugement certain et bien mérité ; la crainte seule de voir des troupes anglaises à Béthulie pour protéger ses habitants, lui fit entendre raison. Un homme moins entendu aux affaires que ne l'était M. Pellissier, eut tout compromis dans cette circonstance. Il savait être patient et doux ; mais quand il s'agissait d'un devoir à accomplir, rien ne pouvait le retenir ; nous l'avons bien vu quand, seul, il quittait frère Rolland à Mosika pour répondre à l'appel du féroce Mosélékatsi. On peut voir par tout ce qui précède que le missionnaire est parfois appelé à descendre sur le terrain des intérêts temporels pour maintenir la paix ou la rétablir, conserver le respect de la justice et défendre son œuvre elle-même. Ce n'est pas volontiers qu'il s'y livre ; mais autant il y aurait d'imprudence à s'y jeter sans nécessité autant il serait peu courageux, pour ne pas dire d'avantage, de reculer quand il faut défendre la cause de la justice et des opprimés.

Ce qu'on ne peut se lasser d'admirer chez M. Pellissier, c'est tout à la fois la force et l'élasticité de son caractère. Les épreuves de la vie, loin de l'endurcir, n'ont fait que le rendre plus sensible à la joie que procure la conversion des pécheurs. A la date du 23 mars 1843, il écrivait au comité ces lignes, qui témoignent toute la tendresse d'une nourrice pour son enfant : « Que n'étiez-vous au milieu de nous pour être témoins de la conversion de ces pauvres païens, qui, il n'y a que quelques jours, vivaient sans Dieu et étaient sans espérance dans le monde. Ils vous auraient bénis de ce que, lorsqu'ils étaient dans l'ignorance, vous avez été émus de compassion envers eux et leur avez fait porter les trésors inappréciables de l'Évangile ; et vous, à votre tour, vous auriez éprouvé une joie inexprimable en voyant vos travaux couronnés de succès. »

Quelle justesse dans cette appréciation du caractère chrétien indigène ! « Si vous pouviez pour un moment vous transporter au milieu de nous, quelle joie n'éprouveriez-vous pas en voyant ces chers enfants de l'Évangile ! Leur simplicité vous plairait. Chez eux, il n'y a rien d'apprêté. Ils parlent comme ils sentent. Une timidité mal entendue ne se fait pas remarquer dans leur christianisme. Chacun parle en présence de ses frères comme il parlerait étant seul. Encore dans l'enfance, leur jugement et leur discernement sont peu exercés. Ils sont vivifiés par la chaleur régénératrice du soleil de justice longtemps avant de pouvoir en analyser les rayons bienfaisants. Plus ils sont éclairés, plus ils sont consciencieux. »

A Béthulie, comme à Wellington et à Motito, l'Église fut invitée à donner une preuve de son attachement à l'œuvre des Missions, en faisant annuellement une collecte ; en 1843, elle produisit 607 fr. 62 c.

Une épreuve douloureuse vint frapper M. Pellissier et sa digne compagne ; un enfant de sept ans, le jeune Henry,

leur fut redemandé par Celui qui le leur avait prêté. C'était le quatrième que ces amis avaient été appelés à confier à la tombe. Cet enfant laissa un vide immense dans le cœur de ces chers serviteurs de Dieu; et les consolations dont ils consolaient eux-mêmes ceux qui pleuraient la mort de bien-aimés, furent seules capables de les soutenir dans un moment aussi douloureux. M. Pellissier écrivait ce qui suit à ce sujet : « Quoique jeune encore, notre Henry aimait le Sauveur, il éprouvait du plaisir et mettait de l'intérêt à nous faire des questions sur la vie future. Nous le pleurons, mais non comme les gens du monde pleurent les leurs ; car nous le reverrons et nous savons qu'il n'a fait que nous devancer de quelques moments dans la gloire du Seigneur. Nous le Lui avions consacré dès sa plus tendre enfance ; maintenant que Dieu a trouvé bon de le prendre à Lui, comment pourrions-nous murmurer? Au contraire, nous tâchons de profiter de cette dispensation mystérieuse pour notre avancement spirituel. De six enfants que nous avions, nous n'avons plus que deux petites filles, dont l'une est âgée de trois ans et l'autre de six mois. »

La chapelle de Béthulie ne répondait plus aux exigences du moment ; il fallait, ou bien se réunir en plein air, ou bien se résigner à ne parler qu'à un auditoire restreint. On entreprit donc de bâtir un temple en rapport avec les besoins de l'œuvre. Chacun y mit la main ; les hommes allèrent couper le bois dans une forêt située à 80 lieues de distance et l'amenèrent dans leurs voitures ; les femmes préparèrent des nattes pour orner l'intérieur, et tous apportèrent de la paille de blé ou du chaume pour couvrir ce nouveau lieu de culte. Il pouvait contenir 900 personnes ; c'était le plus grand de la mission au sud de l'Afrique. La dédicace en fut faite le 4 avril de l'année 1844. La joie était peinte sur tous les visages. Tout le monde était sérieux et ému.

Un autre spectacle bien digne de figurer dans la céré-

monie d'une dédicace s'offrait à tous les regards. Il y avait là, au pied de la chaire, 45 adultes qui, agenouillés, allaient être baptisés ce jour-là. Les parents, une fois baptisés, se relèvent et prenant dans leurs bras de jeunes enfants, en demandent la consécration au Seigneur par la prière et le baptême.

De telles scènes en pays païen ne sauraient être décrites; il faut en avoir été le témoin pour en apprécier toute la beauté.

Un nouvel et menaçant orage apparaît à l'horizon. Les Boers ou fermiers hollandais, fuyant la domination anglaise qui avait aboli l'esclavage, avaient traversé l'Orange; nombre d'entr'eux se dirigeaient vers Natal, en passant au nord de Béthulie et du Lessouto. Nous en trouvons auxquels les Griquas louent des fermes des Batlapis. Ils recherchent l'amitié des indigènes envers lesquels ils se montrent on ne peut plus aimables et obtiennent d'eux qu'on leur permette de faire paître leurs troupeaux côte à côte avec le leur. Moshesh lui-même tomba dans le piège et permit à de nombreux fermiers de s'établir temporairement sur ses terres. Une fois établis au nord de l'Orange en assez grand nombre, les Boers lèvent le masque de bonhomie dont ils s'étaient couverts et se créent des chefs. Les indigènes virent alors leur erreur. En 1844 les Boers, se sentant assez forts, désiraient d'en venir aux mains avec les indigènes; ils ne voulaient rien moins que s'emparer de leur pays et les soumettre. Les Griquas qui souffraient le plus de leur voisinage attendaient aussi une occasion favorable pour en venir aux mains. Elle se présenta. Deux indigènes, se réclamant d'Adam Kock ayant commis quelque faute grave chez un fermier, furent jugés et condamnés par les Boers à être fustigés. Des Griquas, au nombre de 60 environ, envahirent la ferme et en l'absence du fermier pillèrent la maison. La guerre avait com-

mencé; les Boers en armes étaient environ 600. Grâce à leur tactique et à la supériorité de leurs armes, ils gagnaient du terrain; ils n'étaient plus qu'à une faible distance de Philippolis et ils s'en seraient emparés sans coup férir, si Adam Kock n'avait eu l'idée d'appeler les Anglais à son secours. Des troupes anglaises, déjà sur la frontière, précipitèrent leur marche et arrivèrent à temps pour empêcher ces hordes d'émigrés d'achever leur œuvre de destruction.

Nous assistons ici au commencement d'une série de tentatives ayant pour but la conquête du pays des noirs par les blancs. A l'heure qu'il est, et à 40 ans de distance, les blancs ont atteint leur but en partie. Le pays des Griquas et Béthulie sont en leur possession; dix fois ils ont empiété sur le pays de Moshesh qu'ils convoitent. Partout où les fermiers ont mis le pied, ils en ont chassé les indigènes qui ne peuvent plus habiter le pays de leurs pères qu'à titre de domestiques. Honte à la race privilégiée qui a profité de la supériorité de ses armes pour assujettir des tribus qui leur avaient accordé une généreuse hospitalité. Honte à ces chrétiens de nom qui n'ont trouvé dans la Bible que des malédictions pour la race nègre et dont la devise, en parlant aux noirs, a été: Servez ou disparaissez! Ce n'est pas à vous, oh blancs, qu'ont été données toutes les nations de la terre, comme vous l'affirmez; mais à Celui qui vit au siècle des siècles et qui appelle tous les hommes sans dictinction de races, à le servir et à l'aimer. En dépit de votre haine, la race noire, privée du pays que vous cherchez à lui ravir, ouvre les yeux à la lumière et par la foi prend possession de la Canaan éternelle. Cette terre de repos où le nègre a fixé ses regards vous ne la lui ravirez pas; et si par le sang du même crucifié vous parvenez à la vie éternelle, vous devrez prendre votre parti de partager avec eux la gloire des rachetés; ce sera là votre châtiment.

Voici le résumé général de l'œuvre à Béthulie au commencement de l'année 1848 :

Population	3000 âmes
Écoliers	200 »
Communiants	194 »
Baptêmes d'enfants . .	192 »
Mariages bénis	109 »

CHAPITRE XIII

Morija. — Sa situation au centre du pays. — Les progrès y ont été lents, mais continus. — Une fête chrétienne. — M. Arbousset considéré comme évangéliste. — Récit d'une excursion missionnaire. — Sa santé l'oblige à suspendre ses travaux; il va à la ville du Cap; il est accompagné par trois fils de Moshesh. — Préjugés des colons contre les noirs. — Étonnement des princes Bassoutos; la civilisation européenne les éblouit. — Retour de M. Arbousset au Lessouto. — Guerre en Cafrerie. — La conversion de Libe, son baptême. — Statistique. — Beerséba. — Développement rapide de cette station. — Menaces de la part des Bœrs. — Soucis intérieurs causés par des maladies. — Récits de conversions. — Accident arrivé à M. Ludorf, l'imprimeur. — Le Dr Lautré est appelé à Beerséba ; il tombe de cheval en route. — L'opération quoique tardive réussit à merveille. — Travaux exécutés par l'imprimeur. — Statistique.

Morija (fondée en 1833).

Missionnaire . . . T. Arbousset.
Aide-missionnaire . . F. Mæder.

Cette station est l'aînée de quelques mois seulement de celle de Béthulie; si nous l'avons placée après, c'est pour ne pas avoir à sortir du Lessouto une fois que nous y serons entrés : Béthulie en est complètement en dehors.

Morija, par sa position au centre du pays, avait échappé jusqu'ici aux troubles politiques qui avaient si souvent menacés dans leur existence plusieurs de nos stations placées sur les frontières. L'œuvre s'y est développée au sein d'un paganisme grossier, assez lentement sans doute, mais d'une façon non interrompue. A la fête de Noël de

l'année 1843 l'Église de Thaba-Bossiou s'unit à celle de Morija pour célébrer ensemble la naissance du Sauveur et recevoir dans l'Église par le baptême de nouveaux combattants. Moshesh et une trentaine de cavaliers s'y rendirent à l'invitation des frères, de même que le missionnaire de Bérée, M. Maitin. De tous les points du pays on voyait du monde qui se dirigeait vers la station pour assister à la fête chrétienne qui s'y préparait.

Le dimanche, veille de Noël, s'ouvrit selon la coutume par une réunion de prière matinale présidée par M. Mæder. Rien de touchant comme cette rencontre de chrétiens et de gens bien disposés à une heure de la journée où l'esprit est encore libre de toute préoccupation; l'air frais du matin dispose à la prière. L'objet principal de cette réunion est de demander à Dieu de bénir, et ceux qui doivent parler et ceux qui doivent écouter.

Puis on dressa une tente sur le perron de la maison missionnaire qui, en raison de son élévation, devait servir de chaire; en bas on mit autant de bancs et de chaises qu'on put; le gros de l'auditoire, évalué à un millier, devait s'asseoir sur l'herbe. Noël fut salué par le son cent fois répété de la cloche que répercutait l'écho de la montagne. Quel jour radieux! Les candidats, au nombre de 36 dont douze de Thaba-Bossiou, prirent place au bas du perron; les femmes portaient un mouchoir blanc autour de la tête; tout était décent, simple, solennel même. Ce fut au milieu d'un recueillement profond de toute l'assemblée que l'eau du baptême fut répandue sur les têtes des néophytes et que leurs nouveaux noms furent prononcés.

Lorsque la cérémonie fut terminée, on vit les chrétiens des deux églises réunies se mettre à part, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, avec l'intention de s'édifier mutuellement. Quelques catéchumènes femmes se tiennent humblement à part et n'osent se mêler à leurs

sœurs aînées. Lydie et Priscille les invitent à se joindre à elles en disant : « Les unes et les autres nous ne sommes rien ; mais nous pouvons ensemble parler du Seigneur. » Ntseï : « Oui, par la force du Seigneur, je désire pleurer à ses pieds nuit et jour. » Mantsémélo : « Que le Seigneur m'attire toujours plus près de Lui. Autrefois je restais gaiement au bord du précipice ; follement je sautais dans les plaisirs mondains, comme l'antilope du désert. Oh ! que Jésus est bon de m'avoir ramenée ! »

M. Arbousset a été de tous les missionnaires, sans exception, celui qui a le plus évangélisé le pays des Bassoutos ; il était infatigable. Quand il avait une tournée en vue, il désignait un certain nombre de chrétiens qui devaient l'accompagner à cheval ; il restait quelquefois plusieurs jours absent, se nourrissant de ce qu'on lui donnait et qu'il partageait avec ses compagnons de voyage. Les Bassoutos sont de grands priseurs ; les femmes surtout sont peu habituées à rester longtemps en place sans s'assoupir ; une prise de tabac peut donc rendre un service et tenir éveillés des gens qu'on veut instruire. M. Arbousset comprit les services que pouvait lui rendre une tabatière et il se fit priseur. Quand il se mettait en voyage il avait toujours une petite gourde de cette poudre précieuse qu'il distribuait selon les besoins.

Voici le récit d'une de ces courses missionnaires que le fidèle pasteur de Morija fit dans les montagnes. Il a pris avec lui Ésaia Leheti, Élie Mapike, Josué Makonyane et huit autres chrétiens. On se rendit d'abord dans le village de Poushouli, un frère de Moshesh. Chemin faisant, on rencontre quelques cabanes isolées ; quelques-uns se détachent de la bande et vont en passant y semer quelques bonnes paroles ; parfois tout le monde met pied à terre et l'on chante quelques cantiques qui précèdent ou accompagnent la lecture de la Parole de Dieu.

On arrive chez Poushouli, grand adversaire des idées nouvelles. Il empêche les gens qui se réclament de lui d'aller à Morija; les polygames, selon lui, sont exposés à y perdre leurs concubines et quiconque ne lui obéira pas sera chassé de son village et privé de ses troupeaux. Ordinairement Poushouli évite le missionnaire; aujourd'hui il est presque aimable. C'est qu'il a besoin de M. Arbousset. Depuis assez longtemps il souffre d'une dent; les docteurs du pays ont en vain essayé de l'enlever avec la pointe d'une lance après l'avoir déchaussée. Le lendemain matin la dent meurtrière, expression hyperbolique de Poushouli, fut arrachée. Il la prit au bout des doigts et la montra avec joie à son peuple. Après lui cinq de ses sujets vinrent demander le même service au missionnaire. L'un d'eux hésite; le chef lui dit : « Livre ta bouche à ce blanc; un os résiste aux purifications. » Poushouli, pour être débarrassé de son mal de dent, n'avait-il pas sacrifié aux mânes de ses ancêtres!

Pendant qu'une quarantaine de personnes étaient là réunies, M. Arbousset, saisissant l'occasion au vol, les fit asseoir par terre et leur parla du salut. Le missionnaire, plus tard, exprimait son étonnement au sujet de l'opposition du chef Poushouli. Un chrétien du nom de Cam lui répondit : « Qu'importe, cet homme-là pourra aussi être amené tôt ou tard. Quand on commence à dompter un bœuf, il mugit, il saute, il écume, il donne de la corne; on sue au métier. Les uns vous crient : Laissez-le jusqu'à demain. D'autres disent, vous n'en viendrez jamais à bout; à force d'application et de persévérance, on dompte jusqu'aux animaux les plus revêches. C'est l'histoire de nos chefs, de nous-mêmes et de nos tribus. »

En quittant le village de Poushouli, Josué, accompagné de quelques frères, alla évangéliser le village de Ramagno, où l'on se réunit en foule autour de lui. M. Arbousset va

dans un autre village. Le service fini, le missionnaire inscrit sur son carnet les noms de deux personnes qui promettent à l'exemple de deux autres, de venir passer le dimanche à Morija. Une dent est arrachée; un homme moins courageux a peur et recule.

En selle de nouveau. Voilà quelques huttes; des jeunes gens sont occupés à faire des corbeilles. Sans descendre de cheval, une conversation s'engage. Rien de difficile comme d'entamer un sujet religieux avec des païens ignorants. Cependant, pour peu qu'on ait de sens pratique, la première chose venue y conduit. Le missionnaire montrant un chien : « Cet animal-là a-t-il un maître ? » Le païen avec surprise : « Oui, sans doute ; est-il rien au monde qui soit sans maître ? » Rire général. Le missionnaire : « Et ce soleil là haut, a-t-il aussi un maître ? » Païen : « Nous ne savons pas. » Missionnaire : « Mais vous venez de dire qu'il n'est rien au monde qui soit sans maître ? » Paien : « C'est bien vrai, nous sommes tous les maîtres du soleil, puisqu'il luit pour tous. » Missionnaire : « Pas du tout. Ce chien est à vous, appelez-le, il vous suit ; laissez-le, il court ; m'obéira-t-il ? Non sans doute, précisément, parce que je ne suis pas son maître. Il en est de même du soleil ; s'il se levait et se couchait selon notre volonté, nous aurions raison de dire que nous sommes ses maîtres ; mais tel n'est pas le cas. Il a pourtant un maître, ce beau soleil et c'est de lui que je veux vous entretenir. »

On arrive dans le village de Ramoshabe où se trouvent quelques chrétiens ; M. Arbousset paraphrase le psaume XXIII ; y compris sa suite, ils sont une vingtaine de personnes. Le jeune homme avec lequel le missionnaire a eu l'entretien précédent est là, et écoute attentivement. La femme de Ramoshabe parle de son âme avec beaucoup de sentiment. Une dent est arrachée.

Le soir, dans une grotte, nouvelle réunion. Le chef de

l'endroit est souffrant; deux pilules apéritives lui sont données; il en éprouve du soulagement et en demande deux autres qui lui sont refusées. Son bétail est atteint de maladie; il veut s'établir un peu plus loin et demande au missionnaire de lui faire le tracé d'une bergerie. A l'aide de piquets et de cordeaux une grande bergerie oblongue est tracée, destinée à renfermer les bêtes à cornes.

Cela fait, le missionnaire ouvre son Nouveau Testament et raconte autant qu'il lit, la parabole de Lazare et du mauvais riche. Il y avait une soixantaine de personnes présentes. On lui amène un malade; le cas est assez sérieux pour qu'on l'engage à se rendre à Morija même pour y être convenablement traité. Le soir arrive et l'on se réfugie dans une caverne où l'on passera la nuit; la pluie les y oblige. Il y a non loin de là un catéchumène qui amène à son missionnaire une brebis grasse qui fut sur-le-champ tuée, dépecée, rôtie et... mangée par la bande missionnaire qu'une course dans les montagnes avait affamée.

Une soirée pluvieuse dans une caverne aurait pu paraître longue au missionnaire. Il l'employa à faire comprendre à ses compagnons de route la parabole même dont on avait tant parlé pendant la journée écoulée. Beaucoup se représentent le mauvais riche comme étant très cruel; ce que l'Évangile lui reproche, c'est tout à la fois sa sensualité et son indifférence quant à son âme. M. Arbousset n'avait-il pas entendu de ces gens qui faisaient dire au mauvais riche: « Laisse ces os pour mes chiens, aboieras-tu à leur place quand j'aurai besoin qu'ils le fassent. » Ce voyage d'évangélisation, commencé le 23 avril, ne se termina que le 1er mai au soir; nous en avons abrégé le récit, pour ne pas trop répéter les mêmes choses. Qui dira tout le bien produit par de telles tournées d'évangélisation!

Faut-il s'étonner, si chaque année vit s'accroître le nombre des convertis! A la fin de 1843, vingt-cinq personnes étaient reçues dans l'Église par le baptême; 10 mois plus tard, on en recevait 25 autres. Assurément, celui qui sème beaucoup, moissonne en conséquence.

Onze années de labeurs incessants et de responsabilités écrasantes avaient eu raison de cette nature si riche, si enjouée qui se jouait des difficultés. Le moment était arrivé où l'un des fondateurs de Morija, poussé par la nécessité d'une santé délabrée, allait être obligé de se séparer d'une population qu'il aimait tendrèment. M. Arbousset avait dépensé toutes ses forces au service du Seigneur, traitant durement son corps, ne lui accordant pas toujours la nourriture nécessaire, couchant souvent dans l'humidité. Une maladie ayant quelque rapport avec le scorbut lui enleva l'appétit, empoisonna son haleine et lui ôta toute vigueur. Missionnaire jusque dans la moëlle des os, son voyage au Cap ne sera pas un repos, mais un changement de travail. Nous le verrons bien dans la suite. Outre sa famille, il partait accompagné de trois fils de Moshesh et de deux de leurs oncles, tous professant alors d'être chrétiens. L'offre de revenir en Europe pour réparer sa santé ébranlée, lui fut faite par le comité; il refusa par attachement à son œuvre et aussi en considération de ses aînés qui avaient, semblait-il à ses yeux, plus de droit que lui à cette faveur. Il croyait, du reste, qu'un changement de climat et de nourriture suffiraient pour réparer sa santé ébranlée. Il confiait sa station à des amis fidèles qui en prendraient le plus grand soin: M. Casalis viendrait de Thaba-Bossiou, tous les quinze jours, et serait en outre chargé de la catéchisation des candidats au baptême; M. Mæder, aide-missionnaire, définitivement attaché à Morija, serait chargé du reste.

Avant de partir, une collecte fut mise en train pour

l'érection d'un vaste temple; Morija s'inscrivit pour 3560 fr.; Moshesh donna un bœuf. Le frère Arbousset comptait non sans raisons sur son voyage au Cap, pour recueillir une partie des fonds nécessaires à cette grande entreprise.

Le voyage des jeunes princes et de leurs oncles au travers de la colonie fit époque. Les uns et les autres, très convenablement vêtus, avaient toute l'apparence de gens civilisés. Les conflits permanents entre la colonie du Cap et les Cafres avaient aigri les colons contre la race nègre. On n'était rien moins que bien disposé en faveur d'indigènes qui, plutôt que de se laisser dépouiller du pays qui les avait vus naître, avaient pris les armes et s'étaient défendus. Un Cafre, et par là ils entendaient toute la race nègre, était à leurs yeux un être incorrigible, réfractaire à tout sentiment religieux, incapable d'arriver à la civilisation. Néanmoins, on fit partout aux jeunes princes l'accueil le plus aimable, le plus gracieux. Les autorités coloniales, aussi bien que les Églises de toutes dénominations qu'ils purent visiter, les reçurent avec beaucoup de cordialité et les considérèrent comme un beau triomphe de la mission. Appelés à prendre la parole dans de grandes assemblées religieuses, ils l'ont toujours fait avec intelligence, originalité et de manière à faire du bien.

Jusqu'ici ces cinq chefs Bassoutos ne connaissaient en fait de civilisation que les premiers rudiments apportés dans leur pays par les missionnaires; quel ne fut pas leur étonnement et leur admiration à la vue de ces villes qui, quoique jeunes encore, avaient déjà une certaine importance! Et la mer, cette vaste étendue d'eau, à laquelle leurs yeux perçants cherchaient en vain une limite! La traversée de Port-Élizabeth au Cap se fit en bateau à vapeur. La machine du *Phénix* les ravit à l'excès.

On peut considérer comme heureuse l'idée qu'a eue

M. Arbousset d'amener au Cap de Bonne-Espérance ces nobles représentants de la race nègre. Transcrivons ici quelques lignes de M. Arbousset sur l'emploi de son temps à la ville du Cap. « L'éducation des trois fils de Moshesh et de leurs oncles occupe beaucoup ma pensée et mon temps depuis qu'ils m'ont été confiés par Moshesh. Ils vont à une bonne école élémentaire pendant trois ou quatre heures par jour. En outre, ils ont deux maîtres particuliers pour l'anglais et le hollandais. Une autre partie de leur temps est employée à l'étude de deux ou trois métiers utiles. Ensuite je les mène dans deux ou trois ateliers pour les leur montrer, ou à la cour de justice, aux hôpitaux, aux prisons, à l'observatoire, à telle ou telle église ou chez un ami officieux qui désire les voir et les entendre, leur montrer quelque chose de curieux et quelquefois prier avec eux. En général, ils se comportent en hommes intelligents et pieux. Tous tant grands que petits s'intéressent à eux, et je n'ai pas encore ouï faire de plainte à leur sujet, ce dont je rends ardemment grâce à Dieu. Leur visite a déjà été bien bénie pour la colonie; chacun parle d'eux comme de lettres vivantes de vos missionnaires. »

M. Arbousset profita de son séjour au Cap pour faire imprimer en sessouto divers petits ouvrages dont la traduction était son œuvre ou celle de M. Casalis.

La santé de M. Arbousset s'étant améliorée après un séjour d'un an et demi au Cap, il ne songea plus qu'à regagner sa station au plus vite. Il se sentait tout à la fois plus de vigueur de corps et d'esprit. Avant de quitter la ville du Cap il écrivait au comité : « Me voilà, ce me semble, restauré et plus ou moins capable de supporter les peines et les fatigues considérables qui m'attendent. Que Dieu soit en tout mon commencement et ma fin; Il ne m'a jamais abandonné, je l'en bénis. »

Le retour au Lessouto fut un événement. Le récit du voyage et le séjour du Cap fut raconté dans l'église de Morija en présence de Moshesh; ce dernier, demanda qu'il fut répété dans une assemblée nationale à Thaba-Bossiou, ce qui eut lieu. La réunion dura quatre à cinq heures et Moshesh parla aux chrétiens réunis d'une manière à la fois impressive et encourageante.

Peu après la rentrée de M. Arbousset à Morija (30 mars 1846), la guerre éclata de nouveau entre la colonie et les Cafres. Les missionnaires, appartenant à différentes sociétés, furent obligés de fuir en hâte, abandonnant tout derrière eux pour sauver leur vie. Presbytères, temples, écoles, tout fut détruit! C'était la seconde fois en onze ans!

Pendant l'absence de M. Arbousset avait lieu la conversion d'un homme marquant de la tribu nommé Libe (péchés). Nous empruntons au récit vivant qu'en a fait M. Casalis quelques-uns des traits les plus saillants.

«Ce vieillard, qu'on supposait être centenaire, était le frère aîné de Mokhatchane, le père de Moshesh. Son antipathie pour la religion chrétienne s'était montrée depuis le commencement. Pour échapper aux exhortations des missionnaires il alla s'établir à mi-chemin entre Thaba-Bossiou et Morija. Il vit bientôt avec dépit que les serviteurs de Dieu avaient trouvé le chemin de sa demeure. Ne savaient-ils pas que l'heure du départ approchait à grands pas pour lui? Déjà les rides hideuses qui sillonnaient son corps nu, sa maigreur effrayante, ses yeux éteints et hagards et d'autres indices plus repoussants encore d'une prochaine dissolution, éloignaient de lui jusqu'à ses proches. On le trouvait généralement couvert de quelques haillons dégoûtants, accroupi près de la porte de sa hutte. De temps en temps sa voix sépulcrale s'élevait pour maudire l'avarice de ses enfants qui ne sacrifiaient pas assez

de victimes à ses dieux tutélaires seuls capables de lui rendre ses forces premières. Dès qu'un missionnaire l'approchait un sourire de haine et de mépris contractait ses lèvres : Retirez-vous, retirez-vous, leur criait-il, je ne vous connais pas, je ne veux avoir aucun rapport avec vous, ni avec votre Dieu.

« La violence de son animosité se manifesta surtout à l'occasion d'un enterrement d'une de ses filles que M. Casalis fut invité à faire par le mari de la défunte et quelques autres membres de la famille. La procession funéraire précédait le missionnaire et s'avançait lentement vers la fosse, lorsqu'on vit Libé s'élancer vers le missionnaire avec une vitesse que la rage seule pouvait lui donner. Ses gestes menaçants indiquaient assez quel était son dessein. Ses fils accoururent au secours du missionnaire. Ils prièrent respectueusement leur père de se retirer, mais il fut sourd à leurs requêtes et une lutte dut s'engager. Le malheureux vieillard, s'épuisant en vains efforts, réduisit ses enfants à la fâcheuse extrémité de l'étendre par terre et de le tenir dans cette position pendant tout le service. Lorsque M. Casalis passa près de lui en se retirant, il ramassa ses forces pour se dégager, puis se mit à se heurter violemment la tête contre terre. Enfin exténué de fatigue, il resta immobile, lança sur M. Casalis un regard terrible et l'accabla d'invectives.

« Depuis cet incident déplorable, les missionnaires cessèrent de visiter ce malheureux vieillard; seulement de temps à autre on s'informait s'il vivait encore et on lui faisait parvenir par ses voisins quelques paroles d'amitié. Cet homme semblait devoir mourir dans son impénitence et dans son endurcissement.

« Quel ne fut donc pas la surprise de M. Casalis quand un jour on vint l'appeler de sa part. Le messager rayonnait de joie. « Libé prie, lui dit-il avec émotion, et il de-

mande que vous veniez prier avec lui. » C'était à ne pas y croire. Joseph, le messager de Libé, raconta alors ce qui suit : « Hier matin Libé me fit venir dans sa hutte et me dit : « Mon enfant, sais-tu prier? Mets-toi à genoux près de moi et prie Dieu d'avoir pitié du plus grand des pécheurs. J'ai peur, mon enfant! Ce Dieu que j'ai nié si longtemps m'a fait sentir sa puissance dans mon âme; je sais maintenant qu'il existe, je n'en ai plus aucun doute. Et ce feu qui ne s'éteint point qui m'en délivrera? Je le vois, je le vois! Crois-tu que Dieu veuille me pardonner? J'ai refusé d'aller écouter sa parole pendant que je pouvais encore marcher. Maintenant que je suis incapable de tout mouvement et que l'âge m'a rendu aveugle et presque sourd, comment pourrai-je servir l'Éternel?» Libe s'arrêta un moment, puis il reprit : « As-tu pris ton livre avec toi?» Oui, lui dis-je. « Eh bien, ouvre-le et place mon doigt sur le nom de Dieu. C'est donc là le nom, le beau nom de Dieu, s'écria-t-il. Place maintenant mon doigt sur celui de Jésus, le Sauveur. »

Tel fut le récit touchant du messager envoyé par Libé à M. Casalis.

Pendant près d'un an, les missionnaires de Morija et de Thaba-Bossiou prirent à charge de nourrir simultanément du lait de la Parole, cet ouvrier de la dernière heure que la grâce avait rendu aussi docile qu'un petit enfant. Pour ne rien perdre de ce qu'on lui disait, il prenait ordinairement la main de celui qui lui parlait, approchait son oreille de ses lèvres et faisait répéter quand il n'avait pas entendu. Ce vieillard, vrai tison arraché du feu, fut baptisé dans son village même en présence d'une foule immense attirée par l'attrait puissant d'une conversion aussi remarquable.

Appelé à rendre compte de sa foi, Libe le fit de la façon suivante : « Je crois en Jéhova, le vrai Dieu, qui m'a

créé et qui m'a fait parvenir à l'âge où je suis. Il a eu pitié de moi qui le haïssais et a livré Jésus à la mort pour me sauver. O mon Maître, ô mon père, aie pitié de moi ! Je n'ai plus de force, mes jours sont finis. Prends-moi à toi. Que la mort n'ait de moi que ces pauvres os. Préserve-moi de l'enfer et du diable ! O mon père, écoute Jésus qui te prie pour moi. »

Entr'autres questions qu'on lui posa, se trouvait celle-ci : « Avez-vous quelque désir à exprimer à votre famille et aux Bassoutos assemblés autour de vous ? » Il répondit : « Oui, je désire qu'ils se hâtent de croire et de se repentir. Qu'ils aillent tous à la maison de Dieu et qu'ils écoutent avec docilité ce qu'on y enseigne. Moshesh, mon fils, où es-tu ? Et toi Letsié, mon petit-fils, où es-tu ? Écoutez mes dernières paroles. Pourquoi résisteriez-vous à Dieu ? Vous objectez vos femmes ! Ces femmes ce sont vos sœurs et non vos épouses. Jéhova n'a créé qu'un homme et qu'une femme et les a unis pour être une seule chair. Oh ! soumettez-vous à Jésus, il veut vous sauver. Renoncez aux guerres, aimez tous vos semblables. » D'après un désir généralement exprimé, Libé reçut le nom d'Adam.

L'année 1847, vit s'accomplir un dessein depuis longtemps formé, l'émigration de Jérémie Molapo, le second fils de Moshesh. Ce jeune homme avait été placé par son père à Morija avec Letsié son aîné, auprès des missionnaires. Il n'est pas dans les mœurs de ce peuple qu'un fils demeure avec son père et que deux chefs vivent ensemble. Quand l'âge de prendre femme est arrivé, le jeune homme est conduit par son père dans l'endroit même où il doit fonder son village ; il est accompagné de tous les jeunes gens de son âge qui ont été circoncis en même temps que lui ; ce sont ses Thaka, ses compagnons d'âge qui partageront avec lui sa bonne et sa mauvaise fortune. En se rendant dans cet endroit, chacun s'est muni du bois et autres objets

nécessaires à la confection d'une hutte ; tant de mains réunies ont bientôt achevé ce travail.

Moshesh, pour plaire aux missionnaires, avait placé auprès d'eux plusieurs de ses fils ; mais chacun savait que la cohabitation des deux fils aînés du roi des Bassoutos n'était que temporaire. M. Arbousset s'est opposé autant qu'il l'a pu au départ de Molapo ; mais il a dû céder, peut-être même a-t-il trop tardé à le faire. L'emplacement choisi temporairement pour la demeure de Molapo était un endroit admirablement situé sur les bords de la Poutsiatsana ; on y fonda une station qui fut confiée à M. Keck et à laquelle on donna le nom de Cana.

Statistique de la station de Morija au mois de mai de l'année 1848 :

Membres de l'Église, non compris 9 émigrés et 1 mort.	251
Catéchumènes	50
Personnes bien disposées suivant le catéchisme . .	164
Enfants baptisés	228
Mariages bénis.	124
Écoliers	52
Auditeurs	400

Beerséba (fondée en mai 1835).

Missionnaire. . . . . S. Rolland.
Imprimeur missionnaire . . . . Ludorf.

La station de Beerséba, de même que celle de Béthulie, avait eu un développement rapide. Les obstacles et les dangers ne lui ont pas fait défaut ; les attaques des Cafres et des Korannas ont plusieurs fois menacé son existence. A l'époque où nous sommes arrivés de son histoire, le danger s'annonce d'un autre côté. Les habi-

tants de Beerséba sont entourés par les colons, comme d'un cercle de fer qui va se rétrécissant toujours davantage ; on pouvait déjà prévoir le moment où il faudrait entrer en lutte ouverte avec ce pouvoir envahissant. « Hâtez-vous de finir votre maison, disait-on à M. Rolland; quand elle sera finie, le commandant des Boers viendra l'habiter. Soignez bien vos arbres, afin qu'il puisse bientôt en manger les fruits. »

A ces soucis du dehors qui inspiraient de si vives craintes pour l'avenir, Beerséba avait aussi ses épreuves au-dedans. Le typhus avait enlevé une vingtaine de personnes dans le courant d'une année, et dans ce nombre se trouvait Ntunya, le premier et le plus zélé des chrétiens de Beerséba. Chaque année, la mort visitait le troupeau en sorte que M. Rolland se demandait si sa station ne laissait pas à désirer sous le rapport de la salubrité. Partout dans le pays on parlait de Beerséba comme d'un lieu meurtrier où le sépulcre n'est jamais rassasié. Ces bruits étaient répandus à dessein par de petits chefs qui désiraient émigrer ailleurs. Les causes de cette grande mortalité étaient multiples. L'année précédente, la récolte de maïs et de sorgho avait manqué ; la grande sécheresse avait brûlé les pâturages et occasionné la perte de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons. La population n'ayant pour nourriture qu'une récolte insuffisante de froment se prit à manger le bétail mort de pauvreté. Il n'en fallut pas davantage sous l'influence d'une forte chaleur d'été pour occasionner des maladies qui conduisent à la mort. Dans une pareille calamité, une cinquantaine de personnes ont quitté la station pour aller s'établir ailleurs, et de ce nombre, sept appartenaient à l'Église.

En dépit des épreuves du dehors et de celles du dedans, l'œuvre du Seigneur avançait d'un pas rapide dans la station de Beerséba. Le 26 juin 1843, 46 personnes furent

ajoutées à l'Église et 30 enfants consacrés au Seigneur. Le missionnaire observa que la note dominante dans les discours de ces nouveau-nés à la foi chrétienne, était la reconnaissance. Chose remarquable, la plupart d'entr'eux avaient échappé, soit à la sagaie des Cafres, soit à la dent des cannibales. L'un d'eux, Nkono, raconta à M. Rolland ce qui lui était arrivé dans sa jeunesse. Les Matébélés de Pakarita avaient tué ses parents et brûlé le village. Trouvé parmi les morts sur le champ de bataille, il fut emmené en captivité avec deux autres enfants de son âge. Redoutant la cruauté des Matébélés, qui mettent à mort tout berger qui laisse égarer le bétail, ils s'évadèrent tous les trois. Ils vécurent d'herbes et de racines pendant quelque temps, puis ils tombèrent entre les mains des cannibales. Leur maigreur était extrême. Les cannibales tinrent conseil au sujet de cette peu intéressante capture. « Que pouvons-nous faire de ces os-là?» Telle fut la question qu'involontairement ils se firent l'un à l'autre. L'un d'eux dit : «Il y a des blancs qui vivent à quelques journées de marche d'ici; allons les échanger pour du bétail. » La nuit approche et la faim se fait sentir. On prit celui de ces pauvres enfants qui était le moins maigre, on l'égorgea, le dépeça et la chair encore palpitante fut jetée sur un feu ardent. Nkono, malgré la faim qui le dévorait, refusa de prendre part à cet infernal repas. Le lendemain, on l'amena chez les fermiers, et Nkono, alors âgé d'environ douze ans, fut vendu pour trois chèvres.

Une femme du nom de Kounou échappa à la dent des cannibales d'une façon toute providentielle. Déjà elle était entre leurs griffes avec plusieurs autres victimes qu'elle avait vu égorger et rôtir. Son tour était venu, lorsque la femme d'un cannibale la réclame en disant : «Ne la tuez pas, c'est l'enfant de mon amie, c'est mon sang. » Elle dit, et l'emmène dans sa hutte. Le soir on lui présente un rôti

de chair humaine; mais la jeune fille refuse de toucher à un plat qui lui fait horreur. Celle qui lui a sauvé la vie la conduit une nuit sur le bord d'un ruisseau et lui dit : « Suis le cours de ce ruisseau, il te conduira non loin du lieu où vivent les tiens. »

Mobakile avait perdu son mari tué par les Cafres. Réduite à la plus grande extrémité, elle se traînait avec peine dans les champs, pour recueillir de la graine de moseka. Un jour, elle et trois de ses compagnes tombent entre les mains des cannibales ; elle a la douleur de les voir assommer et on l'oblige à faire rôtir leur chair. Elle n'échappe à la mort qu'en devenant la femme d'un cannibale. Pendant longtemps elle ne voulut pas toucher à ce qui faisait les délices des misérables avec qui elle vivait; un jour, elle se laissa tenter, elle goûta ce qu'elle avait jusqu'alors regardé avec horreur : elle était cannibale à son tour. Mobakile, dont le nom signifie la Repentie, fut, par un concours de circonstances ménagées par la Providence du Seigneur, appelée à la connaître et à l'aimer. Elle disait un jour à son missionnaire : « Je n'ai pas péché à la manière des autres hommes; je sais que j'ai mérité la condamnation; c'est pourquoi je me tiens à Jésus, comme la branche à l'arbre. Je veux le confesser jusqu'à la mort, afin qu'il me confesse aussi au dernier jour. »

On n'a pas oublié qu'un imprimeur, M. Ludorf, était devenu le collaborateur de M. Rolland. Plusieurs fois déjà il avait eu à se plaindre de chiens voraces qui, à Beerséba comme à Constantinople, ont pour mission de nettoyer la ville de toutes ses impuretés, et qui avaient trouvé moyen d'entrer dans son imprimerie et de lui dévorer des rouleaux, fruits de plusieurs jours de travail. Un matin, en se levant, il trouva dans son jardin un de ces chiens qui pendant la nuit avait festoyé à ses dépens dans un cellier bien garni. La pauvre bête pouvait à peine se remuer, tant elle

était repue. Cependant, dès que le chien eut vu M. Ludorf, il se mit à grincer des dents et fit mine de se jeter sur lui. Prendre son fusil, viser la bête et la tirer, fut l'affaire d'un instant. L'arme éclate et deux morceaux du canon de fusil pénètrent dans le bras gauche à quatre pouces au-dessus de la main. Plusieurs veines étant rompues, le sang jaillit avec force. Que faire ? Le Dr Lautré était à Thaba-Bossiou, sa résidence ; on lui écrit une lettre qui lui arrive seulement le troisième jour. A peine est-il informé de l'accident qu'il fait prendre ses chevaux et se met en route, cherchant à gagner du temps. Arrivé à peu près à moitié chemin entre Morija et Beerséba, le docteur tombe de cheval et se démet un bras. Il retourne à Morija, l'endroit le plus rapproché, où il pourra trouver du secours pour lui-même, et ce n'est que le septième jour après l'accident qu'il arrive à Beerséba, le bras en écharpe.

M. Lautré eut beaucoup de peine à se décider à faire l'opération de l'extraction du fer du bras de M. Ludorf ; d'abord, parce qu'il n'avait pas le libre usage de sa main, ensuite, parce que, le matin même de son arrivée, une terrible hémorragie s'était déclarée à la suite de l'enlèvement d'un caillot de sang au bras du malade.

Enfin, le lendemain, M. Lautré, soutenu par une ardente prière de M. Rolland, commença l'opération en présence du frère déjà nommé et de MM. Pellissier, Casalis, Cochet et Frédoux, ces deux derniers récemment arrivés d'Europe. Cette opération tardive eut un plein succès, et, une semaine après, docteur et malade se trouvaient l'un et l'autre beaucoup mieux.

Lorsque la santé de M. Ludorf fut suffisamment rétablie, il reprit avec courage le travail de l'imprimerie, et le dimanche il allait évangéliser dans les environs. A la requête de la conférence, il cessa de s'occuper des écoles, pour être tout entier à son imprimerie. Au commencement

de l'année 1847, la sixième feuille du Nouveau Testament était sous presse. Il avait imprimé à 2000 exemplaires le Livre des Proverbes, traduit en séchuana par M. Lemue. Il avait en outre imprimé, pour l'usage des écoles, 1000 tableaux en feuilles et 800 exemplaires d'une petite géographie.

La statistique suivante, à la date de 1848, indique suffisamment l'état prospère et florissant de l'Église de Beerséba :

Communiants	463
Enfants baptisés	552
Catéchumènes	170
École enfantine	240
» de jeunes enfants	100
» d'industrie	20
Auditeurs dans le temple	700
» en dehors du temple	200

Ve PÉRIODE

RÉSISTANCE ET OPPOSITION DE LA PART DES PAÏENS

CHAPITRE XIV

Thaba-Bossiou. — Opposition sourde chez les grands de la tribu. — Opinion de Rantoï sur les chrétiens. — Il reçoit la visite de Josué. — Sa complainte sur ce qu'il est devenu chrétien. — Une mort chrétienne. — Siméon Mousetse; sa conversion et sa mort. — Succès de la prédication à Thaba-Bossiou. — Côté poignant de la solitude missionnaire. — Statistique. — Mékuatling. — M. et Mme Daumas en route pour une conférence. — Leur voiture est renversée dans le Calédon; Mme et deux enfants sont sous l'eau. — Secours accordés par les missionnaires de Platberg. — Fièvre typhoïde. — Mokoro; son opposition, ses blasphèmes; il devient fou. — Sa guérison et sa conversion. — Moletsane. — Son histoire. — Son caractère comparé à celui de Moshesh. — Un faiseur de pluie. — Maladie et mort d'Éléonore Daumas. — L'œuvre marche à Mékuatling, mais le niveau religieux est peu élevé. — Comment on doit parler des péchés d'autrui. — Statistique.

Thaba-Bossiou (fondé en 1837).

Missionnaire	M.-E. Casalis.
Évangéliste	M.-H.-M. Dyke.
Médecin-missionnaire . .	J.-P. Lautré.

Il a déjà été fait mention d'une opposition sourde qui régnait parmi les grands de la tribu qui environnaient Moshesh. Nul sans doute n'osait s'opposer ouvertement à

un homme à qui la tribu devait sa paix et sa prospérité actuelles. Néanmoins, quand l'occasion s'en présentait, les seigneurs de la cour de Moshesh savaient en profiter pour le blâmer; nous l'avons bien vu au sujet de la conversion de deux de ses femmes. Chose étrange, l'opposition de plusieurs avait pour base les mêmes calomnies dont s'était servi l'ennemi des âmes dans la primitive Église. Les agapes sont des festins où les initiés se repaissent de chair humaine et conspirent contre l'État; l'union des convertis et des converties est attribuée à des causes criminelles. La mauvaise foi semblait n'avoir aucune part dans ces accusations et un peu plus de lumière pouvait les faire disparaître. Josué, le bras droit de Moshesh, visita un jour un de ses amis et ancien compagnon d'armes, nommé Rantoï; son but était de lui parler de l'Évangile. Rantoï feignit ne pas le reconnaître et lui tint ce langage : « Étranger, répondit-il aux premières paroles de Josué, vous dites que vous venez me communiquer des nouvelles importantes; mais hélas! depuis que les blancs sont dans le pays tout est bouleversé et je n'ai plus rien à dire ni à entendre. Ah! si du moins *cette mort* avait épargné Makoaniane (Josué) la colonne, le pied, le bras de la tribu, mais elle nous l'a enlevé lui aussi. O Makoaniane, brave Makoaniane, comment des enfants venus d'au delà des mers t'ont-ils séduit! Qui sera désormais notre bouclier? » Puis se tournant vers sa femme il lui demanda qui était la personne avec laquelle il parlait. « C'est Makoaniane », lui fut-il répondu. « Ah! reprit-il, comment l'aurais-je reconnu? Il est mort, le cœur de Makoaniane est mort. Excuse, malheureux ami, si tu es devenu un étranger pour moi. » Là-dessus Makoaniane qui se rappelait les paroles de saint Paul : « Si donc vous êtes ressuscités avec Christ, recherchez les choses qui sont en haut. Car vous êtes morts et notre vie est cachée avec Christ », se mit à commenter le

texte que son ancien ami venait de lui fournir. Après l'avoir écouté pendant près d'une heure, l'ignorant païen finit par s'attendrir et s'écria : « Makoaniane a toujours été notre guide ; si tu crois que l'Évangile soit vrai, c'est à toi qu'il appartient de nous le faire comprendre. »

Moshesh était un homme dont la haute intelligence avait admirablement compris la portée des enseignements de l'Évangile. On aurait aimé le voir entrer par le cœur dans un courant d'idées qui le portait vers un glorieux avenir et plus d'un, en le voyant s'arrêter au seuil même de l'Église, a mis en doute sa sincérité. Rien n'est plus injuste. D'une part, le chef de la tribu croyait et non sans raisons que son influence sur son peuple diminuerait le jour où il deviendrait un membre de la petite communauté ; à cela l'Évangile répond qu'il nous faut renoncer à tout pour le suivre. Comme chef à demi-chrétien Moshesh avait assez de croix à porter pour se croire déjà un vrai croyant. Et puis songe-t-on à l'influence qu'ont sur ces peuples les exemples de l'Ancien Testament ! Abraham, le père des croyants, et David, l'homme selon le cœur de Dieu que les chrétiens se proposent en exemple, n'étaient-ils pas polygames ? Reconnaissons la difficulté d'une telle position et laissons au Seigneur de juger de tels hommes qui ont été à leur manière de vrais porte-voix de la bonne nouvelle.

Rien de triste, rien de sombre comme la maladie et la mort en pays païen. Aucun rayon, si petit soit-il, ne vient éclairer le mourant dans le ténébreux sentier qui conduit à la tombe. Le christianisme, en pénétrant dans un cœur, illumine sa marche au travers des épreuves de la vie présente ; mais c'est surtout aux approches de la mort que la foi chrétienne triomphe et rend visible les choses invisibles de la vie à venir.

Pénétrons dans la cabane d'un chrétien nommé Manoa et assistons à ses derniers moments. Quelques jours avant

sa mort il disait à Daniel son frère aîné : « Peut-être resterai-je avec vous, peut-être m'en irai-je ; que le Seigneur choisisse pour moi. » Souffres-tu beaucoup, lui demande Daniel? « Oui, plus que je ne saurais le dire, mais Dieu me soutient. Lorsque Dieu me prit à son service, Il ne me promit pas que je serais exempt de douleurs. »

Le lendemain matin Daniel fut tellement frappé du progrès de la maladie qu'il tomba sur ses genoux et fondit en larmes. « Pourquoi pleures-tu, demanda Manoa avec émotion? Le Seigneur me châtie et comment ne pleurerais-je pas, moi, son pauvre enfant. » « Daniel, repartit le malade, je ne cherche pas à me tromper; je sais que la mort approche; mais soumettons-nous l'un et l'autre à la volonté de Dieu. Persévère dans la foi, mon frère; tu as été converti avant moi, et c'est en grande partie ton exemple et tes exhortations qui m'ont porté à renoncer aux superstitions de nos pères et à chercher le Seigneur. N'abandonne jamais ton Sauveur. » Daniel lut alors le Ps. 23. Manoa après l'avoir écouté dit à voix basse, comme s'il se parlait à lui-même : « Je voudrais savoir si, lorsque David écrivait ce Psaume, il était où je suis aujourd'hui. »

Le missionnaire le pria de lui faire part de ses sentiments : « Oh! s'écria-t-il avec effort, mon cher pasteur, j'aurais beaucoup à dire si ma voix me le permettait. Rappelez-vous le jour où je vous dis que, comme Josué, je voulais servir l'Éternel. Depuis lors j'ai été heureux. Je crois en Jésus-Christ, je trouve en lui le pardon de mes péchés. Il ne m'abandonne pas maintenant que la mort s'approche de moi. » Le lendemain, comme le missionnaire s'approchait de lui, il lui répéta par deux fois : « Je suis heureux en Jésus. » Bientôt après il dit à son frère : « kia otsèla, je m'endors. » Daniel l'étendit sur son lit de pelleteries et lui ferma les yeux. La terre comptait un homme de moins, le ciel un racheté de plus.

L'esprit de Dieu se plaît souvent à confondre la sagesse humaine en soufflant sur des créatures que nous serions tentés de croire inaccessibles à la vérité : Les enfants. Le Seigneur avait attiré à Lui de pauvres païens dégradés et ignorants pris dans tous les âges de la vie ; mais jusqu'ici, nous n'avons pas encore rencontré sur notre chemin d'enfants africains, ayant été régénérés par la puissance de l'Évangile. L'esprit, qui avait opéré chez un Manoa et un Libe, serait-il impuissant à changer le cœur d'un enfant ? Plus d'un Mossouto pouvait le croire : l'exemple suivant pourrait les convaincre du contraire.

A deux pas de la maison missionnaire, vivait à Thaba-Bossiou, Moïse Mousetse, dont l'intéressante biographie avait paru dans le *Journal des missions*. Il avait deux enfants : l'aîné était un garçon de neuf ans. On le vit tout à coup changer de conduite et abandonner les bruyants compagnons de son âge. Il se consacra d'une façon presque exclusive aux soins à donner à une petite sœur assez dangereusement malade. On le voyait porter dans ses bras sa sœur bien-aimée et la déposer comme un fardeau précieux dans un endroit chaud et suffisamment abrité. Contrairement aux garçons du pays qui se croiraient déshonorés, si on les voyait jouer avec de petites filles, Siméon, c'était le nom de ce jeune garçon, n'était heureux qu'auprès de sa sœur qu'il cherchait à distraire de son mieux. Sophie fut enlevée à son affection ; personne ne ressentit autant que lui cette perte ; toutefois, dans sa douleur, il put dire à son père : « Non, je ne cesserai pas d'aimer le Seigneur ; Il m'a enlevé celle que j'aimais le plus sur la terre ; mais il n'en est pas moins, mon Dieu. »

Ce cher enfant tomba malade à son tour, et les derniers mots recueillis de sa bouche sont ceux-ci : Gloire ! Gloire ! Gloire !

Ainsi, en un mois, Moïse et Miléka, sa compagne, ont

conduit à leur dernière demeure, deux enfants chéris. L'un et l'autre ont accepté avec soumission cette dispensation du Seigneur; l'un et l'autre se sont soumis à la volonté de Dieu, dans l'espérance d'un revoir prochain.

Il paraît que Moshesh avait montré une certaine froideur envers la cause de l'Évangile, durant l'absence de ses fils au Cap. Quelle en était la cause ? On l'ignore. Cependant on peut croire qu'il eut à supporter de rudes assauts de la part des chefs du parti païen, qui n'ont pas manqué de le blâmer pour sa grande confiance dans les blancs. Plusieurs avaient prédit que les princes et leurs oncles ne reviendraient plus. Moshesh n'assistait plus avec la même assiduité au culte. Cependant, cet état de choses ne dura juste assez longtemps, que pour inspirer des craintes qui s'évanouirent dès qu'il fut question du retour de ses enfants. A la date du 21 mai 1847, M. Casalis écrivait ces encourageantes paroles: « Les services publics sont généralement bien suivis à Thaba-Bossiou; le dimanche y est religieusement observé. Grâce à cette fréquentation assidue du culte, l'œuvre de la conversion des âmes a pu se poursuivre sans interruption. Le nombre des candidats au baptême s'élevait l'année dernière à 25; il se monte aujourd'hui à 34. Douze des premiers ayant été baptisés il y a quelque temps, il se trouve que, depuis nos dernières conférences, 21 personnes ont donné des preuves de conversion suffisantes pour les faire admettre à l'épreuve et aux instructions du noviciat. En outre, il y a présentement 10 individus qui manifestent une vive componction et viennent fréquemment chercher auprès de leur pasteur des encouragements et des conseils. »

« Ainsi, la bonne nouvelle a été reçue par une trentaine d'âmes dans le courant de douze mois. J'ai eu à exercer la discipline ecclésiastique dans deux cas très graves et d'autant plus affligeants pour le troupeau et pour moi, que

les coupables comptaient parmi les membres les plus affermis. La contrition qu'ils manifestent, ne nous permet pas de douter qu'ils ne fussent réellement nos frères. L'Église tout entière, après les avoir rejetés de son sein pour un temps, a cru devoir renouveler et confirmer son alliance avec le Seigneur, par des jours consacrés à l'humiliation et à la prière. »

Jusqu'ici, les églises du Lessouto, encore dans l'ardeur d'un premier amour, avaient épargné à leurs pasteurs ce dernier genre d'épreuves; on croyait plus ou moins à la persévérance finale des saints. La puissance de Dieu se montrait d'une façon si extraordinaire dans la conversion des Bassoutos, les fruits de la régénération du cœur se montraient si abondants et si variés, que le cœur et l'esprit se refusaient à penser que ces croyants, si fortement trempés, pouvaient retomber. Hélas! l'avenir montrera que plus d'un fruit de belle apparence n'arrive pas toujours à maturité! Mais n'anticipons pas; au jour des larmes, nous pleurerons, aujourd'hui, nous en sommes encore à la joie causée par la conversion des pécheurs.

C'est peut-être ici le lieu de transcrire un passage d'une lettre particulière de M. Casalis à un ami. C'est un cri du cœur qui doit retentir au dehors des murs de la maison des missions, vers laquelle il a été poussé.

«J'ai reçu avec reconnaissance vos dernières lettres. Si vous saviez le bien que votre correspondance nous fait. C'est une véritable aumône. Écrivez-nous souvent et avec détail. Ah! songez que depuis 14 ans, nous nous dépensons pour autrui, sans presque avoir le temps de penser à nous-mêmes. Le manque de distractions et d'incidents propres à remettre le cœur, à égayer l'esprit, ou, comme on dit trivialement, à remonter la machine, expose le missionnaire à la mélancolie, au dégoût de toutes choses. Chaque épreuve, chaque sensation pénible, chaque per-

plexité semble buriner dans l'âme des traits indélébiles. Vous comprendrez ce que je veux dire : Que nos amis se souviennent donc un peu de nous et travaillent à nous redonner du ton. »

Résumé général de l'Œuvre en 1847 :

Communiants	128
Enfants baptisés	80
Catéchumènes	24
Écoliers	100
Auditeurs aux services du dimanche. . .	400

Mékuatling (fondé en 1837).

Missionnaire . . . . . F. Daumas.

Tribu de Ligoyas ou Bataungs.

Cette station, dont nous avons déjà parlé, fut fondée la même année et le même mois que celle de Thaba-Bossiou. L'œuvre dans ses différentes branches s'y continuait avec des alternatives de haut et de bas, mais pourtant d'une façon très encourageante. La petite famille du Seigneur était en odeur de vie au milieu de païens grossiers chez lesquels l'Évangile n'avait encore éveillé aucun sentiment religieux. Le digne serviteur de Dieu chargé d'ensemencer ce champ qu'il avait trouvé couvert de ronces et d'épines, était heureux à la tâche de chaque jour. Sa douceur et son aménité en avaient fait le père de tous ceux qui étaient appelés à vivre avec lui, et avaient contribué à maintenir la paix dans le pays. Depuis six mois on eut dit qu'une trêve avait été conclue entre les différents chefs ordinairement en désaccord ; la paix régnait dans le pays et la semence de l'Évangile y était jetée à profusion.

Ce fut donc avec un sentiment de gratitude qu'au courant de l'année 1842, M. Daumas, sa compagne et ses deux enfants se mirent en route, dans leur voiture à bœufs, pour aller assister à la conférence des missionnaires français qui devait avoir lieu à Morija. Dans la crainte que quelque événement fâcheux ne survînt pendant son absence, M. Dyke de Thaba-Bossiou avait bien voulu se charger de la station de Mékuatling. Un accident qui pouvait entraîner la mort du missionnaire et de sa famille leur arriva le lendemain du jour de leur départ. Laissons à M. Daumas de nous le raconter lui-même :

« En arrivant sur les bords sablonneux du Calédon, nous fîmes sonder le gué par quelques indigènes qui étaient venus nous le montrer. Ce premier gué nous parut être dangereux et nous en cherchâmes un second, qui nous parut meilleur. Le Calédon avait grossi pendant la saison des pluies ; les bords qui paraissaient fermes et secs étaient, au contraire, tout mouvants, de sorte qu'en descendant dans la rivière, obliquement, l'une des roues de devant s'enfonça et la voiture fut précipitée dans l'eau d'une certaine hauteur. Je me trouvais sur le coffre de devant pour diriger les bœufs; je fus lancé au milieu du courant, tandis que ma femme et mes enfants gisaient dans une eau profonde. Le Seigneur ne permit pas que je perdisse ma présence d'esprit dans ce moment critique et je luttai contre le courant pour venir au secours des miens. Voyant le danger que je courais, un indigène s'élança dans l'eau et me conduisit où je désirais aller. La chute de la voiture avait jeté mes gens dans une telle consternation qu'ils demeurèrent comme interdits pendant un moment, tandis que quelques indigènes qui étaient venus nous voir traverser la rivière, prirent la fuite, de peur qu'on ne leur attribuât notre malheur.

« Arrivé à l'endroit où ma femme était tombée, j'enfon-

çai mon bras dans l'eau, sous la tente du wagon, je parvins à la saisir et à la relever. J'eus la joie de voir qu'elle tenait dans ses bras nos deux chères petites. Pauvres enfants, encore quelques minutes de retard et elles étaient noyées, car leur mère sentait ses forces défaillir à chaque instant ; elle était suffoquée par l'eau et dans l'impossibilité de se mouvoir.

« Un temps froid et pluvieux aggravait l'horreur de notre situation ; nos effets étaient tous au fond de la rivière et nous n'avions rien de sec pour nous couvrir. Le meilleur parti fut d'allumer un grand feu et de tâcher de nous réchauffer. La station wesleyenne de Platberg n'étant pas très loin, nous y envoyâmes un messager pour faire connaître au missionnaire, M. Cameron, notre triste position. Ce digne frère et sa compagne n'eurent pas plus tôt appris notre malheur, qu'ils vinrent à notre aide, en nous envoyant des vêtements secs. M. Cameron lui-même arriva tôt après, accompagné d'une douzaine d'hommes. Sa voiture aussi ne tarda pas à paraître avec deux ou trois femmes chrétiennes qui se rendaient auprès de nous pour nous aider à faire sécher et à mettre en ordre nos effets.

« Avec ce puissant renfort, nous retirâmes de la rivière tout ce qu'il était possible de sauver. Nos malles étaient pleines d'eau et nos provisions de voyage perdues. Les bœufs, dont nous n'avions pas pu nous occuper, étaient restés sous le joug et avaient descendu la rivière, entraînant avec eux le train du wagon qu'ils avaient renversé et dont ils avaient brisé le timon. Nous rassemblâmes les différentes pièces de notre voiture et nous la remîmes sur pied.

« Lorsque nous eûmes chargé nos effets secs ou mouillés dans le wagon de M. Cameron, nous prîmes le chemin de Platberg, remplis de reconnaissance envers le Seigneur, de ce qu'après les pertes que nous avions faites, les souffrances

que nous avions endurées et les dangers que nous avions courus, nous nous trouvions encore sains et saufs. Tous les soins imaginables nous furent prodigués par la digne épouse du missionnaire et par Mme Alison, femme du missionnaire des Mantatis, qui se trouvait là. Les habitants de la station ne nous témoignèrent pas moins de sympathie; ils montrèrent par leur conduite que l'Évangile qui leur est prêché ne restait pas sans produire de l'effet sur eux. Ils ne demandèrent aucune rétribution pour les services qu'ils nous avaient rendus. Le forgeron et le menuisier, tous deux Anglais, ne voulurent non plus rien accepter pour les réparations qu'ils firent à notre voiture fort endommagée. M. Cameron alla jusqu'à nous prêter son propre wagon pendant qu'on achèverait les réparations nécessaires au nôtre. »

Une épidémie de fièvre typhoïde survint et fit beaucoup de victimes dans le district de Mékuatling, ce qui fit murmurer bien des gens, qui l'attribuaient à la présence d'un étranger dans le pays. Plus d'un païen cependant fut touché de la puissance consolatrice de l'Évangile, en voyant des chrétiens prêts à mourir, aussi calmes en présence de la mort que s'il se fût agi d'un simple voyage. Les chrétiens qui échappèrent à la mort eurent l'occasion de faire la précieuse expérience du secours particulier dont on est l'objet, quand on accepte l'épreuve comme envoyée par un tendre père. C'est ce qu'exprimait si bien Jean Noga lorsqu'il fut assez bien pour aller voir son pasteur: « Vous nous aviez souvent dit que le chrétien est soutenu d'en haut dans ses souffrances. Quoique j'eusse cru ce que vous m'aviez dit, cela me paraissait cependant fort extraordinaire; maintenant je n'ai plus aucun doute à cet égard. J'ai souffert autant qu'un homme peut souffrir, mais ces souffrances m'étaient comme rien, j'éprouvais même par moments une joie et un bonheur impossibles à décrire. Je sentais que Celui qui me frappait le faisait pour mon bien, de sorte que je

cherchais mes délices dans la prière et la communion de mon Sauveur. »

Parmi les convertis de cette station, il en est un qui mérite d'être mentionné : c'est un nommé Mokao. Il avait amené sa femme malade dans la station pour être traitée par le missionnaire. Pendant le cours de sa maladie, elle eut maintes occasions d'entendre parler du Sauveur. Elle prêta l'oreille à ce qu'on lui disait et Dieu lui ouvrit le cœur, comme autrefois à Lydie. Devenue par la foi une enfant du Seigneur, elle ne voulut plus quitter la station, ce qui exaspéra son mari, encore inconverti. L'opposition de cet homme allait croissant et frisait le blasphème. Un jour qu'il gardait le bétail du village dans les champs, des bergers qui partageaient cette occupation avec lui se mirent à parler de religion, ce qui lui déplut fort. Après les avoir injurié, il prit son javelot, le lança dans l'air à plusieurs reprises, disant à ceux qui l'entouraient : « S'il y a un Dieu, qu'il arrête ma lance et je croirai en Lui. »

Quelque temps après, Mokao était fou. Plusieurs fois, il chercha à mettre fin à son existence sans y parvenir. Comme M. Daumas lui reprochait cela, il lui répondit : « Je suis un misérable, j'ai blasphémé le nom de Dieu et maudit ses enfants ». Le Seigneur eut pitié de lui ; Il mit un terme à son misérable état. Lorsqu'il fut complètement rétabli, il s'empressa de se rendre auprès de son pasteur, et, sa première parole fut celle-ci : « Je suis vaincu ! » Il ajouta : « J'ai été un grand pécheur, mais Dieu a eu pitié de moi. » Dès lors il prit à tâche de réparer le mal qu'il avait fait, il le fit en parlant du Seigneur à ceux à qui il avait été en scandale par son impiété et ses blasphèmes.

Nous voyons apparaître sur la scène un homme dont le nom désormais s'associera étroitement à l'histoire des Ligoyas ou Bataungs, les vénérateurs du lion : c'est Moletsane qu'à partir de ce moment on peut considérer

comme le grand chef des tribus agglomérées dans le district de Mékuatling bien que, par naissance, il ne soit que le quatrième en ligne. Jusqu'ici c'est à Makuana son frère que nous avons eu à faire. Ce dernier, homme honnête et bon, n'avait pas la poigne assez forte pour maintenir unis les membres d'une tribu dont les dispositions vagabondes les poussaient toujours loin de leur pays. Makuana n'était célèbre que par ses malheurs et sa pauvreté, deux genres de célébrités peu appréciées par les Africains.

Moletsane son frère, était, paraît-il, dès 1823 un chef puissant, entreprenant et d'un caractère absolu. Ce fut lui, dit-on, qui détruisit la station de Makuasi et força les missionnaires wesleyens qui y étaient établis, à l'évacuer. Plus tard il avait émigré dans le canton de Philippolis où ses gens avaient vécu en grande partie de déprédations faites dans la colonie. De là, il passa à Beerséba où il ne resta que peu de temps et alla avec 600 ou 700 hommes, rejoindre les restes de sa tribu établis depuis quelques années à Mékuatling ou dans les environs. Moshesh, à sa requête, lui accorda de se fixer à Mékuatling et dès lors Moletsane fut considéré comme le chef suprême des Bataungs.

Pendant de longues années, Moletsane est resté attaché à l'ancien ordre de choses et on n'était pas en droit d'exiger de lui ce qu'on aurait exigé d'un chef chrétien. Cependant, et pour autant que nos souvenirs nous sont demeurés fidèles, nous croyons que Moletsane a été pour son missionnaire et pour l'œuvre qu'il faisait, un homme intègre et droit. Tout en reconnaissant que l'Évangile était la vérité, il n'a jamais professé des convictions qu'il ne partageait pas ; et quand plus tard son cœur fut ouvert aux vérités du salut et qu'il confessa Jésus comme son Sauveur, personne ne mit en doute sa sincérité, tant on savait la sobriété de son langage en de telles matières. Il n'avait

pas le génie de Moshesh qui devançait son temps par ses idées généreuses, j'allais dire chrétiennes ; mais il y avait chez lui moins de haut et de bas, plus de fixité dans ses idées, moins d'enthousiasme, mais plus de ténacité dans sa parole. Moshesh avait le regard de l'aigle qui voit de loin et de haut ; mais en contact avec les réalités de la vie, le diplomate cherchait, comme un pilote habile, à éviter les écueils d'une mer inhospitalière. Moshesh cherchait trop à contenter tous les partis, mais il n'y parvenait pas ; poussé à bout par les adversaires du christianisme, il devenait éloquent et réduisait au silence ceux qui avaient osé lui faire la leçon. Rien de semblable chez Moletsane ; sa parole avait moins d'éclat, mais elle était plus incisive et plus tenace, mordante aussi parfois ; on pouvait y compter, et je n'hésite pas à dire, tout en faisant des réserves justifiées par le fait que Moletsane pendant son séjour à Mékuatling n'a jamais fait profession de piété, qu'il était un chef modèle. Le respect et l'affection dont il a toujours entouré son missionnaire, sa compagne et plus tard leurs enfants, ont été un exemple salutaire qui a contribué à l'avancement du règne de Dieu dans la tribu des Ligoyas ou Bataungs comme nous les appellerons désormais.

Dans un pays où les pluies sont parfois assez rares, il ne faut pas s'étonner si on rencontre des hommes qui se donnent pour des faiseurs de pluie. Un jour, invité par Moletsane à prêcher l'Évangile dans son village, M. Daumas s'y rendit. En parcourant la ville, il passa devant une hutte où quelques personnes étaient rassemblées. Un «*moroka poula*» ou faiseur de pluie était là, entouré d'une foule d'objets qu'il avait apportés de l'intérieur, et dont il expliquait les propriétés médicales et divinatoires à quelques indigènes qui s'étaient fait des croix noires sur le front et qui l'écoutaient avec la plus sérieuse attention. A côté du faiseur de pluie étaient encore deux hommes

occupés à dépecer une brebis, chose importante dans ce pays pour rendre attentifs les assistants. L'année précédente le docteur avait donné des preuves de son impuissance à faire de la pluie ; et cependant on l'entourait encore et on demandait à son art d'ouvrir les fontaines des cieux. La sécheresse était là de nouveau. Le docteur avait exigé de chacun un peu de blé, bien qu'il fut très rare alors ; on promettait peu à qui donnait peu. Cela fait, il ordonna de faire de la bière indigène pendant qu'il se livrerait à ses jongleries. Rien n'y fit, et le soleil plus ardent que jamais semblait devoir tout consumer.

Les premiers moyens pour attirer les nuages ayant échoué, ce maître trompeur ordonna qu'on immolât une vache noire. On lui coupa les jointures des genoux et on la laissa mugir, après quoi on l'acheva. Bien d'autres moyens plus ou moins cruels, plus ou moins insensés furent mis en œuvre, avec un égal résultat. La nouvelle lune devait amener l'exaucement des souhaits d'une population devenue plus qu'inquiète. Les troupeaux avaient été conduits au loin, les pâturages étant desséchés ; sur l'ordre du docteur, on les ramena. Le mugissement de bœufs affamés devait attirer les nuages et faire tomber la pluie. Les bœufs dépérissaient et la pluie ne tombait pas. Les femmes surtout étaient irritées contre cet impuissant Ngaka, tombé en discrédit et qui en était réduit à se cacher pour éviter les mauvais traitements de ceux qu'il avait si odieusement trompés. Lorsqu'il demandait de l'eau, on lui en refusait en disant que les fontaines étaient taries.

La famille Daumas fut soumise à une bien dure épreuve, la perte d'une chère enfant, âgée de cinq ans, que tout le monde dans la station aimait tendrement; Éléonore était son nom. Les chefs avaient salué sa naissance comme un événement heureux pour la tribu et s'étaient rendus, quelques-uns, de grandes distances pour les en féliciter.

Elle s'était épanouie comme une fleur, elle se fana de même. La perte de cette chère enfant fut on ne peut plus sensible à ces chers amis; mais leur résignation fut grande aussi. Éléonore, malgré son jeune âge, aimait déjà le Seigneur; elle se réjouissait à la pensée d'aller vers Lui, quand Il viendrait la chercher.

La nouvelle de sa mort se répandit bien vite dans la station et dans les environs, et la douleur fut générale. On la revêtit d'un vêtement blanc et on l'exposa dans la maison. C'est là que les naturels vinrent lui dire un dernier adieu et mêler leurs larmes à celles de la famille affligée. M. Casalis, informé de cette grande affliction, s'était rendu avec empressement dans la maison de deuil. Moletsane et une nombreuse escorte y vint aussi. Ce chef qui sans émotion avait peut-être, pendant sa vie errante et guerrière, massacré des centaines de personnes, ne put retenir ses larmes, lorsqu'il vit les restes mortels de cette chère enfant. Le dimanche, 13 août (1844), les indigènes se rendirent en foule dans la station pour assister à son enterrement; on eut dit que le coup qui frappait le serviteur de Dieu et sa compagne avait frappé en même temps la tribu tout entière. Ce départ de la jeune Éléonore fut en bénédiction à beaucoup d'âmes; deux jeunes filles, en particulier, font dater leur conversion du jour ou sa dépouille mortelle fut confiée à la terre.

Le lieu consacré au culte divin était depuis longtemps bien insuffisant à Mékuatling. La construction d'un nouveau s'imposait; chacun le comprit et tout le monde y mit la main. Lorsque l'édifice fut achevé on le consacra solennellement au Seigneur. Une collecte fut faite ensuite pour acheter des bancs en bois. Le jour de la dédicace onze candidats au baptême furent admis dans l'Église; c'étaient des pierres vivantes qui entraient dans la structure de l'édifice spirituel dont Jésus est le fondement.

Ainsi l'œuvre du Seigneur se continuait à Mékuatling d'une manière encourageante. Chaque année le troupeau allait en s'augmentant. En présence de sacrifices à faire soit de temps, soit d'argent ou de bétail, les chrétiens avaient montré qu'ils comprenaient le sérieux de leur tâche. S'agissait-il de porter l'Évangile dans des villages païens, on pouvait compter sur un grand nombre d'entre eux. Et cependant le missionnaire n'était pas entièrement satisfait. Il ne trouvait pas dans ses enfants en la foi *cette fixité dans les idées, cette fermeté dans les convictions qui assurent parmi des peuples plus avancés la constance des résolutions.* Il ajoutait : « Je puis dire que les membres de mon église, même les plus avancés, ne sont pas ce qu'ils devraient être; ils manquent en général de persévérance; non pas qu'ils abjurent le christianisme, mais je voudrais les voir marcher d'un pas plus ferme dans cette voie étroite qui mène à la vie. Ils manquent d'humilité et leurs progrès dans la sanctification sont lents. En général leur zèle diminue après leur baptême. Malgré les soins que nous mettons à les prévenir contre cette déchéance, ils envisagent trop souvent le baptême comme le but au delà duquel il n'y a plus rien à faire, au lieu de l'envisager comme un moyen de grâce. S'ils parviennent à s'abstenir pendant quelque temps d'infractions ouvertes à la loi de Dieu, ils se croient parfaits et font bientôt quelque chute. Ils n'ont pas non plus assez d'égards les uns pour les autres. Avant leur conversion ils avaient une telle habitude du mensonge que, souvent même sans y penser, ils retombent dans ce vice. Nous avons aussi beaucoup à gémir de la dépravation des mœurs; c'est là notre plus grande croix. »

En général, la première période de la vie missionnaire est optimiste. On ne croit pas à la chute de chrétiens qu'on a vu se convertir. Plus tard, il faut bien se rendre à l'évi-

dence et reconnaître qu'on n'a pas à faire à des êtres parfaits. Heureux le missionnaire dont l'amour triomphe de cette affreuse découverte ! Quand il parlera des misères de ses enfants en la foi, il le fera comme une mère parle des défauts d'un enfant tendrement aimé; jamais avec indifférence, jamais avec légèreté, toujours avec douleur. Il y a pourtant des pays où à force de voir le mal on finit par s'y habituer, et on en parle avec un sans-gêne qui ferait croire qu'on n'a plus le sentiment de la gravité du péché. On arrive ainsi à disséquer le cœur, l'esprit et la vie d'un chrétien nègre, comme dans un amphithéâtre on dissèque sans émotion aucune le cadavre d'un inconnu.

Souvenons-nous sans cesse de quelles ténèbres profondes ont été retirées ces âmes appelées à servir Jésus-Christ. Souvenons-nous de notre propre faiblesse et ne parlons des misères de nos pauvres frères africains ou autres qu'avec regret et douleur. Qu'as-tu que tu n'aies reçu?

Résumé général (1847).

Communiants	95
Catéchumènes	125
Enfants baptisés . . .	95
Écoliers	80 à 150
Mariages bénis. . . .	66
Auditeurs . .	300 à 350

CHAPITRE XV

Bérée ; les païens s'obstinent à ne pas fréquenter le culte. — Un petit noyau de chrétiens. — Conversion de Lipholou. — Sa profession de foi. — Un deuil au presbytère ; une épreuve bénie. — Conversion de Khoabane. Béthesda. — Endurcissement des païens. — Dialogue entre le missionnaire et Sépéré. — Tségoa résiste et veut fuir ; sa conversion et son retour. — Morosi songe à émigrer. — Maladie de M. et Mad. Schrumpf. — Cana. — Sa situation dans le pays des cannibales. — Molapo. — Un arbre maudit. — Sentiments de Moshesh à l'égard des anthropophages. — Leur isolement. — La grande caverne des Balimos. — Un mulâtre et les cannibales. — Hébron. — Indifférence des indigènes. — Le chef Lébénya. — L'œuvre commence petitement. — Ses progrès sont lents ; Résumé. — Hermon. — M. Dyke est consacré dans l'Église hollandaise du Cap. — École normale de Carmel. — Travaux missionnaires.

Bérée (fondée en 1843).

Missionnaire . . . . J. Maitin.

Les commencements de l'œuvre missionnaire à Bérée ont été pénibles. Pendant deux ans la population entière de ce district refusa non seulement de recevoir le message de l'Évangile, mais encore d'écouter celui qui en était le porteur. Témoins, quoique éloignés des conquêtes faites par les messagers de la bonne nouvelle, les habitants de Bérée n'ignoraient pas cependant ce qui se passait dans les autres stations ; les chefs surtout se mettaient en garde contre ce pouvoir nouveau, qui avait amené dans l'Église un Molapo, un Massoupa, un Mokoaniane. La conversion

de deux femmes de Moshesh avait surtout jeté l'effroi dans le camp païen. Il n'y avait qu'un moyen d'échapper à la puissance de l'Évangile, c'était de ne pas aller l'entendre et c'est ce qu'on fit pendant deux ans. A dater de la fondation de Béthesda et de Bérée, commence une ère nouvelle dans l'histoire de la mission. Jusque-là on peut dire que l'opposition faite à la prédication évangélique étaient due surtout à l'ignorance et aux préjugés des habitants du pays; on observait avant de se prononcer. Aujourd'hui on est fixé sur la portée des enseignements du christianisme; on sait qu'avec le changement du cœur il amène une transformation dans la vie; ce ne sont pas quelques coutumes qu'il se propose de battre en brèche, c'est le système païen tout entier qui doit disparaître à la voix de Celui qui est la lumière du monde. On reconnaît sans doute les avantages qui peuvent résulter de ce nouvel ordre de choses, mais l'acquérir au prix de si grands sacrifices est au-dessus des forces humaines. De là des résistances, la persécution même.

Cependant le Seigneur a toujours en réserve des âmes qui ont faim et soif de vérité et qui sont prêtes à se livrer à Lui en dépit du monde et de ses colères. L'arrivée du missionnaire à Bérée fut immédiatement suivie de celle d'Ésaïe Séele, un converti de Thaba-Bossiou; puis ce fut un jeune homme de la même station, déjà sérieusement impressionné, qui fut baptisé à Bérée et prit le nom de Timothée. Trois autres personnes ne tardèrent pas à manifester leurs convictions religieuses et furent admises, à titre de candidats au baptême, à recevoir une instruction religieuse qui dura un an et demi.

Au nombre des six nouveaux baptisés se trouvait un fils de Khoabane, le chef de Bérée; il se nommait Lipholou et était frère d'Ésaïe Séele. Le jour de son baptême, après qu'il eût rendu compte de sa foi, devant une grande

assemblée, Moshesh, qui était présent, le prit à part avec son père, et son frère et lui tint le discours suivant :

«Tu m'as fait trembler Lipholou par la grandeur des engagements que tu viens de contracter. En vérité, je vois bien que l'Évangile est une puissance dont les effets me surprennent, et, cependant, je crains pour toi, lorsque je pense au serment que tu as fait de servir Dieu et de garder tous ses commandements. Mais je ne veux pas te décourager ; seulement j'ai besoin de te dire : «Sois fidèle à tes engagements, persévère à aimer l'Évangile et à faire ce qu'il commande. N'oublie pas la promesse que tu viens de faire. Nos yeux sont arrêtés sur toi ; nous serions, Khoabane et moi, couverts de honte si jamais tu faisais quelque chose qui démentit la profession de foi que tu viens de faire en notre présence. Prends-donc bien garde à toi-même ; que ta conduite nous réjouisse et nous apprenne quelle est la vertu de l'Évangile. »

Moshesh avait-il le pressentiment que la mesure des sacrifices à faire dépassait celle des forces de ce nouveau combattant ? Il connaissait le cœur humain, ses ardeurs et ses faiblesses, et, sans douter de la sincérité de la foi de Lipholou, il avait mesuré l'intensité de la lutte qui ne manquerait pas d'avoir lieu en lui, lorsque seraient calmées les ardeurs d'un premier amour.

Ainsi que nous l'avons déjà constaté, la porte de l'évangélisation était fermée dans les environs de Bérée ; mais les fidèles qui assistaient au culte dans la station formaient déjà un petit troupeau bien déterminé à marcher dans le chemin étroit. Parmi les auditeurs les plus assidus se trouvait un jeune homme marié, qui vivait à une certaine distance de la station. Il avait appris à lire et s'était procuré des habillements pour venir au culte. Le missionnaire avait cherché, en causant avec lui, à savoir où il en était spirituellement ; il n'en avait obtenu que des réponses

peu satisfaisantes. Cet homme, que des scrupules retenaient encore à la porte de l'Église, tenait dans sa maison un culte de famille auquel assistaient quelques-uns de ses voisins. Quelle excellente préparation!

Parmi les nombreux moyens voulus de Dieu pour avancer son règne ici-bas, il en est un qui manque rarement son effet : c'est la souffrance. M. et Mme Maitin devaient en faire la douloureuse, mais consolante expérience. Le Seigneur leur avait prêté une chère enfant qui répandait dans leur demeure un doux parfum de gaîté et de sérieux. Quoique âgée seulement de trois ans et trois mois, Eugénie avait ressenti dans son jeune cœur les attraits irrésistibles de la grâce divine; elle aimait déjà le Sauveur et ne craignait pas de le dire. L'ange de la mort vint planer sur cette paisible demeure et le battement de ses ailes glaça tous les cœurs. Assistons par la pensée à ce deuil de famille, loin de la patrie, loin de parents bien-aimés! Depuis seize heures la chère enfant est dans un grand état de torpeur; tout à coup ses yeux se tournent vers la fenêtre, comme s'ils cherchaient quelque chose, puis les fixant sur sa mère, elle lui dit : « Maman, tu m'as dit que le Seigneur était ici, où est-il? je ne le vois pas. ». — La mère éplorée : « Nous ne pouvons pas le voir, mais sûrement il est avec nous. » — Et l'enfant de dire : « Oui, il est avec nous, il est ici, dans mon cœur. »

Quelques moments avant qu'elle rendît le dernier soupir, sa mère l'embrassa et lui dit en pleurant : « Adieu, adieu ma chère enfant, tu vas vers le Sauveur! » A ces mots, Eugénie, qui était à l'agonie, sembla se ranimer, ouvrit les yeux, et de ses lèvres déjà glacées par le froid de la mort sortirent ces paroles, qu'elle accompagna d'un doux sourire : « Oui, maman, je le crois. »

Le court passage d'Eugénie ici-bas a laissé des traces de piété dont Dieu s'est servi pour la conversion d'une âme.

Pénétrons dans le cabinet du missionnaire; depuis deux jours seulement la dépouille mortelle d'Eugénie a été confiée à la terre. Une femme indigène tout en larmes est là, et au travers d'une émotion qu'elle ne peut contenir, elle lui dit: « Quelques jours avant la maladie d'Eugénie, ma petite Maria s'amusait avec elle. Eugénie commença à chanter un cantique, après quoi se tournant vers moi d'un air sérieux elle me dit: « Moi et Maria nous ne chantons pas les mauvaises chansons des Bassoutos, nous chantons les cantiques de Dieu; et moi, ajouta un peu après l'enfant, j'aime le Seigneur. Et toi, Masekuai, l'aimes-tu? » Le regard dont Eugénie accompagna ces paroles fit une telle impression sur moi que je fus obligée de me détourner pour pleurer. Dès lors, j'ai beaucoup souffert. Oh! que je voudrais trouver grâce auprès de Dieu et pouvoir aller rejoindre Eugénie! » Masekuai a trouvé ce qu'elle désirait, et pendant de longues années elle a été un pilier de l'Église de Bérée sous le nom de Maretha.

Nous avons déjà parlé d'un homme de Bérée qui, sans faire partie de l'Église, avait appris à lire et faisait le culte dans sa maison. Nous savons maintenant ce qui l'empêchait de faire le pas décisif. Tlakani était un ancien cannibale repentant; peut-être avait-il mis en doute la possibilité d'être admis dans l'Église du Seigneur.

Un jour, M. Maitin s'étant rendu dans un village pour y parler de l'Évangile, le chef s'était refusé de convoquer ses gens, et le serviteur de Dieu s'était retiré sans secouer la poussière de ses pieds, mais avec la conviction que, de là à quelque temps, la porte lui était entièrement fermée dans ce village. Quel ne fut donc pas son étonnement, quand, deux mois après, deux hommes de ce même village vinrent au culte, demandèrent des livres pour apprendre à lire et finirent par entraîner une partie de leurs voisins au culte du dimanche.

Mais la conquête qui devait le plus réjouir le cœur du missionnaire, fut la conversion de Khoabane lui-même, le père d'Ésaïe et de Lipholou, le grand chef du village de Bérée. Ce vieillard eut à soutenir de grandes luttes avant de s'avouer vaincu. Lorsque son cœur commença à être touché, il cessa d'assister au culte, s'adonna à l'ivrognerie et se mit à persécuter deux de ses femmes déjà converties. La nuit qui suivait ces excès était agitée, et souvent on l'a entendu pousser de profonds gémissements et demander à Dieu de lui pardonner ses péchés. Il venait ensuite demander humblement pardon à celles qu'il avait persécutées et réclamer le secours de leurs prières. Quand il eut repris de fréquenter le culte, l'Évangile agit sur lui avec une telle puissance que nulle parole ne pouvait le calmer et lui donner la paix. L'œuvre de la grâce s'accomplit enfin dans ce cœur naguère rebelle, et Khoabane put à son tour se réjouir à la pensée que Jésus était son Sauveur.

Il renonça dès lors à la polygamie, à la boisson, et peu après il fit dire à Moshesh qu'il avait trouvé la vérité, ajoutant que son cœur souffrait à la pensée de le laisser derrière, lui, son ami. « Puisque nous avons tant péché ensemble, pourquoi pas nous convertir ensemble », disait-il à celui qui était son chef et son ami.

Quelque chose manquait à cette œuvre naissante : une école pour les enfants. La faute en était nullement au missionnaire, mais à l'absence d'enfants. Disons-le : la station avait été fondée dans un endroit où Moshesh avait de grands jardins ; la terre aurait donc fait défaut à quiconque serait venu s'établir auprès du missionnaire. Les gens les plus rapprochés se trouvaient encore à une certaine distance ; de là la difficulté à réunir les enfants. Cependant on avait quelque espoir d'un changement en mieux ; en attendant, Mme Maitin donnait des leçons de lecture et de chant une fois par semaine ; elle tenait aussi une école du

dimanche entre les deux services. Par ce moyen, elle était parvenue à apprendre à lire à la plupart des personnes qui fréquentaient le culte.

Résumé général à la fin de 1847 :

Adultes baptisés	15
Enfants »	4
Candidats au baptême	4
Auditeurs	60

Béthesda (fondé en 1843).

Missionnaire	C. Schrumpf.
Aide-Missionnaire . .	Gossellin.

Ce que nous avons dit de l'opposition que rencontrait l'Évangile, en parlant de Bérée, s'applique exactement à Béthesda. Le chef Morosi et ses fils professaient un dédaigneux mépris pour ses enseignements. Sépéré, un neveu de Moshesh, placé à quelques kilomètres de la station pour surveiller la frontière, n'appréciait en aucune façon la présence d'un serviteur de Dieu dans ce pays. Son endurcissement systématique le rendait inaccessible au message de la bonne nouvelle. Les épreuves qui, d'ordinaire prédisposent les hommes à écouter la voix de Dieu, l'avaient plutôt endurci. Il venait de perdre un fils de 18 à 20 ans ; la missionnaire s'empressa d'aller lui parler du seul consolateur qui nous ait été donné sur la terre ; écoutons de quelle manière ce message fut reçu.

Le missionnaire : Sépéré, j'ai entendu parler de la perte douloureuse que vous venez de faire ; mon cœur prend part à votre affliction et je suis venu m'entretenir un peu avec vous sur ce sujet, ainsi que pour faire la prière avec vous et vos gens.

Séjéré : Monsieur, je suis affligé, mon cœur est rempli de douleur, je ne puis rien entendre de ce que les missionnaires annoncent.

Le missionnaire : Cependant ces choses seules pourraient répandre une consolation véritable dans votre cœur de père.

Sépéré, d'un ton précipité : Non, je ne veux rien entendre aujourd'hui. Mon blé est encore dans les champs, moi et mes gens nous avons à préparer nos paniers jusqu'au déclin du jour, afin d'avoir où mettre notre blé.

Le missionnaire : Mais ne savez-vous pas que c'est aujourd'hui le jour du Seigneur qui a créé le ciel et la terre et qui vous a donné votre blé ? Et ce jour, Il veut qu'il soit sanctifié par la prière et la méditation de sa Parole. Vous devriez donc au moins, pour un moment, suspendre vos travaux et assister au culte que je désirerais Lui rendre avec vous et les habitants de votre village.

Sépéré : Non, je ne le veux pas.

L'endurcissement de ce peuple loin de diminuer l'activité missionnaire de nos frères, l'excitait au contraire. Chaque dimanche, l'un d'eux prêchait le matin dans la station, tandis que l'autre allait évangéliser au dehors ; au service de l'après-midi, celui qui était resté, s'en allait à son tour prêcher au dehors, tandis que son collègue prenait sa place.

Que de fois ne sont-ils pas tombés au milieu d'orgies dans des villages dont les habitants complètement ivres, étaient incapables de prêter la moindre attention aux paroles qu'on leur adressait. Les Baphutis, qui formaient la partie la plus considérable des habitants de Béthesda, ont du sang cafre dans les veines et sont de beaucoup moins accessibles à l'Évangile que les Bassoutos. Leurs mœurs sont aussi plus grossières et pendant de longues années les succès missionnaires ont été presque nuls parmi eux.

Cependant la vérité est puissante et partout où elle est prêchée avec fidélité et persévérance, elle finit par produire son effet sur les cœurs. Des âmes vinrent une à une, s'abreuver aux sources de la vie et le 23 mars de l'année 1845, six convertis étaient reçus dans l'Église par le baptême. Ce jour-là, on vit des païens en grand nombre se mêler au petit troupeau pour être les témoins d'une cérémonie toujours attrayante, même pour les gens du dehors.

Il y avait non loin de la station un homme du nom de Tsegoa. Il était polygame. Néanmoins, il assistait, ainsi que ses trois femmes au culte du dimanche. Ces dernières ne tardèrent pas à éprouver des émotions sérieuses qui les portèrent à rechercher avec ardeur les enseignements de l'Évangile. Tsegoa lui-même n'était pas resté indifférent, mais pour lui, la question se présentait sous une autre forme que pour ses compagnes. Devenir chrétien, c'était renoncer à la polygamie et à bien d'autres choses encore. Il résista, et pour résister avec fruit, il résolut de quitter Béthesda. Le missionnaire n'avait rien négligé pour l'empêcher d'émigrer; un frère, déjà chrétien s'y était aussi employé et un moment, on put croire que Tsegoa était ébranlé dans sa résolution, lorsque, tout à coup on apprit qu'il partait.

Arrivé au terme de son voyage, Tsegoa était libre de se replonger sans scrupule dans le paganisme ; il n'avait plus auprès de lui un missionnaire compatissant pour le redresser, ni un frère qui l'aimait pour lui montrer la voie droite et le chemin étroit. Mais sa conscience avait été atteinte ; les hommes n'étaient plus là pour lui parler, mais elle criait d'autant plus fort, tellement qu'après trois mois de résistance opiniâtre, le fortuné Tségoa dût s'avouer vaincu et sans plus tarder il revint à Béthesda.

Il y avait dans un village situé à six lieues de distance

de Béthesda, quelques chrétiens qui avaient appris à connaître le Sauveur, avant l'arrivée de M. Schrumpf au pays. Ils considéraient M. Arbousset comme leur père spirituel, quoique vivant à une distance de 15 lieues de Morija. Un jour, M. Schrumpf fut invité à visiter une malade dudit village. Tout en chevauchant avec les indigènes qui étaient venus le chercher, M. Schrumpf demanda à l'un d'eux nommé Isaac quelques renseignements sur la personne malade et en particulier sur la manière dont elle était arrivée à connaître Dieu. « Ah! Monsieur, répondit Isaac, c'est un prodige à nos yeux! Jamais cette femme n'a mis le pied dans une église, jamais elle n'a entendu prêcher un pasteur, car, depuis que nous nous sommes approchés de l'Évangile, elle n'a pu sortir ni de son village, ni de sa cabane. Cependant, elle aime depuis trois ans ces choses de Dieu que nous autres nous écoutons de nos oreilles dans l'église. Depuis elle n'a pas cessé de nous faire appeler pour apprendre de nous le message du salut, pour prier et chanter avec elle les louanges de l'Éternel. La fermeté de sa foi, nous a tous réjouis. Dès lors elle n'a plus voulu entendre parler de ces pratiques superstitieuses auxquelles ses parents idolâtres la pressaient d'avoir recours pour le recouvrement de sa santé. Elle disait: « Si l'Éternel veut me guérir, je le serai sans le secours de ces médecines; s'Il veut me prendre à Lui, que sa volonté soit faite? Je n'ai pas peur de la mort, car Dieu me recevra dans son ciel ».

Arrivé au village où se trouvait Mamphate, la malade, M. Schrumpf se fit conduire immédiatement auprès d'elle. Il pénétra, en se courbant sur ces genoux dans la cabane et là il fut saisi d'émotion à la vue du spectacle lugubre qui se présentait à ses yeux. Cette pauvre femme avait toute l'apparence d'un cadavre, exhalant déjà l'odeur du tombeau. Tout son corps, mais ses jambes surtout, étaient couverts

d'ulcères qui avaient rongé la malheureuse jusqu'aux os. Ses bras décharnés, sa tête nue, sa voix éteinte, tout cet appareil de souffrance et de mort fit sur le missionnaire une de ces impressions qu'on n'oublie jamais.

Après un moment de silence et de recueillement, M. Schrumpf, s'adressant à la malade, lui dit : « Vous avez fait demander un missionnaire, que voulez-vous de lui. »

A cette question, la malade parut seulement s'apercevoir de la présence d'étrangers dans sa cabane. Ses traits se ranimèrent, ses yeux reprirent une vivacité inaccoutumée et d'une voix à peine intelligible, elle répondit : « Je vous remercie, mon cher Monsieur, de ce que vous avez bien voulu venir jusqu'à moi. Je n'ai pas souvent eu le bonheur de voir un des bergers de mon Dieu durant mon pèlerinage ici-bas ; c'est pourquoi je désirais tant, avant mon départ de ce monde, de voir un missionnaire. »

Le missionnaire : Avez-vous bien réfléchi à ce que vous allez devenir à l'heure de votre mort, et ne craignez-vous pas de descendre dans la tombe ?

Mamphate : Je ne crains pas la mort ; le Sauveur qui a souffert pour moi, me l'a rendue douce.

Le missionnaire : Connaissez-vous donc ce Sauveur dont vous venez de parler ?

Mamphate : Monsieur, je ne sais pas grand'chose, je ne suis qu'une ignorante ; mais je sais que Jésus-Christ est le fils de Dieu et qu'Il est mort pour moi selon l'Évangile.

Le missionnaire : Vous savez beaucoup, ma sœur, si réellement votre âme a goûté ces grandes vérités et si vous avez placé votre confiance en elles. »

Mamphate : Mon cœur a appris ces choses par la grâce de Dieu, au milieu des tribulations ; ce monde est mauvais, je l'ai aimé pourtant, moi aussi, ce monde ; mais Dieu m'a fait connaître mon péché et m'a sauvée de la perdition éternelle.

Le missionnaire: De quel œil considérez-vous ces six années de souffrance que Dieu vous a envoyées?

Mamphate: J'ai toujours pensé que Dieu voulait me détacher de ce monde de péché par la souffrance, car, auparavant, j'étais mauvaise, adonnée au vice et me réjouissant de tout ce qui affligeait le cœur de Dieu. »

Après avoir lu et prié, le missionnaire lui demanda si elle ne désirait pas recevoir avant de mourir, le sceau des enfants de Dieu. Elle répondit avec une certaine énergie : « C'est bien là, c'est bien là ce que mon cœur désire, mais je n'osais pas vous en parler. »

Tous les gens du village, au nombre de 40 environ, furent convoqués; la malade fut apportée à l'entrée de sa cabane, et après une courte méditation sur la résurrection de Lazare, Mamphate fut baptisée au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; on lui donna le doux nom de Marie.

Cinq jours après, elle échangeait ce monde de douleur pour un monde où la douleur n'est plus.

Je livre ce récit à la méditation de ceux qui doutent de l'intervention divine, dans l'œuvre de la conversion et du salut. Qu'ils nous disent à quelle école Mamphate a appris à connaître ces notions si justes sur Dieu et sur elle-même, sur la vie et sur la mort!

« O père du ciel et de la terre, disait un jour le Sauveur! Je te rends gloire de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents et de ce que tu les as révélées aux petits. Oui, Père, car tel a été ton bon plaisir. »

Morosi, le chef de Béthesda, comme beaucoup d'autres chefs, avait désiré un missionnaire, moins pour profiter de ses enseignements que pour en tirer quelques avantages terrestres. Il ne fit donc rien pour favoriser l'extension du règne de Dieu parmi sa tribu; au contraire, il fit tout ce qui était en son pouvoir pour l'entraver. Il y avait de temps

à autre des fêtes païennes dans son village où son peuple se livrait aux orgies les plus dépravées, et cela non loin de la station missionnaire. Aux réprimandes de M. Schrumpf, il répondait par une série de tracasseries, voire même de persécutions. Des femmes ont été maltraitées par leurs maris et l'opposition s'accentua au point qu'on craignait que le petit troupeau ne fut accablé par le parti païen. De plus, Morosi crut devoir réaliser un plan d'émigration déjà formé dans son esprit. Il prétexta que Béthesda n'offrait pas la sécurité voulue au développement de son peuple; que les Cafres venaient de lui ravir trois cents têtes de bétail et bien d'autres raisons qui n'avaient de valeur que pour un homme déterminé à quitter coûte que coûte. Naturellement, Morosi comptait que son missionnaire allait le suivre ; ici, à Béthesda, il avait été placé par Moshesh ; là-bas, il serait plus indépendant et ferait son possible pour que la tribu toute entière se soumît aux enseignements de l'Évangile.

Si du moins, en partant, il laissait la place libre à d'autres, on pourrait avant longtemps voir se reformer une population intéressante autour du missionnaire ; mais non ; Morosi a l'intention de laisser là une partie de son bétail à la garde d'un de ses fils et de quelques bergers.

Tout fut mis en œuvre par le missionnaire de Béthesda, par ses collègues et par Moshesh pour empêcher l'émigration, ou réserver des droits sur la place laissée vide par Morosi. Rien n'y fit. C'était une plaie que le *temps*, ce grand remède des Africains, pouvait seul cicatriser et guérir.

Peu avant le départ de Morosi, son missionnaire fit une grave maladie ; après 14 jours de souffrances inouïes, rendues plus douloureuses par un délire constant, les frères du haut Lessouto qui étaient accourus au secours des affligés, crurent que la vie s'était éteinte. L'un d'eux chargé

de veiller la dépouille de ce frère bien-aimé, méditait en silence sur la fragilité de la vie humaine, quant tout à coup des signes non équivoques d'un retour à la vie se manifestèrent. Je laisse à mes lecteurs de se faire, si possible, une idée de la joie et de la reconnaissance dont tous les cœurs furent remplis à la vue d'une telle résurrection.

M. Schrumpf était à peine remis de sa maladie que sa compagne, à la suite de grandes fatigues et de nuits sans sommeil, était elle-même conduite jusqu'aux portes du tombeau ; le Seigneur qui avait conservé l'époux, manifesta sa puissance en faveur de l'épouse qu'il arracha à une mort considérée comme certaine. Mais l'un et l'autre ont vu se creuser la tombe d'un cher enfant dont la vie avait dû être sacrifiée pour sauver celle de la mère.

Au point de vue matériel, la station de Béthesda avait été progressant. A la fin de 1847, nos amis avaient pris possession d'une maison spacieuse et plus salubre que la première. Cette dernière, de laquelle on fit disparaître les cloisons, devint un lieu consacré au culte en attendant mieux.

Résumé général en mai 1847 :

Membres de l'Église	19
Catéchumènes	10
Enfants baptisés	13
Auditeurs	50 à 60

Cana (fondé en novembre 1846).

Missionnaire : D. KECK.

C'est pour la première fois que ce nom se trouve sous notre plume. Situé à 8 lieues environ de Thaba-Bossiou, dans la direction du nord-est, Cana allait devenir le centre d'une population récemment émigrée de Morija, sous la

conduite de Molapo autrement nommé Jérémie Moshesh, le second fils du roi des Bassoutos.

Le pays, quoique riche en pâturages, parfaitement arrosé et propre à toute espèce de culture, n'était pas encore très peuplé, et la raison n'en est pas difficile à trouver : c'est là que pendant plus de dix ans le cannibalisme le plus éhonté avait exercé ses terribles ravages. En se rendant à l'endroit où devait être fondée la station, Moshesh et les missionnaires passèrent auprès d'un arbre d'environ six mètres de haut, garni de quelques branches à son sommet, mais desséché jusqu'à ses racines, squelette maudit. « C'est là, dit le chef, que l'affreux cannibale pendait les jupes des femmes qu'il arrêtait sur le chemin et qu'il les dépouillait pour les dévorer ensuite. On ne leur échappait pas, car ils étaient affamés de chair humaine; toujours aux aguets pour saisir leur proie comme la hyène, ils fondaient sur les passants et n'en épargnaient aucun. Les plus belles femmes seules conservaient leur vie, mais plus d'une fois aux dépens des femmes légitimes qu'une main brutale égorgeait pour servir de pâture. Quant aux gens maigres ainsi capturés, ils étaient engraissés avec du millet, du gramen ou de la chair humaine. Tristes victimes mourant chaque jour de frayeur, de mauvais traitements ou de l'horrible nécessité de se nourrir ainsi de la chair de leurs semblables, souvent même de leurs proches. »

Ainsi parlait Moshesh le cœur attristé, au souvenir de tant d'horreurs; mais il devait en même temps éprouver une certaine satisfaction à la pensée qu'il avait été un instrument entre les mains de Dieu pour y mettre un terme. Il pouvait, et c'était le désir de plus d'un de ses conseillers, faire périr ces misérables, auteurs de tant de maux; il préféra en triompher en leur faisant du bien, en leur confiant des moutons et des bœufs à garder, en les encourageant à cultiver la terre.

Jusqu'ici les cannibales du Lessouto proprement dit, réduits à cultiver la terre comme le commun des mortels, avaient été en quelque sorte parqués, mis à part; nul n'osait venir s'établir auprès d'eux. Si cet état de choses eut continué, ils auraient complètement échappé à l'influence régénératrice du christianisme; la honte et le mépris les eussent isolés de plus en plus du reste de la tribu ce qui, dans la suite, aurait eu ses conséquences fâcheuses. Cana, en groupant et centralisant les populations anciennes et les nouvelles, allait donc accomplir une œuvre de rapprochement et faire oublier les crimes commis autrefois et qu'on cherchait à justifier par les besoins pressants de la faim.

Non loin de l'endroit choisi pour le site de la nouvelle station se trouvait une caverne immense en étendue et en profondeur; autrefois il y avait là tout un village composé de petites huttes servant de refuge aux cannibales. Pendant que la commission chargée par la conférence de procéder à la fondation de Cana parcourait cet horrible repaire encore jonché d'ossements humains, un fils de Moshesh, chrétien, demanda qu'on chantât un verset de cantique composé par M. Casalis, où sont rendues avec une chaleureuse énergie et une grande fidélité les mœurs de ces anthropophages que des yeux de la foi on voyait déjà subjugués et changés. Nous ne pouvons pas résister au plaisir de donner ici une traduction de ce verset, bien qu'il perde de sa beauté et de son originalité en passant dans notre langue :

« Dans les sombres cavernes, abandonnées par les cannibales, se font entendre des chants qui louent l'Éternel. La terre se réjouit et se couvre de villages. La prospérité apparaît aux lieux où régnait la détresse. »

On raconte qu'un jour, un parti de mulâtres habitant la station wesleyenne de Platberg, traversa le Calédon

en vue de se procurer du blé chez les anciens cannibales du district de Cana. Pendant qu'on achetait de celui-ci et de celui-là, un vieux cannibale tourna plusieurs fois autour d'un de ces mulâtres qu'il palpa à plusieurs reprises. Celui-ci ne trouvant pas ce jeu de son goût, lui en demanda la raison. « Je voulais sentir, répliqua le cannibale, si tu es gras, car j'ai faim! » A ces mots toute la bande se mit à rire aux éclats; les mulâtres crurent devoir en faire de même, mais ils jugèrent prudent de ne pas coucher en ces lieux, ils attelèrent leur voiture et partirent.

Moshesh, selon sa bonne habitude, ne manqua pas d'assister à la fondation de Cana. Il était considéré par toute sa tribu comme le protecteur naturel des missionnaires et son absence en de telles circonstances eut été mal interprétée par tous. Il ne visait pas aussi haut que l'empereur de Russie ou la reine d'Angleterre, mais au fond il sentait que l'avenir de l'œuvre chrétienne dans son pays dépendait en partie de la manière dont il l'accueillait pour lui et pour son peuple.

Il prit occasion de la circonstance pour convoquer tous les habitants du pays, anciens et nouveaux; il les exhorta à vivre en paix, à cultiver la terre et à fréquenter le culte divin, répétant, ce que maintes fois déjà il avait dit à d'autres, que l'Évangile seul peut sauver les peuples. Il invita ensuite les assistants à prendre chacun une scie ou une hache et à aller couper du bois dans la montagne où à la rivière, pour bâtir une maisonnette à M. et Mme Keck. Puis, sans perdre de temps, il monte à cheval et se rend de village en village pour inviter les gens à apporter du roseau et des tresses de joncs pour la couvrir. Pour couronner tout son bon vouloir il fit tuer trois bœufs pour régaler tout son monde.

Inutile de dire que Moshesh présenta M. et Mme Keck à l'assemblée comme le missionnaire de Cana.

En reconnaissance de la protection qui lui était accordée et des droits qui lui étaient conférés, M. Keck fit présent d'un cheval au chef de la tribu.

Désormais le missionnaire de Cana et sa compagne seront considérés comme des protégés de Moshesh.

Hébron (fondé par M. L. Cochet en 1847).

M. Cochet avait été destiné, on s'en souvient, à fonder une station au delà du Waal ; il devait embrasser dans son activité missionnaire, les Korannas de Mamousa, autrefois évangélisés par M. Pfrimmer, et d'autres encore divisés en petits villages sur les bords du Hart et du Tikoé.

Par un concours de circonstances fâcheuses, M. Cochet fut amené à renoncer à ce projet, et il se rendit au Lessouto où il se mit à la disposition de la conférence qui lui assigna un nouveau poste à quelques lieues sud-est de Beerséba. Cette station reçut le nom de Hébron.

On a vu se répéter à Hébron, ce qui s'était déjà manifesté à la fondation de stations nouvelles dans d'autres parties de Lessouto. Ceux-la mêmes, à la requête desquels on avait fondé la station, n'y prirent que peu ou point d'intérêt dès qu'elle fut fondée. Letele, un chef assez considérable du pays se posa en adversaire dès le début ; il défendit aux gens soumis à son autorité, de fréquenter le culte divin. Une occasion se présenta de manifester à tous que, s'il avait consenti à accepter un missionnaire, ce n'était ni pour lui, ni pour son peuple. Un fils élevé dans la colonie et parlant l'anglais, revint à la maison et peu après eut à passer par le rite de la circoncision. Tous les chefs du pays furent invités à cette fête nationale, et pendant des jours le missionnaire et sa compagne eurent la tête brisée par le bruit des chants et des danses.

Lebenya, l'un des grands chefs de la fraction des Bamonahen, l'une des branches de la famille régnante, se conduisit autrement. Il assistait régulièrement au culte et avait pour son missionnaire toutes sortes d'égards. Le missionnaire eut aimé qu'il eut moins de relations avec les chefs païens qui l'entouraient, mais somme toute, sa conduite envers M. Cochet était correcte.

Le soir et le matin le missionnaire voyait arriver dans sa modeste demeure de 30 à 40 personnes qui assistaient à un culte familier; le dimanche, l'auditoire dépassait quelquefois 60 personnes. Tôt après l'arrivée du missionnaire, quatre femmes touchées à salut par la prédication de l'Évangile vinrent auprès de lui pour s'enquérir de la vérité. Un homme avait aussi été remarqué dans l'auditoire, comme ayant de la peine à contenir son émotion. Enfin, à ces fleurs qui promettaient de devenir des fruits, ajoutons que, quatre femmes baptisées dans la colonie étaient venues se fixer à Hébron, et comme leur conduite était en harmonie avec les principes chrétiens qu'elles faisaient profession de croire, elles furent admises à la Sainte-Cène.

Résumé général en 1848 :

Communiants	4
Candidats au baptême	4
Enfants baptisés	3
Auditeurs de . . . . . 45 à	60

Hermon (fondé par M. H. M. Dyke en 1847).

Un autre appel pressant avait été adressé à la conférence par un chef nommé Letanta. Au cas ou celle-ci ne pourrait pas accorder de missionnaire à ce dernier, il avait résolu de s'adresser à une autre Société. L'embarras de la conférence

était assez grand ; aucun ouvrier venant d'Europe n'étant attendu. Que faire ?

Ce fut à ce moment-là que M. Dyke qui, depuis des années travaillait à Thaba-Bossiou, auprès de son beau-frère M. Casalis, à titre d'évangéliste, crût devoir demander la consécration à l'Église Réformée hollandaise de la ville du Cap. Ce frère avait beaucoup étudié pendant les quelques années passées auprès de M. Casalis et il se crut de force à pouvoir résister à l'épreuve d'un examen sérieux. Tous les membres de la conférence étaient unanimes à reconnaître en lui un bon et fidèle serviteur de Jésus-Christ, et ils le recommandèrent chaudement aux pasteurs hollandais de la ville du Cap.

On se demandera peut-être pourquoi les missionnaires français n'ont pas consacré eux-mêmes un sujet aussi intéressant et aussi digne que l'était M. Dyke ? Les frères ont craint de s'engager dans une voie qui aurait pu leur créer bien des ennuis ; plus d'un aide-missionnaire aurait pu leur demander l'imposition des mains, et comment la leur refuser du moment où il y aurait eu un précédent ? Ils ont préféré faire appel à une église sœur dont la piété et le savoir offraient toutes les garanties désirables.

La station de Hermon était à peine fondée quand M. Dyke partait pour le Cap ; il eut juste le temps de rentrer avant la conférence annuelle, en sorte que nous n'avons rien à enregistrer à l'avoir de cette station. Disons seulement qu'en 1848 il y avait une vingtaine de chrétiens provenant de stations diverses qui s'y étaient établis et formaient comme un noyau autour duquel l'Église naissante viendrait se grouper.

École Normale de Carmel (fondée en 1847).

Directeur . . . P. LEMUE.
Sous-Directeur . . LAUGA.

Le besoin d'une école normale s'était déjà fait sentir au Lessouto; l'école, ce puissant auxiliaire de l'œuvre missionnaire, avait été tenue jusqu'ici, ou par les missionnaires eux-mêmes ou par des indigènes insuffisamment préparés. L'œuvre de l'évangélisation s'imposait toujours davantage aux missionnaires; ils ne pouvaient s'y livrer qu'imparfaitement du moment où l'école leur prenait une partie de leur temps. Leurs compagnes, il est vrai, leur étaient d'un grand secours, mais avec la famille qui réclamait une partie de leur temps, on se prenait à soupirer après le moment ou des indigènes instruits pourraient leur venir en aide. Ce n'est pas seulement l'évangélisation qui détournait le missionnaire de l'école; mais aussi la cure d'âme, les services religieux sur semaine et le dimanche, les travaux matériels; tout cela réuni, poussait la conférence à fonder un établissement ou iraient se préparer à leur carrière future de jeunes chrétiens bassoutos, destinés à leur venir en aide.

Ce fut, on le sait déjà, M. P. Lemue, le fondateur de Motito, qui fut appelé à remplir les fonctions de directeur de la nouvelle école; il eut pour l'aider dans sa grande tâche, le concours de M. et Mme Lauga, avec lesquels il avait travaillé dans leur première station de Motito.

Pour enlever les futurs élèves à toute influence païenne, on crut devoir fonder la nouvelle école en dehors du Lessouto, entre Béthulie et Beerséba; M. Lemue lui donna le nom de Carmel. Cet établissement était entouré de fermes sur lesquelles se trouvaient de nombreux serviteurs bassoutos qui, le dimanche, se trouvaient trop heureux d'assister

au culte qui y était célébré par MM. Lemue et Lauga. Ajoutons à cela que quelques familles de Motito avaient suivi leur frère en la foi et s'étaient fixées auprès de lui à Carmel. En attendant que les bâtiments nécessaires aux logements des directeurs, sous-directeurs et élèves fussent prêts, nos frères de Carmel ne furent pas inactifs ; ils purent y prêcher l'Évangile, y avoir une école, en un mot, y faire l'œuvre qu'on fait dans une station naissante. C'est tout ce que nous pouvons en dire pour le moment.

Il doit résulter de la revue que nous venons de faire de nos divers établissements missionnaires, l'impression générale que l'œuvre s'accomplissait partout dans des conditions normales propres à encourager tout à la fois les Églises de France et les missionnaires.

A l'époque de son histoire où nous sommes arrivés, c'est-à-dire en 1848, la Société des Missions de Paris comptait douze stations, dont quatre de fondation récente, plus, une école normale en voie de formation, ce qui accusait un état de prospérité sinon satisfaisant, du moins encourageant.

VIe PÉRIODE

L'ŒUVRE MISSIONNAIRE SUBIT UN TEMPS D'ARRÊT

CHAPITRE XVI

Embarras financiers. — Appel du comité aux amis de l'œuvre. — Le comité prend des mesures pour enrayer les dépenses en Afrique. — Il décrète la fermeture de la maison des Missions. — Réunions annuelles ; manifestations en faveur de l'œuvre ; effet produit en Afrique par les mesures prises par le comité. — Le comité décrète la suppression de trois stations ; la conférence supplie qu'elles soient maintenues. — Le comité persiste. — L'agent du Cap reçoit l'ordre de ne plus honorer les traites des missionnaires. — Noble conduite du Dr Philip et des missionnaires. — M. Casalis est député par la conférence auprès des Églises de la colonie. — Un comité auxiliaire se forme à la ville du Cap. — M. Casalis part pour la France. — L'année 1848 fait époque : l'ère des déficits commence, celle des conquêtes paisibles se ralentit. — Les relaps, élément nouveau dans la lutte. — Protectorat anglais. — Les intérêts des noirs sont sacrifiés. — La défection des fils de Moshesh donne de la force au parti païen. — Un Boër chez Zakéa. — Mantlakala, prêtresse de la famille royale.

Cependant, au commencement de l'année 1847, un premier cri d'alarme s'était fait entendre au sein des Églises de France ; un déficit de 10,000 fr. existait dans la caisse de notre trésorier. Le comité était assuré qu'il suffirait d'informer les amis de l'œuvre pour que ce déficit fût aussitôt comblé. Le 7 octobre de la même année, le comité

crut devoir adresser un appel aux amis des missions. Son trésorier avait dû, un mois après les assemblées générales, emprunter 22,000 fr., et des traites se montant à la somme de 18,000 fr. étaient attendues incessamment. Le zèle pour l'œuvre des missions s'était-il donc refroidi en France?

Assurément non; il s'était accru au contraire d'une manière progressive on ne peut plus encourageante, et on peut dire que le comité était comme porté à aller de l'avant par l'empressement avec lequel les Églises de France, de Suisse et de Hollande lui fournissaient l'argent dont il avait besoin. Qu'on en juge par le chiffre des recettes et des dépenses de l'année 1844 à 1848, c'est-à-dire pendant la période du plus grand développement de notre œuvre en Afrique :

	Dépenses.	Recettes.
1844 . . .	70,616 61	92,014 74
1845 . . .	86,711 93	98,996 65
1846 . . .	162,035 70	104,173 61
1847 . . .	98,077 38	102,509 57
1848 . . .	135,340 84	99,551 46

La situation financière de la Société n'avait donc rien d'alarmant. En 1848, les dépenses excédaient, il est vrai, les recettes de 35,789 fr. 38 c., mais comme à la fin de l'exercice précédent il y avait un encaisse de 20,000 fr., le déficit se trouvait donc réduit à la somme de 15,210 fr. 93 c. En dépit de la révolution de février, qui avait éclaté à une époque où a lieu la plus grande rentrée des fonds, le chiffre des recettes s'était élevé à près de 100,000 fr., c'est-à-dire qu'il n'était inférieur à celui de l'année précédente que d'environ 4000 fr., et l'année suivante les recettes atteignaient le chiffre énorme de 157,098 fr. 50 c.

Et cependant, le 15 décembre 1847 le comité avait pris la résolution d'écrire immédiatement en Afrique pour en-

gager les missionnaires : 1° à suspendre la fondation des stations nouvelles projetées; 2° à ne plus construire pour le moment d'églises, d'écoles et de presbytères ; 3° à ne plus entreprendre, jusqu'à nouvel avis, de voyages dispendieux aux frais de la Société. Il décidait en outre *de ne plus envoyer de missionnaires en Afrique et de ne plus recevoir d'élèves dans la maison des Missions jusqu'à ce que l'état de la caisse le lui permettant, il aurait jugé convenable de revenir sur cet arrêté.*

Enfin, le 21 février, la veille de la révolution, il prenait la grave décision de fermer le plus tôt possible la maison des Missions et de renvoyer dans leurs familles les sept élèves qui s'y trouvaient et dont la plupart avaient terminé ou étaient sur le point d'achever leurs études. L'un d'eux, à la demande expresse de M. Guizot, était même sur le point de partir pour Taïti.

La maison des Missions fermée, sa bibliothèque, son musée, ses collections, tout son matériel allait donc être enfoui, entassé dans un grenier au même titre que de vieilles ferrailles, et cela devait durer huit ans !

On comprend que, dans une tempête, un capitaine habile mesure les voiles de son navire à la violence du vent; mais ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'il jette à l'eau de ses propres mains, la nourriture destinée à son équipage.

En étions-nous donc là ?

Évidemment non et ce serait faire injure aux soutiens de cette œuvre que de le croire. Entre toutes les œuvres chrétiennes nées du Réveil, l'œuvre parmi les païens était la bien-aimée, celle dont on suivait les progrès ou les revers avec un intérêt palpitant, et ce qui étonne l'historien, c'est de voir qu'aucune protestation effective ne se soit élevée contre la suspension de l'œuvre en Afrique et la fermeture de la maison des missions !

Cependant une manifestation de sympathie extraordinaire

allait avoir lieu à l'occasion de la séance annuelle des missions. Les mesures déjà prises avaient fait pressentir que cette réunion aurait un caractère grave et solennel. Après le discours du président et la lecture du rapport, 17 orateurs prirent la parole dans le cours d'une séance qui dura près de 4 heures et que personne ne trouva trop longue. *Tous les pasteurs insistèrent sur la nécessité de soutenir la Société et non seulement de l'aider à se relever de son état de gêne actuelle, mais encore de la pousser énergiquement en avant dans la voie où elle marchait depuis 25 ans.*

Un pasteur de Paris, M. A. Vermeille : « ... Pour le moment, il y a un déficit ; ce déficit, nous avons à le combler. Nous sommes débiteurs envers les missionnaires. C'est un engagement sur l'honneur et sur la foi...

« Mari d'une femme chrétienne qui, de son vivant, avait un cœur plein d'amour pour les missions, je vais en rentrant chez moi ouvrir ma cassette. Là, je trouverai de précieux souvenirs, quelques bijoux dont je ne puis faire un meilleur usage qu'en les consacrant à l'œuvre du Seigneur. »

M. Ad. Monod : « ... Mais revenons au fait ; il s'agit d'un déficit de 15,000 fr. et d'une somme de 12,000 fr. à trouver avant le 27 de ce mois. Mettons-nous et de suite à l'œuvre. Que l'on fasse des prédications spéciales, des collectes spéciales ; que les riches, que les pauvres soient prompts à donner. Pour moi, je n'ai ni or ni argent ; mais ce que je possède, je le mets à la disposition du Comité. Je suis sur le point de prendre cinq à six semaines de repos ; si le Comité pense que je puisse utiliser ce temps-là en faveur de la Société, je le prie d'agréer mes faibles services. J'irai prêcher, j'irai avec le secours de Dieu chercher à éveiller le zèle pour les missions partout où je le pourrai. Si j'avais le don de prophète, si je pouvais lire

dans les cœurs, je pourrais promettre au Comité les 12,000 francs dont il a besoin. »

Malgré les marques les plus touchantes d'un intérêt réel en faveur de l'œuvre des missions, malgré les engagements pris par tous ceux qui assistaient à cette émouvante démonstration de l'amour chrétien en faveur d'une œuvre qui avait des racines si profondes dans les cœurs ; et bien que le trésorier eut déclaré que *cette situation n'avait rien de bien inquiétant, les décisions prises par le Comité furent maintenues.*

A la même époque, une Société américaine de Missions accusait un déficit de 300,000 fr. ; la Société des Missions de Londres en avait un aussi de 320,000 fr. ; celle du Rhin avait une dette de 80,000 fr. ; celle de Bâle réputée pour sa prudence administrative luttait aussi contre des embarras financiers. Aucune de ces Sociétés n'a pourtant eu l'idée d'arrêter les œuvres entreprises par elles, encore moins de fermer leurs maisons de Missions.

Il ne nous appartient pas de faire la part des responsabilités dans les mesures prises par le Comité des Missions de Paris et qui ont eu des conséquences aussi graves au sud de l'Afrique. Il nous suffit d'avoir établi par des chiffres que ces mesures n'étaient pas nécessitées par l'état financier de la Société, et que les soutiens de l'œuvre n'avaient pas failli à leur mandat.

Transportons-nous maintenant en Afrique pour juger de l'effet produit par les mesures prises sur les bords de la Seine.

Dès que les frères eurent appris officiellement l'état financier de la Société et les décisions prises par le Comité en vue d'amoindrir son budget de dépenses, ils se réunirent en conférence à Béthesda. Le Comité demandait l'ajournement de la fondation des stations de Cana, Hébron et Hermon ; or ces stations étaient déjà fondées. En réponse à cette

lettre, la conférence prit la décision suivante : « Prenant en considération : 1° que l'ajournement de la fondation des trois stations de Cana, Hébron et Hermon, arrêté par le Comité, est motivé uniquement par un manque de fonds ; 2° que le déplacement des frères des stations de Cana, Hébron et Hermon occasionneraient des frais à la Société ; 3° que ces trois frères entendus sur le sujet, croient pouvoir rester, en attendant de nouvelles communications de la part des directeurs, dans les postes qui leur avaient été assignés sans y faire de dépenses à la charge de la Société et qu'ils s'y engagent ; 4° que l'ajournement de la fondation des trois établissements en question pourrait compromettre leur avenir et produire un mauvais effet sur les indigènes ; 5° que leur conservation actuelle, aux conditions ci-dessus énoncées, ne lie en rien le Comité dans ses décisions ultérieures et définitives ; et 6° enfin que MM. Keck, Cochet et Dyke déclarent avoir chacun personnellement la conviction que ces trois postes ne doivent pas être abandonnés dans les circonstances actuelles :

La conférence arrête à l'unanimité des voix, que provisoirement chacun de ces frères restera à son poste.

En réponse à cet acte de courage et de foi, le Comité crut devoir maintenir ses décisions, et *au lieu de tranquilliser ses ouvriers, il s'est vu, au contraire, obligé non seulement de renoncer aux trois stations déjà mentionnées, mais encore de leur annoncer que la maison des Missions était fermée et que, d'ici à un temps indéterminé, ils ne devaient pas s'attendre à recevoir de nouveaux collaborateurs.*

A l'époque dont nous retraçons l'histoire, la Société des Missions de Paris avait pour agent au Cap un riche négociant qui était aussi l'agent de la Société des missions de Londres. Cette Société, nous l'avons dit, avait un déficit de plus de 300,000 fr. ; elle écrivit donc à son agent M. Rutherford pour lui dire que, « vu l'embarras où se

trouvait la caisse de la Société des Missions de Paris et la possibilité que cet embarras s'accroîtrait encore et vu aussi le déficit considérable que la Société des Missions de Londres s'attendait à avoir à la fin de l'année, *il cessât d'honorer les traites tirées par les missionnaires français.* »

Voici la réponse des frères Rolland, Lemue, Pellissier, Arbousset et Lauga écrivant au nom de leurs frères : « Ce message reçu et sans avoir consulté, faute de temps, aucun de nos collègues, nous avons répondu pour eux et pour nous, que nous nous conformerions dès ce jour à la décision qui nous était communiquée et que la nécessité seule a arrachée à des amis de notre œuvre d'ailleurs chauds et dévoués. »

« Nous ne doutons pas que vous n'ayez été informés à temps de cette résolution et que vous ne nous ayez aussitôt écrit à ce sujet, mais *vos communications ne nous sont point encore parvenues.* »

« Soyez sûrs, Messieurs, que nous tâcherons de faire marcher l'œuvre aussi bien que nous le pourrons, pour un temps, dans nos divers établissements. Grâces à Dieu, ils sont prospères, comme vient de vous l'apprendre le rapport annuel de notre conférence. Nos ouvriers vont bien, leurs familles aussi; nul d'entr'eux ne se montrera, malgré nos malheurs, moins dévoué que par le passé, et Dieu subviendra à nos besoins. Il les connaît tous, Il voit nos cœurs, Il entend nos soupirs et nos prières et jusqu'à ce jour Il ne nous a jamais abandonnés. Quelque chose nous dit, peut-être de sa part, que notre chère patrie n'a pas encore fini, pour les païens, l'œuvre que vous avez commencée parmi eux. La plupart des frères sont à la vérité mal préparés au revers qui nous surprend; ils sont très à court de provisions et loin des chrétiens de la colonie. Mais, enfants de la Providence et au cœur des déserts, le nom du Sauveur nous soutient et encore une fois, nous ne

perdrons point confiance, mais nous répéterons avec le Psalmiste : « Quand mon père et ma mère m'auraient abandonné, l'Éternel me recueillera. »

C'est dans l'adversité que l'amour vrai se manifeste. Nous avions au Cap un cher et vieil ami, celui-là même qui avait guidé les pas de nos premiers missionnaires, le Dr Philip. Il était, on le sait, superintendant de la Société des Missions de Londres. Au lieu de se conformer aux ordres qu'il avait reçus de sa Société, *il a accepté et payé toutes les traites des missionnaires déjà en circulation et jusqu'à l'époque où les frères pouvaient être informés de nos embarras financiers.* Or, ces traites se montaient à près de 10,000 fr.

En présence des lettres de plus en plus alarmantes du Comité les missionnaires durent se résigner à abandonner les trois stations récemment fondées. M. Keck fut placé à Beerséba auprès de M. Rolland, M. Cochet à Mékuatling auprès de M. Daumas et M. Dyke à Thaba-Bossiou auprès de M. Casalis. La fondation de l'école normale fut aussi ajournée.

M. Grandpierre qui depuis longtemps luttait avec un courage héroïque et s'était opposé aux mesures de rigueurs qui avaient été prises, crut devoir donner sa démission de directeur de l'Œuvre des Missions. Il accepta pourtant, *jusqu'à nouvel ordre,* de se charger des affaires courantes.

La conduite des missionnaires français dans ces circonstances douloureuses a été digne de leur passé. Loin de se laisser abattre ils ont pris des mesures énergiques dans le but de diminuer les charges de la Société et d'augmenter ses revenus. C'est ainsi que la conférence écrivit des lettres pressantes aux amis de notre œuvre en France, en Suisse et en Hollande.

De plus elle députa un de ses membres, M. E. Casalis, auprès des Églises réformées hollandaises du Cap, et d'une

manière plus générale auprès des amis de notre œuvre dans la colonie.

A l'ouïe de notre détresse nos amis du Cap avaient formé un comité auxiliaire dans le but de nous venir en aide; on fit donc partout l'accueil le plus sympathique à M. Casalis. Déjà on avait publié des brochures destinées à faire connaître notre œuvre dans la colonie et jusque dans les Indes. Par son initiative des listes de souscriptions furent ouvertes et déposées en divers lieux publics.

Enfin il nomma une commission composée du Rév. Dr Heyns, du Rév. Faure et du Rév. Morgan qui devait se rendre auprès de son Excellence le Gouverneur pour solliciter son appui. Voici le résultat de toutes ces démarches réunies :

Souscription dans la colonie	£	885,13, 7
L'Église réformée hollandaise de Riebeck.	»	5,12, 3
A Madras	»	21,14,—
A Calcutta.	»	517,10,—
Total . . .	£	1400,9,10

Soit en argent de France : 35,012 fr. 50 c.

Le comité auxiliaire de la ville du Cap crut devoir engager M. Casalis à passer en Europe pour y plaider la cause des missions. En Angleterre on avait déjà fait l'expérience du bien qu'un missionnaire peut faire en parcourant les églises; du reste, les frais de voyage devaient être supportés par l'argent des collectes que le Comité auxiliaire du Cap ne manquerait pas de recevoir encore.

Cette proposition, à laquelle M. Casalis était loin de s'attendre, le jeta dans une grande perplexité. En y adhérant, il prenait sur lui une grande responsabilité; il ignorait ce qu'en penserait le Comité, ce qu'en penseraient les frères de la Mission. La pensée de revoir la patrie, de se retrem-

per dans la communion des Églises d'Europe pouvait bien lui sourire; mais à quel prix devait-il acheter tout cela? Il n'était pas question d'emmener sa famille, qui devrait forcément rester au Cap et dont il devrait être séparé pendant une année au moins. Et son Église, sa chère Église, sur laquelle passait en ce moment un souffle décourageant, comment s'en séparer pour si longtemps? Son beau-frère, M. Dyke, revenu de Hermon, dont la fondation était ajournée, était rentré de nouveau à Thaba-Bossiou; il pouvait compter sur le zèle et la prudence de ce frère qui avait été son collaborateur pendant des années; néanmoins, M. Casalis hésitait encore, et il ne céda qu'aux instances réitérées du Dr Philip, dont l'opinion était pour lui d'une grande autorité.

La France allait donc revoir et entendre l'un de ses nobles enfants, qui depuis seize ans luttait en terre païenne pour avancer le règne de son divin Maître. Parti âgé de vingt ans à peine, il rentrait dans sa patrie, portant déjà en son corps des traces de fatigues non interrompues et dans son esprit des traces non moins profondes de luttes qui l'avaient mûri et lui donnaient l'apparence d'un homme plus âgé qu'il ne l'était en réalité. Laissons-le accomplir en France sa grande, sa noble tâche de relèvement, et revenons en Afrique pour y suivre pas à pas la marche de l'œuvre qui s'y fait.

L'année 1848 fait époque dans l'histoire des Missions évangéliques de Paris. Elle a été comme le terme d'une série de bénédictions non interrompues, soit en France, soit en Afrique. Jusque-là les comptes de la Société s'étaient clos chaque année avec des encaisses qui égalaient et dépassaient quelquefois le budget prévu de l'année courante. L'ère des déficits n'avait pas encore commencé. Aussi, lorsque notre trésorier s'est trouvé en présence d'un déficit de 15,000 fr., a-t-on jeté un cri d'alarme et s'est-on hâté

de recourir aux moyens les plus extrêmes. M. Grandpierre l'a dit : « L'année 1848 n'a pas été un temps d'arrêt, mais un recul. »

En Afrique, l'ère des conquêtes paisibles semble aussi prendre fin ; ceux qui étaient entrés dans l'Église par calcul ou par entraînement allaient en sortir et déchirer le sein de la mère qui les avait nourris du lait pur de la Vérité. A mesure que les années de paix s'écoulaient, des tribus, autrefois épuisées par la lutte, avaient repris des forces et cherchaient à s'étendre ; les ambitions se réveillaient un peu partout, chez les noirs comme chez les blancs. Un élément nouveau d'opposition va se former au sein des populations plus ou moins soumises à l'influence chrétienne ; autrefois on avait surtout à lutter contre le paganisme réfractaire à la lumière de l'Évangile ; aujourd'hui il faudra compter avec les relaps, avec ces vaincus qui n'ont pas su résister aux influences du monde et qui, trop faibles pour remonter le courant, se sont laissé entraîner par lui. De ce nombre sont les fils de Moshesh. On les a désignés souvent sous le titre de renégats, et plus d'un a sans doute mérité ce nom odieux ; mais en général nos Bassoutos ne vont pas jusque-là, et la preuve, c'est que presque tous conservent un espoir de retour et gardent soigneusement leurs livres de piété. Il en est sans doute qui, après avoir abjuré la foi, se sont vautrés de nouveau dans la fange du vice et sont parvenus à étouffer la voix de leur conscience ; mais combien à qui la chose n'a pas été possible et qui pendant toute leur vie ont conservé quelque chose de leur ancienne piété, en tout cas une mélancolie profonde qui les prédispose à recevoir de nouveau la vérité qui sauve.

Nous ne pouvons pas passer sous silence un acte du gouvernement anglais qui aurait pu produire les meilleurs effets s'il eut été accompli dans des conditions équitables, mais dont les conséquences ont été désastreuses pour les

Bassoutos en général et les stations de Béthulie, Carmel et Beerséba en particulier, parce que les intérêts des noirs ont été sacrifiés à ceux des blancs. Nous voulons parler du protectorat proclamé par sir Harry-Smith en 1848 et qui plaçait tous les pays situés au nord de l'Orange sous l'autorité britannique. L'idée était bonne et généreuse en soi. Sous les amples plis du pavillon anglais, les nationalités sont reconnues, les limites de chacun définies, et désormais les forts et les puissants devront respecter les faibles et les petits. On eut pu croire que l'ère des guerres était finie et qu'une ère de paix allait commencer pour tous.

Ce fut au contraire le commencement de difficultés nouvelles ; le protectorat reconnut comme propriétaire du sol quiconque y avait bâti, ne fut-ce même qu'une chétive cabane. Les fermiers hollandais, que des chefs complaisants avaient reçu temporairement sur leurs terres, reçurent leurs titres de possession du gouvernement anglais. Par ce moyen, les indigènes furent frustrés de portions très considérables de leurs territoires. Ce fut aussi une source de querelles intestines sans fin ; chacun se croyant lésé au profit du voisin, prenait les armes pour agrandir ses domaines. On devait s'attendre à ce que le gouvernement anglais intervînt pour ramener à l'ordre les intransigeants ; il le fit parfois, mais après que le mal était déjà fait et était devenu irréparable ; on eut dit qu'il avait accepté la fameuse devise : Diviser pour régner. Le major Warden, nommé résident anglais, n'était pas à la hauteur de sa tâche ; il était toujours de l'avis du dernier qui parlait. Par suite de cette incapacité gouvernementale, le pays fut bientôt bouleversé de fond en comble par des luttes si peu honorables pour le gouvernement anglais, qu'il dût relever son protectorat quatre années seulement après l'avoir proclamé. Nous reviendrons plus tard sur ces événements qui ont agi si puissamment sur l'état politique et religieux de nos éta-

blissements missionnaires et qui expliquent en très grande partie la défection des chefs.

On le voit, bien des causes concouraient ensemble à retarder la marche de l'œuvre missionnaire au Lessouto. Les injustices des blancs qui, sans plus de façon taillaient dans le pays des noirs ; l'irreligion dont un grand nombre faisaient parade, sans compter l'inconduite de beaucoup d'entre eux ; tout cela réuni, produisait sur l'esprit des indigènes des effets désastreux. Dans des circonstances pareilles, l'âme du missionnaire est à la torture. Devant les noirs, il est responsable de la conduite des blancs ; devant les blancs, il est rendu responsable de la conduite des noirs ; le plus souvent il ne partage ni l'avis des uns, ni celui des autres. Ce qu'il faut alors de courage moral pour résister à la ruse des uns et des autres, Dieu seul le sait. Son amour de la justice et de la paix le rend souvent aussi impopulaire aux blancs qu'aux noirs. Il est constamment placé entre l'enclume et le marteau. Il étoufferait dans cette atmosphère, s'il ne parvenait pas à s'élever sur ces hauteurs où l'âme respire et se retrempe dans la communion de son Dieu.

Le retour au monde des fils de Moshesh devait avoir pour conséquence immédiate de fortifier le parti païen et de rendre plus difficile l'évangélisation dans les villages. Un dimanche, M. Mæder s'était rendu dans les environs de Morija pour y parler du Seigneur. Dès que le chef, Linkue l'eut vu et eut appris le but de sa visite, il lui dit avec des démonstrations de colère : « Trompeur, qui t'a appelé ici pour troubler notre fête ? Insensés, ne deviendrez-vous donc jamais sages ? Toujours prêcher, toujours faire les fous, toujours louer un Dieu qui fait périr mes troupeaux, qui me fait mourir de faim (ici il indiqua d'un geste son ventre qui était pourtant d'un embonpoint extraordinaire, ce qui causa un rire général parmi les assistants) ! »

Puis continuant sur ce ton pendant quelques instants, il finit par prononcer contre Dieu d'horribles paroles qu'il n'est pas permis de répéter.

Lorsqu'il eut cessé de parler, M. Mæder prit la parole à son tour et lui dit : « Mon ami, regarde donc la magnifique verdure étalée autour de la colline où nous sommes. Le Dieu qui l'a faite doit être bon. C'est Lui qui t'a fait toi-même et Il veut aujourd'hui se faire connaître à toi par son Évangile que je porte avec moi et qui est écrit dans ta propre langue. Tu méprises Dieu, parce que tu ne le connais pas. Si tu savais ce qu'Il a fait pour toi, tu ne pourrais que l'aimer et l'aimer beaucoup ».

Ce fut en vain, le vieux chef ne voulut absolument pas que l'Évangile fut annoncé à ses gens. Chose étrange et mystérieuse ! Deux jours après cet entretien, son fils aîné, qui y avait assisté, vint à mourir. Cette épreuve fut considérée comme une vengeance de la part du missionnaire, aussi ce pauvre père affligé crut-il devoir lui envoyer quelqu'un pour lui exprimer ses regrets de lui avoir mal parlé et le prier de ne pas s'irriter contre lui.

Dans un autre village, un vieillard dont les deux fils fréquentaient le culte à Morija reçut M. Mæder et ses compagnons dans l'œuvre du Seigneur, de la manière suivante :

« Imbécile et vaurien, que viens-tu faire ici ? Ne m'as-tu pas déjà privé de deux enfants en en faisant des chrétiens ? Qui cherches-tu encore ?» «Toi-même, mon frère, lui répondit le missionnaire. Ah ! que je serais content si je te voyais un jour imiter l'exemple de tes fils et te convertir. » Le chef, après avoir encore prononcé quelques paroles malveillantes à l'adresse de ses visiteurs, finit pourtant par s'asseoir avec les autres pour écouter le message de la bonne nouvelle.

Depuis vingt ans que les premiers missionnaires avaient

quitté la France pour évangéliser les païens de l'Afrique australe, aucun d'eux n'avait encore succombé, soit à la fatigue, soit à la maladie. Quelques enfants en bas âge avaient payé un tribut à la mort, mais jusqu'ici les parents avaient été épargnés par le Seigneur. Ce fut M[me] Keck qui la première succomba aux atteintes d'une phthisie pulmonaire et d'une affection cancéreuse. Elle reçut du D[r] Lautré tous les soins que comportait son état. M. et M[me] Rolland, dans la station desquels ils s'étaient établis depuis qu'ils avaient quitté Cana, se sont efforcés d'accorder à M[me] Keck tous les soulagements et le confort possible ; mais ils savaient les uns et les autres que la mort s'avançait à grands pas.

Un soir, c'était la veille de sa mort, son mari à genoux au chevet de son lit, demandait au Seigneur entre autres grâces, celle de donner à sa compagne une pleine assurance du salut. Elle l'interrompit aussitôt et lui dit avec calme : « Je l'ai, je l'ai ! »

Madame Keck s'endormit dans la paix du Seigneur, regrettant de n'avoir pas pu travailler davantage à son œuvre.

Le district de Morija était le plus peuplé de tout le Lessouto ; il fut divisé par M. Arbousset en 28 quartiers principaux contenant 280 villages et les hommes de l'Église en 22 petites bandes qui se partagèrent entre elles ces quartiers, promettant de les évangéliser sous la direction des missionnaires et selon le degré de force et de zèle que Dieu leur accordera. Jusqu'ici dit M. Arbousset, « ce plan a bien réussi ; il réveille les uns, nourrit la vie chez les autres, et comme tout le monde y prend part, personne n'est en danger de s'élever par orgueil, ce compagnon terrible des meilleures œuvres ».

Rapportons ici la visite que fit un Boër, qui colportait dans un wagon des marchandises, à un chrétien actif et zélé, Zachée Mokanoi. La scène se passa dans un village

situé à environ 15 kilomètres de Morija. C'était un dimanche. Le Boër montrant à Zachée une bride de cheval : Ne l'achèteras-tu pas ?

Zachée : « Non. Vous êtes un homme blanc, moi je suis noir ; cependant, c'est parmi les vôtres, dans la colonie, que j'ai vu chômer le jour du Seigneur. Pourquoi donc, venez-vous vendre chez nous le dimanche ? »

Le Boër embarrassé : Sais-tu lire ?

Zachée : Oui.

Le Boër : Comme il faut ?

Zachée : Oui.

Le Boër : As-tu un livre ?

Zachée : Oui.

Le Boër : Quel est ton missionnaire ?

Zachée : C'est M. Arbousset ; n'est-il pas aussi le vôtre ? Il vous évangélise aussi vous autres blancs, partout où il vous rencontre dans ses voyages. Et pourquoi venez-vous ici donner du scandale aux Bassoutos, en violant la loi du Seigneur ? »

Ici, Zachée s'aperçut que des bœufs étaient entrés dans son champ de blé ; il courut les en chasser et revint aussitôt auprès du Boër qui lui dit d'un air triomphant : « Comment, tu chasses le bétail de ton champ le jour du dimanche ? »

Zachée : Oui, sans doute ; du temps de Moïse et de Jésus-Christ, les bœufs mangeaient également et ni l'un ni l'autre ne l'ont empêché. Mais ces bœufs mangent mon blé, pensant que c'est de l'herbe ; ils mangent ma sueur, le pain qui doit me nourrir ; ce ne sont que des bêtes. Je suis, moi, une créature intelligente, créé à l'image de Dieu ; je les empêche de mal faire. C'est bien différent de vous qui voyagez, achetez et vendez le dimanche.

Le Boër : Où est ton livre ?

Zachée le sort de son petit sac de cuir et y lit : Le Boër

confus se retire ; puis il revient et lui dit : « Lis encore. Il lit, et le Boër s'en va. On se rassembla autour de sa voiture pour acheter et pour vendre. Ce dimanche-là, dit Zachée, « je fis le culte avec ma famille seulement, un aveugle que je soigne, et quelques hôtes. »

Nous avons signalé en passant, le mal que l'apostasie des fils de Moshesh avait fait d'une manière générale, aux églises du Lessouto ; celle de Thaba-Bossiou, la capitale du pays en souffrit doublement. A la même époque, et comme pour consoler le serviteur de Dieu de défections aussi douloureuses, dix personnes furent ajoutées à l'Église et dans ce nombre, une femme qui mérite une mention particulière. Elle s'appelait Mantlakala. Elle était non seulement respectée, mais en quelque sorte vénérée par la portion de la tribu se rattachant à la branche des Bamoketeri. Pendant longtemps, elle avait été considérée comme une espèce de médiatrice ou d'intercesseur entre les mânes du fondateur de la maison régnante et ses descendants. Mantlakala était la femme de la vieillesse de Pété, le grand-père de Moshesh. Une femme bien-aimée de celui que la tribu considère comme son molimo (dieu) devait exercer sur lui une grande influence, éloigner les malheurs, apaiser sa colère et attirer sur ses descendants, ses faveurs. Cette femme n'eut pas plutôt senti dans son cœur la puissance de la vérité, qu'elle désavoua la possession de cette vertu que, dans son ignorance, la famille de Moshesh supposait lui appartenir. Elle regarda avec tristesse et mépris ce qui pendant longtemps avait été pour elle une source de gloire et de profit. A son baptême, elle prit le nom de Célina, et jusqu'à sa mort survenue vingt ans après, elle n'a pas cessé de vivre chrétiennement.

CHAPITRE XVII

Succès obtenus par M. Casalis ; il va repartir, mais seul. — Un ancien élève de la maison des missions offre ses services qui sont acceptés. Le 20 juillet 1850, M. Casalis et M. et Mad. Jousse quittent l'Europe. — M. Jousse est destiné à fortifier la mission du Nord. — Arrivée au Cap après une traversée de 60 jours. — Dangers courus sur mer entre le Cap et la baie d'Algoa. — Arrivée de M. Casalis au Lessouto. — Joie mêlée de tristesse. — Ravages faits par l'ennemi dans l'Église. — Présent du comité à Moshesh. — Nuages menaçants à l'horizon. — Voyage d'exploration entrepris par M. Frédoux ; les Boërs l'obligent à revenir sur ses pas. — Quelques épis glanés dans le champ du Seigneur.

M. Casalis, depuis sa rentrée en Europe, avait entrepris de visiter les églises qui soutenaient les œuvres fondées en Afrique par la Société des Missions de Paris. Il avait tour à tour parcouru la France, la Suisse, la Belgique et la Hollande. Partout il avait reçu l'accueil le plus favorable et les encouragements les plus sympathiques. Les fonds abondaient, et à l'assemblée générale qui eut lieu le 15 avril 1850, les comptes se bouclaient *par un solde créancier de 145,085 46 fr.* Les dépenses de l'année précédente avaient été de 79,956 46 fr. En présence d'un tel déploiement de zèle manifesté par les soutiens de notre œuvre, le maintien du *statu quo* eut été tout à la fois une faute et une infidélité. Les Églises avaient été interrogées et leur réponse avait été digne d'elles ; elle signifiait : En avant !

Cependant, la maison des Missions était fermée depuis deux ans et allait rester fermée pendant six ans encore ;

les élèves dispersés, après la Révolution de 1848, avaient cessé tout rapport avec le Comité-directeur. M. Casalis allait repartir pour reprendre ses apostoliques travaux; deux mois seulement le séparaient du moment où il allait dire pour la seconde fois un solennel adieu à sa patrie, et il avait la douleur de repartir seul; sa voix éloquente et sympathique n'avait trouvé d'écho nulle part!

Cependant, un des anciens élèves, le dernier qui avait quitté le nº 7 de la rue de Berlin, occupait alors un poste missionnaire en France. C'était bien sans espoir d'aller jamais en Afrique, qu'il avait dit adieu à son ancien directeur, M. Grandpierre! Une rencontre de quelques minutes avec M. Casalis suffit pour l'amener à faire des offres de service au Comité de Paris, et moins de deux mois après, M. et Mme Jousse s'embarquaient à bord de l'*Azincourt* sous le bienveillant et fraternel patronage de M. Casalis.

Le 20 juillet 1850, nous quittions les rivages de l'Europe; le 20 septembre suivant, l'*Azincourt* jetait l'ancre dans la rade de la ville du Cap.

Depuis quelques années, M. Frédoux, qui avait succédé à M. P. Lemue, à Motito, adressait de pressants appels au Comité, en faveur de la région qu'il était chargé d'évangéliser. La période de paix, qui durait depuis quelques années au nord du Transwaal, avait favorisé l'agglomération de tribus dans des centres où l'eau était assez abondante pour suffire aux besoins de leurs populations. Seulement ces grands villages, nous l'avons vu déjà, étaient éloignés de plusieurs jours de marche de la station centrale, et ne pouvaient être visités que rarement, le seul moyen de locomotion était la voiture à bœufs.

Disons aussi que l'isolement de M. Frédoux était très grand; la station la plus rapprochée, Kuruman, était située à 2 jours de marche; le Lessouto en était à 20.

Le Comité crut donc devoir répondre aux appels pres-

sants de M. Frédoux, en lui accordant comme collaborateurs M. et Mme Jousse. Il y avait *cinq ans déjà* que les derniers missionnaires étaient partis pour le sud de l'Afrique. Il devait s'écouler 8 ans encore jusqu'au prochain départ!

Après un séjour d'un mois environ à la ville du Cap, nous nous embarquâmes à bord du *Phénix* qui devait nous conduire à Port-Élizabeth dans l'espace de trois jours au plus. Le vent du sud-est, si funeste sur ces côtes, soufflait avec force déjà au moment du départ; mais pendant la nuit il redoubla de violence et nous fit présager une mauvaise navigation. Nous avions à lutter non seulement contre les vents déchaînés qui paralysaient les efforts de la machine, mais encore contre un courant sous-marin très fort qui règne dans ces parages. La mer ne connaissait plus d'obstacle et roulait sur le pont comme sur une plage sablonneuse. Ainsi se passèrent les journées et les nuits du dimanche, du lundi et du mardi.

Le mercredi matin nous crûmes apercevoir à l'horizon le cap Saint-François, situé à 40 milles seulement de la baie d'Algoa. Cette nouvelle répandue avec la rapidité de l'éclair parmi les passagers les fit renaître à l'espérance d'une prochaine arrivée; mais l'illusion fut de courte durée et nous acquîmes bientôt la certitude que nous étions encore loin, bien loin du port tant désiré. La nuit vint de nouveau nous envelopper de ses ombres, sans nous laisser le moindre espoir de changement dans le temps. C'était à n'y plus tenir. A la lettre nos couchettes ruisselaient d'eau. La nuit du mercredi au jeudi nous surprit encore dans cette fâcheuse position et le lendemain force nous fut de relâcher dans la baie de Plattemberg pour y réparer une chaudière avariée. Cette baie, presque entièrement sans abri, n'était pas un sûr refuge pour nous, et des récifs, situés à quelques centaines de mètres et contre lesquels la

mer en furie venait se briser, n'étaient pas de nature à nous rassurer.

Cependant la tempête commença à mollir et nous fit espérer un temps plus favorable pour la continuation de notre route : le Seigneur entendit nos cris, exauça nos prières et le vendredi matin, à 5 heures, nous quittions cette baie inhospitalière par un vent favorable et une belle mer qui, facilitant l'action de la vapeur, nous permirent d'entrer dans la baie d'Algoa ou port Élizabeth, le samedi matin, après une pénible traversée de huit jours.

A cette époque le débarquement des voyageurs s'opérait d'une manière assez primitive. On les prenait à bord du vapeur dans un grand bateau plat qu'on dirigeait sur la plage peu inclinée, et lorsque l'eau cessait d'être assez profonde pour permettre au bateau d'aller de l'avant, de grands Cafres nus comme des vers vous présentaient leurs larges épaules et avant qu'on ait eu le temps de réfléchir sur ce mode de débarquement, ils vous avaient enlevé comme un colis et déposé sur la plage à 100 mètres plus loin.

Nous ne saurions, sans risquer de nous répéter, décrire les péripéties du voyage de Port-Élizabeth au Lessouto ; mais nous ne pouvons passer sous silence la rentrée de M. Casalis dans son champ d'activité. Plus d'un avait nourri la pensée et caressé l'espoir qu'il ne reviendrait plus ; son retour était concluant. Laissons M. Casalis lui-même nous raconter la manière dont il fut reçu :

« A Morija et à Thaba-Bossiou j'ai éprouvé tour à tour de grandes joies et de grandes tristesses. Dès que la nouvelle de notre approche leur fut parvenue des centaines de chrétiens sont accourus à notre rencontre poussant des cris de joie, chantant des cantiques. Leur empressement était tel que plusieurs ont failli se faire écraser par notre chariot. C'était un véritable assaut, on nous cernait de toutes

parts, on nous baisait les mains et la figure. «Oh! notre père, me criait-on, vous voilà donc de retour au milieu de nous! nous n'espérions plus vous revoir, nous ne pensions pas que votre famille vous permît de revenir.» Et puis l'un me montrait son enfant, me faisant observer combien il avait grandi; l'autre me parlait de sa femme morte en Christ pendant mon absence; un troisième jetait sur moi des regards tristes et furtifs et je comprenais qu'il y avait eu une éclipse dans sa piété, mais qu'il était rentré dans les sentiers du Seigneur.

«Pendant que ma voiture roulait encore, un jeune homme, appartenant à cette dernière catégorie, me fit remettre un petit billet conçu en ces termes: «Mon pasteur, qu'il y a longtemps que nous n'avons vu ta face! Aujourd'hui le Seigneur a entendu nos cris, il a eu égard à nos pleurs, il nous rend notre Isaac, et avec lui la confiance et la joie. Serviteur de Dieu, tu ne trouveras pas la paix dans ta ville, tu ne trouveras pas le repos dans le pays des Bassoutos. Tu te rappelles avec quel bonheur nous chantions autrefois le cantique 79e: « Les pieds des messagers de paix ont paru dans le Lessouto, terre de sang; Satan en a tremblé, le cri de guerre a cessé de se faire entendre; on entend retentir les hymnes du Seigneur dans les antres ténébreux qu'habitaient les cannibales.»

«Hélas il n'en est plus ainsi! Aujourd'hui Satan a été délié, il est revenu; Satan est rentré avec une puissance terrible. Il a renversé par terre quelques-uns de ceux dans lesquels nous placions le plus de confiance, ceux auxquels nous regardions comme devant être nos chefs sous le régime de l'Évangile. Et moi aussi j'ai été mordu par ce loup, mais le Seigneur a eu pitié de moi et m'a délivré.»

Ce jugement porté sur l'état général du pays était d'une exactitude parfaite; et si M. Casalis avait pu en douter, trompé par les manifestations de joie dont il venait d'être

le témoin à l'occasion de son retour, il devait deux jours après en acquérir la triste conviction.

«Le mardi matin, écrit ce frère, nous fûmes réveillés en sursaut par un bruit affreux; des milliers de païens s'étaient rassemblés dans la ville de Letsié pour y célébrer, eux aussi, leur fête. Je croyais rêver. Les hurlements de cette multitude, l'écho lugubre de ces danses réveillaient en moi des souvenirs navrants. C'était un horrible anachronisme. Après tant d'années de succès nous étions donc revenus à ces jours de ténèbres et de lutte désespérée que nous croyions passés pour toujours! Hélas! le fait n'est que trop évident. Les passions politiques ont tourné la tête à ce peuple et lui ont fourni un prétexte plausible pour retourner à ses mœurs sauvages. C'était un fils de Moshesh qui avait amené cette bande de forcenés à Morija. Vainement son père l'avait supplié de m'épargner un spectacle si douloureux; vainement un de ses frères, retourné lui aussi dans le monde, avait refusé de se joindre à lui pour me jeter ce défi scandaleux, David n'avait rien écouté. David que je chérissais comme mon propre enfant, qui avait été pendant tant d'années un modèle de douceur et d'amabilité... David que j'ai vu maintes fois fondre en larmes en priant pour l'âme de son père... David que j'ai entendu, pendant une grave maladie répéter avec délices ces paroles du Psalmiste: «Même quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, car tu es avec moi, c'est ton bâton et ta houlette qui me soutiennent.»

L'arrivée de M. Casalis à Thaba-Bossiou fut saluée avec joie par le chef Moshesh, qui continuait à assister au culte. Une lettre lui avait été écrite par le comte Jules de la Borde, alors président de la Société des Missions de Paris; il en écouta la lecture avec un plaisir marqué et demanda qu'on la lui traduisit en sa langue, afin qu'on puisse la lui

relire de temps à autre. Cette lettre était accompagnée d'une coupe en argent pour son usage de chaque jour; elle portait gravée sur le contour ces mots :

Tumeliso ea bontaté a
Baruti go Moshesh
1850

C'est-à-dire : Salutations des pères des missionnaires à Moshesh.

Ce vase est aujourd'hui entre mes mains ; après la mort de Moshesh, je l'ai acheté d'un de ses fils qui l'avait eu en héritage, et qui paraissait y tenir fort peu.

L'année 1851, qui fut celle où M. Casalis reprit sa tâche de missionnaire à Thaba-Bossiou, s'annonça menaçante ; de gros nuages s'étaient amoncelés de toutes parts et dans toutes les parties de l'Afrique australe l'atmosphère politique était tellement lourde qu'on s'attendait à voir éclater l'orage avant peu. « Les blancs, selon un mot heureux de M. Casalis s'étaient chargés de prouver eux-mêmes qu'en politique, il n'y a pas de christianisme. » « S'il en est ainsi, disaient les noirs, nous retournerons à notre ancien système et vous verrez que c'est un jeu que nous comprenons tout aussi bien qu'eux. » On se battait en Cafrerie, les Zoulous de Natal menaçaient d'un soulèvement général; les Hottentots eux-mêmes s'étaient révoltés contre les Anglais, et la station morave de Shiloh avait été détruite. A Mékuatling, les Korannas avaient attaqué de nouveau les Bataungs et mis en danger la station et le missionnaire. Mais ce n'était encore que le roulement lointain d'un orage dévastateur qui lentement montait à l'horizon. On vit à cette époque se former et se grouper un parti anti-missionnaire des plus prononcés; on eut voulu, les colons, que l'influence du missionnaire fut mise au service de la race blanche, comme si le but des uns et des autres était le

même. Le missionnaire, dont le désintéressement était bien connu, pouvait conserver la neutralité et en temps de guerre rester à son poste : C'est ce qu'on ne voulait pas admettre; le serviteur de Dieu devait dans un esprit de solidarité embrasser la cause de ceux de sa race et fuir comme eux au moment du danger.

Le récit suivant peut donner une idée de l'esprit qui régnait à cette époque chez les colons de l'Afrique australe.

Pendant que l'intrépide Livingstone explorait les régions brûlantes de l'Afrique centrale, M. Frédoux, son beau-frère et gendre du missionnaire Moffat entreprit de visiter des tribus qui se trouvaient comme enfermées entre les possessions portugaises à l'est, un embryon de république Batave au sud, et les Matébélès au nord et au nord-ouest. Ayant quelque motif de craindre que les Boërs ne s'opposassent à la réalisation de ce voyage, M. Frédoux crût devoir choisir le chemin où il devait en rencontrer le moins. Sur le conseil du missionnaire Inglis, il changea d'avis et résolut de redoubler d'efforts pour gagner leur bienveillance. Le frère Inglis lui remit même une lettre pour un fermier, descendant de réfugiés français nommé Viljoen en français Filhon. Il vivait sur une ferme près de Mosika l'ancienne résidence des Baharoutsi, chez lesquels les frères Rolland et Lemue avaient fondé une station. Ce fermier fit à M. Frédoux un accueil cordial, ce qui diminua ses craintes sans les dissiper complètement; et à son départ, il lui remit une lettre pour le commandant général, Prétorius. Chemin faisant, M. Frédoux annonçait la bonne nouvelle du salut aux tribus qu'il trouvait sur son passage. Après avoir longé pendant deux jours la chaîne des Magalisberg, il la franchit et du sommet, il aperçut dans le lointain une petite maison blanche gracieusement située au fond d'une immense vallée sur les

bords d'un des affluents du Limpopo. C'était celle du commandant général Prétorius. Cet homme avait autrefois habité Port-Natal et s'était distingué dans une guerre contre les Zoulous, où il avait reçu une large blessure. Considéré comme un sujet rebelle de l'Angleterre, sa tête avait été mise à prix ; on promit 25,000 fr. à qui le livrerait aux autorités britanniques. Il était d'une taille colossale et d'une grosseur énorme. Il fit un très bon accueil à M. Frédoux et l'assura qu'il était charmé d'avoir fait sa connaissance.

Peu de temps après avoir pris congé de Prétorius, notre missionnaire traversa le Limpopo, franchit de nouveau le Magalisberg et alla dételer le soir non loin d'un village de Béchuanas. Le lendemain matin, il visita les habitants du village et fut fort réjoui des dispositions manifestées par le chef Séamogé. Il était encore dans la fleur de la jeunesse ; sa taille était au-dessous de la moyenne, mais ce qui le distinguait surtout, c'était sa douceur. Jamais encore, il n'avait entendu parler de l'Évangile, mais il avait appris qu'il y avait des missionnaires dans le pays de Moshesh, et il exprima le désir d'en avoir un auprès de lui. A la demande de M. Frédoux, il s'empressa de convoquer une assemblée dans laquelle le serviteur de Dieu exposa quelques-unes des vérités les plus élémentaires de la foi chrétienne.

La semaine touchait à sa fin ; notre voyageur se hâta d'arriver dans une ferme pour y passer le dimanche ; comme d'habitude, il se rendit auprès du fermier et lui demanda la permission de passer le jour du repos auprès de sa maison. Cette permission fut accordée, bien que ce fermier, il le sut plus tard, lui était hostile.

Le lendemain, après le culte du matin fait auprès de la voiture, M. Frédoux se rendit dans un village d'indigènes et demanda au chef de réunir ses sujets ; il avait à leur

annoncer de bonnes nouvelles. Le chef, dirigé sans aucun doute par la crainte des Boërs, refusa; il fut poli, convenable, mais rien ne put l'amener à céder sur ce point.

Triste et affligé de ce refus, le missionnaire regagna sa voiture. Dans l'après-midi, on vit arriver une bande de Boërs à cheval armés de mousquets, munis de porte-balles attachés autour de leurs reins et de cornes à poudre pendant à leurs ceintures. Leur première visite fut pour le fermier où ils mirent pied à terre, y laissèrent leurs chevaux et se rendirent aussitôt en armes auprès de la voiture; M. Frédoux s'y était enfermé soit pour lire ou goûter quelque repos. Appelé par un de ses serviteurs, il sortit aussitôt et s'approchant de ces messieurs, dont il ignorait les intentions hostiles, il leur tendit la main, selon la coutume du pays. Cette main fut refusée, et après avoir fixé leurs yeux étincelants de colère sur notre ami, ils rompirent le silence et lui adressèrent une succession de question qui se terminèrent par une injonction formelle de leur livrer les clefs de ses malles. Les malles furent descendues de la voiture, fouillées jusqu'au fond et bien qu'on n'y eut découvert, quoi que ce fut sujet à censure, on lui donna l'ordre de rebrousser chemin.

M. Frédoux, qui se voyait presque au terme de son voyage, refusa tout d'abord d'obéir à cet ordre. Il demanda la permission d'envoyer quelqu'un chez le commandant Prétorius pour lui demander l'autorisation de continuer son chemin. Les fermiers rejetèrent cette proposition *déclarant hautement qu'ils ne consentiraient jamais à lui laisser continuer son voyage.*

Cependant on lui dit que Prétorius ne tarderait pas à venir dans ce quartier et on lui ordonna de l'attendre jusqu'au lendemain à midi. Sur ce ils montèrent à cheval et partirent, mais ils eurent le soin de laisser deux des leurs pour garder le missionnaire. Celui-ci ayant appris

après leur départ qu'ils avaient *juré* de lui brûler la cervelle s'il poursuivait son voyage, crut devoir y renoncer. Il attendit en vain le commandant Prétorius pendant toute la journée du lundi; le mardi matin il reçut de lui une lettre écrite en hollandais, dont voici la traduction :

A Monsieur le missionnaire Frédoux chez M. Winter.

« Monsieur,

« Un grand nombre de fermiers étant venus se plaindre auprès de moi de ce qu'avant d'être suffisamment connu d'eux vous visitiez les Cafres, je viens vous prier et même vous ordonner de revenir immédiatement sur vos pas afin de prévenir tout mécontentement futur.

« Espérant que vous serez satisfait de ces explications, je demeure, Monsieur, votre ami.

« *Signé* : A.-W.-J. Prétorius, *com. gén.* »

Ainsi se termina ce voyage qui avait pour but d'apprendre à connaître de nouvelles tribus pour leur porter l'Évangile. Ces Boërs qui l'ont arrêté sont les mêmes que ceux qui deux ans plus tard ont détruit dans le Transwaal les stations de MM. Édouard, Inglis, Livingstone et Ludorf; ce sont les mêmes qui, vingt-cinq ans plus tard, arrêtèrent notre expédition chez les Banyaï et mirent en prison nos évangélistes !

N'anticipons pas. Nous aurons plus d'une fois encore à parler d'eux comme d'adversaires innés de la race nègre et de l'œuvre missionnaire. Avant que l'orage éclate recueillons ici et là quelques-uns de ces épis dont la gerbe du Seigneur est formée. Ils sont d'autant plus précieux qu'ils ont poussé dans une terre ingrate et qu'ils ont eu à affronter des orages.

Ici, c'est un jeune homme dont tous les parents ont

apostasié; il s'est réfugié dans la maison du missionnaire qu'il édifie par sa persévérance et par sa douceur. Ses parents font des efforts pour l'avoir auprès d'eux, afin de l'entraîner dans leur apostasie; il résiste et triomphe. Un jeune Cafre qui travaillait depuis trois ans dans la maison de M. Schrumpf est devenu chrétien; il aime passionnément l'instruction et s'enquiert avec diligence des Saintes Écritures. Son intelligence des choses sacrées est grande et il se trouve honoré de faire partie du troupeau du Seigneur. Il est l'objet de la raillerie de tous ceux qui le connaissent et qui l'approchent. On le montre du doigt en disant : « Voilà un fou nouveau; mais sa folie se guérira comme celle de tant d'autres. Ne vois-tu pas, lui disait-on encore, que les chefs ont abandonné l'Église partout et que tout le monde les suivra. »

Un jour M. Schrumpf posait à un membre de son Église, Ésaïa, la question suivante : « Est-ce que ce retour au paganisme d'un grand nombre de vos compatriotes n'ébranle pas votre foi? » « Non, lui répondit-il; ceux-là mêmes qui abandonnent la vérité pour retourner au monde le font, non parce qu'ils doutent de la vérité du christianisme mais uniquement parce que leur cœur est mauvais et qu'il aime plus le monde que Dieu. »

Le fidèle Simon disait un jour à l'Église dont il faisait partie : « Ne rejetons pas notre bouclier qui est Christ, et la lance qui est sa parole. Le Seigneur est grand, son règne est éternel. Rappelez-vous ce qu'il nous dit de son royaume par la bouche de Daniel : — « C'est une pierre d'abord détachée sans main de la montagne ; elle roule et brise les statues faites par les hommes et devient enfin une grande montagne qui remplit la terre. »

CHAPITRE XVIII

Malaise général au sud de l'Afrique. — Un faux prophète en Cafrerie ; il soulève un mouvement d'hostilité contre la colonie. — Morosi entre dans ce mouvement, de même que Letsié. — Les rapports sont tendus entre les Bassoutos et le gouvernement anglais ; Moshesh, sommé de se rendre à Bloomfontein refuse. — Le major Warden s'apprête à l'attaquer. — L'attaque a lieu ; le major et ses alliés sont mis en déroute. — Une enquête a lieu ; on donne raison à Moshesh. — Moshesh attaque et défait Sékonyela. — De nouveaux troubles agitent le pays. — Le gouverneur du Cap est en route pour le pacifier. — Il impose une forte amende à Moshesh — Entrevue du gouverneur et de Moshesh. — La guerre éclate ; dangers courus par l'armée anglaise. — Moshesh demande la paix. — L'armée anglaise se retire.

En Afrique comme en Europe, la guerre peut être parfois le résultat de l'ambition et éclater comme la foudre prenant tout le monde par surprise ; mais en général la prise d'armes est préparée de longue main par des événements qui ont pour résultat de la rendre inévitable. A chaque guerre nouvelle que les Cafres avaient eu à soutenir contre les Anglais, ils avaient perdu une portion de leur territoire. A la cessation des hostilités le mécontentement subsistait des deux côtés ; les vaincus souffraient de voir leur pays entre les mains des blancs et s'efforçaient par des déprédations continuelles de leur rendre impossible leur séjour dans le territoire conquis. Les vainqueurs souffraient sans doute, mais ils enregistraient avec soin les méfaits de leurs noirs voisins et s'apprêtaient à une nouvelle reprise d'armes. Bien que les tribus sud-africaines ne soient liées par aucun traité qui les oblige à se

secourir mutuellement en cas de guerre, on est sûr que les bruits de guerre partant d'un pays trouvent de l'écho dans les pays environnants. Les événements que nous allons raconter brièvement en sont une illustration.

En 1851 on était arrivé à un tel état de malaise en Cafrerie qu'une crise semblait inévitable à courte échéance. On vit alors surgir un jeune Cafre, imposteur d'une grande habileté, qui par l'ascendant qu'il exerçait sur sa tribu parvint non seulement à la soulever contre les Anglais, mais à porter le trouble jusque chez les Bassoutos. « A en croire la renommée, dit M. Arbousset, ce magicien aurait disparu pendant deux ans et reparu tout à coup comme par enchantement à l'heure voulue. Il est si puissant que le soleil lui-même s'est abaissé sur sa tête et de là est descendu à ses pieds avant d'aller de nouveau briller à l'Orient... On doit partout chez les noirs saluer le lever de l'astre en s'écriant : « Il paraît, le voilà, Molangéni, notre roi ! Il ordonne et on s'empresse de mettre à mort tout bétail de couleur jaune. En immolant ce bétail, les égorgeurs doivent prononcer ces paroles : « Le voilà ton bœuf, Molangéni, notre roi. » « Moyennant ces précautions on peut se présenter à l'ennemi sans danger : Molangéni s'en porte le garant. Par l'effet de ses prestiges la poudre des blancs sera changée en boue. Après la victoire il comblera de biens ses partisans, il ressuscitera même ceux qui pour ne pas s'être strictement attachés à ses ordres auraient trouvé la mort en combattant. »

Letsié, fils aîné de Moshesh crut devoir obéir à Molangéni et se mit à tuer lui aussi le bétail de couleur jaune ; ce fut un piège qu'il tendit aux chrétiens de Morija dont un certain nombre d'entre eux avaient été séduits par l'exemple et les discours de leur chef. L'Église s'en émut et crut devoir retrancher de la cène pour un temps, quiconque

avait pris une part quelconque à ces coutumes païennes et belliqueuses.

Morosi, l'ancien chef de la station de Béthesda devait, en raison de son voisinage de la Cafrerie et de ses dispositions belliqueuses, entrer dans le mouvement provoqué par Molangéni. Il avait donné refuge à des Cafres lors de la précédente guerre, et ses hôtes, paraît-il, en usaient librement avec le bétail des colons ses voisins. Un détachement de troupes coloniales se rendit à Tolomané la résidence de Morosi, dans le but de punir les maraudeurs. Le chef des Batépus ayant pris fait et cause pour eux, en vint aux mains avec les colons avec des troupes trois fois plus nombreuses ; il y eut dix morts de chaque côté. A la même époque, Morosi, qui depuis assez longtemps déjà, n'avait plus de relations suivies avec son ancien missionnaire, lui envoya le message suivant : « Bien que j'ai juré la mort *aux blancs*, que le missionnaire ne s'en inquiète pas ; je ne le regarde pas comme un blanc. Qu'il sache seulement que Molangéni est mon grand médecin au même titre que lui. J'ai en outre, entendu dire à Molangéni qu'on ne doit pas inquiéter les missionnaires. Ils sont des noirs comme nous et comme tels, ils sont irréprochables. Qu'on adore donc Molimo, mais qu'on adore aussi Molangéni ». Et, comme des chrétiens qui habitaient avec Morosi, s'apprêtaient à le quitter pour rentrer à Béthesda, ne voulant pas participer à ces œuvres ténébreuses, Morosi leur dit : « Dites à votre missionnaire que je reconnais avoir eu tort en ne me réclamant pas de ses conseils. S'il veut rester à Béthesda, nul ne lui fera de mal ; si au contraire il veut quitter comme l'ont fait quelques missionnaires anglais de la Cafrerie, qu'il se fasse accompagner, et personne ne l'attaquera en route ».

Le missionnaire et sa compagne prirent la résolution de rester à leur poste, confiants dans la divine protection de leur père céleste.

Comme une traînée de poudre à laquelle on a mis le feu, on vit d'un bout à l'autre du pays se manifester un esprit belliqueux qui enflammait même les plus timides. Le résident anglais, le major Warden à la tête du protectorat Britannique, avait abusé de son pouvoir en traçant dans la partie sud du Lessouto, une frontière tout à fait désavantageuse aux Bassoutos et favorable aux colons. Cet acte arbitraire avait produit chez les Bassoutos un mécontentement général. Les païens d'alors dans leurs danses pyrrhiques chantaient un chant dont le refrain consistait en ces paroles : « Mayore nka thipa ea gao u ségé naga ». Major prend ton couteau pour tailler de nouvelles frontières.

Un ordre émanant du résident anglais enjoignait aux fermiers de se tenir prêts à marcher contre les Bassoutos. En même temps, tous les chefs soumis au protectorat de l'Angleterre étaient convoqués à une réunion qui devait se tenir à Bloomfontein, dans le but de rechercher les causes des troubles qui surgissaient de toutes parts.

Moshesh ne crut pas devoir se rendre à cette sommation ; il se borna à écrire une lettre dans laquelle il déclarait franchement que, *pour la part que sa tribu peut avoir aux troubles de la souveraineté, elle tient uniquement aux limites qui ont été faites et qui poussent jusqu'au centre même de son pays.*

Le major Warden ne fut pas satisfait de la lettre de Moshesh et sans plus tarder il se mit en campagne et vint camper à Platberg station wesleyenne, située dans le pays de Moshesh sur la rive droite du Calédon. Ses forces consistaient en un détachement de fantassins anglais, un autre de dragons hottentots, un parti assez considérable de Barolongs, des Boërs et des représentants de dix tribus diverses qui se promettaient de beaucoup profiter de la curée à laquelle ils étaient conviés. Il pouvait y avoir en tout environ 2000 hommes.

De son camp de Platberg, le major Warden invite

Moshesh à une conférence ; Moshesh ne crut pas devoir répondre à cette lettre.

MM. Casalis et Dyke, mus par un esprit de conciliation se rendirent à Platberg, accompagnés d'un fils de Moshesh ; sous leur autorité privée, ils firent des efforts pour empêcher toute rupture avec la souveraineté et éviter une guerre aussi préjudiciable aux blancs qu'aux noirs. Tout fut inutile. Au moins nos frères Casalis et Dyke eurent-ils conscience d'avoir accompli un devoir sérieux.

Moshesh et Moletsane sont déclarés ennemis du gouvernement anglais par une proclamation rendue publique et, le 25 du mois de juin, c'est-à-dire le lendemain du jour où MM. Casalis et Dyke étaient allés au camp de Platberg, le Major Warden, après avoir énuméré dans une lettre à Moshesh, tous ses griefs, lui ordonnait comme châtiment, de lui amener à 10 jours de date 6000 têtes de bétail et 300 chevaux. Cet ordre daté du 25 juin n'est arrivé que le 29 à Thaba-Bossiou, et c'est le 4 juillet que bœufs et chevaux devaient être délivrés !

Dans l'entretien que MM. Casalis et Dyke avaient eu avec le major Warden, ce dernier avait répondu à leurs propositions pacifiques en disant qu'il n'y avait d'autre moyen d'arranger les affaires que la force. Il accusa les missionnaires d'être enorgueillis du pouvoir de Moshesh et que, quant à lui, il était bien décidé *à rejeter Moshesh dans les Maloutis et à l'y tenir enfermé pendant deux ans.....* Quant à Moletsane, *je le regarde dès à présent comme rayé de la liste des chefs, car je suis décidé à le déraciner du pays.* C'est dans cette disposition d'esprit que le major Warden courait au devant d'une humiliante défaite. Nous empruntons à un écrit du temps, qui porte au bas la signature des missionnaires français et qui a dû être publié en anglais, le récit de la sanglante bataille qui eut lieu peu de jours après.

«.....Le 30 juin dernier (1851) un corps armé considérable, composé de Barolongs, sous la conduite du chef Moroké, de Korannas soumis à l'autorité de Gert-Taïbosch, de divers autres alliés, d'un détachement de Boërs, de quelques carabiniers à cheval du Cap et d'une compagnie de soldats anglais, traînant avec elle deux canons, a fait une attaque simultanée sur les Bataungs soumis au chef Moletsane et sur les Baramokhélés, sujets de Moshesh, auprès de la station de Mékuatling. Au premier choc, les Baramokhélés eurent le dessous et tout leur bétail tomba entre les mains des Barolongs et des Korannas; mais bientôt après une nombreuse troupe de guerriers, conduite par le fils aîné de Moshesh, arriva sur le lieu du combat, reprit le bétail enlevé et tailla en pièces un grand nombre des Barolongs et des Korannas qui avaient essayé de lui résister. Ce dernier engagement eut lieu sur le sommet d'une montagne bordée de rochers perpendiculaires. Les Bassoutos, après avoir tué un grand nombre de leurs adversaires sur le plateau, poussèrent les autres vers le bord de ces précipices. Là une lutte désespérée s'engagea. La sagaie, la hache d'armes et le fusil firent d'affreux ravages dans les rangs des Barolongs et des Korannas qui combattirent bravement. Ceux qui ne tombèrent pas sous le coup de ces armes furent précipités dans l'affreux abîme béant autour d'eux. Au même moment l'artillerie qu'appuyaient les carabiniers du Cap fut repoussée par Moshesh et obligée de se retirer en grande confusion vers le camp retranché. Le lendemain matin le résident anglais commença son mouvement de retraite du côté de Thaba-Nchou.»

Cette première rencontre à main armée des Bassoutos avec le gouvernement britannique ne devait pas être la dernière. Le prestige qui entourait le nom anglais y perdit beaucoup. Les moins avisés semblaient comprendre

que le but poursuivi par le major Warden était l'amoindrissement du pouvoir de Moshesh. Ce dernier toujours prêt à tout sacrifier dans l'intérêt de la paix, voyait se former dans son pays et au sein même de sa famille des résistances à sa volonté avec lesquelles il devait compter. Toutefois, plus Moshesh sentait avoir le droit de son côté, plus il se sentait porté à la modération. Il demanda et obtint du gouvernement anglais qu'on fit une enquête sur les causes qui avaient fait naître les troubles dont le pays était agité depuis plusieurs années et qui avaient eu pour résultat fâcheux, la dernière guerre.

Deux hauts-commissaires du gouvernement furent envoyés à Bloomfontein, le chef-lieu de la souveraineté, munis de pleins-pouvoirs, dans le but de s'aboucher avec Moshesh et de ramener la paix dans le pays. Invité à se rendre auprès d'eux, le chef des Bassoutos hésite et demande à consulter son peuple. Il propose que l'entrevue ait lieu à Mékuatling et fait remettre aux envoyés de la reine une copie de sa correspondance avec le gouvernement; il y ajoute un exposé des affaires du pays depuis 1830 à 1851.

Les commissaires de la reine, après avoir entendu tous les partis, lu les divers documents qui leur avaient été soumis, avouèrent franchement que leur gouvernement *avait commis de grandes fautes envers les Bassoutos et les Bataungs.* Et, dans une entrevue qui eut lieu sur les bords de l'Orange avec Moshesh et un millier de ses sujets, le major Hogge, l'un des hauts commissaires, assura que, par cette considération, « les Anglais cesseront dès ce moment toute hostilité :

« Que le résident britannique de Bloomfontein, le major Warden, vient d'être révoqué de ses fonctions;

« Que le capitaine Bailie, dont la conduite dans le district de Calédon avait été si inhumaine, va être mis en état d'arrestation;

« Que les enfants Tamboukis, au nombre d'une soixantaine que les Boërs ont réduits en esclavage, seront rendus à leurs parents;

« Que la limite de la province du Calédon, si préjudiciable aux intérêts des Bassoutos, sera revue et changée;

« Que le gouvernement cessera d'intervenir dans leurs querelles. »

Cette dernière close du traité devait avoir pour conséquence d'amener Moshesh à demander compte à Sékonyela de nombreux méfaits commis envers les Bassoutos. Sékonyela, le chef de la tribu des Mantatis, était le même qui vers 1820 avait assiégé Moshesh à Bouta-Bouté et l'avait contraint d'émigrer à Thaba-Bossiou. Il s'était établi non loin du Calédon, au nord du Lessouto, dans le district aujourd'hui connu sous le nom de Léribé. L'espace assez vaste qui se trouvait entre ces deux chefs était peut-être la seule cause qui maintenait entr'eux des relations sinon amicales, du moins pacifiques. La politique d'extension des deux tribus rivales les rapprocha; des querelles fréquentes eurent lieu entre bergers. Déjà nous avons vu les Mantatis se joindre à des ennemis des Bassoutos pour leur faire la guerre. La tribu de Moshesh était devenue assez puissante pour mettre à la raison son ancien adversaire; on préféra souffrir et patienter. Mais la patience des Bassoutos, loin d'être appréciée par les Mantatis, était considérée par eux comme une marque de faiblesse.

Dix superbes chevaux de selle ayant été pris à Moshesh, non loin de Thaba-Bossiou, par des sujets de Sékonyela, le roi des Bassoutos, quoiqu'à regret, crut devoir mettre un terme à toutes ces déprédations. A la tête de sept à huit mille hommes, il se mit en campagne, pendant l'hiver, durant une tourmente de neige. Ses précautions avaient été telles, le secret de l'expédition tellement bien gardé, que l'ennemi fut surpris et l'attaque soudaine. Le

17 mai l'armée de Moshesh se trouvait devant la ville de Motha, frère puîné de Sékonyela. Ces deux frères se réunissent pour attaquer Moshesh et font des exploits de valeur; mais ils sont accablés par le nombre et mis en déroute. Tout est resté au pouvoir des vainqueurs, femmes, enfants et biens.

Moshesh, loin de profiter des avantages que lui conférait la victoire, se montra fort humain envers les captifs dont il prit un grand soin, obligeant ses guerriers à leur rendre les fourrures et autres objets dont ils s'étaient emparés. Mais la ville fut incendiée et les champs de millet presque tous fourragés. Le lendemain était un dimanche; on campa là, et Moshesh chargea deux chrétiens de faire le culte.

Le lendemain on attaqua le brave Nkatle, oncle de Sékonyela; le combat fut peu sanglant, mais le butin fut immense. Ici, comme chez Motha, les femmes, les enfants et les vieillards ont tous été épargnés. Le missionnaire de Sékonyela, un Wesleyen, avait cru devoir abandonner sa station et s'était réfugié avec sa famille dans une ferme voisine. Moshesh lui fit dire : « Vous auriez pu rester dans votre station, je vous invite à y retourner; on ne vous y fera aucun mal. »

Cependant Sékonyela, le grand adversaire de Moshesh, s'était réfugié sur le sommet du plateau qui lui servait de résidence, après la lutte sanglante qu'il avait soutenue pour la défense de la ville de son frère Motha. Ce plateau, bordé d'une ceinture de rochers d'une grande hauteur, n'offrait d'ouverture pour arriver à son sommet qu'un chemin étroit bordé de blocs de pierres qui pouvait être facilement défendu.

Quand Sékonyela eut vu que l'ennemi était bien décidé à prendre d'assaut sa montagne, il envoya un messager à Moshesh, avec deux têtes de bétail pour faire sa soumis-

sion. Le messager dit à Moshesh : « Salut, fils de Mokhatchane ! Mon maître envoie ces bœufs pour arrêter ton assagaie. Il te fait dire : Paix, mon frère, tu m'as vaincu ; ne vas pas plus loin ; nous sommes l'un et l'autre des Bassoutos. Mon maître, pourquoi détruirais-tu le blé de mes enfants ? Parmi nous, les guerres ne doivent pas être poussées à outrance, accepte ma soumission. »

Moshesh répondit aussitôt : « C'est bien ; je ne voulais pas me battre contre le fils de Mokocho ; dites-lui que c'est lui-même qui m'a amené ici par ses déprédations continuelles. N'est-il pas mon Seigneur ? Il aurait dû m'arrêter chez Motha et je n'aurais pas enlevé les troupeaux, ni détruit le blé de Nkatle. Des deux bœufs qu'il m'envoie, je prends celui-ci, prends cet autre pour que l'on voie que ma parole et la sienne n'en font qu'une. Je m'en retourne à la maison ; ton maître enverra à Thaba-Bossiou traiter du reste. »

On raconte un trait de Moshesh qui peint l'homme tel qu'il s'est toujours montré : humain et bon. Un homme important de la tribu des Mantatis, ayant été fait prisonnier, se trouvait par suite de la guerre dans l'impossibilité de se racheter ; Moshesh lui-même vint à son secours et compta sept têtes de bétail au guerrier qui l'avait pris dans le combat. Moshesh alla plus loin ; il lui donna une portion du butin en disant : « Ce bœuf-là servira à ta purification pour cause de guerre ; de la peau de cet autre tu te feras un manteau et le lait de cette genisse fera grandir tes enfants. Va-t-en en paix, mon frère. »

On aurait pu croire qu'après les arrangements conclus avec les haut-commissaires de la reine d'Angleterre, la paix fut assurée pour longtemps entre la colonie et les Bassoutos. Il avait été convenu que ces derniers rendraient aux colons le bétail et les chevaux que ces derniers avaient perdus pendant les désordres subséquents à la bataille qui

avait eu lieu près de Mékuatling. Cette condition de paix n'avait été qu'imparfaitement remplie ; à vrai dire, la tribu des Bassoutos, qui avait remporté une victoire éclatante sur le major Warden et ses alliés ne comprenait pas, qu'on l'obligeât à rendre du bétail enlevé à des gens qui avaient pris les armes contre eux. Moshesh avait pu, par amour de la paix, consentir à le faire, mais sa tribu n'entrait pas du tout dans ses vues. Ajoutons que la réciprocité n'existait pas et que beaucoup de bétail pris sur les Bassoutos, ne leur avait pas été rendu.

Mais il y avait quelque chose de plus grave et qui devait avoir pour les Bassoutos, des conséquences regrettables. Depuis que les blancs avaient pris aux Bassoutos des portions assez considérables de leur pays, ceux des chefs qui habitaient sur la frontière, se livraient à des actions blâmables, en enlevant aux fermiers devenus possesseurs de leur sol des bœufs et des chevaux. Moshesh aurait pu, s'il l'eût voulu empêcher ce genre de déprédations ; mais peut-être avait-il l'idée qu'en rendant impossible aux fermiers leur voisinage des Bassoutos, l'envie d'accaparer un pays où la vie est si pénible leur passerait. Poushouli, un frère de Moshesh avait dit : « On m'a pris mon pays, ceux qui l'ont fait, doivent me nourrir. » Moshesh n'a pas su vaincre la répugnance naturelle qu'il avait pour les voies de rigueur. Au lieu de frapper quelques coups salutaires, il s'en tînt aux remontrances et aux menaces. Il faut ajouter que, si en conséquence du dernier arrangement, le gouvernement anglais avait cessé toute hostilité contre Moshesh, il n'en était pas de même de ses nombreux alliés qui impunément avaient entretenu chez les Bassoutos un esprit de désordre et d'irritation, par de fréquentes déprédations demeurées impunies.

Le 1er décembre 1852, Moshesh apprit que le gouverneur allait dans peu de jours traverser l'Orange avec 2500 sol-

dats et de l'artillerie. Par une proclamation, imprimée à Graham-Town, et datée du 14 décembre, l'honorable G. Cathcart déclarait que son dessein était de rétablir l'ordre par des moyens pacifiques, si la chose était possible; mais qu'il punirait sévèrement, quiconque méconnaîtrai son autorité. Trois jours après, Moshesh fut averti que le gouverneur se proposait d'établir son camp à Platberg sur la rive droite du Calédon, à 24 kilomètres de Thaba-Bossiou.

M. Oven, l'un des commissaires dont nous avons déjà parlé, se rendit auprès du roi des Bassoutos pour l'inviter à se rendre au camp; il était porteur d'un ultimatum dont voici la teneur: « Le chef Moshesh devait, dans le court espace de trois jours, livrer 10,000 têtes de bétail et 1000 chevaux, ou bien s'apprêter à subir les conséquences d'une guerre. » MM. Casalis et Dyke furent invités de la part du gouverneur, à accompagner Moshesh.

Trois tentes avaient été préparées pour le chef et sa suite; les missionnaires allèrent desseller au presbytère de la station. Bientôt après, un aide de camp vint les chercher de la part du gouverneur qui les reçut avec aménité, leur adressant la parole en français. Il s'informa de l'époque de leur arrivée dans le pays et leur demanda si les désordres dont il avait à se plaindre, dataient de longtemps. Ces questions fournirent à MM. Casalis et Dyke l'occasion de toucher quelque chose des causes des malheurs de la tribu et lorsqu'en terminant ils déclarèrent que pendant de longues années, les Bassoutos avaient été le peuple le plus probe et le plus inoffensif, son excellence ajouta: « C'est ce que tout le monde me dit. »

Empruntons au *Journal des Missions* du temps, les détails de l'entrevue avec le gouverneur.

« Dans ce moment, M. Owen introduisit le chef et sa suite. La tente du gouverneur offrit à l'instant l'aspect

d'une salle de conseil. Les aides de camp (parmi lesquels on remarquait Lord Russell, frère du célèbre ministre de ce nom); le général de brigade Eyre, les colonels Clœte et Bruce, les commissaires royaux, MM. Owen et Ebden, et divers autres personnages firent cercle autour du gouverneur et de Moshesh; on pria M. Casalis d'interpréter. La conversation suivante, recueillie au camp et publiée dans une gazette extraordinaire, eut lieu.

Le gouverneur: Chef, je suis heureux de vous voir et de faire votre connaissance.

Moshesh: Je suis bien aise aussi de voir le gouverneur. Depuis votre arrivée au Cap, je me suis attendu à une visite de votre part. Vous me l'aviez annoncée par une lettre datée du mois d'octobre.

Le gouverneur: Je vous ai dit dans cette lettre que j'espérais trouver en vous un ami et que nos rapports seraient des rapports de paix. J'espère encore qu'il en sera ainsi, car c'est à vous que je regarde, comme au grand chef de ce pays.

Moshesh: Je l'espère aussi. La paix est comme la pluie qui fait reverdir la campagne, mais la guerre est comme le vent qui la dessèche. Vous avez raison de regarder à moi; en cela, vous êtes d'accord avec les traités conclus.

Le gouverneur: Je ne parlerai pas longuement. Je désire savoir si vous avez reçu mon message d'hier au sujet du bétail et des chevaux que je demande de vous. Ce que porte cette lettre est irrévocable.

Moshesh: J'ai reçu cette lettre; la difficulté est de trouver tant de bétail.

Le gouverneur: Si vous ne pouvez pas me remettre vous-même ce bétail, j'irai le prendre, si l'on me résiste, ce sera une guerre et je ne me contenterai plus de 10,000 têtes, mais je m'emparerai de tout ce que je pourrai.

Moshesh: Ne parlez pas de guerre, car quelque désir

que j'ai d'éviter ce malheur, vous savez que même un chien montre les dents quand on le frappe.

Le gouverneur : Il est par conséquent bien plus désirable que vous me remettiez le bétail vous-même.

Moshesh : Je désire la paix ; mais certains de mes sujets me créent de grandes difficultés, comme cela vous arrive du reste dans la colonie. Vos prisons n'ont jamais faim ; elles sont toujours pleines.

Le gouverneur : Je vous conseille de m'amener les voleurs ; je les pendrai.

Moshesh : Comment saurons-nous alors ce qu'ils ont fait du bétail volé ? Il faut d'abord les faire parler et leur donner de bons conseils.

Le gouverneur : Si je les pends, ils ne voleront plus. Du reste, je n'en dirai pas davantage. Si vous ne m'amenez pas le bétail dans trois jours, j'irai le prendre.

Moshesh : Je vous supplie, au nom de la reine Victoria à laquelle appartient cette tente, de ne plus parler de guerre.

Le gouverneur : Je n'ai plus rien à dire. Dans trois jours je me retire en paix ou je marche sur Thaba-Bossiou.

Moshesh : Ne parlez pas de venir à Thaba-Bossiou. Si vous le faites, j'en mettrai le blâme sur les colons que j'ai priés de m'aider à découvrir leur bétail en venant me le décrire et me raconter les circonstances qui ont accompagné les vols, ce qu'ils ont refusé de faire. Je n'ai plus de souffle ; permettez-moi de me retirer ; je ferai de mon mieux et que Dieu veuille empêcher l'effusion du sang.

Moshesh fit des efforts inouïs pour collecter le bétail demandé ; le 18 décembre, 3500 têtes furent conduites au camp par son fils Néhémie. Le lendemain, les troupes anglaises vinrent s'établir sur le Calédon en face quoiqu'à une distance de 6 kilomètres de la station de Bérée.

Mopeli, frère de Moshesh comprit la signification de ce mouvement en avant et en toute hâte, il se rendit, accompagné de M. Maitin, auprès du gouverneur pour le supplier de suspendre encore pour un peu de temps les hostilités. L'honorable général Cathcart parut fléchir, mais dans la nuit les troupes traversèrent le Calédon; c'était la guerre!

Il nous en coûte d'avoir à parler si longuement d'événements qui semblent ne pas appartenir au sujet qui nous occupe, la pacifique conquête des âmes par la prédication de l'Évangile. Mais comment séparer dans l'histoire d'un peuple, l'élément politique de l'élément religieux! Ils sont tellement mêlés et entrelacés les uns dans les autres qu'on ne peut juger sainement des progrès ou des reculs de l'un, que par la connaissance approfondie de l'autre. Qu'il nous soit donc permis de reproduire, en l'abrégeant autant que possible, le récit que nous a laissé M. Casalis de la guerre qui jusqu'à ce jour, a porté le nom du général qui la commandait: « La guerre de Cathcart ».

« Les Anglais avaient fait le plan de s'emparer de tout le bétail qui se trouvait sur un vaste plateau situé entre Thaba-Bossiou et Bérée et de venir en même temps se présenter devant la demeure de Moshesh. A cet effet onze cents hommes, fantassins, lanciers, canonniers et carabiniers, furent divisés en trois colonnes. L'une, commandée par le colonel Napier, gravit le plateau sus-mentionné par une gorge située à 2 kilomètres à l'est de Bérée; la seconde escalada le plateau à l'ouest, en vue de la station même. Ce corps était sous les ordres du général de brigade Eyre. La troisième colonne commandée par le gouverneur se mit en marche pour Thaba-Bossiou en contournant le plateau en question.

« Le premier corps ne trouvant d'abord aucun obstacle, balaya rapidement la partie du plateau qui lui avait été

assignée. Son avant-garde vint se montrer vers 9 heures à l'extrémité de la montagne qui regarde la station de Thaba-Bossiou. Ces soldats n'avaient qu'à descendre pour être au milieu de nous, mais ils tournèrent bride pour conduire au camp le butin qu'ils venaient de faire. Ils ne purent en garder qu'une partie. Avant qu'ils fussent arrivés aux descentes du côté de Bérée, Molapo, fils de Moshesh, avec ses gens et les fils de Moletsane à la tête des leurs, fondirent sur eux. Il s'en suivit une mêlée affreuse, d'abord sur la montagne et puis dans la station de M. Maitin. Le colonel Napier perdit 27 hommes, la plupart lanciers. Les soldats qui échappèrent ne durent leur salut qu'à des prodiges de valeur et à l'excellence de leurs chevaux. Ils parvinrent cependant à emmener 4000 têtes de bétail. Dans cette rencontre, quatre Bassoutos seulement furent tués ».

« La colonne du général Eyre, presque entièrement composée d'infanterie, mit moins de rapidité dans ses opérations. Elle s'empara d'abord de plusieurs milliers de bestiaux, mais se vit bientôt obligée d'abandonner à peu près toute cette prise, pour faire face aux Bassoutos. Il se donna plusieurs petits combats dans cette partie du plateau. Les Anglais y perdirent un capitaine et sept soldats ; les Bassoutos eurent onze des leurs tués. Pendant ce temps, la colonne commandée par le gouverneur et le colonel Clœte s'approchaient de Thaba-Bossiou. Vers deux heures de l'après-midi nous les vîmes déboucher vis-à-vis la station à cinq ou six kilomètres de distance ».

« Aussitôt, quelques milliers d'hommes que Moshesh avait retenus près de lui, se mirent en mouvement. Ils étaient tous montés et avaient pour armes des mousquets, deux ou trois javelines fixées dans un carquois porté en bandoulière et de petites haches ou massues à l'arçon de la selle. Au moment ou l'action allait commencer, le corps du

général Eyre descendit du plateau et opéra sa jonction avec celui du gouverneur.

Alors commença l'une des actions les plus régulières qui ont peut-être eu lieu dans l'Afrique du sud depuis la fondation de la colonie. Tout se passait sous nos yeux. Les coups de canon, les fusées à la congrève, les feux de file et de bataillon se succédèrent pendant plusieurs heures, avec une incroyable rapidité. Les Bassoutos étaient cinq ou six fois plus nombreux que leurs adversaires, mais l'artillerie de ces derniers, leur tactique et leur discipline, réparaient leur infériorité numérique. L'obscurité et un violent orage mirent fin au combat. Les troupes anglaises mises en arrêt par les Bassoutos, avaient dû former un bataillon carré.

Pendant la nuit qui suivit le combat, le sommeil ne visita point la couche de Moshesh. Il réfléchissait à la gravité de sa position. L'intelligence dont il est doué ne lui permettait pas de se faire illusion sur les succès partiels que ses guerriers avaient obtenus. Déjà son peuple parlait hautement de se réfugier dans les montagnes. Une désorganisation complète devait immanquablement s'en suivre. Il était temps de chercher à pacifier le gouverneur. Le chef ne désespérait point d'y parvenir. Il soupçonnait que l'honorable général Cathcart ne s'était pas attendu à une résistance si sérieuse et qu'il serait loin de repousser des avances qui lui permettaient de se retirer d'une manière honorable et d'épargner au pays les horreurs d'une lutte prolongée. A minuit, Moshesh m'envoya deux de ses affidés pour me communiquer ses pensées et son fils Néhémie écrivit sous mes yeux la lettre suivante :

« Excellence,

« Vous avez aujourd'hui combattu contre mon peuple, vous vous êtes emparé de beaucoup de bétail. Vous avez

atteint par là, l'objet que vous aviez en vue. Je vous prie de vous contenter de ce que vous avez pris. Je vous demande la paix. Vous avez montré votre puissance. Vous avez puni. Que ce soit assez, je vous en supplie et que je cesse d'être considéré comme un ennemi de la reine. Je tâcherai désormais de maintenir l'ordre au milieu de mes sujets.

« MOSHESH. »

Le lendemain matin aux premières lueurs de l'aurore, nous vîmes les troupes repartir pour le camp, sur le Calédon où 1000 hommes environ étaient restés et n'avaient pris aucune part au combat de la veille. Quelques centaines de Bassoutos marchaient parallèlement avec elles, surveillant leurs mouvements. Moshesh se hâta de dépêcher un messager avec sa lettre. Le soir du même jour, il reçut la réponse qui suit :

Au camp, sur le Calédon, 21 décembre 1852.

« Chef Moshesh,

« J'ai reçu votre lettre. Vos paroles sont celles d'un grand chef qui prend à cœur les intérêts de son peuple.....

« ..... J'ai pris l'amende demandée par force, je suis satisfait. Je ne garde point rancune à vos sujets de ce qu'ils ont pris les armes pour défendre leur propriété.....

« ..... Je serai bien aisé de vous voir demain ou après-demain à Platberg, vous ou vos fils sur le même pied d'amitié ou de bonne foi qu'avant le combat.....

« G. CATHCART, *gouverneur.* »

CHAPITRE XIX

Coup d'œil sur l'œuvre missionnaire. — Les habitants de Béerséba obligés de fuir au Lessouto — A Béthesda, l'œuvre est arrêtée, mais les chrétiens demeurent fermes. — Mékuatling à souffert en raison de sa position géographique ; là aussi les chrétiens ont réjoui le cœur du missionnaire. — Conversion d'une femme aveugle. — Hébron sur la frontière a beaucoup souffert ; la vie du missionnaire a été exposée à des dangers — A Bérée l'œuvre a manqué périr. — A Morija, la lutte a été vive ; le paganisme lève haut la tête. — Apathie des chrétiens. — Conversion de Putleri. — A Thaba-Bossiou le mal est plus grand que nulle part ailleurs. — Entretiens du missionnaire avec son troupeau. — Le missionnaire wesleyen Daniel blessé par un Mossouto ; le Dr Lautré est appelé; sa vie fut exposée à de grands dangers. — Appel à la jeunesse française. — L'imprimeur Ludorf quitte la société ; M. B. Schuh le remplace. — Il achève l'impression du N. T. et refuse d'imprimer l'ancien; il quitte l'Afrique et rentre en Europe. — M. Keck appelé à Wellington. — Mort de Mme Bisseux.

Nous avons tenu à ne pas interrompre le récit de faits qui se tiennent les uns aux autres et qui ont eu pour les tribus sud-africaines des conséquences on ne peut plus désastreuses. Les appels aux armes de Molangeni, le prophète de la Cafrerie, non moins que les excès de pouvoir exercés par le major Warden au nom du gouvernement anglais, devaient avoir pour résultat de démoraliser les blancs aussi bien que les noirs, de remuer au fond des cœurs la boue des passions les plus mauvaises et d'ériger partout la force brutale en lieu et place des notions de justice et d'équité.

Mais il nous tarde de quitter un terrain si glissant, si contraire aux intérêts de races que Dieu a créés pour s'entr'aider et non pour s'entre-détruire.

Que devenait l'œuvre du Seigneur dans nos stations déjà fondées? Que faisait le petit troupeau dans ces temps agités? Les fruits de la justice se sèment dans la paix; la guerre est donc ce qu'il y a de plus contraire à l'évangélisation d'un peuple et à ses progrès en la foi. Dès que Moshesh eut pressenti la gravité des événements qui allaient avoir lieu, il conseilla aux chefs de Beerséba d'envoyer leurs femmes, leurs enfants et le bétail au centre du pays; les hommes resteraient au village pour le protéger. Il était bien entendu que le missionnaire resterait avec ces derniers. Ce conseil ne fut pas goûté malgré son évidente sagesse; on eut préféré que Moshesh eut envoyé des troupes pour défendre cette partie excentrique du pays. La concentration des forces semblait être pour Moshesh le seul moyen de résister au premier choc de l'ennemi. Aussi bien, dès que le moment du danger fut arrivé, la population affolée de Beerséba prit la route du Lessouto. C'est en pleurant qu'on quittait ces lieux si riches en souvenirs de tous genres et tous promirent au missionnaire de revenir dès que les circonstances le permettraient.

Béthulie et Carmel, en raison de leur éloignement du théâtre de la guerre, étaient en sûreté; mais le résident anglais exigea de Lepui, le chef de Béthulie, un contingent en hommes et en wagons de transport.

Les mauvais effets de cet ébranlement général se sont faits sentir d'une façon toute particulière à Béthesda en raison de son isolement des autres stations missionnaires et de sa proximité de la résidence de Morosi qui avait embrassé avec ardeur les errements de Molangéni. Les païens étaient inaccessibles à la voix de l'Évangile; plusieurs de ceux qui avaient semblé vouloir s'approcher de Dieu s'en étaient détournés. Et cependant la population chrétienne se maintenait et résistait courageusement aux

épreuves multiples d'une situation très pénible. Quand on voulut faire marcher les chrétiens au combat au nom de Molangéni, ils s'y refusèrent et eurent à essuyer pour cela de sanglants outrages.

Plus tard, dans une expédition nocturne de déprédation où on les avait entraînés malgré eux, ils ont joué un rôle passif et se sont abstenus de faire du butin ou d'en recevoir chez eux.

Dans ces moments lugubres ou les fondements sociaux semblaient être ébranlés, les chrétiens de Béthesda ont affirmé leur foi en collectant pour la Société une somme de 200 fr.

Il y avait dans la classe des candidats au baptême un certain nombre de néophytes prêts à être admis dans l'Église; le missionnaire crut devoir remettre à plus tard cette intéressante cérémonie.

Mékuatling se trouvait au centre de l'agitation qui régnait alors au Lessouto et c'est là que se sont donnés tout d'abord les grands coups. A un moment donné la station fut complètement désertée tant l'insécurité était grande; à la requête de M. Daumas, Moletsane revint avec sa tribu à Mékuatling. Qui pourrait dépeindre les angoisses par lesquelles le missionnaire et sa compagne ont passé! Leur vie a couru de grands dangers, non de la part de la tribu qu'ils évangélisaient, mais de la part de tribus hostiles aux Bataungs. Plusieurs chrétiens on fait naufrage, quant à la foi, dans cette tourmente qui eut tout englouti, n'eut été la merveilleuse protection du Seigneur; mais tous ceux qui sont restés attachés à l'Évangile ont réjoui le cœur du missionnaire par leur constance et leur fidélité. «Nous avons dû veiller sur eux, dit le frère Daumas, d'une manière toute particulière et leur parler en temps et hors de temps pour les prémunir contre les pièges du tentateur; mais notre bon Père céleste s'est plu

à bénir nos travaux et en maintes circonstances il nous a donné des preuves que notre travail n'avait pas été inutile. »

M. et Mme Daumas avaient recueilli dans leur maison une pauvre vieille femme aveugle, que les siens avaient abandonnée pendant la guerre et qui, selon toute apparence, n'en avait plus pour longtemps à rester sur cette terre. Elle se montra dès l'abord attentive aux exhortations qui lui furent adressées, et un jour elle vint toute émue exprimer son désir de se donner au Seigneur. Elle se reconnaissait pécheresse devant Dieu et implorait le pardon de ses péchés. Lorsqu'elle eut reçu dans son cœur l'assurance que Dieu l'avait reçue au nombre de ses enfants sa joie fut immense; dans son imagination excitée par un bonheur qu'elle n'avait jamais ressenti, il lui semblait qu'elle était entourée d'une lumière resplendissante. Prière quotidienne du matin, services du dimanche réunion pour les catéchumènes, rien ne fut interrompu pendant ces jours mauvais. L'école fut suivie par des adultes aussi bien que par des enfants.

A l'extrémité sud-ouest du Lessouto nous retrouvons le missionnaire Cochet dans la station d'Hébron, fondée depuis quelques années seulement. La politique du major Warden y avait créé un tel état de trouble que la station était à peu près déserte. Quelques familles de métis sont les seules qui aient eu le courage de rester auprès des missionnaires. Une nuit on leur a enlevé tout leur bétail et leurs chevaux ainsi que ceux du missionnaire : les balles pleuvaient sur leurs têtes dans le fragile abri qui leur servait de demeure. L'œuvre missionnaire était donc à peu près nulle dans la station. Le frère Cochet allait dans les forteresses naturelles du pays y porter le message de la bonne nouvelle; il était généralement bien reçu, mais les préoccupations du moment étaient ailleurs : la poli-

tique avait envahi tous les esprits, même les mieux disposés.

Au centre du pays se trouve la station de Bérée. Roseau bien faible encore, la tourmente qui soufflait sur nos églises du Lessouto aurait pu le briser ou le déraciner: Il n'en fut rien. Là, comme ailleurs, l'œuvre fut arrêtée dans sa marche; des chrétiens peu affermis ont succombé aux atteintes de l'ennemi; le paganisme est devenu pendant un moment insolent et frondeur. La durée de l'épreuve a conduit les ouvriers du Seigneur jusqu'aux portes du découragement; mais la foi a repris le dessus. « Je ne sais, écrivait M. Maitin à M. Grandpierre, ce que le Seigneur nous réserve, mais je crois que, si l'orage des passions politiques vient à se calmer une belle œuvre restera à faire dans le Lessouto. En attendant nous devons être reconnaissants de ce que les dispositions des Bassoutos envers nous ne sont plus aussi hostiles qu'elles l'ont été. Nous avons encore toute liberté d'adresser aux âmes qui nous entourent le message de l'Évangile. Il est vrai que nous voyons peu de conversions, mais la Parole de Dieu qui est annoncée est le moyen dont Dieu se sert pour attirer les hommes à Lui. C'est avec joie que je constate que nos dimanches sont mieux suivis que par le passé. »

« Les membres de ma petite église me donnent aussi plus de satisfaction. Désirant connaître l'état de leur vie spirituelle et leur adresser des encouragements, j'ai consacré à chacun d'eux une heure et plus à des entretiens sérieux et à des prières. Chez tous j'ai trouvé des sujets de bénir le Seigneur qui les a gardés au milieu de grandes tentations. Mon cœur fut surtout ému par la vue d'une personne que je n'avais pas fait appeler et que je ne m'attendais guère à voir. Déjà depuis assez longtemps elle était retournée au monde et surtout dans les circons-

tances actuelles j'étais loin de m'attendre à la voir revenir à de meilleurs sentiments. »

Les lignes suivantes, dues à la plume du missionnaire de Morija, sont de nature à nous faire comprendre l'état général de l'œuvre dans cette station, pendant les temps troublés dont nous nous occupons :

« Quant à vos ouvriers, Messieurs, ils poursuivent leurs travaux d'évangélisation par les temps favorables comme par les temps fâcheux, se rappelant avec délices leurs succès passés, comptant aujourd'hui leurs pertes avec douleur, entrevoyant dans l'avenir des difficultés et des combats sans nombre, mais aussi espérant que le Seigneur ne les abandonnera pas entièrement et ne manquera pas de bénir encore leurs humbles efforts. Le paganisme lève haut la tête ; notre voix est souvent étouffée par mille clameurs barbares ; les troupeaux sont affaiblis et découragés. Que faire ? On gémit, on prie, on prêche encore. Je viens de passer sept jours dans les camps, en compagnie de Moshesh et d'un millier de ses sujets qui l'ont accompagné à l'entrevue des hauts-commissaires de la reine d'Angleterre, sur les bords de l'Orange. A ma grande satisfaction, les Bassoutos ne se sont pas livrés aux danses guerrières ni aux ablutions païennes. Soir et matin, j'ai tenu un service religieux, auquel les auditeurs n'ont jamais manqué. A l'issue de ce culte familier, je reprenais, je donnais un conseil ou une consolation, j'enseignais aux indigènes à répéter ou à chanter un cantique, et de temps en temps je ramenais la conversation sur des sujets religieux. »

Nous ne saurions passer sous silence la conversion et le baptême d'un chef important nommé Putleri. Après avoir éprouvé dans son cœur les effets de la grâce divine, ce chef déjà âgé a abandonné à ses fils le gouvernement des villages, qui se rattachaient à son pouvoir et s'est établi à Morija même, afin de jouir davantage des bienfaits de l'instruc-

tion chrétienne. Il rendit à ses concubines leur liberté et sollicita du missionnaire la célébration de son mariage dans l'église. Une expression de douce paix régnait sur la figure de cet ouvrier de la onzième heure.

En parcourant nos différentes stations, nous avons pu constater les effets déplorables de l'agitation générale qui régnait dans le pays ; partout, nous avons vu l'œuvre entravée par des préoccupations politiques, et l'esprit d'autrefois reprendra une nouvelle vie ; mais c'est surtout à Thaba-Bossiou la capitale du Lessouto, le centre des affaires politiques que se sont montrées les conséquences d'un état de choses si contraire à l'avancement du règne de Dieu. Écoutons le missionnaire de Moshesh, M. Casalis ; il va nous dire en termes émus l'état de son église tiraillée en tous sens par des luttes extérieures et par des luttes plus grandes encore, qui partent du dedans : « Nos cœurs sentent le contre-coup de la lutte qui se livre dans le pays où nous vivons. Tous nos projets sont ajournés, à peine osons-nous porter nos pensées à la fin du mois qui commence. Des défections inexplicables nous couvrent de deuil. Des membres du troupeau dont la foi nous paraissait presque à l'abri de toute atteinte, que nous avions vu maintes fois repousser victorieusement les assauts du malin, tombent dans un état de torpeur qui résiste à tous nos efforts. « Nous sommes fatigués, disent-ils et ils se laissent entraîner par le courant. A de tels maux quel remède opposer ? Nul autre sans doute que la prière et la foi. C'est ce que je m'efforce de faire. Renonçant à conjecturer, à raisonner, à comprendre ; résolu de vivre au jour le jour, puisque le Seigneur le veut ainsi, je me suis dit en m'enfermant avec mes chères ouailles dans mon cabinet : Voyons ce que Dieu te dira par leur bouche ; constatons ce que ces enfants en la foi sont à l'heure qu'il est, laissant à leur souverain Maître, le soin de savoir ce qui leur adviendra. »

« Le soulagement que ces heures d'épanchement m'ont procuré a été plus grand que je ne l'avais espéré. Il est juste, Messieurs (du Comité), que vous y participiez puisque vous portez aussi le poids de nos peines et de nos inquiétudes... »

« Priscille... Vous savez ce que j'ai été autrefois, homme et femme tout à la fois, j'ai à déplorer des péchés tels que ceux dont les hommes se rendent coupables et ceux que les femmes commettent. Cependant, l'esprit de Dieu est entré dans l'abominable caverne de mon cœur et y a apporté la lumière. Que j'ai été heureuse quand Il a eu pitié de moi! En moi s'est réalisée cette parole : « Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé. Il y a quelque temps, je me suis sentie faible et chancelante. La vue des malheurs qui nous sont survenus, m'a étonnée. La prière n'avait plus d'humidité dans mon cœur. Cela m'a effrayée, je me suis dit, si je n'y prends garde, le berger intérieur (le Saint-Esprit) va se retirer. J'ai crié à Jésus et il m'a secourue. »

« Quand je mets mon Évangile sous le bras pour venir au culte, je me sens forte et je me dis que, si les hommes sont trompeurs, Dieu demeure le même et ne saurait être vaincu. Ma force est dans le Seigneur seulement; l'homme n'est qu'un fétu que le vent emporte. Nous nous exhortons l'un et l'autre, mon mari et moi; Josué fait la prière du matin et moi celle du soir. »

« Josué, mari de Priscille. Cet homme, la terreur des cannibales, le guerrier le plus vaillant de la tribu, était alors du nombre des chrétiens de Thaba-Bossiou. Moshesh l'avait chargé d'aller intercepter et reconduire dans leurs foyers quelques centaines de jeunes gens partis à son insu pour surprendre une tribu ennemie. Josué réussit à prévenir l'attaque, mais la troupe qu'il ramenait ayant été observée, fut vivement poursuivie dans sa retraite. Résolu

quoi qu'il pût en coûter à prévenir l'effusion du sang, le vieux guerrier défend qu'on réponde au feu de l'ennemi. Un de ses gens tombe de cheval; il va le relever lui-même à travers la fusillade, mais bientôt une balle atteint à la tempe l'infortuné qu'il veut arracher à la mort et qu'il tient dans ses bras. Cet incident n'ébranle aucunement Josué; il continue sa retraite et accomplit sa mission de paix. Voici le résumé de son entretien avec moi: Ce n'est pas nous qui avons cherché le Seigneur, Il est venu de lui-même visiter des corps morts et les vivifier. Pour ma part, je ne sais qu'une chose, c'est que je suis le plus grand des pécheurs parmi les hommes de ma nation et que je n'ai d'espérance qu'en Jésus-Christ qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu. Quant aux mauvais désirs de mon cœur, je n'en vois pas la fin. On a beau posséder, on veut toujours avoir davantage. Je demande à Dieu de m'accorder la mort du juste... »

Puis ce fut au tour de Marthe, une femme remarquable par son intelligence et qui pouvait réciter par cœur les quatre Évangiles. « Je suis encore vivante. Il est des moments où je sens un grand poids sur mon cœur. Mes pensées se font la guerre. L'année dernière, vous le savez, ma récolte a été détruite. J'ai eu la tentation de m'éloigner de la station pour être dans un lieu plus tranquille. On m'a pris mes filles pour leur faire contracter des mariages qui n'avaient pas mon approbation. Tout cela m'agite, mais je crie à Jésus, je pleure à ses pieds et puis, je me souviens de ces paroles de David: Mon âme pourquoi t'abats-tu et pourquoi frémis-tu au dedans de moi? Attends-toi à Dieu, car je le célébrerai encore... »

Voici la bonne, la douce Naomi veuve d'un vivant qui l'a abandonnée, parce qu'elle sert Dieu: « Que nous sommes heureux de pouvoir, nous entretenir avec vous de notre Sauveur! Je n'ai plus d'autre joie. Mon mari n'est

qu'une ombre que je ne saurais suivre ; mes enfants se corrompent et je ne m'en étonne pas, parce qu'ils sont nés d'une grande pécheresse. Je suis bien méchante, mais j'ai obtenu miséricorde. Hélas ! nous nous trompons aisément ; nous lisons dans nos Évangiles, mais le plus souvent, nous n'y voyons que le noir des lettres. Nous piochons le champ, mais nous négligeons d'en briser les mottes et de l'ensemencer. Hier, je lisais le récit de la mort du Sauveur, et je ne pus m'empêcher de frémir en voyant ce méchant Judas venir lui donner un baiser. Ces bâtons, ces épées, ces flambeaux, ces hommes terribles, tout cela c'est moi qui l'ai attiré au Sauveur par mes péchés !...

Terminons ces entretiens par celui de Sylas, un israélite sans fraude, la perle de l'Église de Thaba-Bossiou : « Lors du dernier combat aux environs de Mékuatling, j'ai été obligé, comme les autres, de prendre mon bouclier et mes javelots, mais Dieu a permis que la troupe à laquelle j'appartiens fit partie de l'arrière-garde. Je n'ai donc point combattu, et, lorsque j'ai vu les morts dans la plaine, mon cœur en a été bouleversé. J'ai rencontré un de mes compatriotes, au moment où il allait expirer. Il tâchait de repousser, avec sa main, ses entrailles, qui lui sortaient par une large blessure. Je l'ai exhorté à regarder au Sauveur. En rentrant chez moi, je me suis trouvé triste et froid, dégoûté de tout. J'ai eu recours à la prière et à la lecture du livre des Proverbes de Salomon. Après quelques jours, mon âme s'est remise, et j'ai retrouvé la paix. Maintenant je vais comme à l'ordinaire, me confiant au Seigneur. »

Si nous devions juger l'église de Thaba-Bossiou par les quelques entretiens que nous venons de rapporter et par ceux que nous supprimons, notre jugement ne pourrait être que favorable. Tous les sentiments exprimés par ces chrétiens d'hier dénotent une profonde expérience de vie

chrétienne. Mais le nombre des tombés sur le chemin de la vie chrétienne était tel, que l'âme du missionnaire en était tout ébranlée.

Un événement fâcheux survenu à cette époque à un missionnaire wesleyen de Mparané, M. Daniel, faillit coûter la vie à M. Lautré, le médecin missionnaire de notre Société. A la suite d'un différend que M. Daniel eut avec un indigène, celui-ci qui, sans que le missionnaire le sût, ne jouissait pas toujours de son bon sens, saisit brusquement son assagaie et le lui plongea dans la poitrine un peu à gauche du cœur. L'arme pénétra à 17 ou 18 centimètres de profondeur dans le poumon. Malheureusement l'auteur de cette blessure se trouvait être un sujet de Moshesh et malicieusement les Mantatis, ennemis naturels des Bassoutos, l'en rendirent responsable. On ne manqua pas de dire que Moshesh avait envoyé un de ses sujets pour tuer le missionnaire de Sékonyela.

Pendant que la famille du missionnaire donnait les premiers soins à son chef défaillant, les Mantatis se jetèrent sur l'auteur de l'attentat et le traînèrent à l'écart pour lui donner la mort. Aussitôt qu'elle en fut informée, Mme Daniel se hâta d'intervenir en sa faveur, mais il était déjà trop tard.

Dès que l'accident fut arrivé, Mme Daniel songea à faire venir de Thaba-Bossiou, situé à plus de 60 kilomètres de Mparane, le Dr Lautré qui, maintes fois déjà, leur avait fait des visites médicales. Sékonyela opposa à ce projet une résistance formidable, et il n'y consentit que lorsque Mme Daniel lui eut dit que, s'il s'y opposait encore, elle ferait atteler son wagon et conduirait elle-même son mari à Thaba-Bossiou.

« A mon arrivée, dit le Dr Lautré, beaucoup de Mantatis se rassemblaient dans la station, et l'un des frères de Sékonyela, celui-là même qui avait mis le plus d'acharne-

ment à faire périr l'auteur de l'attentat, m'aborda d'un air farouche. Il me défendit avec colère d'entrer dans la chambre du patient. Voyant qu'après une réponse pleine de douceur, je suivais Mme Daniel dans la pièce qu'il m'interdisait, il s'y rendit lui-même et voulut m'empêcher d'arriver jusqu'au lit de M. Daniel.

« Beaucoup de gens étaient réunis dans la maison missionnaire, mais la voix du frère de Sékonyela couvrait toutes les autres ; elle se fatiguait à me prodiguer des injures. Ce fut en vain que Mme Daniel s'efforça de le faire taire. Le but de cet homme était évidemment de m'entraîner à prononcer quelque parole qui pût lui servir de prétexte pour me faire un mauvais parti. Un instant même je le vis prêt à fondre sur moi. Je dois dire que, parmi les personnes présentes, il s'en trouvait de mieux disposées en ma faveur, sans parler des chrétiens dont quelques-uns assistaient sans doute à cette scène. »

« Malgré tous ces obstacles, je parvins à donner à M. Daniel les soins que son état me parut réclamer, et je passais auprès de lui toute une semaine, durant laquelle j'ai appris depuis, que l'on avait eu de vives inquiétudes à mon sujet. Chacun pensa que si le missionnaire Daniel venait à mourir, je ne lui survivrais pas longtemps. »

Nous venons de parcourir une étape fatigante de l'histoire de notre mission en Afrique. La guerre apportée par le gouverneur anglais dans le pays de Moshesh, a pourtant mis fin pour un temps, à un état d'anarchie indescriptible. Le roi des Bassoutos devenu puissant, grâce à l'influence du christianisme était le point de mire des blancs et des noirs. La situation à lui faite par la proclamation de la souveraineté était insupportable. Les faibles s'adressaient à lui pour obtenir justice de déprédations exercées à son insu ; les forts le menaçaient sans cesse comme s'il dépendait d'eux de le châtier et de l'humilier.

Les griefs des uns et des autres auraient rempli des volumes. Le coup de foudre dont les échos retentissants ont failli ébranler notre belle mission du Lessouto, ont éclairci l'horizon politique pour un temps. *Le chien avait dit* Moshesh au général Cathcart, *montre les dents quand on le frappe.* Le chien n'avait pas seulement montré les dents, il avait mordu. La bataille de Bérée et de Thaba-Bossiou fut donc une leçon pour tous. Elle apprit aux Bassoutos à se mesurer avec un corps de troupes régulier, ce qui pouvait les enorgueillir ; mais ils eurent assez de sagesse et de clairvoyance pour reconnaître la supériorité du peuple anglais. Ces derniers ont appris qu'on est tenu d'être juste même envers des tribus barbares. Quant à ces fractions de tribus qui, sous l'égide du major Warden, harcelaient constamment les Bassoutos, elles furent les premières à profiter de la leçon. La paix conclue fut donc un événement heureux pour tous, mais les missionnaires qui, plus que d'autres pouvaient mesurer l'étendue du danger qu'avait fait courir à notre œuvre cet état de confusion, en furent doublement heureux. L'œuvre avait souffert, mais elle subsistait encore ; le navire avait failli sombrer, il avait de graves avaries, mais il flottait de nouveau. Que d'actions de grâces s'élevèrent au ciel pour une telle délivrance !

Les épreuves successives qui, de 1848 à 1852 fondirent sur la mission du Lessouto, provoquèrent en Europe une bien vive sympathie en faveur des ouvriers à l'œuvre et de leurs troupeaux. Le comité, préoccupé des besoins urgents qui pourraient se manifester avant longtemps, soit au Lessouto, soit ailleurs, lança un appel à la jeunesse chrétienne de nos églises de langue française, et quinze jeunes gens s'offrirent en réponse à cet appel. Quatre d'entre eux furent admis à l'épreuve, et placés dans des établissements pour y faire des études en vue de la

carrière missionnaire. Car la Maison des missions était encore fermée et ne devait se rouvrir que quatre ans plus tard !

Cependant à l'assemblée générale des missions de l'année 1853, deux orateurs sympathiques à l'œuvre, M. F. Monod et Aug. Bost demandèrent avec instance qu'on s'occupât sans retard de préparer de nouveaux missionnaires. L'un d'eux exprima le regret que la maison des Missions ait été fermée, ce qui d'après lui avait causé de l'incertitude dans les églises et aussi un arrêt dans la sympathie pour l'œuvre des missions. Il termina son discours en disant : « Je ne formule pas de vœu positif pour la réouverture de la maison des Missions, mais je recommande aussi vivement que possible, cet objet à la sollicitude du comité et de l'assemblée. »

Avant la prière de clôture, un membre du comité demanda la parole pour *appeler particulièrement la sollicitude de l'assemblée sur la personne de Moshesh, le roi des Bassoutos*. Le président s'associa à ce vœu de même que l'assemblée tout entière ; de plus il annonça, qu'une lettre lui avait été écrite et, d'après les missionnaires, cette lettre avait produit sur lui une bonne impression.

Nos lecteurs nous permettront de leur rappeler que la mission française possédait, depuis plusieurs années déjà, une imprimerie à Beerséba. M. Ludorf, aide-missionnaire imprimeur, y travailla pendant quelques années, et dota la mission des quatre Évangiles et du livre des actes traduits en sessouto par MM. Rolland et Casalis. Il imprima aussi un recueil de cantiques et différents livres employés dans les écoles. L'accident qui lui survint au bras, le porta à croire que désormais il n'aurait plus assez de force pour imprimer et comme ses aspirations le portaient à devenir missionnaire, et que ses désirs ne pourraient pas se réaliser aussi longtemps qu'il serait au service de notre société, il

la quitta. Il se mit en rapport avec la Société des missions wesleyennes, fut consacré, et fournit une assez longue carrière pendant laquelle il a beaucoup travaillé. Cet homme était pieux, avait des dons particuliers pour les langues indigènes, et comme tel il aurait pu faire beaucoup plus qu'il n'a fait. Mais il était mal équilibré et son imagination lui a joué plus d'un mauvais tour.

Peu après, un ancien élève de la maison des Missions de Paris, M. B. Schuh, qui, à la fermeture de cet établissement était entré au service d'une mission hollandaise et avait passé deux ans à Java, manifestait le désir de rentrer au service dę la Société de Paris, ce qui lui fut accordé. M. Schuh, avant de faire des études pour être missionnaire, était ouvrier typographe ; et c'est à titre de missionnaire imprimeur qu'il renoua des relations avec la société. Il se mit à l'œuvre et reprit l'impression du N. T. là, où M. Ludorf l'avait laissée. On eut donc la joie, au Lessouto, de posséder un N. T. complet, relié en peau.

Monsieur Schuh crut que sa mission n'allait pas plus loin ; il refusa net d'entreprendre l'impression de l'Ancien Testament et comme il avait peu de dons pour la carrière missionnaire proprement dite, et que ses rapports étaient difficiles avec les autres membres de la mission, on se sépara ; il revint en Europe avec sa famille.

La santé de M. Bisseux avait déjà reçu quelques atteintes, et ce frère qui, depuis 23 ans avait travaillé sans relâche à l'évangélisation des esclaves affranchis, éprouvait le besoin de prendre quelque repos. La conférence lui adjoignit M. D. Keck qui travaillait de concert avec M. Rolland à Beerséba, depuis l'abandon de Cana. Il devait n'y rester que six mois, mais il sût s'y faire tellement aimer qu'il y demeura plusieurs années. C'est là, qu'il reçut d'Europe et épousa en secondes noces Mlle Piton qui devait travailler de longues années avec ce fidèle serviteur

de Dieu tant à Wellington qu'à Mabôlela. Ces amis étaient auprès de M. Bisseux quand la compagne de ce dernier lui fut enlevée ; la présence de M. et Mme Keck aidèrent puissamment ce frère à supporter l'amertume d'une telle séparation.

CHAPITRE XX

Célébration du vingtième anniversaire de la mission au Lessouto. — Discours prononcés à cette occasion. — Influence indirecte de l'Évangile. — La conduite de Moshesh vis-à-vis de Sékonyela. — M. Daumas chez le roi des Mantatis. — Moshesh attaque Sékonyela et le défait. — Cérémonie qui précède une guerre. — Recommandation de Moshesh à l'égard des femmes, des enfants et des vieillards. — La santé de M. Daumas exige un voyage en Europe. — M. et Mme Lauga demandent et obtiennent de rentrer en France. — État de santé de M. Casalis; celle de Madame ne s'améliore pas; elle succombe à la maladie. — Ses derniers moments; la cérémonie funèbre. — Discours prononcés sur la tombe. — M. Jousse est appelé à remplacer M. Casalis. — Retraite du Protectorat anglais; formation de la République de l'Orange. — En France, on demande la réouverture de la maison des Missions. — M. Casalis est appelé à la diriger. — Le besoin d'ouvriers est impérieux; la fatigue a gagné tout le corps missionnaire.

Le vingtième anniversaire de la fondation de la mission au Lessouto approchait et les missionnaires crurent devoir profiter de la circonstance pour frapper un bon coup et faire un appel à la conscience de Moshesh et de ses fils. On prépara dans une vaste cour où se traitent ordinairement les affaires du pays une table recouverte d'un grand tapis et un long canapé recouvert de peaux de panthères. Étaient présents outre Moshesh, ses fils, ses conseillers et de nombreux Bassoutos, les missionnaires Arbousset, Casalis, Maitin et Mæder; des circonstances imprévues empêchèrent M. Gossellin de se joindre à ses frères.

Ce fut M. Arbousset qui le premier prit la parole. « Quand ma voix se fit entendre ici pour la première fois, il y a vingt ans, je pris pour sujet le passage suivant :

« N'ayez point de peur; car je vous annonce une grande joie qui sera pour tout le peuple; c'est que le Sauveur Jésus-Christ vous est né. Nous parlions alors par interprète. Vous ne nous compreniez que difficilement. Notre couleur, nos usages vous étaient étrangers. Votre langue, vos mœurs nous étaient également étrangères. Dieu nous a aidés à vous comprendre et à nous faire comprendre de vous. Pour cette faveur disons-lui : Gloire à toi, Seigneur! .....Quand nous arrivâmes dans ces contrées la campagne était jonchée d'ossements humains. Au haut des montagnes quelques petits villages épars; dans ces villages peu ou point d'enfants en bas âge; leurs mères les avaient perdus au milieu des cannibales où s'en étaient elles-mêmes débarrassées pour échapper à la sagaie des ennemis. En fait de troupeaux nous ne vîmes guère que des troupeaux de gnous, de zèbres, de gazelles; des hyènes, des lions, des panthères, des chacals en grand nombre, très peu de gros ou de menu bétail. Ici et là quelques gens affairés, maigres, mal vêtus, tremblant devant une feuille, voyageant très rarement, toujours par bandes et durant les nuits les plus obscures.

« A la vue de tant de misères trois hommes tombèrent sur leurs genoux. Ils prièrent pour vous ce Dieu tout-puissant et tout bon que vous ne connaissiez point. Il a eu compassion de vous, gloire à son nom!

« Les Manoa, les Cléopas, les Théophile, les Adam-Libé sont décédés dans la foi à une vie à venir éternelle et bien heureuse, dont vos pères n'avaient point connaissance.

« .....Et quant à vous, Moshesh, permettez-moi de vous adresser trois paroles sérieuses avant de m'asseoir. Dieu vous a mis à la tête d'une tribu à laquelle vous pouvez faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal. Dans vos jugements faites que la justice tressaille de joie. Ne

laissez pas le crime et les déprédations impunis autant que vous l'avez fait jusqu'ici. Pour ce qui tient à la religion, allez droit à sa porte d'un pas moins irrésolu, avec un cœur plus intègre. Trop longtemps déjà je vous ai vu clocher des deux côtés, d'une main soutenir la religion de Christ, de l'autre le paganisme. Vous décorez secrètement ce plan du nom de sagesse. Cette sagesse vous perd et perd votre peuple. Écoutez ce que vous dit la Bible et votre conscience. Il y va de votre salut éternel. Quand nous arrivâmes à Thaba-Bossiou sur cette montagne nous trouvâmes un guet que vous appeliez Ramayoang. Il faisait fidèlement sa ronde pendant la nuit et veillait à ce que personne, à ce qu'aucune bête ne tombât de la montagne. Veillez de même à la tranquillité, au bonheur du peuple confié à vos soins. »

Lorsque M. Arbousset eut cessé de parler, M. Casalis se leva et dit : « Moshesh, et vous tous qui m'écoutez, je rends grâces à Dieu de ce qu'Il vous a supportés et bénis pendant les vingt dernières années. Vingt ans, c'est beaucoup. N'y a-t-il pas ici quelqu'un qui soit né l'année où nous arrivâmes? Qu'il se lève afin que nous voyions sa taille. » On répond : « Oui, voilà Mayara, fils de Moshesh; il tetait encore quand vous arrivâtes. » En effet. « Eh bien, c'est un homme! Et savez-vous que pendant ces vingt ans la mort a fait bien des ravages! Je ne vous en donnerai qu'une preuve prise dans ma propre famille. La mort, pendant ce laps de temps, m'a ravi mon père, ma mère, trois oncles, deux tantes, dix cousins ou cousines. D'où vient donc que nous soyons encore debout? D'où vient que Moshesh soit encore là devant moi, le même à peu près que lorsque je le vis pour la première fois, à l'exception de quelques poils gris que j'aperçois dans sa barbe? Pourquoi ses fils que j'ai vus l'autre jour tremblant devant le canon des Anglais sont-ils tranquillement assis avec nous

dans ce moment? C'est parce que Dieu a dit: Comme je vis, je ne prends point plaisir à la mort du pécheur, mais plutôt à ce qu'il se détourne de son train et qu'il vive..... Je le crains cependant, ces jours de grâce vont être suivis de jours de colère. Je dois vous le dire, parce que je ne saurais vous mentir ni taire ce qui seul peut vous sauver..... Dieu vous a conservés au milieu des sagaies des Zoulous, des pièges des cannibales, des canons des blancs et vous oubliez Dieu! Vous profitez des délivrances qu'Il vous accorde pour augmenter le nombre de vos concubines, rétablir le culte de vos ancêtres, les pratiques superstitieuses! Contents de rejeter sur d'autres peuples la faute de guerres qui vous démoralisent, vous oubliez vos propres torts, vous laissez le vol impuni et vous semblez ne plus savoir que la justice seule peut établir une nation.

«.....Nous avons tout quitté pour vous et il ne nous est jamais venu à la pensée de vous abandonner; mais si vous ne changez de conduite, je vois clairement que c'est vous qui allez nous chasser.» — «Vous chasser?..... direz-vous..... — Oui, nous chasser... La chose est déjà commencée. Les temples n'ont plus de porte d'entrée, il n'y a de porte que pour en sortir. Or, je vous le déclare, le jour où nous n'aurions plus d'auditeurs, nous nous en irions!..... Si je vous aimais moins, je ne vous parlerais pas avec cette franchise. Nous sommes venus aujourd'hui, mes frères et moi, vous chercher au nom du Seigneur. Suivez-nous, retournons tous ensemble à la maison de Dieu.»

Après M. Casalis, MM. Maitin et Mæder prirent successivement la parole, de même que Paul Mopeli et Tsiamé, deux frères de Moshesh, qui avaient fait naufrage quant à la foi. Nous regrettons de ne pas transcrire ici leurs discours, mais il faut abréger. Laissons la parole à David Massoupa, fils de Moshesh, qui lui aussi s'était éloigné du bon chemin.

Massoupa : « Qu'ai-je entendu? Missionnaires, qu'avez-vous dit?..... Mes pères ne nous abandonnez pas. Où iriez-vous? Vous n'avez plus d'autre patrie que la nôtre. C'est ici que vous devez mourir et être enterrés. »

M. Arbousset l'interrompant : « A quoi bon si vous ne vous amendez pas. »

Massoupa : « Missionnaires, votre foi faiblirait-elle aussi? Douteriez-vous de la puissance de l'Évangile?..... Voyez une cognée tout ébréchée, dont on ne peut plus se servir, on ne la jette pas, on la porte au forgeron qui la remet au feu, la ramollit, lui donne quelques coups de marteau et la met en état de servir. »

M. Casalis l'interrompant : « C'est juste, je ne demande que cela, cognée ébréchée, viens à moi et nous verrons qui se fatiguera le premier de toi ou du forgeron. »

Massoupa : « Ne pensez pas que nous ayons cessé de vous apprécier..... Je n'ai pas oublié que MM. Casalis et Dyke m'ont élevé, que M. Arbousset m'a conduit au Cap et m'a ramené et que, lorsqu'à bord du navire quelqu'un voulut me maltraiter, mon pasteur l'arrêta en disant : « Qu'allez-vous faire? Ce noir est mon enfant. »

Tsiou, un relaps qui avait entièrement rompu avec la religion, ne dit que ces quelques mots : « Que peuvent bien signifier nos discours? Nous sommes des pierres écroulées! Que les chrétiens encore fidèles qui se trouvent ici parlent; eux seuls ont le droit de le faire. »

Ce qui inspira le discours suivant, prononcé par Setlopo, un homme peu versé dans la connaissance du christianisme, mais qui ne manquait pas de bons sens :

« Tsiou a raison. Ce n'est guère à lui et à ses pareils, de nous vanter ici les enseignements des missionnaires. » Se tournant alors vers les missionnaires : « Vous ne nous avez dit que de bonnes choses et ne nous avez fait que du bien ; persévérez. Quant à ces jeunes pervertis, vous les

avez flagellés comme il faut; ils le méritaient. Ils ont senti vos reproches. Ne pensez pas qu'il n'y ait plus d'espoir. On ira vous écouter encore. »

La nuit approchait. Jusqu'ici, Moshesh, d'après la coutume qui veut que le chef parle le dernier, avait gardé le silence. Son tour de parler était venu, et chacun de prêter une oreille attentive. Voyant non loin de là un groupe de femmes, il les interpelle en disant : « Serez-vous donc toujours la cause de notre ruine et ne nous aiderez-vous pas à réparer le mal que vous nous faites faire? C'est vous qui êtes le champ dans lequel croissent les peuples. Nous sommes ce que nos mères nous ont faits. L'influence de l'homme sur l'enfant est bien petite. »

Après ce préambule qui renferme une vérité profonde et étendue, Moshesh pria un des missionnaires de lui lire un passage du Nouveau Testament. « Voilà du sessouto, dit Moshesh à ses sujets. C'est notre langue. Ce livre parle comme nous. Ce langage qui nous appartient, qui l'a pris et mis dans notre livre? Nos missionnaires!... S'en iront-ils et l'emporteront-ils avec eux? Aujourd'hui, je n'ai pas été loué. On m'a reproché d'être indécis dans mes voies. A qui la faute? Vous ne m'aidez pas à remplir mes engagements. C'est moi qui ai reçu les missionnaires et qui les ai priés de rester auprès de nous. Ils me tiennent responsable de votre conduite à leur égard. Cependant, moi, je vais au culte; je n'ai jamais cessé d'y aller, mais j'y vais seul. Une légende bien connue dans notre pays rapporte qu'autrefois certains voyageurs, obligés de passer la nuit dans une caverne qui menaçait ruine, décidèrent que quelques-uns d'entre eux soutiendraient la voûte pendant que la bande dormirait et qu'ils auraient soin d'avertir lorsqu'ils seraient fatigués, afin qu'on les soulageât. Je suis seul à soutenir la voûte; personne ne m'aide et ne se soucie de savoir si je suis fatigué. Toi, mon fils David, tu

prétends que tu désires avoir un missionnaire dans ta ville!... Mensonge! Il y a ici des missionnaires que tu n'écoutes pas; en écouteras-tu un autre ailleurs? Non, tu as fait un dieu de ma mère. Tu la pries de te purifier, de te donner des charmes qui te préservent du mal dans les combats. Si tu ne vas pas à la prière avec moi, c'est que tu préfères rester dans ma ville pour la souiller quand je suis absent. M. Arbousset me dit que je suis le Ramayoang de la tribu. M'écoute-t-on quand je parle? Missionnaires, ne vous fatiguez point. Que deviendrions-nous sans votre secours? Retournons tous à la maison de prière. »

Ce premier jubilé fut clos par une prière en vue de demander au Seigneur de bénir les efforts tentés par les missionnaires, pour ramener la tribu à fréquenter le culte divin.

Qu'on nous pardonne la prolixité de ce récit. Nous avons tenu à ne pas trop l'abréger d'abord, à cause de l'intérêt que présente une telle assemblée, mais aussi à cause du rôle qu'y a joué M. Casalis. C'est peut-être la dernière grande assemblée à laquelle il a pris part et nous avons tenu à montrer la place qu'il occupait dans le cœur des Bassoutos, au moment où des événements graves allaient bientôt le ramener dans sa patrie.

Quelques semaines après, M. Casalis écrivait que cette réunion avait eu pour résultat de ramener du monde au temple, voire même des fils de Moshesh; mais chacun a pu comprendre par la nature des discours prononcés par les missionnaires et les chefs indigènes, qu'à Thaba-Bossiou plus qu'ailleurs, le mal était grand.

L'Évangile, qui dans ces temps troublés avait été arrêté dans sa marche, surtout dans la capitale du pays, exerçait cependant une influence bénie sur la tribu et sur son chef. Les chrétiens, quoique peu nombreux, avaient eu maintes occasions de montrer par leur conduite l'excellence de leur

foi. La recrudescence des mœurs païennes avait pour un temps presque vidé les temples; et cependant, cet Évangile auquel on refusait de se soumettre, exerçait déjà son pouvoir sur ceux qui étaient rebelles à ses enseignements. Cela s'est vu surtout dans la guerre que fit Moshesh à Sékonyela, le chef des Mantatis.

Ce chef, on s'en souvient, avait été traité généreusement par Moshesh à la suite d'une guerre où le roi des Bassoutos aurait pu l'anéantir complètement. Il avait respecté son pouvoir, lui avait laissé la libre jouissance du pays qu'il habitait et qui de mémoire d'homme appartenait aux Bassoutos. Mais à peine Sékonyela avait-il eu le temps de se refaire un peu, que déjà il montrait ses dispositions belliqueuses. Une occasion de montrer sa haine contre les Bassoutos et leur chef se présenta. Ce fut le jour où le missionnaire wesleyen Daniel fut blessé par un Mossouto, à moitié privé de sa raison. A partir de ce moment, Sékonyela n'a pas laissé échapper une occasion de se venger de sa défaite. Il feignait de croire que Moshesh était l'instigateur du coup d'assagaie, qui avait transpercé son missionnaire ; le Dr Lautré n'a échappé à la fureur des sujets de Sékonyela que par une intervention divine. Peu après, ce roi vindicatif attaqua une station missionnaire dans le pays de Moshesh et menaçait de détruire Mékuatling. De concert avec un chef koranna, qui vivait non loin de cette dernière station, Sékonyela se livra au vagabondage le plus effronté. La sécurité n'existait plus sur la frontière ; chaque nuit on s'attendait à être inquiété par ces fiers Mantatis dont l'origine zouloue leur valait la réputation d'être des hommes altérés de sang.

Le missionnaire Daumas avait eu à souffrir du voisinage d'un tel peuple et les gens de la station aussi. Une nuit, tous les chevaux de la station furent volés, y compris ceux du missionnaire. Sékonyela ne l'ignorait pas. Il fit dire à

M. Daumas de se rendre auprès de lui et qu'il lui rendrait ses chevaux.

Quand les gens de Mékuatling virent leur missionnaire se mettre en route, accompagné seulement par un jeune homme, ils furent saisis d'un mouvement de crainte. Avant d'arriver à la cour du sanguinaire chef des Mantatis, quelques chrétiens s'approchèrent d'eux et leur dirent: « Vous vous rendez parmi les lions, mais Dieu vous gardera de tout mal. »

Frappé de ces paroles, M. Daumas crut devoir se retirer à l'écart pour s'y recueillir par la prière; la lecture des versets 8 à 28 du Psaume LV eut pour effet de fortifier sa foi et de bannir toute crainte.

Sékonyela reçut M. Daumas d'une manière convenable et lui rendit ses chevaux moins un. Ce dernier était à paître; quand il vit son ancien maître et des chevaux de la station, il les reconnut et plein de joie se mit à les suivre. M. Daumas fut moins heureux pour les chevaux de ses paroissiens; on ne lui en rendit pas un.

Pendant les quelques heures que M. Daumas passa au milieu des Mantatis, ces derniers lui volèrent dans sa valise quelques vêtements de rechange, une redingote et un foulard.

Après avoir souffert pendant plus d'une année la conduite de Sékonyela, Moshesh résolut d'en finir avec un homme qui entretenait une agitation continuelle dans le pays. M. Casalis écrivait peu après: « La montagne de Sékonyela a été prise d'assaut. L'héritier de ce chef, trois de ses frères et un grand nombre de gens ont été tués. Les Mantatis n'existent plus comme peuple. »

La conduite de Moshesh dans cette guerre, révéla une fois de plus la noblesse de sa nature en même temps qu'elle donne la mesure de l'influence de l'enseignement chrétien subie peut-être à son insu par cet homme remar-

quable. Le récit de la campagne nous a été conservé par Élia, un membre de l'église de Morija ; c'est à ce récit que nous allons faire quelques emprunts qui nous semblent mériter de ne pas tomber dans l'oubli.

La vérité nous oblige à reconnaître que Moshesh, dans les circonstances graves et difficiles, était lié, comme chef, à se soumettre à des coutumes païennes, qu'une foi personnelle et vivante lui eut fait rejeter. La veille du départ pour le camp, un prêtre de la guerre s'était présenté devant lui, et, après avoir consulté ses osselets divinatoires, lui avait assuré une victoire complète sur son ennemi ; une espèce de pythonisse lui avait dit : « Pars, va t'asseoir sur la roche qui domine Mérabeng ». Un dernier devoir restait à remplir ; il se rendit chez son père Mokhatchane se renferma avec lui au fond d'une hutte, recueillit religieusement ses paroles, et reçut de sa main la purification.

Il est pénible, après cela, de voir et d'entendre le même homme proclamer devant son peuple en armes, que c'est Dieu qui le conduit et le protège ; mais ce genre d'inconséquence se retrouve souvent chez des hommes mal éclairés ou ambitieux et qui aiment à se servir de tout ce qui peut les élever aux yeux des autres hommes.

Si cette duplicité de cœur rabaisse Moshesh dans l'esprit de ceux qui l'aiment, il n'en est pas de même de sa conduite si parfaitement humaine, même en temps de guerre. Écoutons-le, la veille du jour, où son armée allait attaquer sur dix points à la fois le terrible Sékonyela : « Mes compagnons d'armes ! Voici le combat que vous m'avez demandé depuis si longtemps. Hommes du Lessouto, voici la limite que nous fit jadis Sékonyela dans notre pays. Les eaux de la Poutsiatsana sont là, devant vous ; étanchez votre soif à ces eaux que nous a ravies le fils de Mokocho. D'en haut, Dieu nous voit et nous protège. J'ai dit à l'église, j'ai dit au représentant des Anglais dans ce

pays que j'allais tirer vengeance des insultes du Mantatis. Ne m'avait-il pas juré sa foi l'an passé? Il a manqué à sa foi. N'ai-je pas épargné ses troupeaux? Il a pris les miens. C'est lui qui, jadis, nous tint assiégés à Bouta-Bouté. Je voulais lui pardonner le mal qu'il nous fit alors; mais il me défie de lui faire ce bien-là. Je voulais que le pays ressemblât à un bœuf à deux cornes, je voulais qu'il eut deux chefs. Le pays n'en ayant qu'un, ce serait un bœuf camus...

«... Les femmes et les enfants seront respectés, comme les miens propres; vous les ferez prisonniers... »

Après la bataille, Moshesh se rendit en personne à Mérabeng, l'ancienne résidence de Sékonyela. Il n'y restait plus que Letlala, oncle maternel du roi des Mantatis qui, en se présentant devant son vainqueur, lui dit: « Mon seigneur, j'ai longtemps vécu, fais-moi mettre à mort. » Non mon père, lui dit Moshesh, nous ne tuons pas les vieillards; tu vivras. « Mais la vie m'est à charge, mes fils ne sont plus, détruis-moi aussi. » Moshesh: « Je ne peux, seigneur, t'accorder cette requête; aie un plus noble courage que celui de savoir mourir, vis encore. »

Depuis 21 ans que la mission française était fondée au Lessouto, les missionnaires avaient soutenu des luttes incessantes qui les avaient cruellement éprouvés dans leur santé. La lutte, quand elle se prolonge, produit un état nerveux, une lassitude telle, que la constitution la plus robuste y succomberait, si on ne se hâtait d'y apporter le seul remède connu, le repos, dans l'éloignement du théâtre de nos fatigues. M. Daumas, qui, depuis son établissement à Mékuatling, avait vécu dans un milieu sans cesse troublé par les Korannas et les Mantatis, éprouva le besoin d'un changement de scène. Le comité l'autorisa à faire un voyage à la ville du Cap. Après y avoir fait un assez court séjour, les médecins lui dirent qu'une condition de son

rétablissement était son retour en Europe. A la même époque, M. et Me Lauga, qui avaient travaillé à Béthulie, à Motito et à Carmel avec M. P. Lemue, se crurent assez fatigués pour demander au comité leur retour définitif en France; Ce qui leur fut accordé. La conférence rappela M. Keck, qui était allé au secours de M. Bisseux à Wellington, pour remplacer pendant son absence M. Daumas à Mékuatling.

M. Casalis, sans être malade, avait beaucoup souffert depuis son retour de France. La politique du pays, non moins que les affaires de l'Église, avaient produit en lui un ébranlement nerveux très grand. La moindre émotion produisait chez lui un tremblement nerveux des plus pénibles. Il était jeune encore, mais la lutte l'avait vieilli et les ressorts de la vie s'étaient tellement détendus que tout acte énergique lui répugnait.

Quant à la santé de Mme Casalis elle avait eu des alternatives de bon et de mauvais depuis son retour au Lessouto. A l'époque où nous sommes arrivés, son influence morale et religieuse était grande encore sur son entourage, mais son ministère actif avait pris fin. Un voyage dans le bas Lessouto fut entrepris dans le but d'améliorer une santé si compromise par le travail, par la lutte, par la maladie; mais le résulat ne devait pas répondre à l'attente de M. Casalis; il rentra à Thaba-Bossiou sans avoir trouvé pour sa chère compagne ce qu'il lui souhaitait, la santé.

Le 6 du mois de juin 1854 M. Casalis écrivait au comité: « L'état de ma femme est loin de s'améliorer et me donne les plus vives inquiétudes. »

Hélas! douze jours plus tard la digne compagne de M. Casalis rendait le dernier soupir à Morija où elle se trouvait depuis trois semaines seulement!

Notre sœur qu'un abcès dans un poumon minait sourde-

ment avait fortement exprimé le désir de visiter la famille Arbousset, plongée dans le deuil par la perte récente d'un enfant de quatre ans. Peut-être aussi sentait-elle approcher le moment où son mari aurait besoin du concours de frères en la foi pour le soutenir dans une épreuve dont elle prévoyait l'issue à courte échéance. Le dernier dimanche qu'elle passa à Thaba-Bossiou, le théâtre de 18 années de son activité missionnaire, fut un des plus agréables dont elle avait joui depuis longtemps. C'était en mai, c'est-à-dire en automne; le culte se fit en plein air, sous la voûte du ciel qu'éclairait un soleil dont les rayons chaleureux sont fort appréciés à cette époque de l'année. Le chef, Moshesh, selon sa coutume, était descendu de sa montagne avec plusieurs de ses fils pour assister au culte divin. Ce fut le dernier auquel elle prit part.

Le lendemain on se mit en route pour Morija; on dût la descendre du wagon pour éviter le cahotement causé par les inégalités de terrain et les rochers qui se trouvent dans un ravin à la sortie de Thaba-Bossiou. Des femmes pieuses qui l'aimaient tendrement et qui l'accompagnaient avec le sentiment qu'elle ne reviendrait plus, l'aidèrent à marcher ou plutôt la portèrent jusque dans la voiture. On pensait arriver le jour même à Morija, la malade semblait le désirer ardemment; mais en automne les jours sont courts et vu l'état des routes carrossables il eut été imprudent de voyager la nuit. Il fallut donc dételer et se résigner une fois encore à dormir en plein champ. Le soleil répandait encore une douce clarté et avant de disparaître il distribuait avec profusion une chaleur qu'on apprécie d'autant plus qu'elle va faire place à un froid subit. M. Casalis lui avait préparé une couche sur l'herbe desséchée de la prairie; en l'y déposant il l'entendit prononcer ces mots : « Oh! que ce pays est dur! » Elle devait bien souffrir pour qu'elle laissât échapper ces mots qui

ressemblaient à une plainte, elle qui savait souffrir, sans se plaindre jamais !

J'ai hésité un instant à retracer les derniers moments de notre sœur décrits avec tant de simplicité et de candeur chrétienne par M. Casalis dans ses souvenirs.

Cependant je crois devoir à sa mémoire et à l'affection qui me lie à sa famille de reproduire ici le récit d'un événement dont j'ai été le témoin oculaire.

Le voyage de Thaba-Bossiou à Morija s'était effectué sans accident et sans trop de fatigue. La malade éprouva une grande joie de revoir son intime amie Mme Arbousset; elle put même se promener quelque peu dans le jardin en compagnie de ses enfants et appuyée sur le bras de son mari.

Cependant la maladie faisait de grands progrès; une douleur sourde et incessante se faisait sentir aux poumons; des crises nerveuses se reproduisaient avec une fréquence toujours croissante. En dépit des souffrances qui l'accablaient, elle avait toujours un visage calme et souriant. Loin de se laisser abattre par la douleur elle saisissait ou provoquait les occasions de parler de choses édifiantes. Elle aimait à s'entretenir avec son amie de la fidélité de Dieu à leur égard, et rappelait le temps heureux où l'une et l'autre avaient été amenées à la connaissance du Sauveur. Sa mémoire s'était enrichie de cantiques qu'elle répétait comme pour soutenir et fortifier sa foi à l'entrée de la sombre vallée de l'ombre de la mort. Jusqu'au dernier moment elle s'est occupée de ses enfants avec un intérêt très vif. La veille de sa mort elle parut tout heureuse d'avoir pu achever quelques vêtements pour ses chères jeunes filles, qui seraient bientôt privées de leur mère. Laissons à M. Casalis de nous raconter les derniers moments d'une vie qui lui était si chère.

« .....Vers onze heures ses traits prirent soudainement

une expression qui me glaça d'effroi et me fit tomber à genoux devant son lit. Elle comprit ma pensée et me dit avec un ineffable sourire : «Si ceci est la mort, c'est bien doux.» Nous priâmes ensemble et je lui lus le Ps. 34. J'observai qu'elle avait retiré de son sein un médaillon contenant les cheveux de son fils aîné (alors à Paris) et entr'ouvrait souvent la main dans laquelle elle le tenait. «Tu penses à ton fils absent?» lui dis-je. — «Oui, répondit-elle, mais je n'ai pas d'inquiétude à son sujet; il appartient au Seigneur.» Bientôt après elle ajouta : «Tu répéteras de ma part, à tous mes amis, les paroles que prononça ta bienheureuse mère au moment de sa mort : «Dites à mes frères en la foi de se détacher de plus en plus des choses de ce monde : Que Jésus soit leur trésor, le temps est court.»

.....Pendant que je la soutenais dans mes bras je lui dis : «Tu es heureuse, n'est-ce pas?» «Tout est paix, paix parfaite», répliqua-t-elle sans hésiter. Puis, surprise elle-même de jouir de tant de félicité, elle ajouta : «Ce ne serait pas au moins une fausse sécurité?» .....Je lui demandai si elle ne désirerait pas que je lui amenasse les enfants; «ils seront trop affligés, me dit-elle, de me voir dans cet état.» J'allai les chercher. Ses yeux demeurèrent longtemps attachés sur chacun d'eux; puis elle les embrassa en remuant la tête comme si elle eut voulu enfoncer ses lèvres dans leurs joues : «Soyez sages, leur dit-elle; aimez le Seigneur Jésus. Marie, ajouta-t-elle en s'adressant à la dernière, tu seras la petite fille de papa.»

«A huit heures, elle avait encore beaucoup de force; elle pouvait se redresser toute seule sur son lit ; nous pensions qu'elle passerait encore au moins la nuit au milieu de nous. Mais vers neuf heures, le râle de la mort commença. Elle me tendit les bras et ses lèvres déjà glacées, me donnèrent un adieu solennel. Frère Arbousset priait au chevet

du lit. Bientôt lui disait-il, vous serez vêtue d'une longue robe blanche..... Que je n'ai pas achetée, ajouta-t-elle. Ce furent ses dernières paroles ».

Nous devons à la plume d'un témoin oculaire le récit des funérailles de Mme Casalis.

« Une foule nombreuse accourue de tous les côtés s'était réunie silencieuse et recueillie. Le service funèbre fut présidé par M. Arbousset. Lorsque ce frère eut cessé de parler, M. Casalis prononça en présence des restes mortels de la compagne de sa vie, un discours où respiraient toute la douleur de l'époux et toute l'espérance du chrétien. Son émotion à peine contenue, s'était communiquée aux nombreux assistants qui entouraient le cercueil ; elle se manifesta par des sanglots, quand, entouré de ses quatre jeunes enfants, ils prononcèrent tous ensemble ces paroles : Adieu, au revoir dans le ciel.

« M. Dyke, frère de la défunte, dit aussi sur la tombe des paroles de foi propres à démontrer aux assistants que la mort n'est pour les rachetés de Jésus-Christ, qu'un passage qui aboutit à une meilleure vie ».

« Nous vîmes ensuite s'approcher de la tombe, Moshesh, le chef des Bassoutos. Son émotion était visible et ce ne fut pas sans effort qu'il prononça le discours suivant, que j'abrège tout en lui conservant son cachet de simplicité et d'originalité.

« Hommes, femmes, enfants, approchez-vous et recevez instruction. La mort n'est pas chose nouvelle pour nous, mais le spectacle qui s'offre ici à nos yeux est bien nouveau pour nous. Je voudrais retenir mes larmes, mais elles s'échappent involontairement de mes yeux. Je ne sais encore que peu de chose, et pourtant ce tombeau me parle d'une manière puissante. Cette manière d'ensevelir les morts, que vous dit-elle, ô chefs de ce peuple ? Vous, vous déposez vos morts dans la bergerie sous les pieds des bœufs ;

mais pourquoi les assimiler ainsi aux animaux qui périssent? La mère d'Eugène[1] (Ma Eugène) repose là, seule dans un cercueil soigneusement fait et recouvert d'une étoffe, laquelle jetée sur vos épaules, vous servirait d'ornement. Cela nous montre que, pour les croyants, il y a de l'espérance jusque dans la tombe.

« Vous dites que mes ancêtres, Pété, Monaheng sont vos dieux et peut-être qu'après ma mort vous direz aussi que Moshesh est un dieu. Ah ! pourquoi ne pas reconnaître que le Seigneur seul est Dieu ! Ne savez-vous pas qu'une seule semence d'arbre peut en produire une multitude? C'est ainsi que, blancs et noirs procèdent d'un seul Dieu.

« Ce Dieu, ô Molapo ! ô Massoupa ! mes fils, j'espérais que par votre moyen notre peuple parviendrait à le connaître ! (ici l'émotion du chef est à son comble). Mais vous l'avez abandonné et vous me laissez tout seul, moi qui ne connais pas encore la vérité ! Un nageur se jettera-t-il dans un fleuve pour le traverser quand il déborde, s'il ne voit près de lui d'autres nageurs disposés à le suivre ? Le poisson lui-même n'hésitera-t-il pas à traverser la grande mer, s'il est seul ? Qui nous a sauvés dans les guerres que nous avons eu à soutenir ? Sont-ce nos propres armes qui nous ont rendus vainqueurs ? Non, c'est ce Dieu invoqué par nos missionnaires qui nous a gardés et protégés.

« La maison de notre missionnaire, cette maison de laquelle il s'échappait tant de prières en notre faveur, elle est tombée sur lui..... Ici, cependant, il y a quelque chose qui me frappe ; c'est qu'après avoir parlé si souvent sur des tombeaux de personnes qui lui étaient étrangères, notre missionnaire parle aujourd'hui sur le tombeau de sa compagne décédée et comme toujours, il parle de résurrec-

[1] Au Lessouto la femme est appelée d'après le nom de son premier né.

tion et de vie. Mes amis, cela ne ressemble en rien au mensonge.

« Notre mère, avant de mourir, a exprimé la conviction que l'Évangile ne tarderait pas à triompher dans ce pays. Peut-être est-ce une prophétie? et des hauteurs où elle se trouvait alors, elle a pu sans doute voir des choses que nous, nous n'apercevons pas. Notre mère n'a pas écrit des livres, mais elle a laissé des traces à suivre ». Puis se tournant vers M. Casalis, il lui dit: « Aujourd'hui tu es un homme; tu connais toutes les épreuves par lesquelles un homme peut passer et tu seras d'autant plus propre à nous consoler ».

Ainsi que l'avait exprimé Moshesh, la maison du missionnaire de Thaba-Bossiou lui était tombée sur la tête. Cette expression énergique, qui disait à elle seule toute l'étendue du malheur survenu à M. Casalis, soulevait bien des questions, et, en particulier, celle de savoir, s'il pourrait la relever lui-même. De telles questions ne se posent pas, il est vrai, au lendemain du jour où un être bien-aimé a disparu du théâtre de la vie; cependant les exigences de la situation s'imposaient et la conférence, sur les instances de M. Casalis, crut devoir appeler M. Jousse à se rendre à Thaba-Bossiou. La question de l'avenir de M. Casalis était réservée à plus tard; pour le moment, il s'agissait de pourvoir à un poste important.

M. et Mme Jousse avaient été conduits au Lessouto pour des raisons de santé; ils avaient assisté aux derniers moments et à la mort de Mme Casalis. L'importance du poste à remplir, aurait pu faire hésiter M. Jousse à l'accepter; la confiance qui lui fut témoignée par M. Casalis et par la conférence, triomphèrent de toutes ses hésitations, et il accepta.

Nous n'entrerons pas dans le détail des incidents de voyage de M. et Mme Jousse à Motito qui devait durer,

aller et retour, près de six mois; nous passerons aussi sous silence leurs adieux à l'église et à M. Frédoux qui, désormais, serait de nouveau seul à l'œuvre dans ces déserts avoisinant le Kalahari. La séparation fut terrible, et si j'avais bien connu l'intensité des liens qui nous unissaient à ce frère, je me demande si je me serais senti assez fort pour tenter de les briser.

Nous arrivâmes à Thaba-Bossiou le 31 décembre 1854, après avoir voyagé pendant des semaines entières par une pluie incessante, qui ne nous permettait pas toujours d'allumer du feu pour cuire les aliments, et au travers de rivières gonflées par des torrents. Nous étions dans le cœur de l'été, et cependant, chose rare, l'un des pics les plus élevés des Maloutis avait son sommet couvert ou de neige ou de grêle.

Nous avions salué avec un intérêt sympathique la fondation d'un pouvoir nouveau au nord de l'Orange. La souveraineté britannique nous semblait alors devoir protéger le faible contre l'ambition des forts et régler les rapports des blancs avec les noirs.

Malheureusement, les hommes chargés par le gouvernement anglais de le représenter n'ont pas été à la hauteur de leur tâche. La politique peu sage et peu honnête, qui consiste à diviser pour régner, semble avoir été la leur. Ils n'ont jamais réussi à satisfaire les ambitieux, ni à contenter les envieux; ce qu'ils ont fait, ça a été de susciter des guerres injustifiables, après avoir arbitrairement enlevé aux Bassoutos des portions de pays considérables.

L'expérience d'un pouvoir souverain capable d'enrayer l'ambition des Boërs et de maintenir en paix des tribus habituées à vivre continuellement en guerre, n'ayant pas réussi, et ayant, au contraire, attiré au gouvernement anglais des humiliations qui avaient diminué son prestige, ce dernier crut devoir se retirer. Un haut commissaire,

sir Georges Clerk, fut chargé de liquider les affaires. Un gouvernement nouveau fut établi à Bloomfontein, qui prit le titre de : État libre de l'Orange. Il nomma un président et élut une chambre législative. C'est avec ce nouvel État que les Bassoutos auront désormais à compter. La lutte des Africanders contre les Africains va recommencer de nouveau et périodiquement; nous verrons les deux races aux prises, au grand détriment de l'œuvre missionnaire.

Les mauvais effets de cet antagonisme se sont maintes fois manifestés dans le cours des années, dont nous avons déjà retracé l'histoire; il eut aussi pour résultat d'entraver la fondation du séminaire de Carmel, pour lequel on avait appelé M. P. Lemue. En vertu des arrangements pris par le commissaire de la reine, Béthulie et Carmel se trouvaient enclavés dans le nouvel État de l'Orange. Il fallut donc renoncer aux avantages qui auraient pu résulter d'un tel établissement et faire de la résidence de M. Lemue une station missionnaire. Du reste, depuis l'arrivée de ce frère à Carmel, le culte public y avait été célébré soit pour la population de Motito, qui avait suivi son missionnaire, soit pour des Bassoutos au service des fermiers des environs.

Nous devons ajouter, pour être complet, que l'état de trouble continuel dans lequel on vivait depuis quelques années, avait détourné la jeunesse des études sérieuses et empêché l'ouverture du séminaire : les sujets capables et pieux avaient manqué.

En France, une agitation s'était produite autour de la question de la réouverture de la maison des Missions; nous avons déjà vu que des vœux formels avaient été exprimés aux assemblées générales de 1853 par M. A. Bost; deux ans plus tard, le comité décida la réouverture de cet établissement en vue des besoins urgents de la mission. Depuis 1848, M. Grandpierre devenu l'un des pasteurs de l'Oratoire, avait continué ses fonctions de directeur de la

mission. N'était-il pas comme un père pour les générations successives de missionnaires au service de la Société de Paris ! Sur son vœu fortement accentué, il demanda et obtint d'être remplacé par M. Casalis de Thaba-Bossiou.

Nous sommes arrivés à une époque de l'histoire de notre mission au sud de l'Afrique, où les résultats funestes de la fermeture de la maison des Missions vont se montrer dans toute leur rigueur. Les ouvriers à l'œuvre sont fatigués par des luttes vives et incessantes ; il faudrait pouvoir les remplacer pour leur fournir les moyens de reprendre de nouvelles forces, mais les ouvriers font défaut. M. Keck a dû remplacer pour un temps M. Bisseux à Wellington. Il doit maintenant se rendre à Mékuatling pour remplacer M. Daumas qu'une santé délabrée oblige à rentrer dans sa patrie. M. Pellissier, qu'un travail laborieux et incessant, a retenu pendant plus de vingt ans à Béthulie, doit nécessairement prendre un peu de repos indispensable, et personne pour le remplacer. A Bérée comme à Béthesda des besoins de repos se font sentir. Et cela à un moment où l'œuvre semble reprendre partout ! Un appel du comité pour obtenir des ouvriers fut lancé dans le public chrétien ; on n'y répondit que par un profond silence. M. Grandpierre avait bien jugé la situation lorsqu'il disait : « La fermeture de la maison des Missions n'est pas un arrêt, c'est un recul ». Je pourrais ajouter que ses effets désastreux se font sentir jusqu'à ce jour. Le terrain, que les catholiques romains et les ritualistes nous disputent avec tant d'acharnement, aurait dû être occupé par nos ouvriers, il y a trente ans déjà !

La vocation adressée à M. Casalis pour la réouverture de la maison des Missions fut donc un événement heureux, destiné à rattacher le présent au passé et à préparer pour l'avenir les ouvriers dont la Société des missions de Paris avait un si pressant besoin.

CHAPITRE XXI

Un mot sur chacune de nos stations. — Thaba-Bossiou, siège de la vie politique et de la superstition. — Quelques coutumes de cour. — Triste état religieux de l'Église au départ de M. Casalis. — Béerséba. — Causes de sa prospérité. — Béthulie, son état florissant. — Morija ; organisation pour l'évangélisation du pays. — Hébron. — Ce qu'était le missionnaire de cette station. — Premières difficultés. — Béthesda. — Construction d'une chapelle. — Bérée. — Le livre qui parle. — Esaïa Séelé, son voyage dans l'État libre. — Mékuatling. — Témoignage rendu à l'œuvre missionnaire par un magistrat anglais. — Hermon. — Ses progrès rapides. — Départ de M. Casalis pour l'Europe; il prend la direction de la maison des Missions. — Lettre de la conférence à M. Grandpierre. — Départ de M. Coillard.

La station de Thaba-Bossiou, confiée désormais aux soins du missionnaire Jousse, se trouvait au point de vue religieux dans une position comparativement désavantageuse. C'est là que résidait le grand chef du pays, c'est là que se traitaient les grandes affaires politiques et judiciaires. Là se trouvaient aussi les hommes puissants qui avaient contribué à l'élévation de Moshesh, mais qui, moins éclairés que lui, s'efforçaient de maintenir en vigueur les us et coutumes des ancêtres.

En temps ordinaire, le roi des Bassoutos, en relation d'amitié avec les tribus nombreuses qui s'étendaient de la Cafrerie au Zambèse, recevait à Thaba-Bossiou de nombreux ambassadeurs. Leur séjour se prolongeait pendant des mois, et l'habitude ne permettait pas qu'on pût quitter sans y avoir été autorisé par le chef. Bien souvent, ces ambassadeurs qui avaient laissé femmes et enfants à la

maison, demandaient à Moshesh la permission de retourner chez eux ; il avait toujours quelque bonne raison pour les retenir encore auprès de lui.

Ce n'est pas de l'étranger seulement, que Moshesh recevait des envoyés ordinaires et extraordinaires ; il lui en arrivait aussi des quatre coins du Lessouto. Moshesh ne manquait jamais de les amener au temple le dimanche. Il avait une garde-robe bien montée, et à ceux de ses visiteurs qui n'avaient pas de vêtements, il leur en prêtait. Les blancs étaient reçus à la requête du chef chez le missionnaire, à qui on faisait de temps à autre la gracieuseté d'un mouton ou d'un bœuf.

On a pu voir par les discours faits par M. Casalis à l'époque du jubilé bi-décennal, combien l'œuvre spirituelle avait souffert des troubles politiques. On peut s'en faire une idée par la constatation suivante : Le registre de l'église portait à 140 le nombre des baptisés ; en fait, il n'en restait plus que 70, juste la moitié. Tous avaient-ils renié la foi ? Non. Plusieurs avaient suivi le chef Mopéli, lorsqu'il était allé s'établir de l'autre côté du Calédon et avaient continué à vivre chrétiennement ; mais le plus grand nombre étaient de vrais relaps. La paix rétablie, la fête du jubilé, la mort de Mme Casalis, tous ces événements heureux et malheureux contribuèrent à ramener le public à la fréquentation du culte ; et ce qui y contribua puissamment, ce fut la présence continue du chef Moshesh au service divin.

La réouverture de l'école avec 90 élèves contribua pour sa part au raffermissement de l'œuvre. Plusieurs des fils de Moshesh, âgés de 18 à 20 ans, la fréquentent assidûment.

De sorte que, lorsque le frère Casalis nous quitta pour aller commencer une œuvre nouvelle à Paris, il partit avec l'assurance que les jours meilleurs, prédits par sa compagne

au seuil de l'Éternité, commençaient à poindre à l'horizon.

Visitons, sans nous y arrêter bien longtemps, nos autres stations du Lessouto.

Beerséba, contrairement à Thaba-Bossiou, se trouvait loin du centre des affaires politiques et aussi de l'influence païenne, si puissante encore au cœur du pays. Le missionnaire, ayant été le premier habitant de la station, en était considéré comme le chef, et il n'eut supporté sur la station, ni fêtes de la circoncision, ni danses païennes. Ceux des habitants de la station qui n'avaient pas encore été gagnés à la cause de l'Évangile, en étaient réduits à ne pas initier leurs enfants aux rites païens, ou à les envoyer là où l'Évangile n'avait pas encore triomphé de ces coutumes nationales.

La proximité de la petite ville de Smithfield contribua beaucoup au développement de Beerséba. Smithfield avait appartenu naguère à Moshesh ; à la demande de fermiers hollandais, il avait permis qu'on y bâtit un temple, où les Réformés viendraient y entendre leurs *prédicants*. Peu à peu, Smithfield devint un centre de commerce où les Bassoutos de Beerséba apportaient leur maïs, leur sorgho, le froment et la laine de leurs brebis. L'élément civilisateur, peu ou point contrarié par l'élément païen, prit un développement remarquable. La hutte indigène avait complètement disparu ; elle était remplacée par de petites maisons de 10 à 15 mètres de longueur sur 4 à 5 mètres de largeur, sans étage supérieur. Ces maisons divisées en trois compartiments permettaient aux parents de loger leurs enfants seuls, pendant la nuit, les garçons d'un côté, les filles de l'autre. Dans presque toutes ces maisons, il y avait au moins une table et des chaises. L'usage du thé et du café avait remplacé en partie le joala ou bière indigène des Bassoutos, et presque tous mangeaient du pain de froment.

Les vêtements européens avaient avantageusement rem-

placé le costume indigène, L'école de Beerséba, habilement dirigée par Mme Rolland, avait popularisé le travail manuel qui est le partage des femmes, savoir la couture, le blanchissage, la manière de cuire le pain, etc.

L'imprimerie jeta un certain luxe sur la station de Beerséba pendant un temps.

Tous ces progrès en civilisation ont été favorisés sans doute par la position géographique de Beerséba; mais ils ne s'expliquent que par le succès dû à la prédication de l'Évangile. Le missionnaire y était aimé et d'une grande popularité. Et comment ne pas aimer un homme qui connaissait tous ses paroissiens par *leurs noms* souvent multiples, et qui pouvait s'informer auprès des parents de leurs enfants et petits-enfants dont les noms étaient gravés dans sa mémoire! Pour bien des générations encore, le nom de Rolland sera vénéré dans le pays.

Béthulie jouissait en partie des mêmes avantages que Beerséba; il était isolé et loin de tout grand centre païen. Cependant les Batlapis, dont se composait le gros de la population, étaient moins avancés en civilisation. Les maisons à l'européenne y étaient moins nombreuses. Cela peut tenir à ce fait, que leurs huttes plus vastes, mieux bâties et plus aérées que celles des Bassoutos, pouvaient à la rigueur remplacer assez convenablement des maisons en briques ou en pierres.

L'œuvre se poursuivait à Béthulie au milieu d'une population de 3500 âmes. Le chef Lepui et plusieurs de ses fils étaient membres de l'église; la police y était bien faite et le paganisme dans ses manifestations grossières, avait cessé d'exister. Plus d'une fois, les chefs de Béthulie tentèrent d'apporter dans les affaires de l'église, l'appoint de leur autorité; M. Pellissier dut leur résister en face, autrement tous les chrétiens auraient perdu peu à peu le sentiment de leur individualité et de leur responsabilité.

A Morija, l'œuvre du Seigneur se développait entre les mains de son missionnaire, doué d'un esprit organisateur remarquable et d'un zèle ardent. Depuis 1848 déjà, l'évangélisation des villages, appartenant au district de Morija, avait été organisée et se poursuivait sans relâche. Ce n'était pas encore l'annexe actuelle, devenue elle-même un centre d'évangélisation; c'était l'évangélisation itinérante. C'était la mise en pratique de ce principe : évangélisation de tous par tous. En 1848, cette association comptait 99 hommes de bonne volonté; en 1856, une trentaine manquèrent à l'appel qui fut fait dans une assemblée générale; les uns étaient morts, d'autres avaient changé de demeure plusieurs avaient apostasié; dix-sept nouveaux furent admis dans l'association.

Ce mode d'évangélisation était alors le seul possible, parce qu'il était le seul en rapport avec l'état de civilisation du moment. Le commerce était peu développé; à part quelques marchands ambulants qui parcouraient le pays dans leur wagon à bœufs, il n'y avait au Lessouto qu'une grande boutique, située à Morija. Chaque indigène devait donc pourvoir aux nécessités de sa maison dans son propre village; nul ne pouvait compter sur autrui, et ce n'est que plus tard, quand, grâce au commerce, un homme n'était plus exposé à souffrir de la faim, quand il n'avait pas lui-même cultivé la terre, qu'on parvint à déplacer nos Bassoutos pour faire l'œuvre du Seigneur. Ce genre d'évangélisation s'est pratiqué un peu partout, mais nulle part sur une aussi grande échelle qu'à Morija et, je dois le dire, avec autant de succès.

Jusqu'ici, nous avons peu parlé de la station d'Hébron, fondée en 1847, puis abandonnée en 1848 et reprise quelques années plus tard. Sa position à l'extrême frontière sud du pays des Bassoutos en rendait l'œuvre difficile dans les temps de troubles. Elle se trouvait littéralement entre

placé le costume indigène, L'école de Beerséba, habilement dirigée par Mme Rolland, avait popularisé le travail manuel qui est le partage des femmes, savoir la couture, le blanchissage, la manière de cuire le pain, etc.

L'imprimerie jeta un certain luxe sur la station de Beerséba pendant un temps.

Tous ces progrès en civilisation ont été favorisés sans doute par la position géographique de Beerséba ; mais ils ne s'expliquent que par le succès dû à la prédication de l'Évangile. Le missionnaire y était aimé et d'une grande popularité. Et comment ne pas aimer un homme qui connaissait tous ses paroissiens par *leurs noms* souvent multiples, et qui pouvait s'informer auprès des parents de leurs enfants et petits-enfants dont les noms étaient gravés dans sa mémoire ! Pour bien des générations encore, le nom de Rolland sera vénéré dans le pays.

Béthulie jouissait en partie des mêmes avantages que Beerséba ; il était isolé et loin de tout grand centre païen. Cependant les Batlapis, dont se composait le gros de la population, étaient moins avancés en civilisation. Les maisons à l'européenne y étaient moins nombreuses. Cela peut tenir à ce fait, que leurs huttes plus vastes, mieux bâties et plus aérées que celles des Bassoutos, pouvaient à la rigueur remplacer assez convenablement des maisons en briques ou en pierres.

L'œuvre se poursuivait à Béthulie au milieu d'une population de 3500 âmes. Le chef Lepui et plusieurs [illegible] fils étaient membres de l'église ; la police y ét[illegible] et le paganisme dans ses manifestations [illegible] cessé d'exister. Plus d'une fois, les ch[illegible] tèrent d'apporter dans les affaires [illegible] leur autorité ; M. Pellissier dut [illegible] ment tous les chrétiens auraie[illegible] ment de leur individualité et [illegible]

A Morija, l'œuvre du Seigneur se développait entre les mains de son missionnaire, doué d'un esprit organisateur remarquable et d'un zèle ardent. Depuis 1848 déjà, l'évangélisation des villages, appartenant au district de Morija, avait été organisée et se poursuivait sans relâche. Ce n'était pas encore l'annexe actuelle, devenue elle-même un centre d'évangélisation; c'était l'évangélisation itinérante. C'était la mise en pratique de ce principe : évangélisation de tous par tous. En 1848, cette association comptait 99 hommes de bonne volonté; en 1856, une trentaine manquèrent à l'appel qui fut fait dans une assemblée générale; les uns étaient morts, d'autres avaient changé de demeure plusieurs avaient apostasié; dix-sept nouveaux furent admis dans l'association.

Ce mode d'évangélisation était alors le seul possible, parce qu'il était le seul en rapport avec l'état de civilisation du moment. Le commerce était peu développé; à part quelques marchands ambulants qui parcouraient le pays dans leur wagon à bœufs, il n'y avait au Lessouto qu'une grande boutique, située à Morija. Chaque indigène devait donc pourvoir aux nécessités de sa maison dans son propre village; nul ne pouvait compter sur autrui, et ce n'est que plus tard, quand, grâce au commerce, un homme n'était plus exposé à souffrir de la faim, quand il n'avait pas lui-même cultivé la [illegible] qu'on parvint à déplacer nos Bassout[illegible] faire [illegible]u Seigneur. Ce genre d'évangé[illegible]u partout, mais nulle part sur [illegible]'à Morija et, je dois le dire, [illegible]

[illegible] arlé de la station d'Hébron, [illegible]847, [illegible]ée en 1848 et reprise quel[illegible]ition à l'extrême frontière [illegible]ndait l'œuvre difficile dans [illegible] trouvait littéralement entre

placé le costume indigène, L'école de Beerséba, habilement dirigée par Mme Rolland, avait popularisé le travail manuel qui est le partage des femmes, savoir la couture, le blanchissage, la manière de cuire le pain, etc.

L'imprimerie jeta un certain luxe sur la station de Beerséba pendant un temps.

Tous ces progrès en civilisation ont été favorisés sans doute par la position géographique de Beerséba ; mais ils ne s'expliquent que par le succès dû à la prédication de l'Évangile. Le missionnaire y était aimé et d'une grande popularité. Et comment ne pas aimer un homme qui connaissait tous ses paroissiens par *leurs noms* souvent multiples, et qui pouvait s'informer auprès des parents de leurs enfants et petits-enfants dont les noms étaient gravés dans sa mémoire ! Pour bien des générations encore, le nom de Rolland sera vénéré dans le pays.

Béthulie jouissait en partie des mêmes avantages que Beerséba ; il était isolé et loin de tout grand centre païen. Cependant les Batlapis, dont se composait le gros de la population, étaient moins avancés en civilisation. Les maisons à l'européenne y étaient moins nombreuses. Cela peut tenir à ce fait, que leurs huttes plus vastes, mieux bâties et plus aérées que celles des Bassoutos, pouvaient à la rigueur remplacer assez convenablement des maisons en briques ou en pierres.

L'œuvre se poursuivait à Béthulie au milieu d'une population de 3500 âmes. Le chef Lepui et plusieurs de ses fils étaient membres de l'église ; la police y était bien faite et le paganisme dans ses manifestations grossières, avait cessé d'exister. Plus d'une fois, les chefs de Béthulie tentèrent d'apporter dans les affaires de l'église, l'appoint de leur autorité ; M. Pellissier dut leur résister en face, autrement tous les chrétiens auraient perdu peu à peu le sentiment de leur individualité et de leur responsabilité.

A Morija, l'œuvre du Seigneur se développait entre les mains de son missionnaire, doué d'un esprit organisateur remarquable et d'un zèle ardent. Depuis 1848 déjà, l'évangélisation des villages, appartenant au district de Morija, avait été organisée et se poursuivait sans relâche. Ce n'était pas encore l'annexe actuelle, devenue elle-même un centre d'évangélisation; c'était l'évangélisation itinérante. C'était la mise en pratique de ce principe : évangélisation de tous par tous. En 1848, cette association comptait 99 hommes de bonne volonté; en 1856, une trentaine manquèrent à l'appel qui fut fait dans une assemblée générale; les uns étaient morts, d'autres avaient changé de demeure plusieurs avaient apostasié; dix-sept nouveaux furent admis dans l'association.

Ce mode d'évangélisation était alors le seul possible, parce qu'il était le seul en rapport avec l'état de civilisation du moment. Le commerce était peu développé; à part quelques marchands ambulants qui parcouraient le pays dans leur wagon à bœufs, il n'y avait au Lessouto qu'une grande boutique, située à Morija. Chaque indigène devait donc pourvoir aux nécessités de sa maison dans son propre village; nul ne pouvait compter sur autrui, et ce n'est que plus tard, quand, grâce au commerce, un homme n'était plus exposé à souffrir de la faim, quand il n'avait pas lui-même cultivé la terre, qu'on parvint à déplacer nos Bassoutos pour faire l'œuvre du Seigneur. Ce genre d'évangélisation s'est pratiqué un peu partout, mais nulle part sur une aussi grande échelle qu'à Morija et, je dois le dire, avec autant de succès.

Jusqu'ici, nous avons peu parlé de la station d'Hébron, fondée en 1847, puis abandonnée en 1848 et reprise quelques années plus tard. Sa position à l'extrême frontière sud du pays des Bassoutos en rendait l'œuvre difficile dans les temps de troubles. Elle se trouvait littéralement entre

placé le costume indigène, L'école de Beerséba, habilement dirigée par Mme Rolland, avait popularisé le travail manuel qui est le partage des femmes, savoir la couture, le blanchissage, la manière de cuire le pain, etc.

L'imprimerie jeta un certain luxe sur la station de Beerséba pendant un temps.

Tous ces progrès en civilisation ont été favorisés sans doute par la position géographique de Beerséba ; mais ils ne s'expliquent que par le succès dû à la prédication de l'Évangile. Le missionnaire y était aimé et d'une grande popularité. Et comment ne pas aimer un homme qui connaissait tous ses paroissiens par *leurs noms* souvent multiples, et qui pouvait s'informer auprès des parents de leurs enfants et petits-enfants dont les noms étaient gravés dans sa mémoire ! Pour bien des générations encore, le nom de Rolland sera vénéré dans le pays.

Béthulie jouissait en partie des mêmes avantages que Beerséba ; il était isolé et loin de tout grand centre païen. Cependant les Batlapis, dont se composait le gros de la population, étaient moins avancés en civilisation. Les maisons à l'européenne y étaient moins nombreuses. Cela peut tenir à ce fait, que leurs huttes plus vastes, mieux bâties et plus aérées que celles des Bassoutos, pouvaient à la rigueur remplacer assez convenablement des maisons en briques ou en pierres.

L'œuvre se poursuivait à Béthulie au milieu d'une population de 3500 âmes. Le chef Lepui et plusieurs de ses fils étaient membres de l'église ; la police y était bien faite et le paganisme dans ses manifestations grossières, avait cessé d'exister. Plus d'une fois, les chefs de Béthulie tentèrent d'apporter dans les affaires de l'église, l'appoint de leur autorité ; M. Pellissier dut leur résister en face, autrement tous les chrétiens auraient perdu peu à peu le sentiment de leur individualité et de leur responsabilité.

A Morija, l'œuvre du Seigneur se développait entre les mains de son missionnaire, doué d'un esprit organisateur remarquable et d'un zèle ardent. Depuis 1848 déjà, l'évangélisation des villages, appartenant au district de Morija, avait été organisée et se poursuivait sans relâche. Ce n'était pas encore l'annexe actuelle, devenue elle-même un centre d'évangélisation ; c'était l'évangélisation itinérante. C'était la mise en pratique de ce principe : évangélisation de tous par tous. En 1848, cette association comptait 99 hommes de bonne volonté ; en 1856, une trentaine manquèrent à l'appel qui fut fait dans une assemblée générale ; les uns étaient morts, d'autres avaient changé de demeure plusieurs avaient apostasié ; dix-sept nouveaux furent admis dans l'association.

Ce mode d'évangélisation était alors le seul possible, parce qu'il était le seul en rapport avec l'état de civilisation du moment. Le commerce était peu développé ; à part quelques marchands ambulants qui parcouraient le pays dans leur wagon à bœufs, il n'y avait au Lessouto qu'une grande boutique, située à Morija. Chaque indigène devait donc pourvoir aux nécessités de sa maison dans son propre village ; nul ne pouvait compter sur autrui, et ce n'est que plus tard, quand, grâce au commerce, un homme n'était plus exposé à souffrir de la faim, quand il n'avait pas lui-même cultivé la terre, qu'on parvint à déplacer nos Bassoutos pour faire l'œuvre du Seigneur. Ce genre d'évangélisation s'est pratiqué un peu partout, mais nulle part sur une aussi grande échelle qu'à Morija et, je dois le dire, avec autant de succès.

Jusqu'ici, nous avons peu parlé de la station d'Hébron, fondée en 1847, puis abandonnée en 1848 et reprise quelques années plus tard. Sa position à l'extrême frontière sud du pays des Bassoutos en rendait l'œuvre difficile dans les temps de troubles. Elle se trouvait littéralement entre

l'enclume et le marteau. Il y avait par là des populations qui échappaient au contrôle des chefs et qui se livraient souvent au vol de bétail chez leurs voisins, les fermiers. Ces derniers, guère supérieurs aux noirs, se prêtaient souvent à un genre de commerce peu recommandable qui entretenait dans ce quartier-là un état de trouble et d'agitation peu propre au développement d'une œuvre chrétienne. Il y avait des fermiers, Sir G. Grey, le gouverneur du Cap, l'a reconnu, qui récelaient du bétail et se chargeaient de son écoulement. Le bétail volé chez les Bassoutos, les chevaux surtout, étaient envoyés pour y être vendus chez les blancs, et les chevaux volés chez les blancs étaient vendus chez les noirs. Le site de la station d'Hébron a été changé trois fois, et le frère Cochet, de même que sa compagne, ont su ce que c'était que la peine.

D'abord établi dans une hutte de roseaux dont la charpente reposait sur un mur de 25 centimètres de haut, le manque d'eau suffisante les obligea de chercher un autre endroit. Une fois établi dans un site nouveau, y avoir créé un jardin, bâti une maison et une petite chapelle, le frère Cochet commença à goûter les joies du missionnaire : il vit des âmes se tourner vers Dieu. C'est là que nous le trouvons aujourd'hui et que nous allons jeter un coup d'œil sur son champ de travail; plus tard, c'est à quatre kilomètres de là que nous devrons le chercher.

Le frère Cochet, décédé il y a quelques années déjà, avait été dans sa jeunesse menuisier, et plus tard il dut, pendant sept ans, payer sa dette à la patrie. Ces deux stages de la vie en avaient fait un homme d'ordre; sur sa personne, comme dans son cabinet ou dans l'atelier, tout respirait un ordre irréprochable. L'ordre était un besoin de sa naturę. Dans son enseignement, comme dans ses idées théologiques, on retrouvait le même besoin d'ordre, de rectitude. La peur d'être optimiste le rendait parfois

pessimiste : cela tenait à la parfaite droiture de son caractère; toute exagération d'appréciation dans l'œuvre de Dieu lui faisait horreur. Avec cela bon, serviable, enjoué dans la compagnie de ses frères, toujours prêt à se dévouer pour la cause des noirs.

J'ai tenu à rendre témoignage à ce frère en raison des difficultés au milieu desquelles il a toujours travaillé et souffert; les succès ne sont pas toujours en rapport avec la fidélité des ouvriers.

Un fragment de lettre, datée de 1856, donnera une idée de l'excellent frère dont j'ai parlé et de son œuvre à Hébron.

«Messieurs et très honorés directeurs,

«En venant vous donner quelques aperçus sur l'état de la station confiée à mes soins, une réflexion bien simple, mais qui ne manque peut-être pas d'à-propos, se présente à mon esprit. C'est que, quand le mot progrès ressort du récit du messager de la Bonne Nouvelle chez les païens, l'on court quelquefois risque d'en étendre trop la signification et de le tenir pour synonyme, ou peu s'en faut, de succès complet. A côté des individus qui se convertissent un à un, et se joignent au petit troupeau de Jésus-Christ, se trouve la masse des païens toujours gisante dans son ignorance et dans ses péchés; malgré une réception sincère de l'Évangile, il reste chez les chrétiens des superstitions, des goûts, des mœurs qui tiennent au paganisme; à des intentions bonnes et droites, s'allient un manque d'énergie ou une inconséquence dans le caractère qui frustrent souvent les espérances qu'on avait fondées sur des individus en apparence bien affermis; avec le principe d'une nouvelle vie dans le cœur, un besoin trop peu senti de le développer et une tendance à faire consister la vie chrétienne en beaucoup de paroles.

« Tels sont quelques-uns des traits qui doivent souvent faire ombre au tableau que le missionnaire veut tracer de son œuvre, au moins parmi les Bassoutos. C'est avec ces réserves que je vais dire à quel point en sont les choses dans cette station.

« Une chapelle d'une construction très modeste et peu coûteuse, commencée il y a sept mois, est, à peu de chose près achevée ; j'y tiens les services depuis deux mois. Le simple fait de cette construction a eu son importance, en ce qu'une augmentation sensible s'est déclarée dans le nombre des auditeurs, dès que nous avons possédé ce lieu de culte. Quand le temps le permet, je puis compter sur une congrégation d'environ deux cents personnes, qui ne peuvent trouver place dans la chapelle qu'à la condition d'y être fort serrées. L'aspect de cet auditoire n'est pas attrayant à tous égards ; la majeure partie de ceux qui le composent portent le costume sessouto, qui n'est pas proprement élégant... Mais qu'importe cet extérieur repoussant, qui n'est après tout qu'une image de l'état spirituel du païen ! L'Évangile n'est-il pas accessible aux êtres nés dans la condition la moins enviable ?

« ... Je me plais à croire qu'il se fait un travail dans les cœurs de plusieurs personnes, travail souvent lent, d'abord peu apparent, mais qui n'en existe pas moins. Des convictions se forment insensiblement sous l'enseignement de la parole de Dieu. Puis vient le moment où, la conscience se sentant agitée, il faut avancer ou reculer. Hélas ! j'en vois plusieurs qui prennent ce dernier parti. Telle personne qui paraît très susceptible de recevoir des impressions salutaires et qui ne réussit pas toujours à déguiser ses émotions, cherche maintenant à étouffer la voix de sa conscience en n'assistant plus au culte divin. Une autre, appelée à entrer dans le sentier de la vie, ne peut se résoudre à faire le pas décisif.

« Malgré cela, la puissance de la grâce de Dieu se manifeste en face de la lâcheté des uns et de l'incrédulité des autres, et dans ces derniers temps quelques personnes réveillées de leur sécurité charnelle, ont paru se convertir et ont été admises dans une classe où se donne une instruction religieuse. Cinq personnes ont été reçues par le baptême dans l'Église de Christ. »

Ainsi, en dépit des difficultés inhérentes à sa situation, la station d'Hébron avait un auditoire d'environ 150 personnes, 18 communiants et 14 candidats au baptême.

A Béthesda, on est en train de se bâtir une chapelle en forme de croix. C'est le frère Gossellin qui en est l'architecte et le maçon. Dix hommes, membres de l'Église, ont contribué à l'érection de ce temple, en donnant gratuitement 866 journées de travail. De plus, les membres de la petite Église se sont cotisés de nouveau en vue de couvrir les dépenses de cette construction nouvelle et leur collecte a produit 187 fr.

Voici quelques faits encourageants.

Il en est d'autres qui le sont moins. La discipline ecclésiastique a été exercée contre 10 personnes, ce qui fait que le nombre des communiants ne s'élève plus qu'à 39.

Dans la classe du catéchisme il y a dix personnes qui reçoivent une instruction régulière. Le nombre des auditeurs varie entre 150 et 200. L'évangélisation a été conduite avec entrain, soit par les chrétiens, soit par le missionnaire lui-même. L'œuvre suivait donc un cours normal.

Si de Béthesda nous allons à Bérée, station fondée à la même époque, nous y voyons M. et Mme Maitin de tout cœur à l'œuvre, mais la santé de Monsieur laisse à désirer; les encouragements ne manquent pas non plus, bien que les ouvriers aient eu à tracer leur sillon dans un sol dur et ingrat.

Un dimanche, deux jeunes gens de la station étaient allés prêcher l'Évangile dans l'un des nombreux villages du district. L'un d'eux, tenant son Nouveau Testament à la main, disait, entre autres choses, qu'il ne faisait que répéter ce que dit le livre de Dieu. On vit alors un nommé Séchachi, un ennemi déclaré du christianisme, mais qui n'a pas cessé pour cela d'être poli envers les missionnaires, se lever prendre le livre, le porter à son oreille et s'écrier : « C'est un mensonge ! J'écoute bien moi, mais le livre ne dit rien », et alors de rire et de se moquer.

A quelques jours de là, une bonne leçon lui était donnée par M. Maitin. Il était venu auprès du missionnaire le prier de lui écrire une lettre pour un membre de sa famille. Quand la lettre fut écrite, M. Maitin la remet à Séchachi en disant : « Tu crois donc maintenant que l'écriture parle ? » Puis, saisissant l'occasion au vol, il lui fit un sermon, qui trouvait là une belle application. Séchachi écouta humblement la leçon et ne sut que répondre.

Il y avait dans l'église de Bérée un jeune homme dont nous avons déjà parlé, nommé Ésaïa Séelé. Fils de chef, chef lui-même, il était beau de visage, et l'expression de sa figure dénotait un homme intelligent et bon. Envoyé par Moshesh en mission dans l'État libre de l'Orange, il voyageait de ferme en ferme, accompagné de quelques Bassoutos. Un soir, il arrive dans une ferme et demande l'autorisation d'y passer la nuit. En Afrique, l'hospitalité est de rigueur ; celle généralement exercée en faveur des noirs consiste à leur donner quelque peu de nourriture, s'il y en a, et à leur permettre de coucher dans la grange ou dans un wagon vide. — Le maître de la ferme était absent ; la dame, à qui s'adressait Ésaïa, vit que ce n'était pas un païen qui lui parlait. — Pour l'intelligence de ce qui va suivre, disons qu'Ésaïa parlait le hollandais, langue en usage parmi les fermiers.

Après avoir donné quelques directions relatives à ces voyageurs, la fermière voulut avoir un entretien avec Ésaïa : Elle lui dit : « Tu es donc un enfant du Seigneur ? Comment as-tu été appelé à sa connaissance ? » Et pendant que le jeune Mossouto racontait, avec simplicité, sa conversion, de grosses larmes coulaient sur les joues de la fermière. « — Nous avons un même Sauveur, dit-elle alors en pressant la main d'Ésaïa. Mais écoute, quoique j'aie été baptisée dans mon enfance, je n'ai pas toujours été chrétienne. » Et, à son tour elle raconta à son frère noir sa vie mondaine et la manière dont Dieu s'était rendu le maître de son cœur.

Le lendemain, qui était un dimanche, nos Bassoutos furent édifiés d'entendre la fermière chanter des cantiques avec ses enfants.

Désireux de ne pas voyager le dimanche, Ésaïa demanda à la fermière s'il n'y aurait pas indiscrétion de sa part, à prolonger son séjour sur la ferme. Il lui fut répondu que non, et Ésaïa demanda alors où il leur serait possible de se réunir pour y célébrer un culte. « Eh quoi, dit la fermière, vous voulez vous réunir pour lire la Parole de Dieu et prier ensemble ! C'est bien, vous ne vous réunirez pas ailleurs que dans ma chambre. Je ne vous comprendrai pas, mais mes yeux vous verront, et j'aurai de la joie à entendre vos voix invoquer le nom du Seigneur. J'ai quelques Bassoutos à mon service. J'ai essayé de leur parler de leur âme et du Sauveur ; mais ils ne nous comprennent pas ; je vais les faire appeler afin qu'ils vous entendent parler de Dieu en leur langue. »

Après le chant et une prière Ésaïa ouvre l'Évangile ; quelques fermiers paraissent devant la porte, et il ne sait pas s'il doit continuer. « Ne te trouble pas, dit la fermière. ce sont des visiteurs ; je vais les faire entrer ; il est bon qu'ils voient des noirs prier Dieu. » Il y avait 34 Bassoutos

réunis dans la chambre. La portion de l'Écriture qui fut lue et méditée, se trouve dans l'Évangile selon saint Jean, au chapitre III : Le serpent d'airain.

Quand Ésaïa eut achevé de parler, il demanda aux visiteurs qu'on avait fait entrer, s'ils n'auraient pas quelque chose à dire aux Bassoutos pour les édifier, s'offrant de leur servir d'interprète. Les fermiers se taisent, mais la dame prend la parole et, toute émue, elle exhorte les Bassoutos à servir le Seigneur et leur témoigne la joie qu'elle éprouve, en voyant que la Parole de Dieu est écoutée avec respect par des gens nés païens. « J'ai la peau blanche et la vôtre est noire, leur dit-elle, mais Dieu ne regarde pas à cela ; blancs et noirs, nous avons des cœurs que le péché a corrompus et tous, nous avons besoin de pardon. Écoutez, mes amis : Le fils de Dieu a été élevé pour que je ne périsse pas, pour que vous ne périssiez pas. A cause de ce Sauveur en qui j'espère, Dieu me donnera la vie éternelle ; croyez en Lui et vous obtiendrez la même grâce. » Les fermiers eux-mêmes étaient tout émus.

Ce qui précède n'est-il pas de nature à prouver les effets merveilleux de la prédication de l'Évangile chez les noirs habitants de l'Afrique ? Combien serait facile la tâche du missionnaire si les fermiers étaient véritablement chrétiens et rendaient témoignage à la vérité en se conduisant vis-à-vis des noirs, comme cette bonne fermière !

Nous devons reconnaître en toute honnêteté et avec une tristesse profonde, que le Ésaïa d'aujourd'hui n'est plus celui d'autrefois ; ses rapports avec les blancs dans la guerre du désarmement ont eu sur lui une influence déplorable et à l'heure actuelle sa conduite laisse beaucoup à désirer. Est-il possible qu'un homme à qui Dieu a fait de si beaux dons, ne revienne pas un jour complètement à Lui ? Je ne cesserai pas de l'espérer.

A Mékuatling, nous n'y retrouvons pas son fondateur ;

M. Daumas et sa famille ont repris pour un temps la route du Cap d'abord, ensuite celle de la France ; la santé de ce digne et courageux ouvrier était telle qu'un repos absolu et un traitement particulier lui avaient été ordonnés par les médecins de la ville du Cap. Le frère Keck, qui avait couru au secours du missionnaire Bisseux lorsqu'il était malade, fut appelé à remplacer M. Daumas pendant toute la durée de son absence.

Écoutons le témoignage rendu à l'œuvre missionnaire dans cette station, par un magistrat anglais demeurant à Bloomfontein ; sa lettre écrite au gouverneur de la colonie du cap de Bonne-Espérance est antérieure au départ de M. Daumas.

«... Je regagnai Bloomfontein, en passant par le pays des Bataungs ; je m'arrêtai deux jours à Mékuatling où je vis le chef Moletsane.

« Quoiqu'il le cède à Moshesh en habileté diplomatique et en intelligence, Moletsane est un homme vraiment supérieur. Il paraît désirer beaucoup de vivre en bons termes avec ses voisins de race blanche, et se montra enchanté de ma visite. Je crois que l'on peut compter sur sa sincérité.

« Un grand nombre de Bataungs, qui habitent sur cette station, se sont bâtis de bonnes petites habitations. La Société des Missions de Paris y a fait élever aussi une très jolie chapelle. J'y ai assisté au service divin et j'y ai vu se réunir en bon ordre une congrégation qui écouta avec beaucoup d'attention son digne et infatigable missionnaire, M. Daumas.

« Les Bassoutos et les Bataungs, qui se trouvent sur les stations de cette mission, paraissent les uns et les autres plus avancés en civilisation que les autres tribus indigènes du sud de l'Afrique. Ils en sont redevables surtout à leurs intelligents missionnaires, agents de la Société de Paris dont j'ai reçu moi-même des égards et de bons offices que

je porte avec plaisir à la connaissance de Votre Excellence... »

Il n'y avait alors que 14 ans que Mékuatling avait été fondé dans un endroit presque dépourvu d'habitants !

Nous terminerons notre excursion missionnaire en visitant la station d'Hermon, la dernière fondée. Elle ne compte que trois ans d'âge et déjà elle semble avoir laissé derrière elle Béthesda et Bérée, ses aînées de 10 ans. Cela tient à la position favorable où elle se trouve. Placée presque à égale distance entre Beerséba et Morija, elle a reçu dès son origine un peu de chaleur et de lumière de ces florissantes stations. Bien des âmes étaient venues s'établir dans ce quartier-là pour échapper aux sollicitations pressantes d'une conscience alarmée. Un messager de la bonne nouvelle arrive, la grande voix de Dieu se fait encore entendre et les fuyards réveillés de nouveau de leur sommeil de mort, sont contraints de se rendre et de s'avouer vaincus.

Ce n'est pas que le paganisme ait baissé pavillon ; il reste debout. Écoutons ce que dit à ce sujet le frère Dyke : « Les ténèbres spirituelles couvrent encore les nombreux villages qui entourent Hermon. Bien souvent encore, le vent du soir apporte à nos oreilles attristées le chant des troupes de jeunes gens que les païens initient aux rites de la circoncision, les cris insensés de l'ivrogne, ou les vociférations sauvages des danseurs, nous rappelant par là que Satan défend son empire et qu'il nous reste immensément à faire pour le vaincre. »

L'année 1856 devait mettre fin à un état de choses déplorable, qui durait déjà depuis 8 ans : la fermeture de la maison des Missions. Ainsi que nous l'avons dit, le Comité de Paris avait adressé un appel à M. Casalis, l'un des fondateurs de la mission au Lessouto, et qui y avait travaillé pendant 23 ans. Devenu veuf, à la tête d'une

nombreuse famille, ébranlé dans sa santé par des secousses violentes et réitérées, M. Casalis répondit à l'appel du Comité. Il retournait dans sa patrie pour aider à préparer de nouveaux ouvriers dont on avait un pressant besoin pour la mission africaine.

Le départ de M. Casalis, laissait un vide immense au Lessouto. Ses compagnons d'œuvre perdaient en lui un ouvrier fidèle, capable et dévoué, un ami sûr; les indigènes, un père qui s'était consacré tout entier à leur bien-être temporel et spirituel. Ses adieux aux membres du troupeau ont été poignants. Moshesh, vivement affecté du départ de son missionnaire, a voulu réunir tous ses fils pour lui dire un dernier adieu. Le dimanche, une assemblée considérable de Bassoutos vint dans la station pour entendre une fois encore et pour la dernière, celui qui pendant tant d'années les avait nourris du pain de vie.

L'église de Thaba-Bossiou est allée accompagner son ancien missionnaire jusqu'à Morija, où elle lui a fait ses adieux après avoir, et pour la dernière fois sur cette terre, pris ensemble la cène du Seigneur.

A peine, notre frère, M. Casalis, était-il arrivé à Paris que M. Grandpierre abandonnait la gestion des affaires de la mission. Cette démarche était basée sur des raisons que chacun peut comprendre ; il y avait trente ans et plus qu'il portait le poids d'une telle œuvre sur son cœur. Depuis huit ans, il n'avait plus d'élèves à diriger, et à son âge, il lui eut été difficile de reprendre à donner des cours. De plus, devenu l'un des pasteurs de Paris, lui eut-il été possible de mener de front l'œuvre des missions et les travaux de son ministère ?

M. Grandpierre qui avait formé tous les ouvriers à l'œuvre, avait sur eux une autorité d'autant plus grande qu'elle ne s'imposait pas ; elle était le fruit de rapports constants basés sur une amitié réciproque. Aussi, quand la

nouvelle arriva en Afrique, que M. Grandpierre se retirait définitivement de la direction, les frères réunis en conférence, poussèrent un cri de désespoir. « Quoi ! disaient-ils dans une lettre, serait-il possible que celui qui a naguère nourri, réchauffé notre zèle pour les missions, ne fut plus à notre tête pour nous engager à aller de l'avant ? Serait-il possible que celui qui nous a tant de fois consolés, édifiés, ranimés dans ses lettres pleines d'affection, de cordialité et de confiance, pendant 30 ans, cessât de correspondre avec nous comme par le passé ? Serait-il possible que celui qui avait tant à cœur, l'extension du règne de Christ dans le monde païen, renonçât à prendre une part active dans la direction de l'œuvre des missions ?

..... Si la tâche est trop forte pour vous, et si les nombreuses occupations qu'elle exige sont trop pesantes pour vos forces, vu les autres devoirs que la Providence vous a appelé à remplir, nous prions notre comité de vous en décharger en partie, en vous adjoignant frère Casalis ; par ce moyen nous vous aurions tous les deux ».....

Cette lettre portait la signature de 12 missionnaires. Ajoutons que le vœu exprimé par les signataires de la lettre ci-dessus avait été formulé déjà par M. Casalis lui-même, mais sans résultat ; M. Grandpierre, à cause de son grand attachement, à l'œuvre qu'il avait vue naître et qu'il avait dirigée avec tant de talent et de dévouement, accepta pourtant le titre de Directeur honoraire.

Quoiqu'étant l'un des signataires de la lettre dont nous venons de transcrire quelques lignes, je dois reconnaître à 30 ans de distance, que la mesure prise par M. Grandpierre était marquée au coin d'une grande sagesse. Il occupait alors dans l'église réformée une position militante qui n'aurait pu que nuire à l'œuvre qu'il voulait servir. Y aurait-il témérité à dire que la fermeture de la maison des missions en 1848 avait en partie pour cause des tiraille-

ments ecclésiastiques dans le sein de son Comité-directeur?

Cet état de choses devait prendre fin; à une situation nouvelle désirable, il fallait un homme nouveau, et cet homme, Dieu l'avait conduit par un sentier douloureux au poste si fidèlement occupé pendant trente ans par M. Grandpierre.

En 1848, époque de la fermeture de la maison des missions, cet établissement se trouvait au nº 7 de la rue Berlin; la nouvelle maison fut transférée à Passy au nº 21 de la rue Franklin.

L'ouverture eut lieu le 27 novembre 1856; la solennité du jour avait attiré les membres du Comité-directeur et les membres du Comité des dames. La séance fut présidée par M. le comte Jules Delaborde et après plusieurs allocutions prononcées par MM. Casalis, Grandpierre et Fr. Monod, la séance fut terminée par deux prières, l'une prononcée par M. F. Coillard, l'autre par M. le pasteur Valette.

Voici les noms des élèves à la réouverture de la maison des Missions:

MM. Coillard d'Asnières-les-Bourges; Bouhon de Paris; Mabille, Rau et Ellenberger d'Yverdon. M. Eug. Casalis, fils, était retenu dans le Midi, à la suite d'une maladie.

Au nombre des cinq élèves présents à la réouverture de la maison des Missions, il y en avait un qui étudiait depuis cinq ans déjà sous les auspices du comité de Paris. C'est-à-dire, qu'à cette époque-là, il avait à peu près terminé ses études: c'était François Coillard. La santé de M. Daumas s'étant améliorée, il fut décidé en Comité que ce jeune frère partirait en compagnie du missionnaire de Mékuatling et de sa famille. En conséquence d'examens sérieux, auxquels prirent part plusieurs pasteurs de la capitale, il fut décidé que la consécration de M. Coillard, aurait lieu le 24 mai 1857. A la requête du Comité, ce fut M. Grand-

pierre qui fut chargé du discours de consécration ; la cérémonie eut lieu au temple de l'Oratoire.

Il peut être intéressant pour nous qui suivons avec un grand intérêt le frère Coillard sur les bords du Zambèse de savoir quels étaient ses sentiments religieux, il y a 30 ans au moment où il allait recevoir l'imposition des mains. Écoutons-le. Après avoir dépeint en termes chaleureux, comment il comprenait la tâche missionnaire, il continua en disant : « Cependant, à Dieu ne plaise que je sois triste ou abattu. Dieu m'appelle ? voilà ce qui me fortifie et me fortifiera toujours. Non, je n'ai point cherché à avancer ce moment si solennel pour moi ; mais mon Maître m'a dit : « Suis-moi » et je le suis. Il a commandé, j'obéis. Aussi je sais quê je ne vais pas seul en Afrique, je sais que je n'y travaillerai pas seul ; j'y vais avec mon Dieu, j'y travaillerai pour mon Dieu et dans la force de mon Dieu. Que dis-je ? Mon Dieu lui-même y travaillera pour moi et je verrai sa vertu toute puissante se glorifier dans l'infirmité de l'instrument dont elle voudra bien se servir. Oui mon Dieu, c'est à toi que je regarde, c'est en toi que j'espère, c'est sur toi que je compte, c'est sur toi que je m'appuie, c'est de toi que j'attends tout, oui tout, absolument tout..... Et quand tu m'auras conduit dans les solitudes de l'Afrique, ô mon Dieu, souviens-toi de moi ».....

Dans ce jeune récipiendaire ne peut-on pas découvrir déjà le vaillant pionnier de la mission au Zambèse ? Peut-être ; mais il y sera préparé par vingt ans de rudes labeurs au Lessouto.

Ce départ fut pour M. Casalis un sujet de consolation et d'encouragement. Avant de quitter l'Afrique, Moshe, un chrétien de Thaba-Bossiou, lui avait dit : « Rien ne nous consolera de votre départ ; mais, si de la France où vous retournez, vous pouvez envoyer de nouveaux prédicateurs du salut aux païens de nos contrées, nous reprendrons

courage et nous comprendrons qu'il était bon pour nous que vous nous quittassiez. »

M. Casalis put donc dire à son jeune frère partant : « Vous irez, cher frère, porter la consolation attendue, ou plutôt, vous serez vous-même cette consolation. »

Il y avait sept ans que le dernier missionnaire avait quitté la France pour aller à Motito et douze ans que le Lessouto n'avait pas reçu de renfort !

CHAPITRE XXII

Situation politique des Bassoutos en 1858. — Sujets de querelles avec leurs voisins les Boërs. — Prospérité de l'œuvre civilisatrice et religieuse. — Les Boërs déclarent la guerre ; destruction de Beerséba et de Morija. — La fuite du missionnaire Arbousset et de sa famille dans les montagnes ; la neige les y surprend. — Razzias opérées par les Bassoutos. — Le siége de Thaba-Bossiou ; les Boërs sont repoussés. — Armistice. — Une visite du gouverneur à Moshesh. — Le site abandonné de Beerséba est choisi pour traiter de la paix ; Moshesh au lieu de s'y rendre, s'y fait représenter. — Colère du gouverneur et terreur des Boërs. — Le gouverneur se rend avec plein pouvoir de l'État libre, à Morija ; sa rencontre avec Moshesh. — Traité de paix défavorable au Bassoutos. — Arrivée de M. Coillard au Lessouto. — La conférence; fondation de deux nouvelles stations. — M. Rolland contraint par son troupeau retourne à Beerséba. — État des esprits au Lessouto ; on pressent un réveil religieux.

La défaite de Sékonyela, le roi des Mantatis, avait fait de Moshesh, le seul grand chef au nord de l'Orange. Son pouvoir s'étendait du Mont aux Sources à la jonction du Calédon et de l'Orange. Adossé à la chaîne des montagnes bleues qui lui servaient de remparts, le Lessouto s'étendait au loin dans des plaines où le gros gibier abondait encore. Le ciseau des blancs avait déjà passé par là; elles étaient nombreuses les fermes prises dans le pays de Moshesh, mais tel qu'il était aux approches de 1858, le pays était encore assez vaste pour contenir une population quatre fois plus nombreuse que ne l'était celle des Bassoutos.

La grande étendue du pays en rendait la police difficile; les Bassoutos qui habitaient sur la frontière se per-

mettaient de nombreuses excursions chez leurs voisins et faisaient de fréquentes visites dans leurs troupeaux.

La manière de faire des fermiers hollandais prêtait beaucoup à la tentation. Leur bétail et leurs chevaux paissaient en liberté la nuit comme le jour et les voleurs de profession en profitaient pour leur faire passer la frontière et conduire bœufs et chevaux dans les montagnes. Nous avons eu l'occasion de dire que des fermiers habitant sur la lisière du pays favorisaient le vol en se chargeant de faire passer au loin les animaux volés. Mais ce n'était pas le fait de tous, loin de là.

Moshesh eut l'idée de placer de ses fils et des neveux sur la frontière sud pour en faire la police; mais au lieu de diminuer, les vols allaient en augmentant. Chaque jour arrivaient à Thaba-Bossiou des lettres venant des autorités de l'État libre annonçant que tel jour ou telle nuit du bétail avait été pris dans telle ou telle ferme. Ce bétail, parfois, n'était qu'égaré; il avait passé sur la ferme du voisin et quelques jours après on l'avait retrouvé. Mais la déclaration était faite; on n'y changeait rien. Or, comme d'après une loi des blancs, les noirs devaient payer 4 *têtes pour une* il arrivait de temps à autre que c'était par centaines et par milliers qu'il fallait restituer bœufs et chevaux. Moshesh devait faire constamment appel à son peuple pour trouver le bétail; par amour pour leur chef les Bassoutos s'y prêtaient, mais en murmurant. Il leur répugnait de s'appauvrir pour des gens qui ne vivaient que de rapines. Il leur semblait avec raison qu'il eut été préférable de punir les coupables et non des innocents. Mais ces coupables étaient parfois des gens appartenant à la famille de Moshesh et ce dernier hésitait à punir. Sa position de chef suprême n'était pas digne d'envie.

Les agresseurs étaient les blancs; le pays qu'ils habitaient ils ne l'avaient ni loué, ni acheté. Est-ce qu'un chef

comme Poushouli, frère de Moshesh, dont une partie du pays avait été prise par les colons, pouvait oublier cela? Pour fermer les yeux sur l'improbité de ses ravisseurs il lui aurait fallu un cœur chrétien qui pardonne et oublie. Poushouli n'était pas un chrétien et sa loi, à lui, c'était la loi du talion.

Cependant la paix ne semblait pas devoir être troublée pour le moment et la sécurité semblait être assez grande pour permettre à M. Arbousset d'entreprendre un voyage dans la colonie, nécessité par la mauvaise santé de sa fille aînée. M. Schrumpf, le missionnaire de Béthesda, était père d'une nombreuse famille; sa compagne, épuisée par les fatigues d'un ministère de 14 années, éprouvait aussi le plus grand besoin d'un changement; M. Schrumpf lui-même souffrait d'une laryngite. De plus, quelques-uns de leurs enfants étaient arrivés à cet âge où l'on doit nécessairement s'occuper de leur instruction d'une manière suivie. Pour toutes ces raisons M. Schrumpf obtint du Comité l'autorisation de revenir en Europe avec l'espoir d'un retour qui ne s'est pas réalisé. Il laissa la station de Béthesda aux soins du vaillant Gossellin; la station de Morija resta entre les mains de M. Mæder; le missionnaire de Thaba-Bossiou était chargé des mariages et des baptêmes et il s'y rendait une fois par mois pour l'accomplissement de ces différents devoirs.

Le mot de réveil était de nouveau à l'ordre du jour dans quelques stations. Le grand temple de Morija, quoique pas entièrement achevé, avait été consacré pour le service divin et ce même jour 42 personnes avaient été reçues dans l'Église par le baptême ou la confirmation. Quatre cent vingt communiants s'étaient approchés de la table du Seigneur; tous n'appartenaient pas à la station même, plusieurs étaient venus de stations sœurs; l'assemblée était considérable. M. Mæder a constaté qu'il y eut ce jour-là à

Morija plus de 700 personnes habillées à l'européenne. La civilisation faisait donc aussi des progrès rapides. Un des marchands, établi à Morija, avait vendu dans l'espace de 14 mois pour 92,500 fr. de marchandises. Donnons quelques chiffres des objets vendus :

Manteaux de bure, environ. . . .	1000
Vêtements confectionnés, complets .	220
Chemises.	1200
Chapeaux . . . . . -	200
Selles.	350
Brides	500
Étriers (paires).	500
Souliers »	200
Couteaux	7300
Charrues.	8
Houes	1500
Marmites en fer	150
Wagons	6

A cette époque l'argent était encore rare; voyons donc comment nos Bassoutos se sont procuré ces objets :

Argent (anglais) . . £	50 soit 1250 fr.
Bœufs.	2000
Chevaux.	230
Peaux de bœufs	innombrables.
Blé	1000 sacs.

La laine de moutons, jusqu'alors sans prix, commençait à entrer dans le commerce.

Le maïs et le sorgho ne sont pas mentionnés.

A Hébron, où jusqu'ici les progrès avaient été si lents, l'œuvre prit tout à coup un grand développement. Trente-trois personnes avaient été réveillées et admises dans la

classe des catéchumènes, ce qui en portait le nombre à près de cinquante.

A Bérée, l'œuvre se consolidait, tout en prenant de l'extension. Les persécuteurs s'étaient fatigués et le triomphe était demeuré à la foi.

Parmi les convertis de l'année se trouvait une femme qui quatorze ans auparavant avait été touchée par un discours de M. Casalis, prononcé sur la tombe d'Éléonore Daumas. Vivant loin d'une station missionnaire, ce précieux dépôt de la vérité chrétienne était resté dans son cœur, non sans y produire quelque fruit. Elle fréquentait le culte du dimanche et s'abstenait de prendre part aux cérémonies païennes. Soit timidité, soit tout autre motif, elle ne répondait que d'une manière vague aux questions que lui posait le missionnaire. Ce n'est qu'après s'être donnée complètement au Seigneur qu'elle a dit que ses premières impressions religieuses dataient de quatorze ans!

Mais c'est à Beerséba que les succès se montraient sous un jour vraiment encourageant. M. Rolland, dans la dernière conférence, s'était exprimé ainsi : « Je crois qu'un serviteur de Dieu sent sa faiblesse et son indignité en proportion des bénédictions qui lui sont accordées... Nous comptons au delà de 70 personnes qui ont été réveillées durant le dernier exercice, soit dans la station, soit aux environs... » Treize relaps avaient été réadmis dans l'Église après avoir confessé leurs péchés.

Quoi de plus édifiant que le résumé suivant :

Auditeurs réguliers sur la station . .	600
Au dehors dans une annexe	150
Communiants.	406
Catéchumènes	140
École du dimanche (enfants, adultes) .	500
École sur semaine	200

Tel était l'état général de l'œuvre que, sur tous les points à la fois, les missionnaires étaient encouragés et concevaient les plus belles espérances pour l'avenir.

Rien à l'horizon ne semblait menacer la situation politique du pays, et malgré les tiraillements que nous connaissons déjà, rien n'indiquait qu'on était à la veille d'une catastrophe, lorsque, le 23 mars 1858, sans qu'on s'y attendit le moins du monde, la station si florissante de Beerséba fut attaquée, ses paisibles et laborieux habitants dispersés et son missionnaire obligé de fuir, après avoir couru de grands dangers et subi des outrages sans nom.

Près d'un quart de siècle s'était écoulé depuis l'époque où ce même missionnaire, Rolland, avait dû abandonner en hâte la station de Mosika, menacée par Mosélékatsi! Ce tyran du désert ignorait, lui, ce qu'est le christianisme et le but que se proposent ses propagateurs! Mais ces Boërs, ces hommes qui portent un nom, celui de protestant, qui est synonyme de liberté pour tous, de charité même pour les plus déshérités de la terre, comment n'ont-ils pas reculé à la pensée de détruire une œuvre, fruit de tant de labeurs, de prières et de sacrifices!

Par la destruction, *sans cause*, d'une station aussi florissante que celle de Beerséba, ils se sont montrés les dignes émules de leurs congénères du Transwaal, qui ont mis à prix la tête du grand missionnaire explorateur, Livingstone, après avoir détruit sa station et celles de MM. Édouard, Inglis et Ludorf.

Trève à notre indignation! L'histoire aura encore bien des faits sinistres à enregistrer au crédit de ces malheureux, qui, par la plus grande des aberrations, professent de croire que la race nègre est destinée à servir ou à périr.

Après les glorieux exploits de Beerséba, l'armée des Boers se dirigea vers Hébron, situé à 20 kilomètres environ de la station du frère Rolland. Cette dernière station

avait pour chefs deux hommes qui prirent parti, l'un pour Moshesh, le chef suprême du pays, l'autre se donna aux Boërs. Toutes les personnes attachées de près ou de loin à l'Église demeurèrent fidèles à leur chef naturel et suivirent Lébénya; les autres suivirent Letele et son fils Kuani, qui, avec une troupe de mauvais sujets, devinrent les exécuteurs des crimes les plus atroces et firent un mal considérable à leurs compatriotes.

Le voisinage de ces rebelles mettait la station en danger et la vie du missionnaire était à leur merci. M. Cochet se demanda s'il ne conviendrait pas de se retirer et de mettre à l'abri sa jeune famille. Mais fuir, c'était condamner la station à une ruine certaine. D'ailleurs, il y avait dans la maison des personnes qui s'y étaient réfugiées et leur présence là résolvait la question.

Les Boërs campèrent le 26 mars non loin de la station; le lendemain, ils partaient pour chez Poushouli, un frère de Moshesh, où il y eut quelques engagements sans importance. Les Bassoutos se repliaient vers le centre du pays, infligeant de temps à autre des pertes sévères à leurs ennemis. Arrivés non très loin de Morija, les Boërs s'engagèrent dans les montagnes dans le but d'y prendre du bétail. Des Bassoutos les y reçurent et leur causèrent une telle panique, que l'endroit en reçut le nom de Hell Kloof (la gorge de l'Enfer).

M. Arbousset, que la santé de sa fille avait conduit à la ville du Cap, en était de retour depuis huit jours seulement, quand l'armée des Boërs, forte de 1500 hommes et de 120 wagons à bœufs se présenta devant Morija. Le chef Letsie, fils aîné de Moshesh, avait reçu l'ordre de ne point opposer de résistance : c'était à Thaba-Bossiou que les grands coups devaient se donner.

M. Arbousset aurait pu rester dans sa station, comme le firent MM. Rolland et Cochet et son collègue, M. Mæder;

mais la santé de sa fille le porta à s'en éloigner pour la soustraire à des scènes qui auraient pu aggraver son état. Dès que l'armée fut en vue, et que la voix du canon se fit entendre, il fit prendre les chevaux, sur lesquels on mit en hâte quelques couvertures, dont une se perdit en chemin, et quelques provisions de bouche. L'ennemi approchait, et c'est à portée de ses armes à feu qu'on entreprit de gravir la montagne de Makhoarane.

Laissons-nous guider pendant un moment par M. Arbousset, qui a retracé dans un journal tenu chaque jour, d'une façon laconique, les tristes événements, dont il a été tout à la fois héros et victime.

28 avril 1858. Mercredi. — Prise de la station de Morija par un détachement de Boërs de 1400 à 1500 hommes. Je fais gravir la montagne à ma famille et la mets sous un rocher (sur le versant opposé). Cinq familles d'Anglais, une de Hottentots et six ou sept Anglais non mariés sont avec nous. Pas de résistance de la part de Letsie; très petit combat.

29 avril. — Cherché et trouvé une meilleure grotte. A peine installés, forte neige, qui dure tout le reste du jour. Je vais dans un village voisin, où je trouve à emprunter d'une de mes paroissiennes un mouton à tuer et une chèvre.

30 avril. — Neige tout le long du jour. Nous n'en parcourons pas moins avec quelques Anglais fugitifs les villages environnants, trouvons à y acheter un porc, empruntons des pots des indigènes, découvrons du froment sous un rocher, en prenons un peu et apportons le tout à la grotte.

1er *mai, samedi.* — Tout est blanc de neige. Le soleil luit. Quelque chose de noir apparaît sur divers points de la montagne, ce sont des Boërs. Sept anglais quittent leurs familles et courent se cacher dans une montagne voisine en disant: « Ces gens-là n'en veulent sans doute qu'aux

hommes, mais pas aux femmes. Ma compagne me supplie de la quitter; je m'y résigne. Nous allons avec M. Wilson (marchand de Morija), nous cacher dans les environs, vis-à-vis de nos familles, mais à deux milles d'elles. Mon domestique et celui de M. Wilson nous abandonnent par excès de peur dans les champs; deux chevaux nous restent. L'ennemi fait pleuvoir des balles dans toutes les directions et roule de gros rochers du haut de la montagne en bas.

« Vers midi, un parti de Boërs paraît dans la vallée. Ils s'arrêtent à un kilomètre environ de l'endroit où sont nos familles. Nos femmes allument du feu; le cœur me bat. Les Boërs découvrent la grotte; ils y vont, en reviennent. La fusillade continue dans toutes les directions; chevaux, bœufs, brebis capturés, amenés près de la grotte; on les fait conduire au camp à Morija.

« Querelle entre un des Boërs et un petit chef Mossouto, passé depuis quelque temps à l'ennemi; le fermier l'étend raide mort dans la vallée, d'un coup de fusil.

« Une appréhension indéfinie nous induit, M. Wilson et moi, à mettre nos deux chevaux dans un lieu bien retiré sous une grotte et à nous cacher nous-mêmes un peu plus loin. Tandis que je cherche un rocher, je vois paraître sur la hauteur à deux ou trois cents pas de nous, un jeune Boër bien armé, qui crie : « Où est le chemin? » Il chasse devant lui quelques chevaux qu'il vient de capturer. Je m'efface autant que possible; je montre ensuite la tête. Voilà un autre de ces fermiers et deux Bassoutos en sus! Wilson les voit; je lui dis de me suivre..... Il se tapit sous un rocher, je me tapis sous un autre. L'ennemi passe à côté de nous sans voir ni chevaux ni cavaliers.

« Le soir nous ramène auprès de nos familles; tout y va encore bien, grâces à Dieu.

« *2 mai, dimanche.* — Des Boërs apparaissent au haut de

la montagne et nous crient : « Montez ». Vingt-cinq à trente des gens de notre parti, montent ; moins de bouches à nourrir. Cependant M. Wilson et moi, nous préférons suivre le chemin de la plaine. Huit anglais arrivent du camp et nous accompagnent ; ils portent notre fille malade dans un hamac dont ils s'étaient pourvus pour cela.

« Chemin faisant, ils me disent : « Nous sommes venus de notre chef. Votre maison est brûlée. On a vendu à l'enchère tout ce qui vous appartenait ». Je réponds : « On a eu sans doute de bonnes raisons pour le faire ? » L'un d'eux s'écrie : « Ah ! ah ! de bonnes raisons ! On boit beaucoup au camp ; la brutalité et la rapine y sont à l'ordre du jour. Nos chefs croient que vous n'êtes pas sans exercer quelque influence sur les Bassoutos ; les gens violents allèguent que vous vous êtes sauvés, que, dans un lit de votre maison, on avait trouvé des marques certaines d'une blessure que vous avez reçue en combattant à côté de Letsié (que je n'avais pas vu de toute la journée). Il ne sait quel scélérat a pu brûler la maison.....

« Nous allions lentement ; je ne tenais pas à avancer. Ces messieurs nous laissèrent le hamac. Nos familles entrèrent dans un village abandonné ; l'on y passa la nuit dans une hutte.

« *3 mai.* — M. Wilson et moi, nous allons nous cacher à une assez grande distance de nos familles, mais en vue de leur cabane. Un Mossouto nous couche en joue. Je m'avance à pied et lui crie à temps pour l'empêcher de faire feu ; il met bas son arme. « Hélas ! mon Seigneur, qu'ai-je failli faire ? me dit-il dès qu'il m'eut reconnu ! Pardonnez-moi, mon père, je vous ai pris pour un Boër ».

« *5 mai.* — Nous cherchons une caverne meilleure et y plaçons nos familles ; nous réussissons à acheter un mouton et des citrouilles ; une de mes catéchumènes m'apporte en présent quelques livres de farine. Nos filles moulent du

blé entre deux pierres. J'envoie un billet à M. Mæder, essai manqué, j'envoie dans la nuit, sans plus de succès. Il y a des fugitifs cachés sous tous les rochers ; une femme est morte de faim sur la montagne et une autre de froid. Des troupes indigènes passent en grand nombre sur les hauteurs, allant au secours de Moshesh.

« *6 mai.* — M. et Mme Mæder me font savoir qu'ils vont bien ; l'ennemi est parti pour Thaba-Bossiou.

« *7 mai.* — Je me rends à cheval dans la chère station de Morija avec M. Wilson. Hélas ! dans quel état je la trouve !

« La maison de mon collègue, son atelier, la vieille et la nouvelle église sont encore debout, c'est à peu près tout ; le reste a été livré aux flammes. Les habitants ont tout perdu. Deux portes du nouveau temple ont été arrachées de leurs gonds et portées au camp ; les livres sessoutos, trouvés dans ma maison et dans l'atelier, ont été brûlés, la cloche de la mission enlevée, notre chaire détruite, le mur, gâté par des balles. Je dîne avec la famille Mæder et nous nous encourageons les uns les autres dans le Seigneur. Mme Mæder nous donne des provisions et nous retournons à notre campement.

« *8 mai.* — Nous faisons monter ma fille aînée sur un cheval emprunté ; je prends ma plus jeune enfant sur mes épaules et, chacun son bâton à la main, nous nous mettons en route pour Béthesda, tirant le long des hauteurs à travers les chemins les plus horribles. Nous passons la nuit dans un village où se trouve encore une pauvre vieille femme qui nous procure du bois pour cuire la nourriture, de la paille pour coucher, quelques épis de maïs sec à rôtir et deux morceaux de citrouille qu'elle avait apprêtés pour elle-même ».

Ce n'est que le 12 du mois de mai, c'est-à-dire après quatre jours de marche au milieu d'un pays accidenté, où

à chaque instant on trouvait des ruisseaux à traverser, que nos infortunés voyageurs eurent la joie de frapper à la porte du presbytère de Béthesda ; ils y furent reçus avec la cordialité la plus franche et la sympathie la plus sincère par M. Gossellin, qui mit tout en œuvre pour adoucir l'amertume de la poignante épreuve à laquelle M. Arbousset et les siens venaient d'être soumis.

Nous avons vu que, dans les premiers jours du mois de mai, il était tombé de la neige, beaucoup de neige. Ordinairement c'est plus tard que la neige tombe au Lessouto. Elle aggrava singulièrement la situation de M. Arbousset et de sa famille ; entre les mains de Dieu, elle sauva la tribu. La neige retint pendant une semaine à Morija, l'armée des Boërs, ce qui permit aux Bassoutos de revenir à temps à Thaba-Bossiou pour y recevoir leurs ennemis.

Où donc étaient-ils allés ?

Pendant que les Boërs parcouraient lentement le pays, brûlant des villages, capturant le bétail des retardataires, les Bassoutos s'étaient répandus dans tout l'État libre, y incendiaient les fermes et ramenaient des troupeaux de bœufs, de chevaux et de moutons.

Ces razzias, que l'armée des Boërs ignorait, produisirent sur eux une impression poignante, quand ils en eurent connaissance.

Ajoutons que les Bassoutos ont respecté partout la vie des femmes, des enfants et des vieillards.

Les Boërs n'ont pas toujours eu de tels sentiments d'humanité, et chez Poushouli, au début de la campagne, on a trouvé des femmes tuées ayant leurs enfants sur leur dos.

C'était le 6 mai. Des espions nous avaient appris que les Boërs avaient campé à Korokoro, à 10 kilomètres environ de Thaba-Bossiou. Un Anglais, marchand à Morija, était venu la veille chez le missionnaire et lui avait fait part des désastres de Morija. Sachant l'isolement dans lequel il

allait se trouver dans sa station, le missionnaire fit abattre un bœuf pour les besoins du moment.

La famille Maitin, de Bérée, craignant une attaque de leur station, s'était rendue à Thaba-Bossiou ; contrairement à cela, les Boërs avaient concentré toutes leurs forces pour prendre d'assaut la montagne de Moshesh, qui avait résisté, 35 ans auparavant, aux attaques des farouches Matébélés de Mosélékatsi.

Laissons, à un témoin oculaire, de nous raconter cette action décisive de laquelle dépendait l'avenir de la tribu :

« C'est le 6 du mois de mai, à midi, que les Boërs firent leur apparition sur le haut d'une colline, à 3 kilomètres environ de la station. A mesure qu'ils approchaient, formant une phalange de 10 wagons de front, deux pièces de campagne en tête, les Bassoutos se repliaient lentement au pied de la montagne de Moshesh, où devait avoir lieu le combat.

« En considérant la marche triomphale des Boërs depuis Beerséba jusqu'à Morija, je fus, pour un moment, saisi de crainte, lorsque se déroula devant nous cette horde indisciplinée de barbares, qui, dans leur fureur aveugle, avaient profané le sanctuaire du Seigneur à Morija, brûlé la maison du missionnaire et pillé celle de M. Maeder. Cependant, la foi reprit le dessus, et, plein de confiance en Celui au nom duquel nous étions venus au milieu des païens, nous prîmes la résolution de ne quitter notre poste que quand la maison nous brûlerait sur la tête.

« Les Boërs campèrent à un kilomètre environ de la station. Les wagons furent rangés en cercle et si près les uns des autres qu'il était presque impossible de franchir cette forteresse mobile.

« Encouragés par leurs succès précédents les assaillants se mirent bientôt en ligne et du haut de la colline où ils se trouvaient ils ouvrirent le feu du côté de la station. Notre

maison, le jardin et la colline tout entière, où est situé notre établissement, étaient couverts de guerriers bassoutos qui attendaient l'ordre de l'attaque, ce qui aggravait singulièrement notre danger.

« Après quelques escarmouches de part et d'autre, l'ordre fut donné par le commandant général de traverser sur plusieurs points à la fois la ravine qui séparait les combattants et à venir prendre position dans la station même. Un certain nombre était déjà arrivé dans l'un des villages les plus rapprochés du but, lorsque le cri de guerre des indigènes se fit entendre. La plaine, qui s'étendait au bas de la station, fut bientôt couverte de guerriers bassoutos qui s'étaient dissimulés dans un bas-fond et dans l'espace de moins de cinq minutes l'ennemi, repoussé avec vigueur, se retranchait derrière la muraille de wagons. On a dit que telle avait été la frayeur des Boërs que leurs chefs avaient dû employer la cravache pour les en faire sortir. Il n'y eut du côté des Bassoutos que quelques blessés que j'eus à panser après que l'ennemi fut définitivement rentré dans son camp. Il était cinq heures du soir.

« Le second jour, la fusillade fut moins forte ; les indigènes avaient reçu l'ordre d'attendre l'ennemi de ce côté-ci de la ravine.

« Cependant le canon ne cessa pas de se faire entendre à de courts intervalles, dirigeant ses projectiles tantôt sur la maison de Moshesh, tantôt sur la maison missionnaire ; celle de Moshesh fut atteinte par un boulet au-dessous d'une fenêtre, sans éprouver de dégât. Quatre boulets sifflèrent ce jour-là au-dessus de nos têtes, sans aucun résultat fâcheux.

« Enfin le troisième jour les Boërs levèrent le camp de bonne heure et commencèrent leur retraite.

« Ce fut pour le missionnaire de Thaba-Bossiou une véritable délivrance.

« Depuis deux mois que la guerre avait commencé, les services religieux n'avaient pas cessé d'avoir lieu dans la station de Thaba-Bossiou. Les Bassoutos s'y sont rendus en foule chaque dimanche pour demander la fin des hostilités et le retour de la paix. Une réunion spéciale de prières eut lieu à l'instigation de Job, l'un des frères de Moshesh. »

La retraite des Boërs fut immédiatement suivie d'un armistice. Le président de l'État libre, M. Boshof écrivit à Moshesh pour lui faire des propositions de paix.

Moshesh lui répondit par une lettre remarquable à beaucoup d'égards; nous regrettons que sa longueur nous empêche de la citer en entier. Qu'il nous soit au moins permis d'en détacher quelques fragments :

« Votre messager est arrivé la nuit dernière porteur d'une lettre dans laquelle vous commencez à parler de paix. Je suis fâché que vous ayez jamais parlé de guerre. Ce n'est pas Moshesh qui a commencé, et je dois ajouter que je n'ai pas encore combattu. Lorsque vous attaquâtes les habitants de Beerséba qui ne vous avaient fait aucun mal, je fus surpris et affligé au delà de tout ce que je pourrais dire.

« .....Vous dites dans la lettre que vous m'adressez, que vous êtes un chrétien. Il y a longtemps que je sais que vous êtes un chrétien, mais les commandants de votre armée ne le sont pas; et s'ils persistent à dire qu'ils le sont, ils nous forceraient à croire qu'il n'y a point de Dieu. Quoi? leur christianisme consisterait donc à détruire le christianisme? Vos guerriers n'ont-ils pas détruit la belle station de Beerséba? N'ont-ils pas brûlé la maison du missionnaire de Morija? Ne se sont-ils pas appropriés tous ses meubles, et même sa voiture? N'ont-ils pas dépouillé aussi l'aide-missionnaire M. Mæder et dévasté un grand temple construit non sans peine et grands frais? Quand vous vous êtes présentés devant Thaba-Bossiou,

vous avez tiré huit coups de canon contre la maison-missionnaire. Non, les officiers de votre armée ne sont pas chrétiens, car je ne croirai jamais que le christianisme consiste à emmener captifs des femmes et des enfants, à tirer à bout portant sur des malades et des vieillards et c'est là ce qu'ont fait *vos enfants.* »

Après avoir donné plusieurs raisons pour la reprise des hostilités évoquant l'opinion de ses guerriers, il termine en disant : « Mais mon nom est Moshesh et ma sœur s'appelle la paix. Je n'ai jamais aimé la guerre dans ma jeunesse, comment l'aimerais-je maintenant que je suis vieux.

« .....J'ai déjà fait savoir à tous les chefs subalternes ce qui se passe entre vous et moi et mon désir est que nous demandions à Dieu, l'un et l'autre, de faire concourir nos efforts au rétablissement de la paix. »

Le gouverneur du Cap, Sir Georges Grey, avait accepté l'offre d'intervenir qui lui avait été faite par le président de l'État libre; Moshesh accepta ses bons offices, mais avec l'esprit fin et délié qui le caractérisait il ne laissa pas manquer l'occasion de lui faire une petite leçon.

Sir Georges Grey lui avait écrit sa prochaine venue pour régler les affaires de la paix. Moshesh de lui répondre : « Ce n'est pas aujourd'hui que j'aurais voulu voir Votre Excellence s'interposer entre les Boërs et moi; c'est avant nos désastres que je vous avais prié de le faire. *Aurez-vous la puissance de ressusciter les morts.* »

Avant de convoquer les autorités de l'État libre et les Bassoutos, Sir Georges Grey crut devoir faire une visite de politesse à Moshesh. Voici en quels termes un journal du Cap rend compte de cette entrevue.

« Le mardi, 25 août, Moshesh ayant appris que le gouverneur approchait de sa résidence, alla à sa rencontre accompagné seulement de son fils Néhémia, de son vieux général Mokonyane et d'un domestique qui conduisait un

cheval sellé destiné à soulager celui de Son Excellence. Le chef disait avec raison que, puisque Sir Georges Grey n'avait pas amené de suite avec lui, il ne convenait pas qu'il allât au devant de lui avec les nombreux guerriers qui l'accompagnent ordinairement.

«On se rencontra sur les bords du Calédon. A une lieue de Thaba-Bossiou, les voyageurs passaient devant une division de gens de Moshesh, tous montés, qui firent une décharge de mousqueterie pour saluer le gouverneur. On se rendit d'abord dans la maison du missionnaire, qui est située au pied de la montagne.

«Sir Georges Grey, après s'y être reposé une heure, gravit les hauteurs qui le séparaient encore de la résidence du chef. Moshesh lui montra tout ce qu'il y avait à voir dans sa ville, s'entretint avec lui de la manière la plus affable jusqu'au soir, après quoi le gouverneur descendit de la montagne pour passer la nuit dans la station.

«Le lendemain, après déjeuner, il se rendit de nouveau auprès de Moshesh, qui lui indiqua les divers points d'attaque par lesquels Mosélékatsi, Mataoane, les Korannas et les Boërs ont tour à tour essayé d'escalader Thaba-Bossiou et de s'en rendre maître.

« On ne parla point d'affaires; ce n'était encore qu'une visite d'amitié. Elle n'aura pas, du reste, été sans utilité. Les Bassoutos ont été très sensibles à la confiance que le gouverneur leur a témoignée, en traversant seul leur pays. D'un autre côté, Son Excellence a vu Moshesh sous le jour le plus favorable. La cordialité du vieux chef est telle qu'il est impossible d'avoir été son hôte sans l'aimer. »

Les Boërs et les Bassoutos devaient se rassembler quinze jours plus tard sur le site devenu désert de Beerséba pour y débattre, en présence du gouverneur, les questions épineuses dont la solution pouvait seule procurer la paix au pays.

Au jour fixé, Moshesh ne vint pas. Il se fit représenter par Job, son frère, et par Tsékélo, son fils.

Le gouverneur se tint pour insulté par une telle manière de faire de la part d'un homme avec lequel il avait eu de si bons rapports d'amitié. Des raisons, il en donnait, mais aucune ne fut acceptée. La raison non avouée, mais certaine, est celle-ci : Les docteurs bassoutos, en consultant leurs osselets, avaient découvert que Moshesh s'exposait à de grands dangers en se rendant à Beerséba, et son peuple et ses fils s'opposèrent à son départ.

Il faut ignorer les lois qui règlent les sociétés civilisées pour supposer qu'un tel acte puisse être commis par des hommes comme ceux qui étaient réunis à Beerséba, et au fond Moshesh savait bien à quoi s'en tenir sur la loyauté d'un homme comme Sir Georges Grey. Mais il avait à conduire un peuple de col roide, qui l'idolâtrait et qui avait peur de le perdre.

Dans ce cas particulier, les craintes cachées des Bassoutos n'avaient aucun fondement. Toutefois, la chose avait eu lieu, une fois, en Cafrerie, et cela suffisait pour faire naître des doutes dans l'esprit des Bassoutos superstitieux.

Les autorités de l'État libre étaient remplies d'une terreur secrète. La crainte de voir les Bassoutos reprendre les armes avait causé la désertion de nombreuses familles qui habitaient Bloomfontein, la capitale de l'État libre de l'Orange. Leur armée était découragée et presque débandée.

Le gouverneur crut-il que le refus de Moshesh était une manière polie de refuser ses bons offices ? Je ne sais. En tout cas, tenant acte de l'offense, qui s'étendait au gouvernement anglais lui-même, il crut devoir faire usage de la menace pour intimider les Bassoutos. Des troupes anglaises se rendant aux Indes étaient alors dans l'un des ports de la colonie ; on feignit de donner des ordres pour les arrê-

ter à leur passage et venir punir ces Bassoutos insolents qui avaient outragé le gouverneur.

Mais cela ne changeait rien à la situation des autorités de l'État libre : leur pays était complètement ouvert à une invasion des Bassoutos ; il fallait donc sortir au plus vite d'un état d'incertitude accablant et savoir aussi promptement que possible à quoi s'en tenir.

Après un entretien du gouverneur avec le président Boshof et son conseil, il fut décidé qu'on irait dans le pays de Moshesh et que la réunion aurait lieu à Morija. A leur tour, les autorités de l'État libre eurent peur de se présenter dans un pays ravagé par leurs troupes, et Sir Georges Grey reçut plein pouvoir de traiter avec Moshesh.

Le gouverneur se mit en route pour le Lessouto avec de nombreux équipages, des tentes et quelques employés du gouvernement.

Plusieurs missionnaires allèrent à sa rencontre, ainsi que les habitants de la station de Morija. Le soir de son arrivée, Son Excellence voulut bien parler à nos Bassoutos réunis dans le temple, dans ce temple, dont la chaire renversée et les portes brisées attestaient le passage encore récent des troupes de l'État libre de l'Orange.

Quel fut le résultat de cette entrevue du représentant de la reine en Afrique, qui avait pris en main les intérêts de l'État libre, avec Moshesh, le roi des Bassoutos ?

A force de persévérance et de talent diplomatique, le gouverneur obtint qu'on renonçât de part et d'autre à l'examen des griefs passés et à toute demande de compensation pour les pertes essuyées pendant la guerre. L'attention de Son Excellence s'est surtout portée sur la délimitation du territoire. Les Bassoutos jouiront sans partage d'une partie importante de leur pays dont la possession leur a été longtemps contestée ; elle est située entre Béthesda et Hébron. En revanche, Beerséba sera détaché du Lessouto, avec tout

le pays qui s'étend de cette station jusqu'au voisinage de Hermon, le long de la rive droite du Calédon.

On prenait un bœuf, on rendait un œuf en échange, et encore cet œuf appartenait-il aux Bassoutos! Ah! les blancs! Voici les raisons données pour expliquer l'enclavement de Beerséba dans l'État libre: la grande proximité de Smithfield, entrepôt du commerce des Boërs. La station elle-même et ses environs immédiats nous restent, mais à la condition que ses habitants reconnaîtront l'autorité de l'État libre!

Le traité de paix stipule que si la Société des Missions de Paris préfère abandonner ce poste, elle pourra vendre l'endroit et appliquer le produit de la vente à la fondation d'un nouvel établissement pour les anciens habitants de Beerséba.

Les prévisions humaines ne se réalisent pas toujours! La ruine de Beerséba, qui devait causer la prospérité de Smithfield, a causé sa ruine. A trente ans de distance, la malédiction de Dieu semble reposer encore sur cette ville coupable! on n'y voit que ruines partout!!

Le traité de paix conclu et signé, les missionnaires français du Lessouto éprouvèrent un ardent désir de se réunir en conférence pour s'entretenir de leurs épreuves communes et jouir une fois de plus, dans un esprit de prière, des douceurs de la communion fraternelle. Hermon fut choisi pour recevoir cette conférence extraordinaire.

Tous les frères, moins deux, ont pu s'y rendre. MM. Daumas et Coillard, dont nous n'avions plus entendu parler depuis leur départ de France, s'y trouvèrent aussi. A peine étaient-ils arrivés sur le sol africain que la guerre éclata au Lessouto. Après la cessation des hostilités et avant que la paix fut faite, M. Coillard trouva le moyen de visiter plusieurs stations, en fuyant la plaine et en longeant les montagnes; il parvint ainsi jusqu'à Thaba-Bossiou. Pen-

dant le court séjour qu'il fit dans cette station, il trouva le moyen de se rendre utile, en se chargeant de l'école. Le missionnaire, M. Jousse, était depuis peu gravement malade d'un érisypèle à la face, accompagné d'une fièvre ardente et d'un délire effrayant. Dès que le malade fut hors de danger et que la convalescence fit espérer un prompt rétablissement, M. Coillard le quitta pour se rendre à Carmel, où il avait fixé sa résidence durant la guerre.

Mais revenons à la conférence.

C'était pour la première fois que M. Coillard assistait à une de ces réunions bénies où des frères travaillant à la même œuvre, sont si heureux de se rencontrer.

« C'est, dit-il dans une lettre, avec un sentiment de joie bien légitime que, pour la première fois, j'ai assisté à ces conférences missionnaires dont j'avais tant entendu parler en France, et je me hâte d'ajouter que, si j'ai été quelque peu déçu, ça a été certainement en bien.

« Je connaissais déjà personnellement tous les missionnaires de notre société, à l'exception de M. Keck ; j'avais même eu le privilège de séjourner plus ou moins longtemps sous le toit de quelques-uns d'entre eux ; mais il me fallait assister à des réunions comme celles-ci, pour apprendre à connaître et à apprécier l'esprit général qui préside à la marche de notre œuvre. Je me sens bien fortifié en voyant qu'on n'a pas prodigué la charité aux dépens de la vérité. Je me sens aussi puissamment encouragé par les manifestations d'une foi expérimentée, dont j'ai eu le bonheur d'être le témoin. Ce n'est pas peu de chose que de voir M. Rolland, après avoir fait certaines démarches dont la réussite semblait assurée et lui souriait, se rendre aux conseils unanimes de ses frères et retourner volontairement à son ancien poste, malgré ses répugnances personnelles, assez légitimes d'ailleurs. Elles ont de l'écho dans mon cœur, ces voix éloquentes qui plaidaient avec chaleur l'extension

de notre œuvre ! *Vivre de foi,* tel me paraissait être la devise du missionnaire, et ces conférences m'ont convaincu que chacun l'a prise pour soi.

« Laissez-moi tout dire. Il y a longtemps que je n'avais passé une si douce soirée comme celle d'hier (dimanche). Elle fut, après le souper, entièrement consacrée à des entretiens fraternels qui me rappellent ceux de la maison des missions. Il m'est doux de retrouver ici des besoins d'union, d'amour fraternel, après être sorti d'un milieu où ces mots loin d'être vides de sens, étaient une des douces réalités de ma vie. On a demandé que nous fissions de toutes nos stations *une seule station* devant Dieu et, sur la proposition d'un des frères, il a été convenu que, tous les samedis, à huit heures du soir, nous nous rencontrerions au pied du trône de la grâce, pour implorer sur notre œuvre les bénédictions de notre Maître ».

Plusieurs décisions importantes furent prises par la conférence au nombre desquelles nous mentionnerons :

1° La fondation de deux stations nouvelles ; l'une chez Molapo, un fils de Moshesh, l'autre chez Mopéli, un frère de ce même chef et l'un des hommes les plus influents du pays. La première sera occupée par M. Coillard, la seconde par M. Keck, devenu libre par le retour de M. Daumas, de France.

2° Le retour à Beerséba de M. Rolland. Les anciens habitants de cette station ont préféré subir la loi des Boërs, plutôt que de renoncer à une localité où ils avaient trouvé le salut.

Si on eût considéré attentivement l'exiguité du terrain laissé à la station de Beerséba, on eut peut-être hésité à prendre une telle décision, mais que faire devant cet argument qui fut simplement présenté par M. Rolland : « En me rendant à la conférence, j'ai rencontré sur ma route une foule d'anciens habitants de Beerséba qui s'y

rendaient à la file comme des abeilles à leur ruche. Il eut fallu entendre leurs cris de joie quand ils revirent ma face. « Revenez, revenez, me criaient-ils. N'êtes-vous pas notre père ? En vous voyant, nous n'avons plus faim. Nous vous suivrons comme des brebis dociles; mais là où nous sommes nés, c'est là que nous voulons mourir avec vous ».

Du reste le frère Rolland eut pour lui tous les frères quand il eut ajouté : « Je suis venu ici sans un plan bien arrêté et encore moins avec l'intention d'agir contre votre avis. Après tout ce que j'ai vu et entendu, il me semble que c'est mon devoir de retourner à Beerséba à tous risques et périls. Si la position devient intenable, je serai toujours à même alors d'évacuer la station à la tête de mon troupeau, selon ces paroles du prophète Michée : « Levez vous et marchez, car ce pays n'est plus un lieu de repos pour vous ».

Cette décision fut reçue avec des acclamations de joie par tous les frères.

La fondation de deux nouvelles stations a pu paraître téméraire au lendemain de cette nouvelle guerre, dite de Sénékal, du nom du général en chef de l'année des Boërs ; elle ne l'était pas du tout. L'arrivée du frère Coillard au Lessouto, dans un moment si critique, produisit une impression on ne peut plus favorable au sein des églises du Lessouto.

Avant de clore ce chapitre où se trouvent rapportés des événements si graves au point de vue des intérêts de la mission, nous transcrirons un fragment d'une lettre écrite par un frère qui était à même de juger de la situation : « En terminant cette lettre, mon esprit se trouve sous l'empire d'une préoccupation sérieuse. Que fera le Comité, que feront les Églises de France à l'ouïe des malheurs qui viennent de fondre sur plusieurs de nos établissements missionnaires ? Des missionnaires ont été promis et sont

impatiemment attendus ; retardera-t-on leur départ ? Qu'il me soit permis, chers directeurs, de vous dire toute ma pensée. La guerre qui vient d'exercer ses ravages dans le pays des Bassoutos, ne ressemble point aux guerres précédentes et, les missionnaires, qui ont pu observer les indigènes dans les camps et ailleurs, ont pu se convaincre que la tendance générale des esprits était tournée vers les choses sérieuses. La pensée générale, même parmi les païens, était, qu'on voulait ôter aux Bassoutos et leur culte et leur Dieu. Entourés de guerriers comme nous l'avons été pendant plusieurs jours, je n'ai pas eu à me plaindre d'un seul, tous ont été pleins d'égards pour nous ; tous se sont montrés disposés à recevoir nos exhortations et nos conseils.

« Je considérais donc le retard des nouveaux frères qu'on nous a promis, comme une désespérante calamité pour ce pays. En avant, frères de France ! Ne nous laissez pas plus longtemps porter seuls, un fardeau qui nous accable. C'est maintenant ou jamais le temps de frapper de grands coups sur cette immense statue du paganisme, qui résiste encore, mais qui devra nécessairement tomber sous les efforts multipliés de nouveaux ouvriers. En avant par la foi ; et Celui, au nom duquel nous combattons, ne manquera pas de nous bénir ».

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III

IIe PERIODE

TENTATIVE D'UNE MISSION CHEZ LES BAHAROUTSI

CHAPITRE IV

Pages

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

IIIe PÉRIODE

LA MISSION AU LESSOUTO

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

Pages

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

IVe PERIODE

DÉVELOPPEMENT ET EXTENSION DE L'ŒUVRE

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

Pages

CHAPITRE XV

VIe PÉRIODE

L'ŒUVRE MISSIONNAIRE SUBIT UN TEMPS D'ARRÊT

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME

Strasbourg, typ. G. Fischbach. — 4815.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE PERSONNES[1]

[1] Abréviations : m., missionnaire; ch., chef.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX[1]

[1] Abbréviations : St., station. V., village.

NOMS DE TRIBUS



